

LUTHER

DU MÊME AUTEUR

Librairie Hachette.

LES ORIGINES (DE L'HISTOIRE DE FRANCE).

LE MOYEN AGE.

LE ROI.

LÉGENDES ET ARCHIVES DE LA BASTILLE.

LES LETTRES DE CACHET.

LA BASTILLE DES COMÉDIENS : LE FOR L'EVÊQUE.

LE DRAME DES POISONS.

L'AFFAIRE DU COLLIER.

LA MORT DE LA REINE.

LES NOUVELLISTES (*en collaboration avec Paul d'Estrée*).

FIGARO ET SES DEVANCIERS (*en collaboration avec Paul d'Estrée*).

MANDRIN.

LES BRIGANDS.

Librairie Arthème Fayard.

L'ANCIEN RÉGIME.

Renaissance du livre.

CHANTS POPULAIRES DES SERBES.

L'ÎLE DE LA TORTUE.

LE CHANT DU RHIN.

Librairie Tallandier.

LUCRÈCE BORGIA.

LA RÉGENCE.

Librairie Albin Michel.

RETIF DE LA BRETONNE.

Librairie Flammarion.

LES CROISADES.

LE MASQUE DE FER.

LA MONARCHIE.

LES DERNIERS JOURS DE MARIE-ANTOINETTE.

La Vignette qui figure sur la page de titre est la reproduction d'une pièce d'argent de cinq marks frappée par le gouvernement allemand en 1933.

Jnv.H.40.830

FUNCK-BRENTANO

Membre de l'Institut

15269133

LUTHER

39172



ÉDITIONS BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINT-PÈRES, VI^e

PARIS

1956

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ SUR ALFA NAVARRE
DANS LE FORMAT IN-8° ÉCU

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE QUARANTE HUIT EXEM-
PLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS
VÉLIN PUR FIL I A 40 ET I à VIII; ET DEUX CENT
TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE MONT-
FOURAT, DONT DEUX CENT TRENTE RÉSERVÉS AUX
« SÉLECTIONS LARDANCHET », NUMÉROTÉS S. L. I
à S. L. 230 ET I à V.

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ

COTĂ

36

464

RC92/07

B.C.U. Bucuresti



C39172

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Editions Bernard Grasset 1934.

AVANT-PROPOS

EN la préface qu'il a écrite pour la traduction, par son ami Link, d'une vie de Francesco Sforza, Luther s'exprime ainsi : « Pour écrire l'histoire, il faut un homme qui dit la vérité sans crainte : d'aucuns taisent ou, tout au contraire, font ressortir le bien ou le mal, au plaisir de leur prince ou de leurs amis; ils enflent, exaltent de petites vertus, voire non existantes. Les historiens ont coutume d'enguirlander ou de salir leurs personnages selon qu'ils les aiment ou leur sont hostiles. »

Que si le célèbre réformateur revenait parmi nous il trouverait la plus éclatante justification de son opinion dans les biographies mêmes qui lui ont été consacrées. Selon que les auteurs en partagent ou ne partagent pas sa doctrine ils voient en lui un ange de lumière ou le diable déchaîné. Pour les uns il fut un apôtre, un prophète, l'Esprit-Saint parlait par sa bouche, comme l'écrit de notre temps encore, très sérieusement, un de ses plus importants biographes, Julius Köstlin; mais pour les autres il ne fut qu'un hérétique malfaisant et dont la vie même doit être sévèrement jugée. Des uns aux autres en un plomb vil l'or pur s'est fondu.

Entre les extrêmes des esprits pondérés, clairvoyants, exempts d'idées préconçues, se sont assurément fait une belle place. Au premier rang les deux volumes de Michelet, Mémoires de Luther écrits par lui-même; le chef-d'œuvre peut-être de l'ardent écrivain. Michelet a su y dompter sa fougue et juger avec simplicité, bon sens et tranquillité l'homme et son œuvre. Il nous semble difficile de ne pas le suivre en ses conclusions. Il en est de même de l'admirable étude que Henri

Heine, le plus grand poète de l'Allemagne après Gœthe, a publiée dans notre Revue des Deux Mondes.

En jugeant Luther, Heine et Michelet se trouvaient affranchis de toute préoccupation religieuse; mais dans le camp même, soit des réformés, soit des catholiques, des noms éminents s'imposent à notre respect.

Pierre Bayle, huguenot exilé de France par le gouvernement de Louis XIV, a utilisé ses loisirs pour rédiger son admirable Dictionnaire historique et critique, modèle d'érudition précise, de pensée claire et ferme, de conscience et de probité scientifique. Certes, la cause pour laquelle il souffrait a influé sur ses jugements, ceux-ci n'en demeurent pas moins, par leur haute tenue, leur sincérité sereine, leur pure loyauté, toujours dignes d'un véritable historien.

Dans l'autre camp le grand nom de Bossuet. En écrivant sa monumentale Histoire des variations des Églises protestantes, l'illustre évêque de Meaux ne s'est évidemment pas plus affranchi de ses préoccupations religieuses que Bayle en son Dictionnaire, aussi bien le titre seul suffirait-il à le montrer; mais, par la splendeur de son génie, la haute noblesse de son caractère — et dans les endroits mêmes où il pourrait sembler qu'il s'écarte de la science pure, — il est digne de la plus admirative attention.

Est-il besoin de dire que nous n'aurions pas la vanité ridicule de nous placer sur le même plan que de pareils écrivains? Du moins croyons-nous être autorisé à dire que ce livre a été écrit en des sentiments d'impartialité. Aussi bien les questions et les faits qui s'y agitent, ne relèvent-ils pas à nos yeux — pour inattendue que l'affirmation en puisse paraître — du domaine religieux; mais du domaine social, politique, voire économique.

La Réforme, en ce début du XVI^e siècle, a fait partie de ce grand mouvement de réaction qui dressa l'Europe presque tout entière contre son passé. La Renaissance, dont la Réforme fait partie intégrante, doit être considérée comme la plus profonde révolution que la civilisation moderne ait connue. Réaction qui chez nous, en France, fut surtout artistique et littéraire, protestation contre la sublime littérature et l'art

incomparables, inégalés de notre Moyen-Age : un Français ne peut en parler sans chagrin; en Allemagne la réaction a été religieuse, à quoi nous voyons des motifs déterminants.

C'est en Saxe que le luthéranisme a pris naissance, qu'il a grandi, qu'il a puisé la sève dont il s'est nourri et qui lui a donné sa vitalité; or ce sont précisément les Saxons qui ont été amenés au catholicisme, non par persuasion, par une conviction nourrie, non seulement de raison, mais de traditions et d'émotions nationales, ils y sont venus par contrainte. Charlemagne les a faits catholiques à coups de massue sur la tête et grands coups d'épée dans le ventre. Ces procédés d'évangélisation, pour dépourvus de charité chrétienne, n'en ont pas moins été efficaces. Les Saxons ont été baptisés et se sont soumis à l'autorité romaine qui plaçait sur la tête du grand empereur la couronne des Césars.

Fontenelle a dit en termes charmants : « Si Dieu a créé l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu. »

Il ne fut pas permis aux Saxons de se former une religion à leur image; en se soumettant à celle qui leur fut imposée, en en pratiquant les rites, en y attachant leur foi et, avec le temps, de la manière la plus sincère, ils n'y trouveront qu'imparfaitement des formes en harmonie avec leur caractère, avec leurs aspirations, leur manière de comprendre et d'aimer la vie spirituelle. Rome brillait à leurs yeux d'une pompe trop voyante, trop bruyante, trop en dehors dans son éclat lumineux : trop de manifestations sonores et trop d'apparat, des cérémonies qui ne disaient rien à leur cœur, une langue qu'ils ne comprenaient pas; manque de simplicité, de solidité, de vérité, du moins à leur sentiment. Sentiments qui demeuraient sans doute très vagues en leur âme commune : ils y somnolaient depuis des siècles, mais n'en étaient pas moins vivaces en leur état latent. Au choc de la Renaissance l'étincelle jaillit : Luther parut, parla, s'agita. La poudre était prête à prendre feu et l'incendie, en se développant, couvrit une partie de l'Europe.

ROME

L'AN 1511, vers le milieu de l'automne, un jeune moine allemand, de l'ordre des augustins, quittait son couvent d'Erfurt en Thuringe, pour se rendre à Rome : un beau jeune gars de vingt-huit ans, bien musclé, bien proportionné, l'allure dégagée, la physionomie naturellement gaie, mais qui se voilait par moments d'une vague mélancolie. Ses cheveux étaient noirs, les traits de son maigre visage étaient fins, les lèvres d'une expression singulièrement décidée. Il se tenait droit, portant la tête haute, le regard généralement levé. Ce qu'il avait de plus remarquable en lui c'étaient les yeux, des yeux bruns, perçants, étincelants, un regard tout à la fois profond et qui lançait des éclairs. Il était impossible de ne pas en être frappé. Sa voix était douce, mais elle aussi d'un timbre ferme et résolu.

Ce religieux était chargé d'aller plaider à la Cour pontificale la cause d'un certain nombre de ses confrères. Le vicaire général de l'ordre des augustins en Allemagne, un homme éminent, Jean Staupitz, avait songé à étendre son autorité sur une province jusqu'alors administrée par des supérieurs indépendants et en avait obtenu un bref du pape. Les moines d'Erfurt et de six autres des couvents visés, dont celui de Nuremberg, avaient protesté et décidé de porter le débat en Cour de Rome. Notre jeune moine y était délégué par eux comme porte-parole.

Il fallait approximativement trois semaines pour se

rendre d'Erfurt dans la Ville Éternelle, car notre voyageur cheminait à pied, en besacier. La plupart de ses étapes lui offraient hospitalité dans les couvents de son ordre ou des couvents amis, qui semblaient au moine allemand de somptueux palais : à Milan une résidence de marbre; des cellules qui, comparées aux pauvres cellules d'Erfurt, étaient décorées avec luxe, aménagées en un agréable confort. Partout table bien mise. Il dira plus tard : « En Italie, aux jours de jeûne les moines se nourrissent plus magnifiquement que nous autres Allemands, en nos repas les plus brillants. » Notre jeune moine en était ébouriffé; mais comme il crut pouvoir, certain jour, faire observer à ses confrères italiens que, peut-être, pour se conformer aux prescriptions de l'Église, feraient-ils mieux de ne pas manger de viande le vendredi, il fut, avec injures et bourrades, jeté à la porte.

Le voyageur arriva à Rome par l'antique voie Flaminienne; il entra dans la ville par la porte del Popolo. Les abords en étaient chaotiques, quasiment déserts et le premier coup d'œil jeté à l'intérieur ne donnait guère un spectacle différent : une grande désolation, des espaces vides, des monuments en ruine; plus loin, dans les quartiers construits, un enchevêtrement de petites ruelles infectes, encombrées d'immondices, ruelles bossues, tortueuses; quelques places irrégulières et qui semblaient des dépotoirs. Les escaliers extérieurs et les balcons en surplomb sur la rue en assombrissaient encore l'obscurité, et le linge, les « drapaux » qui pendaient aux perches fixées au ras des toitures, d'où ils s'égouttaient sur la tête des passants. Ce qui contribuait à donner une impression de solitude, c'était les palais mêmes des grands, cardinaux et patriciens : autant de places fortes l'air dur, hostile. De nobles personnages y vivaient pour eux, contre autrui, avec leur clientèle, leur domesticité, leurs spadassins à gages, leurs bravi, leurs lansquenets.

L'enceinte de la ville dépassait en ses dimensions celles des plus grandes cités d'Allemagne, mais la population qu'elle renfermait était très clairsemée. Les estampes de Piranesi en donneront encore le coup d'œil d'ensemble. Le

Colisée est encombré d'éboulements de colonnes et de statues. Des chèvres bêlent sur les corniches de temples presque entièrement enfouis. « Les maisons, observe notre jeune voyageur, sont aujourd'hui où étaient les toits de l'ancienne Rome; telle est l'épaisseur des décombres qu'il y en a la hauteur de deux lances de lansquenets. » De grands bœufs reposent somnolents parmi l'herbe qui s'élève des jointures d'un dallage en marbre noir. Thermes, temples, péristyles déchiquetés par le temps, verdissés par la mousse, roussis par le lierre. Aux colonnes du Panthéon, à l'Arc de Constantin s'adossent beuveries et triperies, tonnelleres, maréchalleries, friperies, échoppes d'antiquailleries. Le temple d'Auguste, où s'enchevêtre l'herbe folle, est visité par de jeunes veaux. Certain jour, des taureaux en leur course furieuse, se précipitèrent en la vieille église Saint-Pierre, à l'effroi des bonnes femmes qui y priaient en bavardant. Au forum, où retentissait naguère la voix d'un Caius Gracchus ou d'un Cicéron, se tient le marché aux cochons; une vasque antique y sert d'abreuvoir aux bêtes à cornes, ce qui lui vaut le nom de *Campo Vaccino*, le champ des vaches. Et la colline si dramatiquement illustrée par la roche tarpéienne s'appelle le *Monte Caprino*, le mont aux chèvres, tant les chevrettes capricantes, blanches ou noires, y gambadent du matin au soir. Aussi bien les Florentins, fiers de leur cité patricienne, traitent-ils les Romains de « bouviers ».

Le jeune allemand avait pris séjour au couvent des augustins de Sainte-Marie-du-Peuple, juxte la porte Flaminienne. Il brûlait d'une piété ardente : « Je courais comme un fou à travers toutes les églises, dans les couvents. Je dis une dizaine de messes et j'allai jusqu'à regretter que mon père et ma mère fussent encore en vie, tant j'aurais eu de joie à les tirer du Purgatoire par ces messes et autres bonnes œuvres. Ne dit-on pas à Rome en commun proverbe : « Heureuse la mère dont le fils dit une messe la veille de la Saint-Jean! » Qu'il m'eût été doux de sauver ma mère! » Il n'en tint pas moins à officier en l'église Saint-Jean-de-Latran; mais l'afflux des prêtres, qui l'y avaient précédé,

fut tel qu'il dut attendre longtemps avant de pouvoir monter à l'autel; si longtemps que la faim le prit et qu'il dut avaler un hareng-saur pour ne pas tomber d'inanition.

Mais au cours de ces visites aux églises romaines se renouvelèrent les impressions pénibles qui l'avaient déjà froissé en la naïveté de sa foi au cours de son passage par la Toscane et la Lombardie. Généralement à Rome les prêtres expédiaient les offices d'un zèle si rapide que le jeune allemand en était encore à lire l'évangile que ses voisins chantaient : *Ite missa est*. Tandis qu'il officiait, les prêtres qui, derrière lui, attendaient leur tour de gravir les marches de l'autel lui criaient à mi-voix : « En avant! en avant! *Passa! passa!* » Ces ecclésiastiques, dira-t-il, « s'acquittaient de leurs fonctions sacrées, comme les artisans d'un labeur rétribué ».

Quant à la vie brillante et fastueuse de la haute société romaine, notre moine n'y fut sans doute pas directement mêlé; il en voyait les dehors; il en entendait parler par ses commensaux au couvent Sainte-Marie-du-Peuple et dans les lieux divers où il fréquentait. La mondanité du belliqueux Jules II, le pape casqué, s'étalait avec fracas. On contait comment, à la tête de ses soldats, Jules II n'avait pas voulu accepter la capitulation offerte par la Mirandole, mais avait tenu à entrer dans la place, en conquérant, par la brèche, à la tête de ses troupes, en sorte que ses mercenaires pussent mettre la ville au pillage. Les cours du Vatican étaient pleines de soldats. Rome était devenue un véritable coupe gorge; meurtres et coups de main y étaient de pratique courante. Sur le modèle de son pontife, le cardinal Sanseverino s'était constitué une manière de force armée qu'il avait munie de lances, de stylets, d'arquebuses et d'escopettes. Il attaquait le chancelier pontifical Ascagne Sforza, en son palais fortifié; mais celui-ci s'était de son côté protégé par une garnison aguerrie contre une attaque en armes. Les assiégés firent une sortie pour repousser leurs agresseurs : véritable bataille dans les rues de Rome par les bandes furieuses de deux princes de

l'Église, combat en règle et qui laissa sur le carreau morts et blessés.

Depuis Alexandre VI, les cardinaux romains avaient considérablement accru, non seulement leurs richesses, mais leur faste, leur train de vie, en de si folles dépenses que nombre d'entre eux, avec des fortunes princières, étaient surchargés de dettes. Dès leur promotion, en venant prendre séance au Consistoire, ils se faisaient accompagner d'un cortège où sonnaient fifres et buccines, tambours et tambourins. Leur longue robe écarlate se rehaussait d'une parure d'or; de leur rond chapeau rouge pendaient des glands d'or; la mule qu'ils chevauchaient était parée comme châsse d'église. Au premier des rangs nombreux, où se pressaient leur clientèle et leur domesticité vêtues avec magnificence, était portée la fameuse valise rouge traditionnelle. Autemps du carnaval, les plus éminents d'entre eux, par leur situation mondaine tout au moins et par leurs richesses — les Sanseverino, les Alidosi, les Franciettei — trouvaient plaisir à figurer en des déguisements splendides dans la foule des masques et des bouffons. Certain jour de carnaval ne devait-on pas voir une jeune femme, dans le costume le plus galant, on veut dire le plus léger, sous les yeux de nos beaux cardinaux, venir sur la scène supplier Vénus de lui procurer sans retard l'amoureux de ses désirs.

Ce qu'on nommait à Rome des « vignes » étaient des lieux de récréation et de plaisir et d'une rare beauté. Jardins de plaisance appartenant à quelque cardinal ou à un riche patricien, avec de jolies constructions où l'on se réunissait en société élégante, en parties d'agrément et d'aimable frivolité; quelque chose comme les « folies » des environs de Paris, au XVIII^e siècle. Quand les propriétaires en étaient absents, c'est-à-dire aux jours les plus nombreux, un chacun y pouvait entrer et circuler librement. On y pouvait ouïr par occasion des sermons et des discussions théologiques; mais nombre de ces vignes appartenaient à des courtisanes et les propos qu'on y tenait n'avaient avec la théologie que des rapports lointains. Les plus belles

étaient celles des cardinaux d'Este, Farnèse, Orsini, Sforza, Médicis : noms des plus grandes et illustres familles italiennes.

Le charmant Joachim Du Bellay, le plus aimable et celui qui est demeuré le plus vivant des poètes de la pléiade, Joachim Du Bellay, qui sera nommé chanoine de Notre-Dame à Paris lors de son retour de Rome dans les premières années du XVI^e siècle, et mourra, à l'âge de trente-cinq ans, au moment où il allait être promu archevêque de Bordeaux, caractérisera ses impressions romaines en l'un de ses gentils sonnets dont voici les derniers vers :

Celui qui, par la rue, a vu publiquement
La courtisane en coche ou qui pompeusement
L'a pu voir à cheval en accoutrement d'homme

Superbe se montrer; celui qui, de plein jour,
Aux cardinaux en cape a vu faire l'amour,
C'est celui seul, ami, qui peut juger de Rome.

Le jeune moine, du couvent d'Erfurt quitta Rome au début de février 1512. Il n'avait pu s'acquitter de la mission dont il était chargé. Pour être admis auprès de la Curie romaine une lettre de son supérieur lui eût été nécessaire; une lettre de ce même Staupitz dont il était précisément venu contrecarrer les projets. Et ses efforts auprès de la Cour pontificale avaient subi un second échec, celui-ci de caractère personnel. Il désirait se perfectionner dans l'étude, non seulement de la théologie, mais des lettres et de l'histoire. Or les religieux pouvaient obtenir de l'autorité supérieure l'autorisation de rester un certain temps hors de leur couvent pour suivre des cours universitaires, en dépouillant même le costume de leur ordre. La requête fut rejetée et pour le même motif : elle n'était pas accompagnée d'une approbation du supérieur.

Revenu à Erfurt, notre voyageur y apprenait qu'une décision du provincial le transférerait au couvent de Wittenberg en Saxe, où il devait être chargé de fonctions enseignantes; fonctions qui répondaient à son goût et à ses facultés.

Plus tard il dira : « Je ne voudrais pas pour 100.000 florins ne pas avoir été à Rome ». Il se rappelait les spectacles qu'il y avait eus sous les yeux, les propos qu'il y avait entendus. « L'effroyable corruption de la Curie entière, disait-il, cet amas d'impudicité, de faste et de cupidité, d'ambition et de sacrilèges, ne sont-ils pas des péchés? »

Il y avait également ouï parler d'une prédiction que Staupitz lui répétera :

« Un moine ermite se lèvera contre Rome ».

Lui-même appartenait à l'ordre des « ermites de Saint Augustin ».

39172



II

PREMIERS PAS

LE moine augustin que nous venons de suivre en son voyage de 1511-1512 à Rome, se nommait Martin Luder, dont il fera Luther en reprenant un vieux nom germanique, le même que *Lothar* (*Lothaire* en français). En ses célèbres *Propos de table* (*Tischreden*) le réformateur donnera à ce nom le sens de « clair, limpide, pur » *lauter* en vieil allemand. A la mode du temps il lui arrivera d'adopter pour son nom une forme grecque à désinence latine et de signer Martinus Eleutherius (du grec *ἐλευθερος*, homme libre).

Cédant à un mouvement de vanité familiale à laquelle peu d'hommes et des plus éminents ont eu la force de résister, Luther insinuera que sa « maison » était d'origine nobiliaire, « Luther » signifiant seigneur (*Herr der Leute*, seigneur des gens); après quoi, pour ne pas demeurer en si beau chemin, il ira en remontant jusqu'à Jules César pour s'y découvrir des aïeux dans ses entours. Et le pasteur Cœlius de Mansfeld, en son oraison funèbre de 1546, n'hésitera pas à faire descendre Luther de l'empereur Lothaire en personne.

Ces belles généalogies mises à part, et pour cause, le nom *Lother*, *Luther* semble avoir signifié originairement « celui qui a du renom par les armes » (*Chari*, armée; *luth*, *laut*, retentissant).

Toujours est-il que le père de notre héros, Jean Luther, était à la naissance de son garçon, un paysan, fils de paysans, rude, robuste, énergique, décidé, fortement péné-

tré des idées et des pratiques de l'église catholique. L'enfant vint au monde à Eisleben, en Thuringe, dans la nuit du 10 au 11 novembre 1483. Ses parents lui en donnèrent le nom de Martin, celui du saint qu'on honorait le jour — 11 novembre — où le petit bonhomme fut baptisé.

La maison natale de Luther est conservée, rue Longue, à Eisleben, la petite ville d'aspect moyenageux en sa massive enceinte flanquée de rondes tours noircies.

La mère, Marguerite Ziegler, originaire du pays d'Eisenach, paraît avoir appartenu à une famille de condition plus relevée que celle de son mari. Cette mère était une brave bonne femme, pieuse, laborieuse, dévouée aux siens. Georges Spalatin, qui sera à Luther un ami si précieux, dira que le réformateur ressemblait d'une manière surprenante à sa mère, non seulement dans ses traits, mais en son allure et en sa manière de parler. Ce qui se répandra de fantaisie et d'humour dans les propos, dans les écrits de Luther pourra venir de sa mère, mais celle-ci y mettrait sans doute une réserve et une finesse dont son fils ne se souciera plus. A l'occasion de petites contrariétés, menues persécutions, mauvais vouloir dont elle avait parfois à souffrir, elle se consolait en un dicton populaire du pays : « A toi, à moi nul ne veut de bien et c'est notre faute à tous deux ». Luther appelait cela « la petite chanson de maman », et ajoutait : « A présent je pourrais bien la chanter à mon tour ».

Certain jour, mettant en oubli ses aïeux du temps de César, Luther déclarera plus justement et plus noblement : « Je suis fils d'un paysan; mes père, grand-père, aïeul et bisaïeul ont été de vrais paysans », paysans rudes, frustes, assis sur la caisse et prêts à défendre leurs droits à coups de poing. Le propre fils de Jean Luther racontera lui-même que certain jour son père fut appelé au lit d'un de ses voisins à l'agonie. Arrivé auprès du moribond, il lui demanda ce qu'il désirait. L'autre, se retournant et se retroussant dans son lit, de lui montrer son derrière :

— Regardez, mon cher Luther, comme vous m'avez arrangé!

« Sur quoi, ajoute le réformateur, mon père, dans sa stupeur et son tourment, faillit rendre l'âme lui-même. »

Le gaillard évidemment s'entendait à donner des coups de pied.

« Mes parents, écrira leur fils, ont été d'abord pauvres; mon père était un pauvre mineur et ma mère, pour nous élever, a souvent porté du bois sur son dos. » Le père ayant été engagé dans une exploitation de mines de cuivre, la situation matérielle du ménage s'améliora, mais très lentement dans les premières années. Puis les conditions devinrent plus favorables. Jean Luther, dans l'exploitation des mines, devint vraisemblablement ce que nous appellerions un contremaître. A Mansfeld, où il fut s'établir avec sa famille en 1584, il finira par faire partie du Magistrat (conseil de ville). A leur mort les parents de Luther laisseront à leurs enfants un héritage honorable; outre une demeure d'habitation et deux fourneaux à forge, 1.250 florins qui feraient de nos jours, en francs-papier, approximativement 150.000 francs. Le père et la mère de Luther parvinrent l'un et l'autre à un âge avancé. Un Suisse, nommé Kessler, qui les rencontre sur la fin de leur vie, les dépeint comme « de bonnes petites gens, tassés et couleur hareng saur ».

Nous venons de dire que la situation des époux Luther à Mansfeld ne s'améliora que très lentement. Ils avaient été pourvus par le ciel d'une nombreuse nichée dont Martin était l'aîné. La gêne sévit bien des années sous le toit paternel. Les enfants étaient élevés avec une extrême sévérité. Certain jour le père corrigea le petit Martin si rudement que l'enfant s'enfuit et ne revint qu'après quelque temps au logis où il trouva son père en proie aux angoisses qu'on imagine. Il racontera également comment il fut battu par sa mère jusqu'au sang pour une noix qu'en gamin il ne lui avait pas semblé criminel de croquer.

Cette extrême rigueur, dont il souffrit en ses années d'enfance, agira sur son caractère qui en conservera quelque chose de craintif, de farouche, de méfiant. A l'école, qu'il dut fréquenter dès l'âge de six ans, le traitement n'était pas plus doux. Des images du temps, un ta-

bleau du grand Holbein notamment, nous présentent le maître d'école faisant lire un de ses petits élèves : il tient en main une grande verge dont il frappera l'enfant à la moindre faute de lecture, parfois sur la tête. En ses propos de table Luther rappellera qu'il fut certain jour à l'école fouetté par le maître quinze fois.

Une gentille anecdote fait ressortir la terreur dont de si aveugles rigueurs pénétraient les pauvres gamins. Sur la fin de décembre, le petit Martin allait, selon l'usage, avec des camarades de son âge, chanter à quatre voix les *Noëls* populaires aux portes des maisons bourgeoises de Mansfeld et des environs. On sait que c'était également la coutume en France. Voilà qu'une porte s'ouvre un peu brusquement et l'on entend une grosse voix :

— Ah ça! gamins, où êtes-vous donc?

Les pauvrets avaient pris la fuite tandis que le bonhomme se tenait à son huis des saucisses à la main.

« Nos maîtres, dira Luther, se comportaient vis-à-vis de nous comme des bourreaux contre des voleurs. »

Les hivers en Saxe étaient rudes; de longs mois durant, la neige blanchissait les chemins. Par la rue en pente glacée, où l'on risquait de tomber en glissant, le petit écolier craignait de se rendre à l'école; aussi avec quelle reconnaissance accueillait-il son camarade Nicolas Oemler, plus âgé que lui, quand celui-ci le venait prendre pour le porter dans ses bras jusqu'à la classe; gratitude dont le souvenir, loin de s'affaiblir avec le temps, ira se fortifiant si bien que les relations, si gentiment nouées entre les deux hommes en leur enfance, en arriveront à unir leurs deux familles par les liens d'un mariage heureux.

De l'instruction religieuse qui lui était donnée, soit à l'église, soit à l'école, la pensée, l'imagination de l'enfant était surtout frappée par ce qui lui était enseigné d'un Dieu justicier armé des foudres dont il terrasse les pécheurs. Peut-être le maître et le prédicateur insistaient-ils sur ce point dans la vue de maintenir toute cette petite jeunesse, et pour l'avenir, dans la voie du devoir et de la vertu. Toujours est-il que, dans la pensée de l'enfant, le Christ devint

essentiellement le juge qui trône dans les cieux d'où il châtie ou récompense les hommes au désir de leur conduite.

Mais dans la religion qui lui était enseignée se trouvaient également des parties agréables : les représentations de Mystères par de beaux personnages vêtus de costumes qui, dans les rêves de l'enfant, devenaient merveilleux, la Vierge en son manteau bleu, les anges de blanc vêtus, avec de grandes ailes de cygne, les rois mages tout cousus d'or et l'étoile de Bethléem. Et peut-être, plus encore que ces représentations pittoresques et pieuses, les chants, les cantiques, que les enfants devaient répéter de leurs voix menues, le remplissaient d'émotions heureuses. Dans la suite il ne les oubliera pas, il aimera à les rappeler, le cantique de Noël :

L'enfantelet nous est né, si beau, si gentil...

le cantique de Pâques :

Christ est ressuscité de son cruel martyre...

le chant de la Pentecôte :

Et maintenant prions le Saint-Esprit...

Le petit Luther avait une belle voix douce, chaude et claire; il avait d'ardentes dispositions pour la musique; avec un enthousiasme enfantin il tenait sa partie dans ces jeunes chœurs sacrés.

Les détails qui précèdent sont de grande importance pour la biographie du réformateur. On répète, non sans raison que, toute notre vie, nous portons l'empreinte de nos années d'enfance. Pour Luther cette pensée est peut-être plus vraie encore que pour d'autres. Toute sa vie il marchera étroitement, et sans qu'il s'en rende compte, dans les sillons tracés devant lui à son aurore.

Dans la suite cependant, en parlant de l'éducation reçue à la maison paternelle et à l'école, Luther ne pourra s'empêcher d'en regretter l'extrême sévérité. Une étourderie, une espièglerie enfantine étaient punies comme s'il se fût agi de méchanceté ou de ruse sournoise. Doit-on frapper un

enfant qui a « chipé » une noix comme on le ferait s'il avait volé de l'argent? Et ne convient-il pas de tenir compte du caractère, des goûts, des antipathies, des dispositions propres à chacun?

Néanmoins le futur réformateur ne parlera jamais de ses parents qu'avec des sentiments d'affection et de reconnaissance. « Ils ont toujours voulu mon bien, toujours leurs intentions à mon égard ont été bonnes; elles venaient du fond de leur cœur. »

En 1497, vers Pâques, Martin Luther, sur ses quatorze ans, fut envoyé par ses parents à Magdebourg afin d'y poursuivre ses études à l'école latine. Jean Luther voulait faire faire à son aîné ses études de droit, le plus jeune, Jacob, devant rester dans la carrière paternelle. A cette date la pauvreté des parents était encore si grande que, de Mansfeld à Magdebourg, l'enfant dut mendier aux passants de quoi continuer son chemin, en leur chantant des refrains de circonstance.

Nous n'avons que peu de renseignements sur le séjour de Martin Luther à Magdebourg; nous savons du moins que la situation du petit bonhomme continuait d'y être des plus précaires. « J'étais, dira-t-il, un *Pastekenhengst* (*Pasteken*, morceaux, reliefs; *Hengst*, poulain, jeune cheval), nom que l'on donnait aux jeunes écoliers qui allaient de porte en porte en chantant : *Date panem propter Deum*, un peu de pain pour l'amour de Dieu!

La ville de Magdebourg était de toute autre importance que celle de Mansfeld : siège d'un archevêché, elle pouvait s'enorgueillir de son admirable cathédrale; le chiffre de la population, le mouvement commercial en faisaient le centre d'une région étendue. Ici se produisit un incident dont fut vivement frappée l'imagination de l'enfant, qui sur ses quinze ans devenait un jeune homme. Trente-cinq ans plus tard, il en parlerait encore avec émotion. Il s'agit d'un prince d'Anhalt — la principauté d'Anhalt était voisine de l'archevêché de Magdebourg. Sous l'empire d'une piété exaltée et d'une crainte morbide de l'enfer, le malheureux avait quasiment perdu la raison. Il allait pieds

nus courbé sous un vilain sac de toile grossière, mendiant du pain par les rues. Les jeûnes, les veilles, les macérations l'avaient mis en un état de maigreur effrayant. Littéralement la peau lui collait aux os. Il claquait des dents, sa voix tremblait. L'image en restera comme une apparition dont sera hantée, angoissée, la pensée du réformateur, rendue plus dramatique, plus impressionnante par l'exagération coutumière aux années quand elles n'effacent pas.

Dès 1498, Martin Luther, sur l'ordre de ses parents, quittait Magdebourg — où il était venu en 1497 — pour Eisenach. A ce changement de résidence il y eut, semble-t-il, deux raisons : le couvent des Frères de Magdebourg, dont l'enfant suivait l'enseignement, subit une crise intérieure; d'autre part Jean et Marguerite Luther avaient pensé qu'à Eisenach leur fils Martin serait soutenu, assisté par les parents de sa mère qui y demeuraient; mais les parents en question étaient eux-mêmes dans une condition très modeste et la misère continua de peser sur notre petit bonhomme. Il dut continuer d'aller mendier avec des camarades de porte en porte, chantant des chansons enfantines pour avoir de quoi subsister. « Que personne, dira-t-il plus tard, ne s'avise de mépriser devant moi les pauvres compagnons qui vont chantant au seuil des demeures en répétant : *Panem propter Deum*. Moi aussi j'ai été un pauvre mendiant quémandant du pain à l'huis des logis. » Le secours lui vint, non de sa famille mais d'une âme charitable, dame Ursule Schalbe, veuve d'un certain Conrad Cotta. Notre petit Martin avait une belle voix, claire, douce et bien timbrée; il avait de beaux grands yeux profonds, dont la détresse rendait la mélancolie plus impressionnante. En l'entendant chanter à sa porte dame Ursule fut émue. Elle prit en compassion le charmant gamin, l'accueillit à sa table et ses soins maternels permirent au jeune écolier, les quatre années qu'il passa à Eisenach, de terminer ses études plus confortablement. L'honorable matrone avait coutume de dire que rien au monde ne pouvait être plus doux et bienfaisant qu'une amitié féminine à qui savait la comprendre et la mériter; paroles qui, elles aussi, se gravè-

rent dans la pensée du jeune homme et contribuèrent à dessiner les lignes de sa conduite future.

Eisenach était une petite ville de Thuringe, à une centaine de kilomètres sud-ouest d'Eisleben où Martin Luther avait vu le jour. La ville avait perdu de son éclat et de son animation depuis que les Electeurs de Saxe n'y faisaient plus résidence. Le calme des cités vieilles dormait entre les grands murs féodaux que dominaient des tours massives, bordés d'un large fossé ou l'eau croupissait sous son vert tapis de conferves; mais Eisenach était doté de trois églises dont chacune était pourvue d'une école à l'enseignement florissant.

C'est ainsi que, quatre années durant, le jeune Martin reçut à Eisenach une bonne et solide instruction. Son maître, Jean Trebonius, était homme de mérite, particulièrement par ses connaissances dans les lettres latines; par surcroît il était poète. On sait que les poètes ne font jamais rien comme les autres, aussi, loin de rudoyer, bousculer et battre ses élèves à la mode du temps, il leur témoignait la plus grande considération. A l'entrée de chacun d'eux il se découvrait de sa calotte professorale et restait tête nue, jusqu'à ce que l'élève fût assis :

— Qui sait, disait-il, à ceux qui s'en étonnaient, si nous n'avons pas là un futur chancelier, bourgmestre, docteur ou régent?

En ces conditions favorables la pensée et le caractère de l'adolescent s'épanouissaient. Parmi ses condisciples il se distinguait par son extrême facilité et l'éclat de son imagination. En ses compositions littéraires surtout, ses discours latins, c'était une richesse, une souplesse, une abondance que le poète Trebonius ne croyait pouvoir estimer trop haut. Et quel contraste avec l'existence que Luther avait menée jusqu'alors. Aussi, revenant plus tard sur ces quatre années passées en la charmante localité, ne parlera-t-il d'Eisenach qu'en l'appelant sa « ville bien-aimée », *meine liebe Stadt*.

Le 17 juillet 1501, le jeune homme quittait Eisenach pour Erfurt, où il devait entrer à l'Université.

III

A L'UNIVERSITÉ

MARTIN Luther avait dix-huit ans quand il se fit inscrire à l'Université d'Erfurt. Nous avons dit que son père désirait faire de lui un juriste. La situation matérielle de l'ouvrier mineur s'étant donc améliorée; il lui fut possible de pourvoir à l'entretien du jeune étudiant, voire de lui envoyer de l'argent pour l'acquisition de livres utiles

Depuis que l'Université de Prague, à la suite des troubles Hussites, avait perdu de son autorité, celle d'Erfurt jouissait d'une renommée prépondérante, particulièrement pour l'étude du droit. Les étudiants allemands y affluaient des points les plus éloignés. « Quelle majesté, dira Luther en ses *Propos de tables*, et quelle splendeur à la promotion des maîtres! On portait des flambeaux devant eux et on les honorait. Je crois qu'il n'y avait alors par ailleurs manifestation mondaine comparable. Et quelle rumeur aussi, quelle pompe à la promotion des docteurs! Un cortège de cavaliers les accompagnait par la ville en costumes pittoresques. »

Et la première fois qu'il fut témoin de ces solennités le jeune étudiant rêva de l'orgueil qu'il éprouverait à en être un jour lui-même le héros : rêve qui se réalisera,

La ville d'Erfurt jouissait d'une prospérité égale à celle de son Université. Elle se gouvernait sous la suzeraineté de l'archevêque de Mayence; mais les princes saxons des

deux lignes, l'Ernestine et l'Albertine, les Electeurs et les Ducs, ne laissaient pas d'y exercer certains droits.

Les environs de la ville étaient d'une grande fertilité. Luther disait qu'Erfurt s'étirait en un fossé de graisse; locution proverbiale allemande pour dire que le pays regorgeait de bétail. Les églises étaient nombreuses, très fréquentées, dominées par la basilique Notre-Dame sur la colline, où le célèbre franciscain Jean Capitran avait prêché aux foules accourues pour l'entendre, Capitran le bras droit du Voïvode Jean-Corvin Hunyade en sa célèbre victoire de Belgrade remportée sur les Turcs (1456). Bien des années plus tard, à la pensée qu'Erfurt était soumis à l'archevêque de Mayence qu'il aura pris à cette date en horreur, l'ancien étudiant en arrivera à dire que la ville n'était en somme qu'une immense brasserie doublée d'un mauvais lieu.

Jean Luther avait envoyé son fils à Erfurt pour qu'il y fît son droit; mais le jeune homme commença par se faire inscrire à la Faculté de philosophie. Les études philosophiques étaient alors dominées par la dialectique à laquelle Luther, en écho de ces premières études universitaires, conservera toujours une secrète tendresse, bien surprenante en une pensée qui avait horreur de la scolastique avec laquelle la dialectique était si étroitement apparentée. « A Erfurt, dira son disciple, ami et collaborateur Melancton, Luther tomba dans une « dialectique épineuse et pointilleuse ». Dans la suite de sa vie, le futur réformateur continuera de parler avec gratitude de ces premiers maîtres en sa vie universitaire, de Truttvetter notamment, qu'il proclamera le premier dialecticien de son temps. Mais les études philosophiques comprenaient également à cette époque l'astronomie, la physique, les sciences naturelles. L'enseignement se donnait en un latin de conversation courante, un latin médiéval. Notre jeune étudiant, sous la haute autorité d'Aristote, expliqué et commenté par ses maîtres, travaillait avec ardeur. Admis dans un cénacle de jeunes poètes il y était surnommé « le savant philosophe », un philosophe qui ne laissait d'ailleurs pas de partager les goûts et d'apprécier les œuvres des poètes, ses confrères. Virgile

et les épîtres d'Ovide, les comédies de Plaute et celles de Térence, Horace et Juvénal sont lus et relus avec plaisir; puis les prosateurs Cicéron, Tite-Live; et les poètes contemporains, Batista Mantanus (le Mantouan), et *Sergius*, la comédie latine du grand Reuchlin. Ses préférences allaient au théâtre de Plaute. Or voici que, sur cette voie, il s'arrête brusquement: il avait été pris par les mystiques du moyen âge, plus particulièrement Guillaume d'Ockam.

A cette époque son ami Jean Mathesius peint Martin Luther comme un vif et gai camarade; son application au travail était extrême. Il se pénétrait d'une piété profonde, autant que d'une puissante confiance en la vérité et en la bienfaisance des Saintes Ecritures. « Chaque matin, note Mathesius, il faisait précéder ses études par la prière et une visite à l'église. »

Luther obtint à l'université d'Erfurt son premier grade à la Saint-Michel (29 septembre) 1502, où il fut reçu bachelier en une promotion de cinquante-sept noms où le sien arriva le trentième.

Peu de mois après, mardi de Pâques (18 avril) 1503, un des nombreux drames de sa vie. Il cheminait à pied, avec un camarade, sur la route d'Erfurt à Mansfeld, où le jeune étudiant allait voir ses parents, quand, à une demi-lieue de son point de départ, il se fit lui-même, à la cuisse, de l'épée qu'il portait au côté, une blessure par laquelle le sang se mit à couler abondamment. Son compagnon courut à la ville et en ramena un chirurgien; pendant son absence, le blessé, étendu sur le dos, avait comprimé la plaie d'une de ses mains. Luther déclare avoir été en danger de mort. Il invoqua la Vierge Marie. De retour à Erfurt, le pansement du chirurgien s'étant défait, la blessure se rouvrit avec nouveau danger de mort et nouvelle invocation de la Vierge Marie. Le malheureux étudiant employa les semaines de convalescence à apprendre à jouer du luth, sans maître, de lui-même. Nous avons dit la passion et les dispositions dont, dès son enfance, le réformateur témoigna pour la musique. Peut-être se dira-t-on qu'il est assez surprenant qu'en se promenant, pour ne pas y prendre garde, on se

fasse ainsi à la cuisse une blessure de caractère mortel. Aussi prions-nous le lecteur de freiner ici son émotion. Je ne dis pas : au moindre mal, mais à toute atteinte un peu sérieuse, Luther se verra immédiatement au seuil du tombeau, et prendra ses dernières dispositions. D'une extrême nervosité, Luther était d'une sensibilité toujours à vif, physiquement et moralement. Il nous paraît bien avoir été l'homme du monde qui s'est cru le plus souvent sur le point de mourir.

Le jour de l'Épiphanie (6 janvier) 1505, le jeune et brillant étudiant fut proclamé « maître » en philosophie; cette fois-ci deuxième sur une promotion de dix-sept candidats. Mélanchton écrit qu'à l'Université son génie faisait l'admiration de tous, de la jeunesse particulièrement. Comme il se plaignait de quelque contrariété, un vieillard, père de l'un de ses camarades, lui disait : — Ne vous en faites donc pas : quelque jour vous serez un grand homme.

A l'occasion de sa « maîtrise » l'ami Martin fut fêté de la manière brillante qu'il a lui-même retracée. Il marcha par la ville précédé de flambeaux; puis un banquet, aux frais des jeunes maîtres nouvellement promus, réunit professeurs et étudiants. On y fit grand bruit car on y but beaucoup de bière de Torgau.

Détail à noter. De ce jour Jean Luther, le rude mineur de Mansfeld qui avait si durement élevé son garçon, n'osa plus le tutoyer. Il lui fait présent d'un *Corpus juris*, un livre de droit alors fort coûteux. Aussi bien, pour répondre au désir paternel le jeune philosophe allait-il commencer ses études de droit; sans beaucoup de zèle il est vrai : la sauce ni le poisson n'en étaient de son goût. A côté de son droit, ou plutôt de préférence à son droit, il se lança, avec une ardeur passionnée, dans l'étude de l'Écriture sainte et de la théologie. Il avait trouvé à la bibliothèque d'Erfurt une Bible complète. Les premières pages qu'il parcourut retraçaient l'histoire d'Anne, mère de Samuel. L'émotion, la beauté du récit l'émurent profondément. Peu après il s'achetait de ses deniers un livre de postilles (gloses sur l'Ancien testament). Sa piété allait

s'accroissant de jour en jour, mais en se mêlant de moments d'angoisses. Il se mettait à rechercher de préférence parmi les étudiants ceux avec lesquels il pouvait s'entretenir de questions religieuses; particulièrement des moines, notamment de jeunes Chartreux. Plus tard il dira que nombre d'entre eux pliaient douloureusement sous le poids des vœux prononcés. Quoique au printemps de leur âge, la contrainte, les jeûnes, les macérations en avaient fait des êtres pâles, vacillants comme des vieillards. Il est vrai que sur ce point, et d'autres de même nature, ces souvenirs de jeunesse, évoqués sur le tard par un moine défroqué, demanderaient peut-être à être considérés — sans que la sincérité en soit mise en doute — comme des manières de paysages vus à travers des verres déformants.

A cette époque, dit encore son ami Mathesius, Martin Luther « souffrait d'une âme inquiète; l'éducation sévère qu'il avait reçue, la dévotion étroite apprise de sa mère avaient laissé dans son âme une profonde tristesse; il était préoccupé avant tout de son salut et avait peur de la justice de Dieu qu'il se représentait inexorable. Seule une vie sainte pouvait lui procurer la paix. Pourtant sa vie avait été pure; mais il avait un sentiment accablant du péché et une frayeur mortelle des jugements de Dieu : il en tombait malade d'angoisse ».

IV

LE CHEMIN DE DAMAS

LUTHER se répétait instamment: « Oh ! quand donc seras-tu vraiment pieux, quand feras-tu ce qu'il faut pour t'acquérir la miséricorde divine? »

Dieu lui apparaissait comme « un maître armé d'un bâton; comme un bourreau » — ce sont ses expressions. Involontairement il pensait à son maître d'école qui jadis le fouettait jusqu'à quinze fois en un jour. Dans ces accès de terreur à l'idée de Dieu, il lui arrivait, comme Luther dit lui-même, de le détester. Par moments notre jeune « maître en philosophie » tombait ainsi en des dépressions nerveuses qui le faisaient souffrir douloureusement, dépressions suivies d'une grande surexcitation. Cet état nerveux s'accrut par la nouvelle reçue brusquement du décès d'un de ses meilleurs amis, mort de mort violente, les uns disent d'un coup d'épée, les autres « frappé par la foudre ».

Le 2 juillet 1505, Martin Luther revenait à Erfurt de Mansfeld où il avait été voir sa famille. Il se trouvait proche le village de Sotterheim. Le ciel était noir, menaçant. Tout à coup, d'un formidable coup de tonnerre le jeune voyageur fut jeté à terre avec tant de violence qu'il en eut le pied foulé. Dans sa terreur, renversé sur le sol, il s'écria :

— Sauve-moi! sauve-moi, chère sainte Anne, et je me ferai moine!

Une figure fantastique lui avait apparu dans le ciel, mais que, dans son émoi, il ne put distinguer nettement.

Les historiens sont généralement d'accord sur les circonstances du coup de foudre; mais ils discutent de l'apparition. Celle-ci nous paraît vraisemblable. Luther a été un visionnaire et qui subit de nombreuses apparitions de ce genre dans le cours de son existence; il est vrai que, le plus souvent, ce fut le diable qui se montra à lui, et sous les formes les plus diverses.

Son ami Crotus Rubeanus, qui se trouvait dans ce moment à Erfurt, lui écrira plus tard :

« Un éclair céleste t'a renversé à terre comme jadis saint Paul sur le chemin de Damas et, t'arrachant à tes amis, t'a jeté dans un couvent ».

La nouvelle de la décision si brusquement prise par le jeune maître en philosophie remplit effectivement ses amis de stupeur. A l'envi ils s'efforcèrent de l'en détourner, mais leurs efforts demeurèrent vains. Le soir du 16 juillet, Luther réunissait une dernière fois ceux de ses camarades qui lui étaient les plus chers en une soirée amicale. On y joua de la musique, on a dit à quel point Luther l'affectionnait, et comme ses amis faisaient un effort suprême pour le faire revenir sur sa détermination :

— Ce soir, vous me voyez encore ; après quoi vous ne me verrez plus.

Le lendemain matin, Martin Luther se présentait au couvent des augustins d'Erfurt n'emportant avec lui que son Plaute et son Virgile. Ses amis l'avaient accompagné. En leur disant adieu, il versait des larmes.

Les moines du couvent l'accueillirent à bras ouverts. La réputation déjà brillante du jeune maître en philosophie était venue jusqu'à eux. L'un des religieux lui dit aussi :

— Vous nous arrivez comme un nouveau saint Paul miraculeusement converti par le Christ.

Une fois entré au couvent des ermites de saint Augustin, le néophyte ne fut pas immédiatement admis parmi les

novices. Martin Luther désirait l'agrément de son père lequel n'avait appris qu'avec une vive irritation la décision prise par son fils. Pour marquer son autorité paternelle Jean Luther, en sa dure réponse, avait repris le tutoiement que la « maîtrise » lui avait fait abandonner; mais une grave épidémie de peste éclata à Mansfeld, l'ouvrier mineur vit mourir deux de ses fils; ses croyances religieuses étaient profondes; des amis lui suggérèrent que peut-être conviendrait-il de faire au ciel un pieux sacrifice :

— Qu'il y aille donc et que Dieu veuille que ce soit pour son bien!

Mais si l'entrée en religion de Martin Luther ne fut pas volontaire, comme il le prétendra dans la suite, le consentement qu'y donna son père le fut encore bien moins et, nombre d'années plus tard, il reprochera encore à son garçon d'avoir en cette circonstance agi contre son gré.

C'est ainsi que, venu au couvent d'Erfurt le 17 juillet 1505, le jeune homme n'y fut admis parmi les novices qu'au mois de septembre suivant. La cérémonie d'entrée au noviciat était solennelle, voire émouvante : le candidat postulant se jetait aux pieds du Père prieur devant le couvent assemblé. Le prieur lui rappelait les sévères obligations, la vie de devoir et de renoncement à laquelle le nouveau venu allait se destiner

Le costume de l'ordre comprenait froc et capuchon noirs, vêtement de dessous en laine blanche et un blanc scapulaire comme on nommait une large bande d'étoffe blanche en laine qui, tant par la poitrine que par le dos, tombait du col jusqu'aux pieds du religieux; scapulaire lui-même pourvu d'un blanc capuchon formant pèlerine.

Après que le jeune Luther eut été vêtu de la sorte, s'éleva une prière commune : « Seigneur, rends digne de ta bénédiction ton serviteur que nous venons de revêtir de l'habit religieux et fais qu'il en arrive à mériter la vie éternelle en Jésus-Christ, notre Seigneur ».

A l'intérieur du couvent les augustins portaient le vêtement blanc.

L'usage parmi les religieux d'Erfurt était de faire changer de nom au nouveau venu. Luther y sera désormais appelé « Frère Augustin »; mais la coutume ne paraît avoir eu qu'un caractère local; car dans la suite notre augustin reprendra son nom de baptême.

Les règles du couvent étaient rigoureuses, les frères soumis à de durs travaux dont le plus pénible paraît avoir été d'aller mendier au dehors besace au dos.

Pendant l'année d'épreuve le novice était confié à la surveillance et direction d'un religieux spécialement désigné à cet effet; celui qui eut charge du jeune Luther était un homme de bien, un « vrai chrétien » comme Luther le qualifiera lui-même après être rentré dans la vie séculière. Quant au vicaire général des augustins-ermites, le docteur Staupitz, il était esprit de rare valeur, d'une grande élévation de pensée et de caractère. Tout aussitôt il comprit les exceptionnelles qualités du jeune moine qui venait d'entrer dans son ordre et ne cessa d'avoir pour lui des attentions que l'affection inspirait et dont Luther conservera un fidèle et reconnaissant souvenir.

Assurément le jeune novice fut astreint à des besognes pénibles, notamment à ces fonctions de besacier qui l'obligeaient d'aller, sac au dos, frapper aux portes, non seulement des maisons de la ville, mais des villages voisins. Du moins le poids de la charge fut-il pour lui allégé, ainsi que le diront plus tard ses amis Mathesius, Ratzberger : sur ce point Frère Augustin fut favorisé. Aussi bien dans la suite, après avoir jeté son froc, arrivera-t-il plus d'une fois à Luther, non seulement de rendre justice à ses supérieurs qui l'avaient soutenu et dirigé durant son noviciat, mais de parler favorablement de la règle même des augustins « qui avait plus d'égard à l'infirmité humaine que la rude règle des Chartreux ».

Frère Augustin faisait au couvent l'admiration de ses confrères par la manière tout à la fois souple et forte, singulièrement avisée, dont il se tirait des exercices de dialectique auxquels les jeunes religieux étaient astreints.

Après qu'il eut, à la bibliothèque d'Erfurt, « découvert »

une Bible complète et eut été entièrement conquis, subjugué par la lecture répétée, approfondie de l'Écriture sainte, notre jeune religieux s'enthousiasma aux ardeurs des mystiques rhénans des XIV^e-XV^e siècles. Melancthon dit qu'il se nourrissait également des écrits de Gerson; mais celui qui, plus que tout autre, absorbera sa pensée et, dans la suite, aura grande influence sur la formation de sa doctrine, est saint Augustin, de qui il portait le nom et qui passait pour avoir été le fondateur de son ordre.

Il n'est pas douteux que Frère Augustin ne se soit montré au couvent d'Erfurt un moine exemplaire et dans tous les devoirs de son état. Il disait ses prières avec ardeur et dans des sentiments de foi profonde. Il s'acquittait aussi avec bon vouloir de ses obligations de caractère matériel, de la pénible quête au dehors. Un de ses professeurs au couvent, homme sévère pour lui-même et pour les autres, le citait aux augustins de Toulouse comme un modèle de piété, de religiosité, « comparable à saint Paul après sa conversion ».

Frère Augustin exagérait les pratiques ascétiques. Il dira plus tard qu'il lui arriva parfois de rester trois jours sans boire ni manger. « Si jamais moine était entré au ciel par sa moinerie, ajoutera Luther, certes j'y serais entré. Je me martyrisais à force de prières, de lectures et d'autres travaux ».

L'année de noviciat terminée vint le moment des vœux définitifs. Au pied de l'autel, entre les mains du Père prieur le jeune religieux s'exprima ainsi :

« Moi, Frère Martin, je fais profession devant Dieu tout-puissant et la bienheureuse Vierge Marie, et devant vous, Frère Winand, prieur du lieu en place du vicaire général des Frères ermites de saint Augustin et de ses successeurs légitimes, et je fais vœu de vivre jusqu'à la fin de mes jours sans propriété et dans la chasteté suivant la règle de saint Augustin ».

Sur quoi le prieur déclara qu'il était admis dans l'ordre. Frère Martin se prosterna à ses pieds, étendu à terre les

bras en forme de croix; le prieur l'aspergea d'eau bénite. Et les prières consacrées de reprendre : « Que le serviteur de Dieu, qui baisse le cou sous le joug divin, puisse au jour du jugement se réjouir d'avoir fait exactement tout ce qu'il vient de promettre et de louer! »

En 1535, depuis bien des années sorti de son couvent, Martin Luther dira en sa chaire de Wittenberg : « Pendant quinze ans que j'ai été moine, je me suis martyrisé, torturé, par des jeûnes, par le froid, toute une vie d'austérité ». Ses devoirs religieux étaient accomplis par lui en une rigueur exagérée, dans la crainte terrifiante dont le remplissait la pensée du châtiment céleste. Oh! l'enfer béant sous nos pas, avec ses flammes éternelles, dévorantes, torturantes; le diable qui nous épie et, à tout instant s'efforce de nous faire trébucher, pour notre damnation éternelle!

« Ces terreurs le prenaient souvent, note son fidèle historien Melancton, et il songeait à la colère de Dieu, en se remémorant les exemples frappants de sa justice vengeresse, et cela avec une telle violence que, par moment, il était sur le point de rendre l'âme ».

Au fait il en tomba malade et dut être transféré à l'infirmierie.

Ici un mot allemand, *Anfechtung*, qu'il est impossible de traduire précisément en français. Il revient incessamment sur les lèvres et sous la plume de Luther. Nous le traduirons, faute de mieux par : *tentation*; mais il s'agit d'une tentation faite d'attaques agressives : ce n'est pas seulement l'appât tendu par le Malin pour faire choir le pécheur dans le piège; c'est le coup d'épaule vivement donné pour l'y culbuter. Une bonne traduction exigerait une périphrase : *Anfechtung* : tentation sous forme d'agression hostile, parfois violente.

« J'étais malade à l'infirmierie, dira Luther. Les tentations les plus cruelles épuisaient mon corps; à peine en pouvais-je encore respirer, haletant. Nul qui me consolât. Tous ceux à qui je me plaignais, me répondaient : « Qu'en penser? que faire? » Je me disais :

— Suis-je donc seul condamné à cette tristesse? « Je voyais devant moi des spectres hideux ».

Les visions de Luther, hallucinations délirantes, ces tentations, ces attaques étaient naturellement considérées par lui comme l'œuvre du diable.

Craintes qui le secouaient convulsivement, le faisaient trembler. La vue d'un crucifix à la muraille le frappait comme l'éclair. Certain jour à l'église, dans le chœur, il lisait l'évangile de saint Marc. Il arrive à l'histoire du jeune possédé :

« Il n'eut pas plutôt vu Jésus que l'Esprit commença à l'agiter avec violence et il tomba à terre où il se roula en écumant ».

Et le jeune moine de tomber lui-même à terre, s'agitant comme le possédé, tout en criant :

— Je ne le suis pas! Je ne le suis pas!

Ses confrères du couvent, qui ne parvenaient pas à comprendre, à s'expliquer cette agitation malade, en arrivaient à le considérer, les uns comme tourmenté par le démon, voire possédé comme le jeune homme dont parlait saint Marc, les autres comme un épileptique.

Un des sujets qui le plongeait dans les plus amères réflexions était la doctrine de la prédestination. Sa prédilection pour la doctrine de saint Augustin l'avait malheureusement poussé dans cette voie. Les hommes sont prédestinés par décision céleste dès avant leur naissance : les uns — le petit nombre — marqués pour le salut, les autres pour la damnation. « Oh! si j'étais de ces derniers! »

Et, dans la solitude silencieuse de la nuit, il se roulait sur sa couche, torturé d'angoisse et de frayeur. Il se disait, la gorge sèche :

« Mon indignité même me prouve que, dans les desseins inébranlables de Dieu je suis parmi les damnés. » Et sa pensée allait à Dieu même, non à l'être de bonté et de bienfaisance, mais à la puissance mystérieuse dont les desseins redoutables et cachés doivent faire trembler toute créature. « Je souffrais, dira-t-il, les tortures de l'enfer, j'étais dévoré par elles; j'en éprouvais par moments la

tentation de blasphémer Dieu, un Dieu dur, inique; certes, m'écriais-je dans mon désespoir, il vaudrait mieux qu'il n'y eût pas de Dieu du tout! »

Un autre sujet de tourments pour lui était le vœu de chasteté qu'il avait prononcé au seuil de son noviciat. Une chasteté qu'il avait juré d'observer sa vie entière! Et il ne laissait pas, en son ardente et nerveuse jeunesse, de sentir vivement ce que l'Eglise a nommé « l'aiguillon de la chair ». Certes on ne songe pas à lui en faire reproche; mais dans sa terreur de ne pouvoir se tenir inébranlablement à son vœu, ce qui le précipiterait inévitablement en enfer, il lui semblait que la respiration s'étouffât dans sa gorge. Assurément il pécherait, l'événement ne pourrait en être toujours écarté : sa damnation en était certaine. Au reste il se persuadait que les seules tentations morales, intellectuelles, les images, les désirs fugitifs qui lui traversaient l'esprit, étaient pour un moine comme lui, des péchés irrémissibles qui devaient détruire en lui tout espoir de salut.

Et, dans ces douloureuses crises de conscience le jeune religieux se trouvait, en son couvent, abandonné à lui-même, isolé. A ce caractère nerveusement maladif, la vie solitaire dans le dénuement d'une froide cellule était plus qu'à tout autre malfaisante. Enveloppé d'un morne silence il y revenait sur ses scrupules, ses doutes, ressassant, triturant indéfiniment ses angoisses, ses remords.

Tels étaient les drames moraux, et qui ne tarderaient pas à se traduire en graves troubles de santé, auxquels de nuit et de jour servait de cadre l'humble cellule du moine; trois mètres de long sur deux de large, sous le jour d'une fenêtre unique qui donnait sur le cimetière du couvent, entouré d'un chemin de croix.

Quant au caractère même de Luther dans ses rapports avec ses confrères du monastère, on lui reprochera, en sa nervosité, une humeur assez désagréable, hautaine, un penchant à la contradiction, à discuter, disputer. Il se rendait évidemment compte de sa supériorité sur ses entours; aussi bien, sa vie entière, et jusqu'à ses derniers

jours toute contradiction lui sera-t-elle insupportable. En l'admirable sincérité, qui est l'un des plus beaux traits, de son caractère, Luther ne manquera d'ailleurs pas d'avouer qu'au couvent il ne parvint pas toujours à se maîtriser, comme il aurait fallu : « Je me laissais aller à la colère, voire à des mouvements d'envie. »

LA PRÊTRISE

NOUS arrivons ainsi au printemps de l'année 1507, où Martin Luther fut ordonné prêtre dans la cathédrale d'Erfurt, le 3 avril probablement; — mais il voulut différer la célébration de sa première messe désirant que son père y assistât et, dans cette vue, lui laisser le soin d'en fixer la date. Celui-ci choisit le 2 mai, jour où il pourrait se rendre libre des travaux de la mine. La nouvelle que son père accédait à son désir fut pour lui une grande joie. Jean Luther arriva de Mansfeld, suivi d'un cortège de vingt cavaliers; il fit présent à son fils de vingt ducats et d'un grand gâteau fait à la maison par la maman pour le repas qui suivrait l'office.

Devant une nombreuse assistance qui comprenait parents et amis et les Frères augustins du couvent d'Erfurt, Martin Luther monta à l'autel. Il était très ému, troublé; troublé par la majesté de l'office qu'il allait célébrer pour la première fois. Il tremblait à la pensée de ne pas faire correctement les gestes rituels, génuflexions, extensions et replis des bras, baisers à l'autel; de ne pas prononcer exactement les paroles du divin office. La pensée qu'il allait lui-même rendre le Christ présent devant lui le remplissait de terreur. Il dira en ses propos de table (20 mai 1532) : « Quand je vins à ces mots de l'Offertoire *Aeterno, vivo vero Deo* (A toi, le vrai Dieu éternel et vivant) je fus tellement saisi que je voulus m'enfuir de l'autel : « J'ai

peur, j'ai peur! » murmurais-je presque à voix haute. Son prieur, qui se tenait auprès de lui, dut le maintenir en place : « Allons, allons! en avant, en avant! » « Lorsque je lus ma première messe, dit Luther, j'étais presque mort... La première messe était chose en ce temps grandement célébrée. On apportait les *heures dominicales* avec des flambeaux. Le *cher seigneur*, comme les paysans appelaient leur nouveau curé, devait danser avec sa mère, et les assistants en pleuraient de joie. Si elle était morte, *il la mettait*, disait-on, *sous le calice* et la sortait ainsi du purgatoire ».

Durant le banquet qui suivit l'ordination, Frère Martin s'efforça d'obtenir de son père qu'il approuvât enfin de bonne grâce son entrée en religion; mais le rude mineur ne voulait rien entendre :

— Vous êtes ici des savants; n'avez-vous pas lu dans la sainte Ecriture qu'on doit honorer père et mère?

Le fils vanta le caractère divin d'une vie monastique; mais le père s'obstinait :

— Il faut bien que je sois ici, que j'y mange et que j'y boive; mais que je voudrais donc être ailleurs!

Martin parla enfin du coup de tonnerre et de l'apparition céleste qui avaient déterminé sa résolution :

— Dieu veuille, répondit l'ouvrier mineur, que ce ne fût pas l'appel du diable!

Ces paroles, tombées des lèvres paternelles, retentirent dans le cœur du fils comme un autre coup de tonnerre. Dans le moment elles ne firent qu'accentuer son état de trouble et d'angoisse; dans les années qui suivirent, elles ne cesseront de sonner à ses oreilles en une hantise lancinante :

— Et si père avait raison!...

Après son ordination, il fut décidé, sur l'avis sans doute du vicaire général Staupitz, que le jeune moine, alors âgé de vingt-quatre ans, poursuivrait ses études en théologie à l'Université d'Erfurt. Ses supérieurs le destinaient à l'enseignement dans les couvents augustins. De ce moment, sur la volonté exprimée par Staupitz, Frère Martin sera

déchargé en son monastère des communes besognes matérielles.

Mais son zèle à remplir ses devoirs religieux, ni la lecture assidue des saintes Ecritures, des mystiques et des Pères de l'Eglise n'apaisaient les angoisses de son cœur. Par la prêtrise même ces troubles de conscience ne firent que s'aggraver. Il les décrit en quelques lignes datées de 1518 :

Le gouffre de l'enfer lui semblait béant sous ses pieds; il y serait précipité par la colère, par la justice de Dieu. Parlant de lui-même : « Je connais un homme qui souvent, dans de courts moments, a souffert des tourments infernaux, tels que nulle parole, nulle plume humaine ne saurait les décrire; tels que s'ils avaient duré une demi-heure, dix minutes seulement, il serait tombé mort, ses membres en auraient été réduits en poussière ».

Et une sombre tristesse s'emparait de lui et qui allait de jour en jour pesant plus lourdement.

« J'étais un moine très pieux et cependant j'étais triste, car je pensais que Dieu ne m'était pas favorable (prédestination) ».

Sous la direction de son maître, le docteur Paltz — théologien renommé — Frère Martin s'enfonçait, après l'étude de l'Ecriture sainte, dans celle des docteurs les plus fameux, Guillaume d'Okkam, saint Bernard, Gerson, puis Gabriel Biel et Pierre d'Ailly. Okkam exercera dans la suite, sur les conceptions religieuses du réformateur, une action importante. De Gabriel Biel le jeune Luther apprenait par cœur des pages entières. Il convient également de noter ici que le réformateur ne manquera pas, après avoir secoué la poussière de ses sandales à la porte de son couvent, de continuer à faire le plus grand éloge de l'enseignement théologique donné par les augustins d'Erfurt. Il s'inclinera avec respect devant l'intelligence et la science d'un Père Nathin, d'un docteur Paltz. Tout en se complaisant jusqu'à la fin de sa vie à déverser généralement sur les ordres religieux les plus lourdes et les plus grossières injures, Luther ne laissera pas d'exprimer

toujours une reconnaissante estime, quand il en parlera sur expérience personnelle, qu'il s'agisse de la règle des augustins-ermites, de leurs vicaires généraux, de son maître des novices, des divers professeurs qui eurent soin de lui, de l'enseignement de la dialectique et de celui de la théologie en son monastère d'Erfurt. Tout y était au mieux dans la mesure du possible, la perfection n'étant pas de ce monde.

Mais plus encore qu'à l'étude de la théologie, Frère Martin s'attachait à celle de l'Écriture sainte elle-même. Staupitz, le vicaire général, ne cessait de l'y inciter : « Je me rendis si familier avec la Bible, dira-t-il, que je savais indiquer les pages où se trouvait tel ou tel mot. J'en méditais parfois un seul verset une journée entière ».

Luther parlera toujours avec une tendresse touchante, de l'exemplaire de la Bible, relié en cuir rouge, qu'il avait trouvé à la bibliothèque du couvent, attaché à son pupitre par une chaîne de fer, suivant l'usage du temps pour les livres d'un prix élevé. Les moines mirent le volume à sa disposition, après l'avoir détaché. Combien il regrettera de n'avoir pu conserver à lui cette chère Bible en son cuir rouge, où, dans ses moments d'angoisses il avait trouvé un peu d'apaisement et de douceur.

D'autre part, il commencera à se préparer à ses fonctions de prédicateur par des exercices oratoires devant ses confrères réunis au réfectoire.

Mais la messe même, qui mettait quotidiennement le jeune religieux en contact avec la Divinité, continuait de l'émouvoir. Il y apportait toute sa piété, son attention, voire sa tendresse, sans parvenir à se dégager de la terreur dont ces fonctions l'étreignaient en leur grandeur auguste et précisément par leur caractère sublime, hors de proportion avec l'âme humaine. Luther racontera comment certain jour à Eisleben, apercevant tout à coup devant lui le docteur Staupitz portant, en la procession de la Fête-Dieu, l'hostie consacrée, blanche et pure dans le rayonnement de l'ostensoir d'or, une sueur froide lui monta au front et il faillit se trouver mal, tomber à terre,

dans l'épouvante de se trouver immédiatement en présence de Dieu. « Quand je regardais la croix, dira-t-il, je voyais un éclair. »

Puis il lui fallut comme prêtre, entendre des confessions, nouvelle source de scrupules, partant d'angoisses douloureuses. Il lui semblait au-dessus de ses forces d'entendre à confesse des femmes. Il n'osait lever les yeux sur ses pénitentes dans la crainte des désirs qu'elles pourraient faire naître en lui et dans le moment même de la confession! Il dira que, durant ses années de prêtrise, il n'avait jamais admis qu'à trois reprises une femme à son confessionnal.

Lui-même se confessait fréquemment. Il espérait trouver en un directeur de conscience un soutien, un guide, des paroles qui calmeraient son tourment. Nous avons vu que le vicaire général Staupitz avait pris en grande amitié son jeune confrère et le tenait en haute estime; celui-ci vint lui dire au confessionnal les angoisses dont son âme était déchirée; mais Staupitz répondait :

— Je ne vous comprends pas; je ne puis rien pour vous consoler.

« Alors, dit Luther je m'adressais à un autre confesseur — même refrain, — et je me répétais en me tordant les mains : « Ces troubles, ces tentations, attaques du démon, ne sont donc connus que de toi seul! » Et je devins comme un corps mort. »

Il fatiguait ses confesseurs de ses scrupules, s'accusant des fautes les plus minimes, manquements insignifiants aux règles monastiques; voire de péchés imaginaires. Staupitz, un peu agacé, le bousculait : « Ne vous embarrassez pas d'un pareil bric-à-bras, péchés de marionnettes! » Et ensuite, l'absolution reçue, le jeune augustin se demandait, avec de nouvelles angoisses, si cette absolution était bien valable : avait-il bien dit tous ses péchés et sa contrition était-elle sincère?

La lecture quotidienne des *Heures ecclésiastiques*, c'est-à-dire du bréviaire, devint pour lui tyrannie accablante. « Quand j'étais moine, contera-t-il en 1533, je ne voulais rien omettre de mes prières. Pressé, absorbé par mes fonc-

tions diverses, je gardais mes *Heures*, souvent toute une semaine, jusqu'au samedi, parfois deux et trois semaines. Après quoi je m'enfermais des journées entières, deux et trois jours de suite, jusqu'à ce que j'eusse dit toutes mes prières. Ma tête en devenait folle; je restais quatre, cinq nuits entières sans fermer l'œil, je tombais mort, je perdais le sens. »

Plus graves étaient les doutes qui commençaient à lui traverser la pensée sur la manière dont l'Église interprétait doctrinalement quelques points de l'Écriture; toutefois sans ruiner encore sa confiance en l'orthodoxie romaine. « J'aurais été capable en ce temps, tel un second Saül, de prononcer la peine de mort contre ceux qui auraient refusé obéissance au pape, et jusqu'à porter moi-même du bois au bûcher. »

Mais il lui arriva de trouver sur les rayons mêmes de la bibliothèque monastique d'Erfurt, un exemplaire des œuvres de Jean Huss, l'illustre patriote et théologien bohème, brûlé en 1415 par le concile de Constance en violation du sauf-conduit que lui avait donné l'empereur Sigismond. Le jeune Luther se demanda comment un homme, qui avait si chrétiennement et si magnifiquement enseigné l'Écriture, avait pu être brûlé comme hérétique :

— Sans doute, se dit-il en fermant le livre, qu'il avait écrit ce que je viens de lire avant qu'il fût tombé dans l'hérésie!

WITTENBERG

Nous voici au mois d'août 1508 où Martin Luther, dans sa vingt-sixième année, fut transféré du couvent d'Erfurt en celui de Wittenberg : changement de résidence qui se faisait sur l'ordre de son paternel ami, le vicaire général Staupitz. Celui-ci avait été l'un des principaux conseillers de Frédéric le Sage fondant en 1502 l'Université de Wittenberg. Il avait été décidé que les professeurs seraient tirés en partie du couvent des augustins établi dans la même ville, ce qui fut sans aucun doute la cause qui y fit appeler Luther. Le jeune augustin devait en effet non seulement parfaire à Wittenberg ses études en théologie, mais y enseigner lui-même la philosophie à l'Université.

L'Université comptait alors, toutes facultés réunies, environ deux cent quatre-vingts élèves. Luther, en sa chaire de philosophie succédait à un autre Frère augustin, Wolfgang Ostermayer. Il commença d'y traiter de la morale de Nicomaque; mais tout son désir était de revenir à la théologie. « Elle contient le noyau de la noix et la moelle de l'os », écrivait-il à son ami Braun. Ici encore Staupitz, précisément doyen de la Faculté de théologie, lui facilita le chemin. Le 9 mars 1509 Luther est promu « bachelier biblique », *baccalaureus ad biblia*, ce qui l'autorisait à professer sur l'Écriture sainte. Dès le début son enseignement éveilla l'attention. Le vieux Martin Pollich de

Melrichstadt, l'un des fondateurs et recteur de l'Université, disait de lui : « Ce moine déconcertera tous les docteurs, il apportera une doctrine nouvelle et réformera l'Église. » Pollich ajoutait : « Il s'appuie sur les écrits des prophètes et des apôtres; il se tient à la parole de Jésus-Christ; et voilà ce que ni la philosophie, ni la sophistique, ni les Albertistes, ni les Thomistes ne parviendront à entraver. » Grande était la clairvoyance du vieux recteur. Il pénétrait du premier jour ce qui fera le fondement et la force de la théologie luthérienne : s'en tenir uniquement aux textes sacrés dont on doit tirer directement sa doctrine, en négligeant tout ce qu'en ont pu dire dans la suite les Pères de l'Église et divers commentateurs quelle que soit leur autorité. Pour le moment Luther n'en désirait pas moins rester pieusement fidèle à l'enseignement de l'Église romaine, voire le glorifier.

La petite ville de Wittenberg va tirer une renommée mondiale de l'œuvre qu'y réalisa Luther et qui, de là, se répandit sur une partie de l'Europe. Aujourd'hui encore elle vit de son nom. Au début du xvi^e siècle Wittenberg partageait avec Torgau l'honneur de servir de résidence aux Electeurs de Saxe, la province de Saxe se trouvant partagée en deux États distincts : l'Électorat, dont les princes faisaient partie du collège des sept grands Electeurs à qui revenait le soin de désigner les empereurs d'Allemagne, et le duché de Saxe proprement dit.

Pour capitale électorale qu'elle fût, la petite ville n'en faisait pas moins piteuse figure sur les bords de l'Elbe : « petite, laide, basse, composée de maisonnettes en bois, on dirait d'un vieux village, plutôt que d'une capitale », écrit Myconius, l'un des fidèles amis de Luther. Erfurt, que celui-ci venait de quitter, était de toute autre prestance et importance. Le nom de la ville, *Wittenberg*, « la montagne blanche » lui serait venu du terrain sablonneux, crayeux, emmi lequel elle se dressait.

Trois heures durant en sortant de Wittenberg, dit Luther, on traverse des landes; mais ce pays, d'apparence stérile, ne laissait pas de produire du blé et du vin.

Quant à la population, le réformateur ne la juge guère favorablement : gens grossiers, sans culture ni désir d'en acquérir; un pas de plus ils choiraient dans la barbarie. Martin Pollich, recteur de l'université, disait : « On est ici dans une écorcherie (où l'on écorche les animaux). » Et Luther : « La pauvreté est grande dans la ville, la paresse plus grande encore; et l'on ne peut y décider un pauvre à travailler : ils préfèrent mendier. » Une façon de comprendre le chômage.

Wittenberg pouvait compter de cinq à six mille habitants.

A Wittenberg, Frère Martin commença sa carrière de prédicateur public dans la chapelle des augustins. Ses débuts en chaire furent hésitants et timides, mais il ne tarda pas à dominer son émotion et bientôt ses sermons attirèrent une nombreuse affluence. Luther a certainement été l'un des plus puissants orateurs que le monde ait connus, un de ceux dont la parole exerça la plus grande action; mais il n'avait rien d'un Démosthène; contrairement à ce que l'on croit généralement, rien d'un « monstre tonnant ». Sa voix n'était rien moins que tonitruante : c'était une voix d'alto plutôt légère, mais claire, limpide, douce et harmonieusement timbrée; elle portait loin, une voix dont la sonorité était d'un grand charme. Un de ses amis personnels, Erasme Alber la qualifiait ainsi :

— Ce n'était pas un grand crieur, mais sa voix était fine, belle et pure et pour le chant comme pour la parole.

Vers le mois de novembre, Luther quitte Wittenberg pour revenir au couvent d'Erfurt; nous ne sommes guère renseignés sur les motifs de ce nouveau déplacement. A Erfurt il se mit à étudier diligemment le grec afin de parvenir à lire les Évangiles dans leur rédaction originale; étude qu'il entama à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, alors qu'il était déjà sollicité par des occupations nombreuses et graves. Il ne parvint pas à la pousser bien loin, comme il en fait l'aveu.

L'année de son retour à Erfurt fut marquée par de grands désordres dans la ville. Les documents du temps l'appellent

l'année folle. Un soulèvement populaire renversa le Magistrat (administration municipale). L'Électeur de Saxe dut faire marcher ses lansquenets; le 4 août 1510, le bâtiment où se donnaient les cours de l'Université fut détruit par les bombardes dans un combat auquel les étudiants prirent part; cependant que Luther poursuivait tranquillement son enseignement dans le calme de son couvent.

Il convient de noter ici la rencontre que fit Luther à Erfurt de deux écrivains qui dès lors eurent sur son esprit beaucoup d'action : l'un était Eoban Hesse, le poète qui chanta la famille et la vie allemandes; le second un petit homme de bonne et antique noblesse, hardi, violent, emporté, vaillant soldat, virulent pamphlétaire, le chevalier Ulrich von Hutten. L'un et l'autre foncièrement allemands, se nourrissant de traditions populaires, répétant qu'il fallait extirper comme mauvaise herbe et jeter au loin tout apport étranger, de quelque caractère et de quelque nature qu'il fût, matériel ou moral. Eoban Hesse enseignait qu'avant même l'avènement du Christ, de qui il ne parlait d'ailleurs qu'avec dévotion, la sagesse divine avait été révélée aux Germains. Luther, issu de la classe populaire allemande, et dans la province la plus allemande de toutes les provinces allemandes, recueillait les propos des deux compagnons au fond de son cœur et de sa pensée qui les saluaient d'un écho heureux et fidèle.

L'influence et l'action que Martin Luther exerça dès lors sur ses entours prenaient déjà l'allure d'une suprématie intellectuelle et morale. Il était de ces natures privilégiées qui sont douées du don charmant de séduire; plus que cela : il avait quelque chose de fascinant, et cela non seulement par la puissance de son esprit, l'énergie de ses convictions mais, par sa manière d'être, sa physionomie, l'expression pénétrante de ses yeux perçants. « Auprès de lui, dira son ami Amsdorf, je me sentais devenir plus Luther que Luther lui-même. »

Nous avons vu comment, sur la fin de 1511, le jeune moine fut délégué par ses confrères à Rome à l'occasion de leur conflit avec leur vicaire général Staupitz. Il nous a

conté son voyage. A son retour à Wittenberg, il se trouva l'un des religieux de son ordre les plus en vue. Son ami Wenceslas Link venait d'être nommé prieur du couvent de Wittenberg, Martin Luther en fut élu sous-prieur, plus particulièrement chargé de la direction des études. A peine avait-il vingt-neuf ans.

Mais voici qu'à son retour d'Italie, Luther trouve les opinions des augustins de Wittenberg, relatives aux réformes proposées par Staupitz, modifiées du tout au tout : elles leur sont devenues favorables et Frère Martin, auquel le vicaire général n'avait cessé de témoigner une bienveillance particulière, s'empressa de se ranger au même avis.

A cette époque Luther ne paraît pas encore avoir conçu de grandes ambitions. Tout entier à ses fonctions religieuses, à ses luttes intérieures, à ses angoisses, il ne demandait qu'à poursuivre aussi tranquillement qu'il lui serait possible sa vie monastique. C'était le vicaire général Staupitz qui le pressait sans relâche de pousser ses études à l'Université jusqu'au doctorat. Dans la suite, en se promenant dans le jardin du couvent de Wittenberg, le réformateur montrera aux visiteurs le poirier sous lequel Staupitz l'avait jadis arrêté pour lui arracher la promesse de travailler à conquérir le titre de docteur.

— Vous en voulez à ma vie, objectait Luther.

Et Staupitz en riant :

— Fort bien. Dieu, notre Sauveur, a de grandes affaires sur les bras ; il a besoin autour de lui de gens avisés ; si vous en mourez, vous pourrez du moins, là-haut, lui servir d'utile conseiller.

Sa promotion au doctorat se place aux 18-19 octobre 1512. Les épreuves en durèrent deux jours ; le candidat les subit avec grand succès sous la présidence d'André Bodenstein, qui va jouer un grand rôle dans les querelles religieuses du temps et dans la vie de Luther, sous le nom de Carlstadt, tiré de son lieu d'origine. L'Electeur de Saxe, Frédéric le Sage qui, dans la petite église du couvent de Wittenberg, avait été très impressionné par l'éloquence du jeune prédicateur, lui fit à cette occasion un présent de cinquante

florins. A partir de cette époque, le nouveau docteur, encore nommé Martinus *Luder* sur les registres de la Faculté, se fera appeler Martin Luther.

Son enseignement au couvent des augustins portait sur les Saintes Ecritures, plus particulièrement sur les psaumes et sur les épîtres de saint Paul, psaumes et épîtres pour lesquels il s'était pris d'une admiration qui ne fera que grandir. Une partie de ces premières leçons ont été imprimées. Le Jésuite Hermann Grisar les juge comme suit :

« Ces leçons révèlent une nature sensible, une grande ardeur religieuse, une extrême vivacité d'imagination : qualités qui devaient lui attacher ses auditeurs. »

Le jeune professeur se montrait très bon pour ses élèves; il les aimait, leur portait généralement, et particulièrement à chacun d'eux, un intérêt sincère; et nous avons dit le charme, la puissance d'attraction qui se dégageaient de lui.

Sa réputation de professeur se répandit rapidement, comme s'était répandue sa renommée de prédicateur. On lui envoyait de toute part des novices, de jeunes prêtres se former à la science théologique sous sa direction.

Ces succès, joints à la sympathie et à la haute estime, que ne cessait de lui témoigner le vicaire général Staupitz, valent à Luther, qu'on nommera désormais le Docteur Martin, une nouvelle promotion dans son ordre : le 1^{er} mai 1515, le chapitre général réuni à Gotha, désignait notre jeune augustin pour remplir les fonctions de vicaire de district qui ne plaçaient pas moins de onze couvents sous sa direction et autorité, dont celui de Wittenberg. A peine à cette date Frère Martin avait-il trente-deux ans et il se trouvait, dans la congrégation en Allemagne, le personnage le plus important après Staupitz.

Il en est surchargé de travail et s'en plaint à son ami Lang, « Lang le grec » comme il l'appelle en raison de sa connaissance de la langue de Démosthène et de saint Jean. « Il me faudrait deux secrétaires, lui écrit-il, le 26 octobre 1516. Tout le jour durant je ne suis guère occupé qu'à écrire des lettres. De plus je suis prédicateur du couvent et au réfectoire; chaque jour on me demande de prêcher à

l'église paroissiale. Je suis vicaire de district, c'est-à-dire onze fois prieur. J'ai la responsabilité de l'étang à poissons de Leitzkau; je suis mandataire à Torgau dans le procès des Frères de Herzberg; je fais mon cours sur saint Paul, je recueille des notes sur le psautier et passe mes journées à écrire. Rarement ai-je le temps qu'il faudrait pour réciter mes heures canoniques et lire ma messe; et je ne parle pas de mes tentations du côté de la chair, du monde et du démon. Voilà l'homme désœuvré que je suis! »

Vie de production personnelle, d'enseignement magistral, de prédication doctrinale à laquelle, dans les conditions où il se trouvait, il lui était difficile, voire impossible de se soustraire, mais qui, étant données la violence, l'impétuosité de sentiments et de pensée de Frère Martin, devait prendre chez lui une force d'entraînement irrésistible et de domination jusque sur sa propre pensée. Et c'est ainsi que, dès cette époque, et sans y prendre garde, Frère Martin commençait à s'éloigner de la doctrine catholique et en des traits fondamentaux : orientation encore embrumée dans son esprit, inconsciente, mais qui devait fatalement mener à un terrain propice aux semences nouvelles le jour où serait venu le moment de les y répandre. Dès cette époque aussi, parmi les admirateurs, les applaudissements dont il était comblé, s'accuse nettement la certitude hautaine et tranchante qu'il acquérait de posséder en matière religieuse la vérité. Staupitz, vicaire général de son ordre et son supérieur, ne lui disait-il pas sérieusement :

— Le Christ parle par votre bouche.

Aussi n'hésite-t-il pas, dès lors, à le prendre de très haut avec tous les théologiens et scolastiques ses prédécesseurs, quand il ne les trouve pas d'accord avec sa manière d'interpréter l'Écriture :

— Ce sont des ânes, disait-il, un troupeau de pourceaux, recourant dès lors à ces images d'une délicatesse bien teutonne, toute populacière, dont il fera par la suite un si retentissant usage.

Les cruelles angoisses et tentations, œuvre du diable l'assiègent avec une fureur accrue. « Pour le reconforter,

écrit Mélanchton, on avait recours à la musique; par ses douces harmonies, dont il sentait si vivement la beauté, un peu de paix rentrait en lui ».

Et l'horrible prédestination! « Quand j'y pense, écrit-il, j'oublie l'immense charité du Christ, la bonté de Dieu : Dieu n'est plus pour moi qu'un scélérat. L'idée de la prédestination efface en moi le *Laudate*, c'est un *blasphémate* qui me vient à l'esprit. »

Quelque soutien et adoucissement à son amertume lui vient des mystiques allemands du Moyen-Age, dont nous avons parlé, particulièrement des sermons du dominicain Jean Tauler et d'un petit livre du xiv^e siècle, qu'il nommera *Théologie allemande*, nom qui lui est resté. La *Théologie allemande* est un guide familier du chrétien en sa vie journalière, genre *Imitation de Jésus-Christ*, d'une inspiration semblable et sans doute originaire de la même époque et des mêmes contrées, ainsi que Jean Tauler lui-même : la vallée du Rhin.

Luther en fit paraître sur la fin de 1516, avec une courte préface, une première édition; puis une seconde sous le titre : *Une théologie allemande, noble petit livre de droite intelligence de ce qu'Adam et le Christ ont été*¹, la première de ses nombreuses publications en librairie.

Il avait lu et relu, avec une attention passionnée, le petit volume dont il recommande la lecture à ses amis. C'est, leur disait-il, la plus sûre, la plus vraie, la plus saine théologie. Il appelle Tauler, qu'il croyait également l'auteur de cette *Théologie allemande*, « un homme de Dieu,, que la lumière céleste a illuminé ». Il en écrit à son ami, Georges Burckhardt, dit Spalatin de son lieu de naissance. Spalt lès Nuremberg : « En lisant ce petit livre tu verras que toute la science de notre temps n'est, en regard, que vaisselle de cuisine ». Spalatin était prédicateur de l'Électeur de Saxe Frédéric-le-Sage.

Puis il s'enfonçait dans l'étude et l'interprétation de

1. *Ein Deutsch Theologia, das ist ein edles Büchlein von rechten Verstand was Adam und Christus sei...*

l'épître de saint Paul aux Romains. Les idées, les sentiments, les émotions étaient en Luther d'une vivacité extrême, ne permettant pas aux arguments d'un contradicteur de s'y développer; absolutisme doctrinal qui portait nécessairement notre docteur Martin à rechercher parmi les écrits théologiques ceux qui se rapprochaient le plus de ses propres conceptions, et, par leur lecture même, à se pousser de plus en plus dans la voie où il était entré. Déjà il se croit, le plus simplement du monde, très sincèrement, sans vanité, « l'homme de la Providence, appelé à illuminer l'Église d'une grande lueur. »

Une très belle page dans sa vie :

La peste éclate à Wittenberg (octobre 1516). En cette grave circonstance et en d'autres, semblables, qui se retrouveront par la suite, Luther sut faire très simplement et noblement — très noblement parce que très simplement — son devoir. Son ami Lang le pressait vivement de quitter Wittenberg à l'exemple de tant d'autres. Luther lui répond qu'il aurait garde de dire qu'il ne craint pas la mort :

— Je ne suis pas l'apôtre saint Paul, je ne fais qu'un cours sur lui.

Si la peste persiste, il dispersera les Frères du couvent dont il est le prieur : « Quant à moi, j'ai été placé ici et ne dois pas fuir, fidèle aux vœux que j'ai prononcés, car j'espère bien que le monde ne croûlera pas si Frère Martin vient à s'effondrer ».

Il écrit à son ami Spalatin qui demeurait à la Cour de l'Electeur de Saxe, de venir dîner avec lui en son couvent : « Et amène-nous bonne société et bon vin, en songeant que tu ne viens pas d'un couvent dans un château, mais d'un château dans un couvent. »

En cette circonstance Luther ne resta pas seulement fidèle à son poste; mais il le fit avec bonne grâce, bonne humeur, avec ce charme qu'il savait répandre autour de lui et qui sera l'une des causes de sa prodigieuse réussite.

VII

LES INDULGENCES

Au début de l'année 1517, Luther, en sa trente-quatrième année, apparaissait déjà comme un personnage considérable. Professeur éloquent et célèbre en l'Université de Wittenberg, il attirait à lui, des pays voisins, de nombreux élèves; non seulement prieur des augustins de Wittenberg, mais provincial de l'ordre, il étendait son autorité sur une douzaine de maisons religieuses, et remplaçait le vicaire général en ses visites pastorales.

Michelet dit très bien que Luther, dans les fonctions dont il était revêtu, se croyait particulièrement responsable de la foi *saxonne*. Il avait une âme, un cœur, un tempérament foncièrement allemands; avant tout et par dessus tout Luther a été un allemand. Et cette foi, dont il se considérait comme le gardien et défenseur en Saxe, s'était dès lors, dans sa pensée et sans qu'il s'en doutât, écartée sur des points importants de l'orthodoxie catholique; elle s'en était éloignée au cours de ces longues, profondes, solitaires et si douloureuses méditations sur les livres divins, les Pères de l'Église et les rêveries délicieuses des mystiques rhénans.

Comme les opinions et conceptions que Luther s'était progressivement, insensiblement forgées, inconsciemment à son usage personnel, en les adaptant à sa propre conscience et à ses propres sentiments — pouvaient trouver confirmation et appui dans les œuvres des mystiques,

dans les épîtres de saint Paul, dans les écrits de saint Augustin, — en les interprétant il est vrai comme les interprétait Luther — ce dernier n'imaginait pas qu'il s'acheminait vers l'hérésie.

En ses sermons pour le carême de 1517, il commence à exposer ses idées personnelles sur les fondements de la foi; et c'est déjà la doctrine, qui deviendra sa doctrine quasiment tout entière, de la vanité des œuvres humaines en vue du salut éternel, lequel ne peut être que l'œuvre de Dieu. Il en allait de même de l'enseignement qu'il donnait à l'Université. Ici, il s'en prend avec la véhémence furieuse qui le caractérisera sa vie entière, à celui qu'il considère comme son plus grand adversaire, Aristote; Aristote qui, par la puissance même de sa pensée, l'exaspère; Aristote, en sa forte logique le plus ferme soutien des dialecticiens et des scolastiques. En mai 1517, Luther écrit à son ami Lang :

« Notre théologie et saint Augustin progressent heureusement et règnent en notre Université par la volonté de Dieu; Aristote dégringole, il est près de sombrer, peut-être pour toujours. On est merveilleusement dégoûté des conférences faites sur ses sentences. Nul ne peut plus espérer grouper un auditoire s'il ne parle de la Bible, de saint Augustin ou d'un autre maître de réelle autorité ecclésiastique.

Le 7 septembre suivant, Franz Günther de Nordhausen soutint à la Faculté de théologie de Wittenberg, pour l'obtention du grade de *bachelier biblique*, 97 thèses sous la présidence de Martin Luther et que celui-ci avait pris soin de rédiger lui-même. C'est déjà toute sa doctrine sur la prédestination, sur la volonté humaine enchaînée dans les mains de Dieu, sur la vanité des œuvres entreprises par l'homme de sa seule initiative en vue de son salut.

« L'homme dont la chute d'Adam a fait un arbre pourri, ne peut que produire des fruits pourris, il ne peut vouloir et ne faire que le mal ». La morale qu'enseigne Aristote repose sur un fondement exclusivement humain, ennemie audacieuse de la grâce divine, partant de Dieu. Quand et quand

sont rejetées les méthodes scolastiques qui reposent sur la logique aristotélicienne.

Luther attendait avec une curiosité anxieuse l'accueil qui serait fait en dehors de l'université à ces propositions paradoxales. « On les traitera de cacodaxie (contraires à l'orthodoxie) et cependant elles ne peuvent être que vérité ».

Luther nous apparaît donc, dès ses premières manifestations doctrinales, tel que nous le trouverons jusqu'à ses derniers jours; non seulement inébranlable, mais immuable, immuablement certain que sa doctrine est toute vérité.

En même temps qu'il attaquait la morale d'Aristote, comme trop exclusivement humaine, et les méthodes et conclusions des scolastiques, Luther s'élevait en ses sermons, avec une extrême violence, contre une pratique qui depuis quelque temps avait pris en Allemagne un invraisemblable développement, la distribution, bientôt la vente des indulgences; remise de la peine temporelle qui chargeait encore, en ce monde ou dans l'autre — au purgatoire — les péchés que l'Église, par la voix de ses ministres, avait absous de la peine éternelle.

Alexandre VI, prédécesseur sur le trône pontifical de Jules II, lui-même prédécesseur de Léon X alors régnant, avait émis le premier cette idée extraordinaire et qui devait entraîner de formidables conséquences, que le pape avait pouvoir de tirer les âmes du purgatoire. De ce moment se multiplieront les bulles et distributions d'indulgences, non seulement en faveur des vivants, mais en faveur des âmes des défunts, indulgences qui pouvaient s'acquérir par bonnes œuvres, prières, pénitence, jeûnes et abstinences, et toutes pratiques pieuses; d'où l'on ne tarda pas à tirer cette conséquence que l'argent versé pour la réalisation d'une œuvre agréable à Dieu — les préparatifs, par exemple, d'une guerre contre les Turcs — pouvait remplacer l'œuvre elle-même. Il est vrai que toutes les bulles d'indulgences déclarent que les fidèles doivent, par surcroît, être pénitents et s'être confessés de leurs fautes, mais, dans le tumulte, l'agitation quasiment foraine de la vente des indulgences en Allemagne, ce détail, pour essentiel

qu'il fût, se voyait passer sous silence ou se perdait dans le bruit.

Le pape Alexandre VI avait eu besoin de beaucoup d'argent pour parer de diamants et de perles sa fille chérie, Lucrèce Borgia, pour lui faire contracter des mariages princiers, lui faire traverser Rome et l'Italie en des cortèges d'un luxe éblouissant; le pape régnant, Léon X avait besoin de beaucoup d'argent pour satisfaire ses goûts artistiques et achever la réalisation de cette œuvre colossale, — un véritable gouffre où ducats et florins se perdaient comme dans les flots de la mer — la construction et la décoration de la basilique de Saint-Pierre.

La construction de la basilique Saint-Pierre de Rome avait été entreprise en 1506 par le pape Jules II. A parler net, ce fut une mauvaise action. Jules II avait commencé par faire démolir l'antique et vénérée basilique où les premiers chrétiens étaient venus prier, l'église sainte où avaient retenti les chants de tant de pieux martyrs.

A Rome même, l'opposition aux projets de Jules II avait été très vive. Le moine Onofrio Panavino s'en fait l'écho quand il écrit : « En cette affaire le souverain Pontife souleva presque tout le monde contre lui et dans toutes les classes de la société; plus particulièrement les cardinaux »¹. En Allemagne s'élevèrent de nombreuses protestations. En cette année 1516 où nous sommes parvenus, le chanoine Bodmann exprimait encore la crainte que « loin d'attirer sur l'Eglise et sur le peuple chrétien la bénédiction divine, cette entreprise ne leur fût funeste ». Jules II avait tenu à ce qu'un monument grandiose, reproduction somptueusement agrandie et enrichie du Panthéon antique, servît de cadre au tombeau colossal qu'il avait projeté de faire édifier à sa propre gloire par Michel-Ange. Un Saint-Pierre immense servirait d'écrin à ses ossements pontificaux. Les descriptions, les dessins du maître, quelques fragments de correspondance permettent

1. *Qua in re adversos pœne habuit cunctorum ordinum homines, et præsertim cardinales.*

de reconstituer en pensée les plans de Jules II : un énorme soubassement supportant un entablement sur lequel devait être posé le sarcophage; quarante figures de marbre, colossales, sans compter les bas-reliefs, en auraient peuplé les angles, les flancs, les pilastres; avec mission de dire aux siècles futurs les victoires du pontife casqué, sa gloire, les arts qu'il avait fait fleurir et tout ce qu'il avait fait, sinon de beau et de bien, du moins de sonore et de brillant. « En cette tombe d'un pape destinée à une église, note André Michel, on n'avait oublié qu'un détail, on n'avait oublié que Dieu ».

Jules II étant mort, le tombeau tel que le défunt l'avait imaginé, ne fut pas exécuté. Son successeur Léon X préféra utiliser le génie de Michel-Ange pour des tombeaux où seraient placés des Médicis, des parents à lui, plutôt qu'à la gloire de son prédécesseur.

Des figures sculptées par Michel-Ange pour le tombeau de Jules II nous avons aujourd'hui au Louvre les deux admirables statues dites « les esclaves », qui devaient représenter deux des provinces soumises par les armes du pape-condottière.

Léon X faisait donc vendre en Allemagne des lettres d'indulgences pour l'achèvement de la basilique Saint-Pierre et pour la croisade contre les Turcs. Le légat Cataneo de Vio, chargé de faire fructifier l'affaire, s'en était remis pour une partie de l'Allemagne, où se trouvaient Erfurt et Wittenberg aux soins de l'archevêque de Mayence.

Le prince Albert de Brandebourg était parvenu à se faire nommer archevêque de Magdebourg (1513) et l'an d'après, en cumul, grand électeur archevêque de Mayence et primat d'Allemagne. Esprit libéral, fastueux, grand ami et protecteur des lettres et des arts, ami d'Erasme, en relation avec les principaux humanistes du temps; en somme un personnage intéressant, voire sympathique, s'il est vrai qu'un puritanisme religieux aurait peut-être préféré le voir tourné différemment. Il avait emprunté 30.000 florins aux Fugger, les célèbres banquiers d'Augsbourg et estimait à tort ou à raison — à tort plutôt —

que le commerce des indulgences pourrait bien lui fournir de quoi combler sa dette. Nous avons ses instructions concernant la vente des indulgences pour la guerre contre les Turcs et l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre.

Il s'agit d'une absolution pleine et entière de tous péchés et d'une indulgence plénière pour les âmes des parents ou des amis disparus qui en seraient instantanément affranchis des peines du purgatoire. Les instructions ajoutaient que l'acquéreur devait contre ses fautes avoir un cœur contrit et l'intention de se confesser : les indulgences n'en étaient pas moins délivrées à prix d'argent.

Un religieux dominicain, le Père Tetzl, avait été chargé par l'archevêque de Mayence du détail de l'affaire et de la mener tambour battant. Il la mena d'une énergie endiablée. Son éloquence de caractère populaire, une brailée tonitruante, empoignait les foules; *ein Marktschreier* disent les textes allemands (un crieur de place publique). On lui a reproché d'avoir résumé sa mission en ces deux vers :

Sobald das Geld im Kasten Klingt
Sie Seele aux dem Fegfeuer springt

(Sitôt que l'argent sonne dans la tirelire, l'âme — en faveur de laquelle on l'a donné — saute hors du purgatoire).

Tetzl s'exprima-t-il vraiment en ces termes? Du moins ce qu'il disait et prêchait revenait au même. Mais il est certain que ses adversaires lui ont attribué à tort, calomnieusement, cet autre propos d'après lequel quelque crime qu'on eût commis, eût-on violé la sainte Vierge, au premier tintement du florin d'argent dans la cassette de bois, absolution pleine et entière était acquise au donateur.

On a également attaqué Tetzl en sa vie privée : celle-ci fut irréprochable.

Ajoutons qu'il existait à cette époque une grande rivalité entre les dominicains, dont était Tetzl, et les augustins dont Luther était provincial.

Nous devons à un contemporain, Frédéric Myconius

le tableau d'une de ces prédications indulgenciaires du Père Tetzl. Il se trouvait en la petite ville d'Annaberg (Saxe) :

Lorsque le commissaire pontifical (pour la vente des indulgences) était introduit dans la ville, il était précédé par la bulle du Souverain Pontife promenée sur un drap de velours écarlate et or. La population, prêtres et moines, le Magistrat en corps, maîtres et écoliers, hommes et femmes se portaient processionnellement à sa rencontre, cierges allumés, étendards déployés, drapeaux claquant au vent, toutes cloches de la ville sonnait à grande volée. Dans l'église, au milieu de la nef était dressée une haute croix rouge, où l'on fixait la bannière pontificale. Dieu même n'eût pu être accueilli plus magnifiquement. Et Tetzl de crier, du haut de la chaire, les yeux au ciel, les bras en croix :

Heureux ceux qui voient! et ceux-là voient qui comprennent que voici des passeports pour mener l'âme humaine à travers une vallée de larmes et un océan déchaîné, dans la patrie heureuse, au paradis. Tous les mérites acquis par les souffrances du Christ y sont contenus, et quand il est certain que, pour un seul de ces péchés mortels dont on commet plusieurs par jour après confession et contrition, sept années d'expiation sont encore imposées soit sur terre soit au purgatoire, qui pourrait hésiter à acquérir pour un quart de florin une de ces lettres qui font pénétrer votre âme divine, immortelle, aux célestes béatitudes du paradis!

Notre dominicain profitait des foires et marchés périodiques, tantôt dans une ville tantôt dans une autre, pour y venir débiter sa marchandise en des assemblées nombreuses.

L'administration financière de l'affaire était confiée à la grande banque Fugger d'Augsbourg, dont un fondé de pouvoir suivait le blanc prédicateur en ses tournées.

Dès 1516 comme on parlait à Luther du tronc en forme de tambour où Tetzl récoltait son argent :

— Attendez, je lui crèverai la peau de son tambour!

En un sermon du 27 juillet (1516) Luther disait : « Bien qu'elles aient pour source les mérites du Christ et de ses saints et doivent, pour ce motif, être accueillies avec une vénération respectueuse, les indulgences sont devenues les pires outils de la cupidité ». Le provincial des augustins ajoutait :

« Je me demande comment Dieu peut absoudre des pécheurs avant qu'ils aient éprouvé le repentir de leurs fautes, et s'ils éprouvent et manifestent ce repentir, je me demande comment Dieu peut ne pas les absoudre, voire sans indulgences — et je ne comprends pas ».

Le 24 février, notre provincial des augustins revint sur le même sujet en un sermon dans la cathédrale de Wittenberg, à l'occasion de l'exposition des nombreuses reliques qui constituaient la collection de l'Electeur Frédéric-le-Sage. Collectionneur de reliques passionné, l'Electeur avait spécialement obtenu, pour ceux qui viendraient adorer les siennes le jour de la saint Mathias, 127.799 années d'indulgences.

D'autre part Luther recevait des renseignements peu satisfaisants sur la manière dont étaient utilisées par la Cour de Rome les sommes perçues sous couleur de guerre contre les Turcs ou d'achèvement de la basilique Saint-Pierre. Un fonctionnaire de la Curie se trouvait d'aventure à Wittenberg et le documentait sur ce point. Aussi bien l'opinion se répandait-elle en Allemagne, d'une manière plus ou moins justifiée, que Léon X employait une partie des sommes recueillies à doter une sœur qui désirait épouser un prince italien; il en donnait une autre à l'un de ses neveux; d'ailleurs les plans conquérants de Jules II n'étaient pas abandonnés : il s'agissait de reprendre Parme, Plaisance, Modène, de s'emparer du duché de Ferrare, l'idée fixe de Jules II. Les papes, répétait-on, ne cherchent qu'à s'enrichir aux dépens de la Chrétienté.

Le 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, la chapelle du château de Wittenberg célébrait l'anniversaire de sa fondation; à cette occasion l'afflux des fidèles était considérable. Luther venait d'apprendre que Tetzels, en son magni-

fique équipage, était entré sur le territoire de l'Electeur de Saxe; les foules se pressaient autour de lui; sous peu de jours il serait aux portes de Wittenberg. Luther saisit l'occasion des fêtes de la Toussaint pour afficher la veille même, 31 octobre 1517, sur la porte de la chapelle électorale, ses 95 fameuses propositions concernant le trafic des indulgences, l'autorité pontificale et les articles qu'il considérait comme le fondement de la foi chrétienne, faisant de ce 31 octobre 1517 l'une des dates religieuses les plus importantes de tous les temps.

Voici de ces 95 propositions les articles principaux :

Quand il a dit Faites pénitence, Jésus-Christ entendait parler de la vie intérieure du chrétien qui doit être celle d'un pénitent; quant aux indulgences prononcées par l'Eglise, elles ne peuvent dispenser que des seules pénitences imposées par l'Eglise; elles ne peuvent avoir d'action sur les décisions de Dieu ni sur le sort réservé aux âmes des morts.

Les indulgences sont donc inutiles.

Un chrétien vraiment contrit obtient par là même, et par là seul, la rémission de ses péchés. Aussi bien ne peut-on faire meilleur usage de son argent qu'en achetant des indulgences?

Un pape réellement conscient de son devoir distribuerait tout ce qu'il possède, irait jusqu'à mettre en vente l'église de Saint-Pierre pour le bien de nombre de ceux que ses marchands d'indulgences dépouillent de leur argent.

Si, en vue de construire une église, le pape peut faire sortir un grand nombre d'âmes du purgatoire, pourquoi, en sa très sainte charité, ne vide-il pas d'un coup le purgatoire de toutes les âmes qui y souffrent et n'achève-t-il pas la basilique de Saint-Pierre de ses propres deniers?

Les propositions sur les indulgences étaient complétées par quelques autres qui contenaient le fondement de la doctrine dont se formera le luthéranisme :

La volonté de l'homme n'est pas libre mais captive; au regard de Dieu il n'y a dans la créature que concupiscence.

On n'est sauvé que par la grâce et celle-ci a été fixée de toute éternité par la prédestination.

Ajoutons que, par la suite, tout en maintenant le principe de ces dernières propositions, Luther sera amené à y apporter mainte atténuation.

Le même jour Luther envoyait à l'archevêque de Mayence le texte de ses propositions, accompagné d'une lettre que nous transcrivons d'après l'abrégé qui en a été donné par Michelet :

Père vénérable en Dieu, prince très illustre, veuille Votre Grâce jeter un œil favorable sur moi qui ne suis que terre et cendre et recevoir favorablement ma demande avec la douceur épiscopale. On porte par tout le pays, au nom de Votre Grâce et Seigneurie, l'indulgence papale pour la construction de la cathédrale Saint-Pierre de Rome. Je ne blâme pas tant les grandes clameurs des prédicateurs de l'indulgence, lesquels je n'ai pas entendues, que le faux sens adopté par le pauvre, simple, grossier peuple, qui publie hautement en tous lieux les imaginations qu'il a conçues à ce sujet. Cela me fait mal au point de me rendre malade. Ils croient que les âmes seront tirées du purgatoire dès qu'ils auront mis de l'argent dans les coffres; ils croient que l'indulgence est assez puissante pour sauver les plus grands pécheurs, celui même — tel est leur blasphème — qui aurait violé la sainte mère de notre Sauveur... Grand Dieu! les pauvres âmes seront donc, sous le sceau de votre autorité, enseignées pour la mort et non pour la vie. Vous aurez à en rendre un compte terrible et dont la gravité va toujours croissant. Qu'il vous plaise, noble et vénérable Père, de lire et de considérer les propositions suivantes, où l'on s'efforce de montrer la vanité des indulgences que les prédicateurs populaires proclament comme chose tout à fait certaine.

Disons enfin que ces « propositions » étaient présentées non comme affirmations doctrinales, mais comme devant servir de matière à discussion à l'université même de Wit-

tenberg, faculté de théologie, sous la présidence de « l'honorable Père Martin Luther, maître ès arts libéraux et en sainte théologie et professeur ordinaire en ladite faculté ». Ceux qui ne pourraient être présents à la discussion annoncée, étaient priés d'y participer par écrit.

L'effet de ces thèses affichées le 31 octobre 1517 à la porte de la chapelle Electorale de Wittenberg fut prodigieux. S'il ne fut pas aussi prompt qu'on se plaît souvent à le dire, du moins une grande partie de l'Allemagne ne tarda-t-elle pas à se lever comme haletante, prête à s'élaner dans la voie ouverte par le réformateur et à le soutenir avec enthousiasme.

Peu de mois avant Luther, Carlstadt avait publié 52 thèses où les traits essentiels de ce qui sera la doctrine luthérienne sont déjà dessinés; mais il avait agi d'une manière moins décidée, moins forte et éclatante. Luther avait habilement profité du grand concours de peuple au château de Wittenberg pour la fête commémorative et de la haute situation, très en vue, que lui-même occupait déjà comme provincial des augustins, ainsi que de sa célébrité naissante comme professeur à l'université.

« On était las, écrit Luther, de voir tondre par tout le pays les bons moutons allemands ». Comme Tetzels voulait continuer ses tournées indulgencières, il fut, en plus d'un endroit, accueilli par des huées, chassé sous les cris de la foule.

Le bruit fait par la manifestation luthérienne fut tel, que l'auteur, tout surpris, comme submergé par un flot trop violent, en fut lui-même effrayé. Les augustins de son couvent venaient le supplier de ne pas les couvrir de honte. Carlstadt se tenait sur la réserve, estimant que son confrère avait été trop loin. Puis, se ressaisissant le provincial des augustins répondit en sa conviction profonde :

« L'affaire n'a-t-elle pas été engagée au désir de Dieu? elle tombera d'elle-même; l'a-t-elle été à son plaisir? laissons-la entre ses mains, il agira ».

Ces paroles étaient dites très simplement, en une sincérité parfaite. Luther est là tout entier; aussi bien, con-

fiant en Dieu, ne cherchait-il pas à se procurer des auxiliaires, des soutiens :

« J'obtins alors cette grande faveur, dira-t-il, de prendre l'immense entreprise entièrement sur moi; je tins à en porter seul le fardeau, avec l'aide de Dieu; ne voulant en partager le poids avec nul autre. Aurais-je agi autrement, qu'il m'en serait sans doute advenu comme à plus d'un songe-creux ».

A ce moment au reste il se sentait très mal portant, au seuil du tombeau, naturellement, « pauvre moine amaigri, épuisé ». « La chanson, écrira-t-il, montait à un ton trop élevé pour ma voix. Avec crainte et tremblement j'envisageais l'affaire. Je m'y étais jeté sans songer aux conséquences; sans prudence je m'étais dressé contre le pape que, jusqu'à ce jour, j'avais vénéré avec dévotion; je m'étais levé contre lui, pauvre humble Frère augustin que j'étais et, pour combler la mesure, plus semblable dans le moment à un cadavre qu'à un être vivant. »

VIII

LA CONTROVERSE D'AUGSBOURG

COMME on devait s'y attendre Tetzel répondit à Luther. Sur la fin de 1517, il obtint de l'Université de Francfort le grade de licencié et, en janvier suivant, celui de docteur en théologie. Les thèses portaient sur les indulgences; elles affirmaient la souveraineté et l'infaillibilité du pape. En masse les dominicains vinrent soutenir leur confrère contre le provincial des augustins. Pour assister à la « disputation » qui devait accompagner les thèses du candidat docteur, ils tinrent à Francfort un « convent » qui ne réunit pas moins de trois cents membres. En une déclaration commune ils se placèrent sous l'autorité de celui qui avait été le plus illustre représentant de leur ordre, saint Thomas d'Aquin. Les « propositions », qui faisaient la base de la thèse de Tetzel, furent apportées à Wittenberg par un émissaire : il en avait tout un ballot de plaquettes imprimées. Elles lui furent, soit achetées, soit arrachées par les étudiants qui en firent, sur la place du marché, un bruyant autodafé. Cependant que le pape Léon X, avisé du scandale, prenait les choses en douceur, conformément à son caractère aimable, légèrement sceptique. Il donnait pour instructions (3 février 1518) au général de l'ordre des augustins de calmer son provincial, « la flamme qui venait de s'allumer serait facilement éteinte si l'on agissait sans retard ».

Au convent des dominicains les augustins répondirent

par une « disputation » dont l'occasion leur fut offerte à Heidelberg par le synode provincial qui devait s'y tenir en vue de nouvelles élections dans leur ordre. Lang, le fidèle ami de Luther, fut élu provincial en lieu et place de ce dernier, et Staupitz, autre ami de Luther, confirmé dans ses fonctions de vicaire général. Au cours de la « disputation » Luther ne crut pas devoir revenir sur la question des indulgences qui surexcitait les passions; il développa énergiquement la thèse fondamentale de la doctrine qu'il avait puisée dans les mystiques médiévaux, dans saint Paul et dans saint Augustin, ces deux derniers interprétés d'une manière conforme à ses préoccupations morales; ce qui importe pour notre salut ce ne sont pas nos œuvres, mais notre foi; aussi bien l'homme est-il impuissant à tirer de lui-même les éléments nécessaires à une œuvre bonne : le libre arbitre est un vain mot.

Les confrères ne le contredirent que modérément. Le plus jeune d'entre eux s'écria, quand Luther eut fini de parler :

— Si les paysans vous entendaient, ils vous lapideraient.

Et tous de rire; mais plusieurs des religieux présents manifestèrent leur enthousiasme, jusqu'à un jeune dominicain, Martin Butzer, appartenant à l'ordre rival, qui en écrivit : « Le docteur Martin répondit à ses contradicteurs avec douceur et patience, dans un esprit tout *paulinien* (inspiré de saint Paul) et qui ne devait rien à la scolastique. Ses répliques étaient courtes, décisives, entièrement inspirées des Écritures; la manière dont il triomphait remplissait chacun d'admiration. »

Un biographe catholique de Luther, le Père Hartmann Grisar, fait cette observation : « C'était pour Luther une mauvaise fortune qu'il fût, par ses dons naturels, si hautement supérieur à ses frères en religion; la contradiction même qu'il rencontrait ne faisait que le raffermir en son audace. »

Luther était de retour à Heidelberg le 15 mai (1518). Le 30 il écrit à Staupitz : « C'est au Christ qu'il appartient de voir si l'affaire en cours est sienne. » Luther ajoute qu'il

attend d'entendre parler le Christ par les lèvres du Souverain Pontife, avec l'espoir que celui-ci sera guidé d'en haut dans la bonne voie. Après tout, qu'importe! qui est pauvre ne craint rien : il ne peut rien perdre. « Argent ni biens, je n'en ai ni n'en désire. Il ne me reste qu'une chose : un pauvre corps bien misérable, faible, épuisé par les fardeaux qui lui sont incessamment imposés. Qui me le prendrait ne prendrait à ma vie que deux ou trois heures. Me suffit mon doux Rédempteur, mon seigneur Jésus-Christ que je veux célébrer tant que je vivrai... L'un ou l'autre se refuse-t-il à chanter d'accord avec moi : fort bien, si ça l'amuse, qu'il aille hurler ailleurs! »

Ici encore Luther est tout entier dans cette lettre, comme généralement en chacune de ses manifestations, à cause de sa franchise toutes voiles dehors et toujours son absolue sincérité. Il dira de lui-même qu'il va de l'avant, parfois avec violence, enfonçant les portes comme Samson celles du temple. Ce qui ne l'empêchera pas, en bon fils de paysans, de recourir par moments à quelques menues ruses et finasseries rustiques. Aussi, malgré la grande variété et diversité des traits qui dessinent son caractère, malgré sa personnalité aux dimensions presque surhumaines, Luther est-il peut-être l'une des grandes figures du passé qu'il est le plus aisé de comprendre et de définir. Avec lui on ne doit jamais prendre souci, comme on dit populairement, de chercher midi à quatorze heures. Il est toujours tout entier, hardiment, franchement, simplement et bonnement, tel qu'il se présente à nous, jusqu'en ses petites ruses et détours.

Aux thèses de Tetzl Luther répondit par ses fameuses « Résolutions » : *Resolutiones disputationum de indulgentiarum virtute* (1518). Il y précise et accentue les opinions qu'il a précédemment exprimées : le pape ne peut absoudre d'une faute que dans la mesure où elle l'a été par Dieu; Dieu ne veut pas que le salut d'un homme soit au plaisir d'un autre. Au trésor de grâces et d'indulgences que le sacrifice du Christ a constitué au bénéfice de l'humanité, on ne peut participer que par la foi; quant aux mérites des saints, dont l'Eglise romaine croit pouvoir accroître le

trésor formé par le Christ, ils n'existent pas, car les saints les plus méritants ne sont pas parvenus à accomplir pleinement les ordres et la volonté de Dieu, bien loin que, en faisant plus, ils aient pu acquérir pour l'humanité des grâces nouvelles. Beaumarchais dira :

« Aux qualités qu'on exige d'un domestique, quel maître serait digne d'être valet? »

On aurait pu dire à Luther :

« Aux qualités que vous exigez des hommes, Dieu lui-même — et surtout tel que Luther le peindra — serait-il digne de prendre rang parmi les humains? »

Peut-être est-il également permis de s'arrêter un moment à cette amusante conception de la Divinité qui tient un compte courant de grâces et d'indulgences sur le trésor constitué par le Christ et que les hommes, par leurs vertus, peuvent accroître, tel un banquier tenant à jour le compte *débit et crédit* de ses clients et sur lequel ceux-ci peuvent tirer des chèques barrés.

Au reste, tout en déclarant que l'Église a besoin de réformes, Luther ne s'attaque pas encore à l'autorité pontificale; il continue d'estimer qu'en toutes choses il convient de s'incliner devant elle. Le livre même est dédié au pape. Enfin le réformateur y exprime pour la première fois, nettement et publiquement, sa prétention de parler, d'écrire et d'agir sous l'influence directe de l'Esprit saint. « Que ceux-là me traitent d'hérétique qui estiment que je ne fais pas valoir l'Église du Christ et les saintes écritures dans un sens catholique : je ne laisserai pas de croire, appuyé sur ma conscience, qu'eux ils sont dans l'erreur et que c'est moi qui aime véritablement l'Église, avec le juste souci de son honneur : je suis dirigé par le Seigneur; c'est lui qui m'a contraint à formuler mes propositions. »

Les *Résolutions* s'accompagnaient de deux lettres, l'une adressée à Staupitz où Luther disait que sa doctrine était née des germes que lui, Staupitz, avait semés dans son âme; au pape il renouvelait ses déclarations de soumission et de confiance.

Cependant que la discussion avec Tetzels se poursuivait.

Le dominicain traitait l'augustin d'hérétique opiniâtre, de farceur, de doctrinaire dangereux; Luther répondait :

— Hardi! courage! crions *haro* sur le baudet!

Tetzel en appelait au pape, à toutes les Universités chrétiennes, se déclarant prêt à subir prison, bastonnade, le supplice de l'eau et celui du feu, si sa prédication n'était pas jugée correcte.

— En fait d'eau et de feu, répondait Luther, à votre coutume vous n'aspirez qu'au jus de la treille et au feu qui fait rôtir une oie bien grasse.

Voilà bien notre Luther; inspiré de Dieu tout en agrémentant sa théologie d'injures et de sarcasmes.

A Rome l'agitation provoquée par Frère Martin, non seulement contre la vente des indulgences, mais contre plusieurs des articles fondamentaux de la doctrine catholique, commençait d'être prise au sérieux. Le maître du Sacré Palais, le dominicain Silvestre Mazzolini, dit Prierias, écrivit sur l'ordre du pape contre le novateur; mais l'empereur Maximilien ne prenait pas l'affaire au tragique. Au conseiller électoral Pfeffinger il disait qu'il y avait du bon dans les propositions de Luther; que celui-ci avait engagé contre les curés une partie amusante, que l'Électeur de Saxe ne devait pas laisser d'avoir soin de ce moine, quelque jour peut-être aurait-on besoin de lui; en conclusion cependant l'empereur s'en remettait à la sagesse du Souverain Pontife pour donner au débat la solution qu'il jugerait convenable. Enfin Léon X décida de mander Luther à Rome pour venir s'y justifier du grief d'hérésie. La citation pontificale atteignit Luther à Wittenberg le 7 août 1518. Le bruit s'en répandit et l'émotion soulevée par les amis et adhérents du moine augustin fut aussitôt des plus grandes. L'Université de Wittenberg adressa une requête à l'Électeur de Saxe le suppliant de protéger le plus éminent de ses professeurs.

Luther était dans le moment en proie à de nouvelles attaques-tentations du diable, sous forme de doutes, scrupules, angoisses. A propos des menaces dont il est l'objet et

de la citation à comparaître au tribunal romain, il écrit à son supérieur Staupitz :

« Je souffre, tu le sais, de peines infiniment plus grandes que celles que pourraient m'occasionner ces coups de tonnerre brefs et passagers. »

Les historiens coreligionnaires du réformateur et qui s'efforcent en toute circonstance de faire de lui une manière de saint et de surhomme, ont tort d'écrire qu'en cette circonstance les menaces dirigées contre leur héros ne lui semblaient que peu de chose. Son état d'âme se peint en une lettre qu'il écrit à Spalatin, conseiller très écouté de l'Electeur Frédéric-le-Sage. Y apparaît clairement la crainte dont le pénétrait la perspective de comparaître en Cour pontificale : « Je ne vois pas comment j'éviterais les censures dont je suis menacé si l'Electeur ne venait à mon secours... Voici ce qui a paru le mieux à mes doctes et prudents amis (et sans doute à Luther lui-même) : Demander à l'Électeur un sauf-conduit que Sa Grâce me refuserait. » « Ainsi, conclut Frère Martin, j'aurais une bonne raison de ne pas me rendre à Rome. Veuillez donc faire en sorte d'obtenir de notre illustre prince un rescrit portant qu'il me refuse le sauf-conduit demandé et m'abandonne, si je me mets en route, à tous risques et périls. En cela vous me rendriez un important service; mais il faut agir promptement, le temps presse, la date fixée approche. »

Michelet publie ce texte, que les apologistes — quand même — du réformateur passent sous silence.

Le bril'ant historien ajoute : « Luther aurait pu s'épargner d'écrire cette lettre, d'autant que Frédéric-le-Sage le couvrait et le protégeait sous main. Déjà il avait obtenu que le provincial des augustins ne serait pas tenu de se rendre à Rome mais comparaitrait devant le légat pontifical qui viendrait à Augsbourg, à l'occasion de la diète. »

Le légat pontifical, Th. de Vio, communément nommé Cajetan, en compagnie de l'archevêque de Mayence, venaient de faire à Augsbourg une entrée pompeuse, le cardinal tout de rouge vêtu, suivi d'un cortège imposant. Luther y arrivait de son côté le 7 octobre 1518, muni d'un

sauf-conduit de son empereur. On ne songe d'ailleurs pas à nier la grande force d'âme, la force morale dont Luther fit preuve en ces circonstances. Son grand et fidèle ami Stau-pitz lui écrivait : « Je ne vois pour toi que la croix dans ce qui t'attend, tu devrais venir auprès de moi pour que nous vivions et mourions ensemble. » Le Père gardien du couvent de Weimar, où Luther s'était arrêté en se rendant à Augsbourg, lui disait :

— Vous aurez du mal à vous défendre contre les Welches (Italiens et Français), vous serez brûlé.

— Priez pour moi, lui dit Luther et pour le cher enfant de Dieu (Jésus-Christ). Si Dieu a souci des intérêts de son fils il veillera sur moi; ma cause est celle de Jésus-Christ. Si Dieu n'a cure de la gloire du Christ, il mettra la sienne propre en péril et en portera la honte.

Est-il utile de souligner la présomption que trahissent de telles paroles? elles vont à l'extravagance; mais dévoilent ce qui fera la force de Luther, ce qui le fera triompher de tant d'obstacles et lui fera réaliser son œuvre étonnante : la conviction profonde, absolue, inébranlable que son œuvre s'identifie avec celle de Jésus, sa pensée avec celle du Rédempteur. « Si Dieu ne me protège et ne sauve mon honneur, la honte en sera pour lui. »

Notre réformateur, comme nous venons de voir se trouvait dans le plus fâcheux état de santé; à présent c'était son estomac qui lui infligeait d'intolérables douleurs, activement secondé par le diable qui lui bourrait le crâne des plus fâcheuses pensées : où cette terrible prédestination continuait de tenir le premier plan. Luther et le moine augustin, son compagnon de voyage, cheminaient à pied. A trois lieues d'Augsbourg les deux voyageurs prirent une voiture. A Augsbourg Frère Martin fut accueilli de la manière la plus aimable et logé au couvent des carmes. En ville il n'était question que de lui. Ses adversaires étaient déchaînés; mais il y comptait aussi de nombreux partisans, patriciens, conseillers impériaux, chanoines de la cathédrale.

Luther parut devant le légat Cajetan le 12 octobre 1518. Il était accompagné de son ami Link, qui lui avait succédé

comme provincial des augustins, et du prier des carmes. Conformément au protocole, il se jeta aux pieds du légat le visage contre terre, puis se mit à genoux et ne se leva que sur l'injonction réitérée que lui en fit le représentant de Léon X. En ses débuts l'entrevue fut des plus courtoises. Cajetan prenait un ton paternel. Il ne voulait pas entrer en discussion avec le jeune augustin et ne lui demandait qu'une triple déclaration :

— Je rétracte mes erreurs. — Je n'y retomberai pas.

— Je ne troublerai plus la paix de l'Eglise.

— Mais, dit Luther, indiquez-moi mes erreurs.

Cajetan précisa :

— Tu nies l'identité du trésor des indulgences dont dispose l'Eglise romaine et des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tu declares en tes propositions que la grâce agissante d'un sacrement dépend de la foi de celui qui le reçoit.

Luther maintenait et défendait son opinion. Les Italiens, qui accompagnaient le cardinal, riaient des propos du « petit Frère » allemand comme de drôleries débitées par un acteur.

— Je ne puis, disait Luther, céder sur des points que je considère comme essentiels à la foi.

— Tu te rétracteras aujourd'hui même, déclarait le légat Cajetan, ou, pour la seule question des indulgences, je jeterai l'anathème pontifical sur toutes tes propositions.

Cette première journée de controverse prit fin sur la prière formulée par Luther qu'on lui laissât un jour de réflexion.

Le mercredi 13 octobre, Luther reparut devant le légat pontifical, accompagné de plusieurs conseillers impériaux, de Staupitz, vicaire général de son ordre et d'un notaire impérial. Il donna lecture d'une déclaration où il disait qu'il entendait suivre fidèlement l'enseignement de l'Eglise, mais qu'en ce qui concernait la triple exigence formulée par le légat pontifical au nom du pape, il ne pouvait être condamné à se rétracter avant d'avoir été convaincu que sa doctrine était contraire aux Ecritures.

Il était d'ailleurs prêt à donner une justification de ses opinions oralement ou par écrit, ainsi qu'à entendre, sur les points contestés, la critique des Universités de Bâle, Louvain et de Fribourg, de l'Université même de Paris, si l'opinion exprimée par les trois premières ne suffisait pas.

Cajetan sourit : « Petit Frère s'égarait; mais il ne regimberait pas longtemps sous l'aiguillon; quant à lui Cajetan, son plus vif désir était de le réconcilier avec l'Eglise ».

Froidement Luther répétait qu'il demandait à se justifier par écrit; alors Cajetan se fâcha :

— Mon fils, je n'irai pas m'escrimer contre toi et n'en ai cure. Par égard pour Sa Grandeur l'Electeur (de Saxe) Frédéric; je suis disposé à t'écouter d'un cœur paternel et bienveillant, puis à t'admonester et à t'instruire.

A ce moment Staupitz intervint en faveur de Luther et Cajetan, devant cette haute personnalité, consentit enfin à autoriser la justification écrite.

— Je l'autorise paternellement, ajoutait-il; non à titre de juge; car de controverse, je ne puis d'aucune façon entendre parler.

La *Justification* — autrement dite *Eclaircissement* — rédigée par Luther, porta sur les deux points controversés :

1^o Le trésor de grâces et indulgences réalisé par le Christ est tel qu'une seule goutte du sang versé par le divin Sauveur suffirait à racheter tous les péchés de l'humanité entière, passés, présents et futurs; mais Luther niait que ce trésor fût à la disposition d'un homme de quelque qualité qu'on le revêtît;

2^o En ce qui concernait la justification des pécheurs devant Dieu, Luther reprenait la thèse fondamentale de sa doctrine, principalement inspirée par les mystiques allemands des XIV-XV^e siècles : le pécheur est justifié, non par ses œuvres, mais par la foi.

Nous n'avons aucune qualité pour intervenir en ces controverses théologiques, ce qui nous intéresse ici est la personnalité de Luther et il faut avouer qu'en ces *Eclair-*

cissements il se dresse devant nous en une singulière grandeur par la conclusion qu'il donne à son écrit :

Après avoir cité des passages de l'Écriture sainte, puis de saint Augustin et de saint Bernard, le réformateur ajoute :

« Ces passages démonstratifs me font violence, ils m'enchaînent pour me maintenir dans la doctrine que j'ai formulée. C'est pourquoi, très digne Père en Jésus-Christ — Luther s'adresse à Cajetan — je vous prie humblement de me traiter avec douceur, d'avoir pitié de ma conscience, de me procurer les lumières qui me permettraient de voir ce qui précède sous un autre jour et de ne pas me contraindre à rétracter ce que j'ai prononcé; ma conscience ne me le permet pas. Tant que ces textes probants restent fermes je ne peux penser différemment. Ne devons-nous pas obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes? Votre paternelle Grandeur est suppliée d'intervenir auprès de Notre très Saint Seigneur le pape Léon X afin qu'avec une rigueur impitoyable Il ne précipite pas mon âme dans les ténèbres, mon âme qui ne cherche que la lumière de la vérité et qui se trouve prête à céder sur tout, à tout rétracter quand elle sera mieux instruite qu'elle ne l'est à présent. Je ne suis pas présomptueux, ni cupide de vains honneurs au point d'avoir honte de rétracter les erreurs où j'aurais pu tomber. Oui, très digne Père en Jésus-Christ, ce sera ma joie la plus grande de voir la vérité triompher; mais que je ne sois pas contraint de faire violence à ma conscience car je crois, je suis assuré que ce que je viens de prononcer est la doctrine de l'Écriture sainte ».

Le jeudi 14 octobre 1518 Luther remit ses *Eclaircissements* au légat pontifical en présence d'un petit nombre de témoins. Cajetan prit l'écrit d'un geste dédaigneux en disant qu'il l'enverrait à Rome. Puis, une fois de plus, il ordonna au moine augustin de se rétracter; accompagnant son injonction d'une longue dissertation nourrie des sentences de saint Thomas. Il parlait de plus en plus fort. « Il m'accablait de ses foudres » dira Luther. Alors celui-ci se mit à crier aussi fort que lui. Ils ne s'entendaient plus

l'un l'autre et criaient tout à la fois. On eût dit de deux plaideurs en colère, de deux coqs se disputant une poule.

— Frère! Frère! lui criait Cajetan, hier tu étais convenable!

Puis :

— En voilà assez! Rétracte-toi ou ne reparais jamais sous mes yeux!

Ces yeux, Luther de son regard étincelant les fixa un moment sans rien dire, puis, tournant les talons, brusquement s'en alla.

Peu après Cajetan qui, dans ces circonstances paraît avoir montré grand bon vouloir et désir d'entente, essayait encore d'obtenir de Staupitz qu'il déterminât Luther à se rétracter :

— Je ne suis pas à sa hauteur, répondit le vicaire général, ni en science ni en perspicacité; aussi bien lui ai-je déjà conseillé de se soumettre; mais vous-même, représentant du Saint-Siège, vous avez une autorité bien plus grande que la mienne.

— Je ne veux plus avoir de rapport avec cet animal, dit le légat romain; il a dans la tête des yeux qui brillent et des raisonnements qui déconcertent.

IX

L'ÉVÉNEMENT DE LA TOUR

CAJETAN disait à Link :

« Je ne veux pas encore jeter l'excommunication sur Frère Martin, mais attendre de nouveaux ordres de Rome ».

De son côté Staupitz, en son affection dévouée, s'efforçait de faire bon courage à son ami :

— Pense, Frère, que tu as entamé cette affaire au nom de Jésus-Christ.

Luther, qui était convaincu qu'il avait entamé l'affaire, non seulement au nom de Jésus-Christ, mais sur l'injonction formelle de Dieu, dira que la parole de son supérieur brilla dans son âme comme un éclair d'en haut. Staupitz fit plus : en tant que supérieur des augustins d'Allemagne, il délia le jeune moine de ses obligations envers l'ordre, afin de lui laisser toute liberté en la lutte où il s'était engagé.

« Frère, lui dit Staupitz, je t'affranchis de mon obéissance en te recommandant à Dieu, Notre-Seigneur ».

Staupitz et Link pressaient Luther de partir, de se mettre à l'abri en France, sous l'égide de l'université de Paris, la grande autorité gallicane qui opposait une digue élevée aux empiètements de la Cour de Rome; mais on ne trouva pas l'argent nécessaire au voyage.

Le 16 octobre (1518) à Augsbourg, par devant notaire et témoins. Luther formula un solennel appel « du pape

mal informé au pape mieux informé »; mais qui ne sera rendu public, affiché à la porte de la cathédrale d'Augsbourg que la semaine d'après.

Les 17 et 18 octobre Frère Martin adressa deux lettres à Cajetan : en la première il avouait s'être laissé emporter au cours de leur discussion du 14 octobre, sollicitait son pardon et se déclarait prêt à interrompre, voire à ne jamais reprendre la querelle qu'il avait déclenchée sur la question des indulgences, si, de leur côté, ses contradicteurs, observaient la même réserve; quant à ses propositions il regrettait de ne pouvoir les rétracter : à ses yeux elles prononçaient la vérité. « Pour mon malheur, je suis ainsi fait : je crains beaucoup moins les censeurs que l'erreur ». En la seconde lettre il disait qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps à Augsbourg et pria le légat de vouloir bien accueillir favorablement son appel au Souverain Pontife. Cajetan ne répondit pas. Les amis du réformateur se demandaient avec anxiété ce que pouvait bien cacher ce silence. De nuit, l'un d'eux fit ouvrir à Frère Martin un portillon de l'enceinte de la ville; le Magistrat lui donna pour guide un huissier à cheval qui connaissait les chemins. De sa fuite, Luther parlera en ses *Propos de table* : « Quand je quittai Augsbourg je me trouvai seul, abandonné de toute autorité humaine, abandonné de l'empereur, du pape, du légat, de mon prince l'Electeur Frédéric, du duc (de Saxe) Georges, des Frères de mon ordre, de Staupitz, mon plus intime ami... » On vient de voir que, sur ce dernier point tout au moins, la mémoire du réformateur laissait à désirer. Luther poursuit : « L'Electeur Frédéric ne me voyait pas de bon œil revenir à Wittenberg; mais où me retirer? J'étais dans la plus grande perplexité; enfin je me décidai à rentrer en Saxe. J'avais pour monture une vieille rosse au trot dur; mon pantalon ne me venait qu'aux genoux, ni couteau, ni arme défensive, nul éperon ». Le voyageur passa par Nuremberg et Grüberthal, où le comte Albert de Mansfeld, suzerain d'Eisleben, son pays d'origine, après avoir beaucoup ri de voir un moine augustin en pareil équipage, lui fit cordial accueil. Luther

regagna Wittenberg le 1^{er} novembre, lendemain du jour anniversaire de celui où il avait affiché ses fameuses thèses à la porte de la chapelle électorale. Aussitôt il écrit à Spalatin, confident de Frédéric-le-Sage :

« Par la grâce de Dieu me voici rentré à Wittenberg en bon état, mais incertain du temps que j'y pourrai demeurer. Mes affaires sont telles que je crains et que j'espère ». Puis, se ressaisissant : « Me voilà dans la joie et la paix au point d'être étonné que les épreuves tombées sur moi puissent à d'aucuns paraître chose grave ».

Cependant que le cardinal-légat, pressé par Rome, écrivait à Frédéric-le-Sage pour lui demander de livrer Luther à la Cour romaine, ou, tout au moins, de le chasser de ses Etats. L'Electeur communiqua la lettre à l'intéressé qui répondit en substance :

« Me livrer serait uniment commettre un meurtre. A Rome le pape lui-même n'est pas en sûreté. Ils ont là-bas suffisamment de papier et d'encre, et des notaires et des scribes sans nombre. Que ne m'écrivent-ils en quoi j'ai erré. Il en coûterait moins d'argent de m'instruire, absent, par écrit, que de me perdre, présent, par trahison; mais je partirai en exil, pauvre moine entouré de dangers, m'abandonnant à la volonté de Dieu; car nul au monde, mon prince moins que tout autre, ne doit s'exposer à cause de moi ». A nouveau l'Université de Wittenberg se prononça hautement en faveur du Frère augustin. L'Electeur manda à l'Empereur qu'à son avis l'affaire devait trouver sa solution en Allemagne. Survint un nouvel émissaire de Léon X, un noble saxon, Charles de Miltitz, notaire et camérier de la Cour romaine. Il avait les mains pleines de brefs pontificaux. « Le prince Frédéric effrayé et pour ne pas être contraint par l'autorité pontificale de s'emparer de moi, me fit savoir que je devais quitter ses Etats et me cacher où je pourrais. Il me fallait obéir au prince, mais où aller? J'organisai un repas où je réunis les augustins mes frères. Nous allions nous mettre à table quand arriva une lettre de Spalatin m'avisant que le prince était étonné que je ne fusse pas encore parti. Combien

je fus ému de ce message! mais voilà que, de ce moment même, l'espoir refléurit en moi : « Père et mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a « pris à lui ». Et voilà que, durant le repas même, survinrent d'autres lettres, disant que, si je n'étais pas encore parti, je pouvais rester. Miltitz lui-même, porteur des lettres pontificales, était intervenu en faveur du réprouvé, insinuant au prince Electeur qu'après tout les choses finiraient vraisemblablement par s'arranger.

Et Luther, qui s'est entièrement repris, va de l'avant avec une hardiesse accrue. Après en avoir appelé, à Augsbourg, du pape mal informé au pape mieux informé, il formait devant notaire et témoins (28 novembre 1518) un nouvel appel, cette fois à un concile œcuménique. L'acte porte qu'il fut dressé « dans la chapelle du Saint-Sacrement emmi le cimetière de l'église paroissiale ». « Le pape, dit Luther, peut faillir, saint Pierre lui-même n'a-t-il pas failli? Son autorité ne peut prévaloir sur les saintes Ecritures ». Aussi bien l'initiative prise par le moine augustin n'était pas nouveauté. L'illustre Université de Paris, qui passait dans la chrétienté pour le flambeau du catholicisme, n'avait-elle pas l'année précédente fait appel au concile des violations par le pape des droits et libertés de l'Eglise gallicane? Notre augustin reprenait les termes mêmes de l'appel parisien. Peu après, le 11 décembre 1518, il osait écrire à son ami Link, l'un des dignitaires de l'ordre des augustins en Allemagne :

« Tu pourras te convaincre que je soupçonne avec raison la Cour de Rome d'être gouvernée par le véritable antechrist, celui dont parle saint Paul : « Alors se découvrira l'impie », cet impie qui doit venir accompagné de la puissance de Satan avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui n'ont pas reçu et aimé la vérité ».

Luther ajoute : « Je crois pouvoir démontrer que le pape est de nos jours pire que le Turc ».

Cette idée que le pape est l'antechrist annoncé par l'Ecriture pour venir éprouver le monde avant sa fin, ne fut, dans ces premiers temps de luttes et de craintes,

qu'une manière de cri désespéré d'un homme en proie à des angoisses menaçantes; elle ira se précisant et s'ancrant de plus en plus profondément dans la pensée du révolté.

« J'étais seul et sans prévoyance; j'accordais au pape beaucoup d'articles essentiels; qu'étais-je, pauvre misérable moine, pour tenir contre la majesté pontificale, devant laquelle les rois de la terre, que dis-je? la terre elle-même, l'enfer et le ciel tremblaient?... Ce que j'ai souffert la première et deuxième année, dans quel abattement, ou plutôt dans quel désespoir je me trouvais, ah! ils ne le savent point les esprits confiants qui, depuis, ont attaqué le pape avec tant de fierté et de présomption (27 mars 1519) ».

Cette pensée d'identifier un Léon X, l'aimable, charmant, un tantinet sceptique, humaniste et dilettante, protecteur de Raphaël, avec l'effroyable personnalité de l'antechrist, tel qu'il est décrit dans l'Écriture, ne doit d'ailleurs pas, dans la pensée d'un Luther, nous paraître aussi invraisemblable qu'on serait tenté de le croire.

Luther était convaincu qu'il tenait sa mission immédiatement de Dieu, que celui-ci, depuis le coup de tonnerre sur la route d'Erfurt, l'avait entraîné de force, contre son propre gré; il était convaincu que sa doctrine était l'expression des saintes Écritures traduites en sa pensée sous l'inspiration du Saint-Esprit. Que devait-il croire de ce pontife qui, entouré de toute la splendeur dont l'Écriture revêt l'antechrist, voulait faire saisir comme un malfaiteur, condamner et faire périr sur un bûcher l'homme choisi par Dieu pour remettre le monde dans la voie de la vérité en lui restituant dans sa pureté première la doctrine de l'Évangile?

Le docteur Luther dira à ses disciples :

« Quand je débutai je dis à Notre-Seigneur, de toute la gravité de mon cœur, en mon humble chambrette du monastère : « Vous voulez commencer un jeu en me prenant pour partenaire? jouez-le tout seul, que je ne m'en mêle pas. » Mais cette prière reçut un accueil terrible. Dieu m'a jeté inconscient dans les affaires de l'Évangile.

Si j'avais pu prévoir ce que j'aurais à en supporter, je ne me serais pas laissé faire; mais Dieu m'a méchamment aveuglé, comme le cheval qu'on aveugle pour le faire trotter sur la piste; qu'il daigne en conséquence me continuer sa grâce!

Et toujours ses doutes, ses angoisses, ses terreurs; sa crainte de ne pas agir bien, de commettre volontairement, involontairement des actes passibles de la justice divine qui précipite dans les flammes de l'enfer.

Ce fut alors que, sur la fin de 1518 — début de 1519, survint le grand événement, le plus important peut-être par ses conséquences de la vie du réformateur — après le coup de foudre sur la route d'Erfurt — la révélation qu'on nomme aujourd'hui en Allemagne « l'événement de la tour », *das Turmerlebniss*.

Eclatante lumière dont le réformateur fut subitement inondé.

Luther se trouvait en son couvent de Wittenberg, dans la « tour » qui avait fait partie des remparts contre lesquels le couvent était construit. Dans cette tour Luther était très vulgairement occupé en un lieu qu'il appelle « le cloaque » — *cloaca* — et que nous désignons généralement de nos jours par deux lettres, initiales de deux mots anglais. En ce cloaque de moines moyenageux la saleté et la puanteur devaient être ce qu'on imagine ou, peut-être, n'imagine pas.

« Ces mots *justice* et *justice de Dieu*, dira le réformateur, retentissaient au fond de ma conscience comme la foudre qui anéantit; en les entendant j'étais saisi d'effroi et pensais : « Si Dieu est juste, il punit »; et comme je continuais d'y penser ardemment, me tomba tout à coup dans l'esprit la parole d'Habacuc : *le juste vit de la foi*; puis *la Justification par Dieu se manifeste sans action de la loi*. Et, de ce moment, je me mis à penser différemment. Je compris que la justification devant Dieu est celle qui justifie (rend justes) ceux qui croient; en sorte que telles sentences, loin d'effrayer les pauvres pécheurs et les consciences alarmées, doivent leur être consolation et récon-

fort. Et je fus consolé, fortifié, ayant acquis la certitude que la justice de Dieu n'est pas celle qui punit sévèrement, mais celle qui rend juste le pécheur pénitent et lui assure la béatitude éternelle. Et, tout à coup, mon cœur fut en paix. Justice de Dieu qui nous fait justes et bienheureux! Et ces mots, cessant de m'effrayer me devinrent aimables et consolants. Clarté dont je fus rempli par l'Esprit Saint lui-même. »

Aussi bien la même interprétation n'est-elle pas donnée par saint Paul en son épître aux Romains?

On a dit justement que les idées dogmatiques imaginées par Luther se formaient inconsciemment dans sa pensée pour l'apaiser en ses angoisses nerveuses; on a dit non moins justement que toute la doctrine de Luther s'était alimentée en lui de ses impressions, émotions et expériences personnelles. Ses sentiments, ses idées, ses croyances devenaient pour lui une norme universelle qui, exprimant la vérité, une vérité divine, devait s'imposer au monde entier. Sa personnalité était trop puissante, sa pensée trop absolue, pour pouvoir se plier, s'adapter à des conceptions, à des sentiments étrangers aux siens et en contradiction avec eux. Et ici la conception qu'il se fit brusquement de la justice divine devait être pour lui d'une vérité d'autant plus assurée, plus puissante, inébranlable, qu'il y trouvait l'apaisement des effroyables crises et secousses morales qui l'avaient torturé jusqu'alors. La hantise du châtement éternel continuait de lui être présente, menaçante, concrète et brutale. En sa confession, sa contrition a-t-elle été proportionnée à ses fautes; a-t-elle été sincère? « Je m'imaginais, dira-t-il, quand il m'arrivait de sortir de ma cellule sans scapulaire, que j'avais commis un grand péché mortel ». Et voici que tout cela ni le reste ne l'angoissent ni ne le troublent plus. Dieu ne juge pas les hommes sur leurs œuvres, il les juge sur leur foi, sur leur foi en lui, en la rédemption du Christ, c'est la foi et la foi « seule » qui « justifie ».

Or lui, Luther, il croit, il veut croire de toute la force de son être, de toute l'intensité de son cœur; il croit d'une

foi qui est fondée sur une base inébranlable, l'Écriture sainte. L'Écriture est la vérité, la vérité absolue, une, radieuse, divine, à laquelle le chrétien doit immuablement et uniment se tenir comme en sa foi en Jésus-Christ.

Ah! voilà donc enfin la paix, le salut, le bonheur!

Aussi cet article de la foi justificatrice, « justification par la foi et par la foi seule », va-t-il devenir l'article essentiel, fondamental, source génératrice de la doctrine luthérienne tout entière; — et avec ses conséquences : négation du libre-arbitre, inutilité des œuvres pour le salut. Aussi bien celui qui a la foi ne produit-il naturellement que de bonnes œuvres, comme le bon arbre ne produit que de bons fruits.

Conception qui, dans son ensemble a, comme on voit, de la force, de l'unité et ne laisse pas d'avoir sa beauté. Ce qui semblera étrange c'est les circonstances où cette illumination divine est subitement tombée dans l'âme de Frère Martin.

Notre moine passait chaque jour, en sa cellule, un long temps en prière, prières ferventes, où son âme s'élevait ardemment vers Dieu. Peut-être trouvera-t-on singulier que l'Esprit Saint n'ait pas choisi un de ces moments-là pour répondre à la ferveur du chrétien en le pénétrant de sa lumière divine, qu'il ait choisi pour faire son don surnaturel un autre moment, un autre lieu et des occupations qui sont évidemment très honorables et dont il ne conviendrait pas de médire, mais qui, nonobstant, sont tout au rebours des précédentes. Luther justifiait les circonstances en question par la parole de son cher saint Jean, l'évangéliste préféré : « L'Esprit souffle où il veut et vous entendez sa voix ».

Tout compte fait, de l'incident nous n'éprouvons aucune envie de rire, non seulement parce qu'en vérité le rire ici serait d'une vulgarité trop facile, mais parce que ce trait lui-même est un nouveau et vraiment — osons le dire — presque touchant témoignage de cette sincérité de pensée et d'expression qui gouvernait en Luther qualités et défauts.

LA DISPUTATION DE LEIPZIG

APRÈS l'échec de la conférence d'Augsbourg avec son légat, Léon X avait donc envoyé en Allemagne, muni de pouvoirs étendus, le chevalier Karl von Miltitz, un tout autre gaillard que le cardinal Cajetano de Vio. C'était un noble saxon, notaire et camérier de la Cour romaine, bon compagnon, aimant rire à table le verre en main, sans prendre les événements au tragique. De nos jours sa personne et le rôle qu'il joua sont sévèrement jugés par les écrivains luthériens comme par les catholiques; mais le réformateur lui-même n'en a-t-il pas dit sur la fin de sa vie : « Que si le pape, à l'origine de la querelle, au lieu de m'excommunier m'avait entendu, avait suivi le chemin ouvert par Miltitz, le différend n'aurait pas abouti à ce formidable tumulte. »

Miltitz était saxon, comme Luther et, par là, mieux à même de le comprendre qu'un pur « romain ». Et puis, arrivé en Allemagne, loin de fermer les yeux aux événements accomplis comme l'avait fait Cajetan, Miltitz n'avait pas tardé à se rendre compte de la profondeur du mouvement créé par Frère Martin et de son étendue. Tetzl, convoqué par lui à une entrevue, lui répondait qu'il n'osait plus se montrer en public, sa vie y étant en danger. Il se cachait au fond du couvent des dominicains de Leipzig, où il se consumait de chagrin et où il ne tarda pas à mourir (11 août 1519). Apprenant l'affliction du malheureux,

Luther lui avait écrit peu auparavant : « Ne vous tourmentez pas au sujet de cette affaire des indulgences, qui vous est devenue un sujet de remords; elle a un autre père que vous. » Les professeurs les plus en vue de l'université de Wittenberg se rangeaient du côté du novateur notamment le fameux Carlstadt, réputé jusqu'alors pour un défenseur convaincu de la scolastique; l'augustin Wenceslas Link, prieur du couvent de Wittenberg, se déclarait en faveur des doctrines nouvelles, de même que le prieur des augustins du couvent d'Erfurt, Johann Lang, un humaniste distingué, « Lang le Grec ».

Au début de 1519, Luther se rencontra à Altenbourg avec Miltitz. Spalatin et le conseiller électoral Fabien von Freilitsch assistaient à l'entrevue. Dès l'abord Miltitz le prit sur un ton de confiance amicale. « C'est avec des larmes, dira Luther, qu'il me comblait de ses exhortations. » Le représentant du Souverain Pontife et le réformateur se mirent d'accord sur les points suivants :

Les deux partis en controverse s'abstiendraient d'ores en avant d'agiter les questions causes créatrices du conflit; le pape désignerait un docte personnage qui examinerait en conscience et librement la doctrine du moine augustin : « Montrez-moi, mes erreurs, répétait Frère Martin, et je me rétracterai volontiers. »

Le soir, Luther et Miltitz dînèrent ensemble; là du moins ils se plaçaient sur un terrain où ils se trouvaient d'accord. En quittant le réformateur, l'envoyé de Léon X l'embrassa cordialement.

On possède l'original d'une notice que Luther rédigea vers cette époque, résumant une lettre qu'il se proposait d'adresser à Léon X; lettre qui, sans doute, n'a jamais été envoyée; du moins exprime-t-elle l'état d'esprit de celui qui l'a écrite après l'entrevue d'Altenbourg. (Nous remettons à la 1^{re} personne ce que l'analyse de l'épître prononce à la 3^e) :

Lie de l'humanité, poussière terrestre, je parais aux pieds de la Majesté Pontificale comme un petit mouton, dans l'es-

poir que, de ses oreilles paternelles, qui sont les oreilles mêmes du Christ, Elle daignera entendre mes bélements; mais la rétractation qui m'est demandée est impossible : ma doctrine, déjà, a pénétré trop profondément les cœurs; une rétractation ne ferait qu'aigrir les propos méprisants répandus sur l'Eglise romaine en suite des discours sots et cupides tenus par les prédicateurs d'indulgences. Je ne puis que promettre de laisser dorénavant sommeiller la polémique si mes contradicteurs agissent de même. Je n'ai d'ailleurs jamais voulu porter atteinte à l'autorité de l'Eglise, car au-dessus de l'Eglise on ne peut placer que le Christ.

Mais les pourparlers entre Luther et Miltitz duraient encore que le débat rebondissait par le fait d'un chanoine, professeur de théologie à l'Université d'Ingolstadt Jean Maier dit Eccius ou Eck, du nom de son village natal Egg en Souabe. Ecrivain très savant et très fécond, orateur brillant, bruyant surtout, car il était doué d'une voix de stentor, d'une stature et d'une santé impressionnantes et d'une incroyable mémoire, avec un irrésistible besoin de remuer, d'écrire, de parler et de faire parler de lui; d'ailleurs en son zèle exubérant défenseur convaincu et désintéressé de la doctrine catholique. Mais ses adversaires lui reprochaient d'être l'avocat des Fugger, les banquiers milliardaires d'Augsbourg; et puis de mener une vie un peu trop empreinte de laïcité pour le chanoine qu'il était : le beau sexe... Que voulez-vous? quand on est bâti de la sorte. Aussi Luther l'appelait-il *Dreck* (ordure), ou *Saueck* (nid à cochons). « *Dreck*, disait-il encore, ne devrait parler que de boire et de s'empiffrer, de jolies femmes et de gais compagnons; sur ce terrain, il est éloquent... et compétent. Pour le reste, qu'il se taise! » « Si j'étais pape, concluait Frère Martin, je ferais de l'ordure (*Dreck*) un cardinal, puis je le jetterais au feu (je le ferais brûler). »

Les adversaires du docteur Eck, Luther en tête, ne le considéraient pas moins comme un controversiste redoutable et s'acharnaient contre lui. « Ils m'ont raboté, écorché, tourné à la broche », dira plus tard le docteur Eck en

parlant de cette année 1519. Mais le vaillant champion ne se laissait pas arrêter. Au Sacré Collège on le nommait « l'Achille du catholicisme ». Eck refusera constamment les dignités et les honneurs qui lui seront offerts. « Je veux rester maître d'école, disait-il, jusqu'à mon dernier jour. » Son *Enchiridion*, manuel pratique des doctrines de l'Eglise ira à plus de cinquante éditions. En 1517, Eck venait de publier contre les doctrines nouvelles ses *Obelisci* (on nommait *Obèles* en typographie des signes en forme de lances dont étaient marqués dans les livres les passages suspects); à quoi Luther répondit par ses *Asterisci*, *astérisques*, dont se marquaient les passages à considérer.

Au moment donc où l'on avait lieu d'espérer qu'elle allait s'éteindre, la querelle reprenait vigueur par le fait du docteur Eck; et cependant celui-ci ne s'en était pas pris directement à Luther, mais à Carlstadt qui s'était déclaré favorable aux idées de son collègue en l'Université de Wittenberg.

Carlstadt, de son vrai nom Andreas Bodenstein — désigné, à la mode du temps, par la localité dont il était originaire, Carlstadt en Franconie — était un maître en philosophie, docteur en théologie, qui se proclamait disciple de saint Thomas d'Aquin. Il avait grand renom d'humaniste hébraïsant et grécisant. Plus âgé que Luther de trois ans, chanoine et archidiaque, il avait le 19 octobre 1512, présidé, comme on l'a vu, à la solennité du doctorat de Luther en la chapelle électorale de Wittenberg.

Mais Frère Martin ne s'y était pas trompé. Sous le nom de Carlstadt c'était lui qui, visiblement, était visé. Sur quoi les Wittenbergeois invitèrent les deux adversaires à une controverse en leur Université. En son désir d'assurer un éclatant triomphe à la foi qui lui était chère, Eck proposait les premières Universités d'Europe : Bologne, Rome ou Paris. On se mit finalement d'accord sur Leipzig. Il ne s'agissait toujours que de Carlstadt que le docteur Eck appelait « le champion de Luther »; alors celui-ci se dressa.

A ce moment survint un événement qui pouvait tout

bouleverser : le 12 janvier mourait l'empereur Maximilien. Il avait été sur le trône un drôle de bonhomme, un peu bouffon. Son rêve était de se voir couronner du trirègne par le collège des cardinaux. Le choix de son successeur incombaux sept Grands Electeurs, à la tête desquels Frédéric-le-Sage favorable à Luther occupait le premier rang. A lui revenaient les fonctions de vicaire impérial durant l'inter-règne. Son nom était même prononcé pour la couronne impériale. Le pape Léon X en devint plus réservé, Luther plus agressif. Sur la fin du mois celui-ci écrit à Carlstadt : « C'est donc sur moi qu'Eck veut lâcher ses mouches et ses crapauds; en flagornerie au pape il me provoque au combat. Qu'il ceigne donc d'une épée ses reins puissants et, à ses triomphes oratoires en Pannonie (Vienne), Lombardie (Bologne) et Bavière (Landshut) dont il fait trophée, ajoute des lauriers cueillis en Saxe! » Et Luther, progressant audacieusement sur ses affirmations précédentes, s'enhardit à nier la suprématie même de la Cour romaine, contredite, affirme-t-il, par une histoire de onze siècles, par l'Écriture sainte et par le concile de Nicée « saint entre tous ».

Au début de mars, Eck écrivait directement à Luther pour lui faire part de la date fixée à la « disputation » de Leipzig, 27 juin 1519. Carlstadt continuait cependant d'être officiellement désigné comme champion en titre, assisté de Luther qui, bien que nommé en second, était pour tous le champion principal. Parmi les points sur lesquels l'enseignement des novateurs s'éloignait de l'orthodoxie romaine on retenait particulièrement pour la controverse : la doctrine de la grâce et celle du libre arbitre dont la discussion fut plus spécialement attribuée à Carlstadt; les propositions relatives à la pénitence et aux indulgences, la question de la primauté pontificale étant réservées à Luther. La suprématie de la Cour romaine devait faire l'objet principal du débat.

Une lettre de Luther à Spalatin du 13 mars 1519 fait connaître le profond changement qui, en peu de temps, s'est fait en son esprit : Jusqu'alors la bataille pour lui

n'a été qu'un jeu; c'est à présent qu'elle va s'engager dans sa gravité, « contre les serpents romains, contre la tyrannie et les duperies papistes ».

Il va sans dire que le réformateur n'agit toujours que sous l'inspiration divine : « Le Seigneur me tire et je le suis ». Nous avons affaire à une Jeanne d'Arc nouvelle, mais d'une autre étoffe que la gentille pucelle. Et c'est toujours sur saint Paul que notre homme s'appuie. Saint Paul est devenu définitivement la clé de voûte de ses croyances.

« Outre mes leçons ordinaires, écrit-il à Spalatin, j'enseigne le soir les petits enfants : je leur explique l'oraison dominicale; cependant j'étudie les décrétales (des pontifes de Rome) pour ma nouvelle disputation (de Leipzig) et j'y trouve le Christ si maltraité, crucifié, que je ne sais trop — je vous le dis tout bas — si le pape n'est pas l'antechrist lui-même ou l'apôtre de l'antechrist. » Et voilà le refrain que, dès lors, Frère Martin ne cessera de chanter : l'antechrit, l'antechrist romain! Léon X toutefois est encore, pour le moment, personnellement estimé de Luther : « Il est doux et bon, mais les perfides, par l'abus qu'ils font de son nom, le déshonorent. »

On possède une courte description de la marche des deux réformateurs de Wittenberg sur Leipzig. Carlstadt, installé seul dans un chariot, venait en tête; après lui Luther dans un autre chariot en compagnie de Mélanchton et d'un jeune prince poméranien qui suivait ses cours à l'Université; nombre d'étudiants en armes fermaient le cortège en manière d'escorte.

En la pénurie de ses ressources, Luther s'était vu dans l'obligation de solliciter de la parcimonie de Frédéric le Sage l'aumône d'un vêtement qui lui permit de se présenter décemment à Leipzig. « Je prie Votre Grandeur, lui écrivait-il, de vouloir bien m'acheter une chape noire et une chape blanche. Pour la blanche, je la sollicite humblement; car de la chape noire Votre Altesse m'est redevable depuis trois ou quatre ans, qu'Elle me l'a promise; mais votre caissier a si grande peine à donner un tour de clé à sa serrure dans le sens de l'ouverture que j'ai dû me procurer ladite

chape de mes deniers. Je prie humblement Votre Altesse qui a estimé que mon *Psautier* (Commentaire sur les psaumes) valait une chape noire, de vouloir bien estimer que mon *Saint-Paul* (Commentaire sur l'épître aux Galates) en vaut une blanche. »

Eck, en réplique au « Dreck » et au « Saueck » de Luther, appelait ce dernier « Lotter » (vagabond, vaurien). Il écrit que le réformateur entra dans Leipzig en grande pompe accompagné de deux cents étudiants et d'un grand nombre de ses partisans, auxquels était venu se joindre un groupe important de hussites arrivés de Bohême « lesquels vantaient le docteur Martin comme grand docteur de vérité, l'égal de Jean Huss », en quoi certes les tchèques faisaient honneur à Luther car Jean Huss, avec lequel notre réformateur a d'ailleurs plus d'un rapport, fut assurément l'une des plus belles, plus nobles et plus hautes figures dont puisse s'honorer l'humanité. En passant devant le cimetière de l'église Saint-Paul, la voiture qui portait Carlstadt se brisa; Carlstadt fut précipité dans la boue; et la voiture où siégeait Luther passa devant lui, ce qui fit dire dans Leipzig : « Le second aura le pas sur le premier ».

En don de bienvenue le duc Georges de Saxe fit présenter à Eck un cerf tué en ses chasses ducales, à Carlstadt une biche. Luther ne figurait pas en nom au programme de la « disputation » projetée. Comme les bâtiments de l'Université de Leipzig n'offraient pas une salle assez vaste pour contenir la foule des auditeurs qu'on attendait, le duc de Saxe mit à la disposition de nos théologiens la salle d'honneur de son château de Pleissenburg.

Ce fut cependant dans l'*aula* (salle d'honneur) de l'Université que le débat s'ouvrit solennellement. Un professeur de droit prononça le discours de bienvenue, suivi d'une messe en musique en l'église Saint-Thomas; après quoi l'on se rendit en cortège à Pleissenburg, entre deux haies de bourgeois en armes, bannières au vent, tambours roulant.

Le château était entouré d'une garde de soixante-treize soldats pour défendre les trois champions, si besoin était,

contre attaques ou insultes. Dans les auberges mêmes de la ville, où étaient descendus des étudiants de Wittenberg, veillaient des hallegardiens. A la requête du docteur Eck, le duc Georges avait également fait sceller un sauf-conduit au nom de Luther afin que, lui aussi, pût prendre librement part à la controverse.

La salle où la disputation devait se dérouler avait été magnifiquement décorée : deux hautes chaires y avaient été dressées. Sur celle qui était destinée à l'orateur pontifical, avait été déployée une belle tapisserie à l'image de saint Georges; sur la tapisserie qui recouvrait la chaire destinée à Carlstadt et à Luther était figuré saint Martin.

Un jeune humaniste, très estimé, Pierre Mosellanus, ouvrit la séance par un discours latin qu'il avait appris par cœur. Il relevait de maladie; sa voix faible encore eut peine à se faire entendre. Du moins a-t-il laissé le portrait de Luther à ce moment de sa vie :

« Luther est de taille moyenne; son corps est si maigre et si fatigué qu'on en compterait les os. Il est dans la force de l'âge; sa voix est claire et pénétrante. Sa science et sa connaissance des Ecritures sont admirables; il les a dans la main. Il a du grec et du latin connaissance suffisante à l'interprétation des textes; joignez-y une extraordinaire richesse verbale. Ses manières sont affables, affectueuses; rien de sombre ni de hautain. Il s'accommode de tout. En société il est agréable, gai, d'humeur paisible, sereine, joyeuse, quelque peu farceur. »

Ces lignes de Mosellanus forment le plus ancien portrait écrit que nous ayons du réformateur.

Le jugement que le jeune humaniste porte sur le docteur Eck est singulièrement moins favorable : « Eck, dit-il, par ses cris, son allure soldatesque, ses regards obliques, ses gestes d'acteur, semblait un furieux... Il se vantait sans cesse, affirmait des mensonges et niait des vérités... »

Carlstadt, qui eut le premier la parole, ouvrit la controverse. Il était menu, grêle, de petite taille, sa voix enrouée ne portait pas. Il avait peu de mémoire et s'arrê

tait sans cesse à chercher parmi ses notes des textes qui étaient loin de lui tomber immédiatement sous les yeux. En cette fin de juin la chaleur était très grande, la salle était bondée, nombre d'auditeurs dormaient; de temps en temps, il fallait en réveiller l'un ou l'autre qui ronflait comme toupie de Hollande. Carlstadt parlait du libre arbitre qu'il niait comme le faisait déjà Luther. Point faible de leur doctrine et sur lequel Eck n'eut pas de peine à triompher. Ses allures de matamore, son débit emphatique et tonitruant y furent superflus. Cette controverse occupa quatre séances, 27 et 28 juin, 1^{er} et 3 juillet.

Le 29 juin, fête des saints Pierre et Paul, sur le désir exprimé par le duc de Poméranie, Luther prononça un sermon dans la grande salle du château, la chapelle s'étant trouvée trop petite devant l'affluence des fidèles. Il y développa l'argument central de son système : l'âme humaine abandonnée à elle-même désespère; aussi aspire-t-elle, par la foi, à la grâce de Dieu, par laquelle grâce elle est portée aux bonnes œuvres. Après quoi il aborda la question, de si brûlante actualité du caractère et des origines du pouvoir pontifical, ou, comme on disait, *des clés*. « Celles-ci ont été remises à saint Pierre, non à titre personnel, mais comme représentant de l'Eglise chrétienne. »

Ce sermon fut généralement jugé d'une manière défavorable.

Ce ne fut que dans la séance du 4 juillet que Luther prit la parole pour réfuter le docteur Eck. Il monta en chaire dans la robe noire de son ordre et aborda immédiatement la question dont le débat était dominé, celle de la souveraineté pontificale. Mosellanus qui, comme nous venons de le voir, jugeait très favorablement le réformateur, n'en estime pas moins que, au cours de la controverse, il manqua d'égard à ses contradicteurs et, par moments, le prit sur un ton hargneux. Durant le débat et, tout en traitant gravement des plus graves problèmes, docteur Martin tenait en mains un bouquet de fleurs dont il respirait de temps à autre le parfum, en les rapprochant de ses narines. On remarqua aussi que Frère Martin por-

tait au doigt un anneau d'argent d'où pendait une menue breloque, on eût dit d'une boîte minuscule. « C'est là-dedans, murmuraient quelques « romains » qu'il tient enfermé le diable son conseil. »

Le duc Georges de Saxe qui assistait à la discussion en place d'honneur, étonné de l'audace des propositions du jeune augustin s'écriait de temps à autre : « Il est fou ! » ou bien : « Il me fait bouillir ! »

De son imposante prestance Eck semblait devoir écraser Luther chétif, mince et maigre. Ses adversaires disaient que l'orateur du Saint-Siège faisait penser à un garçon boucher ou à un soudard, plus qu'à un théologien. Sa prestigieuse mémoire le servait merveilleusement. Ce qui était également un motif d'infériorité pour Luther était que tous les points de sa doctrine, doctrine dont il était lui-même l'auteur, ne se tenaient pas encore dans sa pensée bien solidement. Il lui arriva d'hésiter, d'où un va-et-vient, un flottement, conséquence de sa sincérité même; mais dans le moment cause de faiblesse. Il se laissait acculer à des *distinguo*, à des subtilités, ne niant pas l'autorité pontificale, mais se refusant à lui reconnaître un caractère divin. Et puis Frère Martin ne se résolvait pas encore à rompre définitivement avec l'Eglise. En face de lui Eck s'étayait fortement d'une doctrine orthodoxe intangible, et avec d'autant plus d'autorité que les idées prononcées par lui n'étaient pas, comme celles de Luther, forgées par lui-même.

Après de la grande question de la suprématie pontificale, les autres passaient au second plan. En ce qui concernait le purgatoire, Luther niait qu'il y eût dans les Ecritures un seul passage qui en établît l'existence; le texte du 2^e livre des *Macchabées*, dont on faisait état, était une interpolation.

Arrivant enfin au redoutable problème des indulgences, Luther déclara qu'il admettait respectueusement que l'Eglise était infaillible quand il s'agissait de questions relatives à la foi; mais que la distribution d'indulgences n'était pas de ce domaine; aussi bien sur ce dernier point

la discussion demeura-t-elle superficielle, Eck lui-même — et avec raison — se gardant d'insister.

Le 16 juillet, le professeur Lange de Leipzig prononça la conclusion du débat, en couvrant de fleurs, impartialement, les champions de l'un et de l'autre parti. Il semble qu'à cette date Luther avait déjà quitté la ville.

En conclusion de la « disputation » on s'en remit à la décision du duc Georges de Saxe, qui se prononça en faveur du docteur Eck. Après quoi on attendit l'opinion des grandes facultés de théologie européennes, sollicitées de l'exprimer; mais celles-ci se tinrent sur la réserve. L'Université de Paris, notamment, alors considérée comme la plus haute autorité en matière religieuse, tout en inclinant à l'orthodoxie défendue par Eck, se refusait à le suivre dans ses affirmations de l'autorité souverainement absolue du pontife romain. Les Parisiens entendaient demeurer fidèles à leurs traditions gallicanes.

Au cours du débat le docteur Eck s'était montré un rude et habile jouteur. En l'abondance de citations que lui fournissait une intarissable mémoire, il avait amené Luther à rejeter l'une après l'autre les diverses autorités de l'Eglise : papes, Pères de l'Eglise, docteurs et conciles, pour ne reconnaître, en matière de foi, que la « parole de Dieu »; laquelle « parole de Dieu » ne pouvait être, pour Luther comme pour tout le monde, que le texte des Ecritures. Mais ce texte des Ecritures devait être interprété. Nous verrons que les seuls mots du Christ à la Cène : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang »; paroles qui semblent de la plus grande simplicité, ont reçu — et des commentateurs les plus autorisés — une dizaine d'interprétations différentes l'une de l'autre. Ce que Luther appelait « la parole de Dieu », était en fait l'Ecriture telle que lui, Luther, la comprenait, c'est-à-dire la pensée de Luther dominant tous les Pères de l'Eglise, tous les papes, tous les conciles. Aussi bien, pouvait-il en être autrement, puisque lui, Luther, était directement inspiré de Dieu?

XI

L'EXCOMMUNICATION

LE 28 juin 1519 le roi d'Espagne venait d'être élu empereur allemand. Charles-Quint succédait à son aïeul paternel l'empereur Maximilien. Son élection avait été due en grande partie à l'action de l'Electeur de Saxe, Frédéric le Sage, protecteur de Luther. Frédéric avait décliné la candidature qui lui avait été offerte pour lui-même, estimant que ses propres ressources en hommes et en argent étaient trop faibles pour qu'il pût en imposer au corps des princes allemands. On sait que le concurrent de Charles-Quint avait été François I^{er} que favorisait Léon X.

Malgré l'écho inouï, qui avait répondu à ses premiers cris de protestation contre les abus de l'Eglise romaine en Allemagne, Luther souffrait d'une désillusion profonde. Dans la paix du cloître il s'était convaincu que la vérité même lui avait été révélée par le Saint-Esprit; d'où il avait conclu que le monde, avec enthousiasme, joie et gratitude, s'empresserait d'accueillir cette vérité et de s'incliner devant elle dès qu'elle viendrait à sa connaissance. « Lorsque j'étais au couvent, dira-t-il, je pensais que le monde reconnaîtrait et admettrait tout aussitôt la vérité dès qu'elle lui serait présentée ». Mais voici que, de toute part, des résistances s'opposent à sa prédication : « Ils réalisent la parole du prophète : *Arrière! nous ne voulons pas entrer dans ta voie; contre toi fièrement, nous redressons la nuque!* »

Naïvement notre augustin expose ses doléances à Charles-Quint (15 janvier 1520) :

« Voilà bientôt trois ans que je souffre d'outrageantes injures, sous la menace de mille périls et de tout ce que mes adversaires peuvent inventer contre moi. En vain je demande pardon pour mes paroles, en vain j'ai offert de garder le silence, en vain j'ai proposé des conditions de paix, en vain j'ai prié qu'on voulût bien m'éclairer si j'étais dans l'erreur; l'on n'a rien écouté, pour travailler à ma ruine et à celle de l'Évangile. Puisque j'ai vainement tout tenté jusqu'à présent, je veux invoquer la majesté impériale; j'implore humblement Votre Grandeur, prince des rois de la terre, pour qu'Elle ait pitié, non pas de moi, mais de la cause de la vérité, pour laquelle, seule, il vous a été donné de porter le glaive. Qu'on me laisse prouver ma doctrine. Je vaincrai ou je serai vaincu; vaincu, convaincu d'hérésie, je ne demanderai ni protection ni miséricorde. »

Dans la naïveté un peu enfantine de sa conviction — et qui d'ailleurs faisait sa force — le réformateur ne pouvait comprendre qu'il réclamait l'impossible, puisqu'il ne pouvait, de par la nature même de sa pensée et de la conviction où il était d'une inspiration divine, admettre d'autre manière de voir que la sienne. Du moment où une interprétation des Écritures n'était pas exactement celle qu'il s'était forgée à lui-même, elle était pour lui contraire à la vérité; la vérité étant inconsciemment pour lui sa pensée même.

Le secrétaire particulier du duc Georges de Saxe, Jérôme Emser, contre lequel Luther dans la suite se déchaînera avec violence, notait très justement : « Il a la prétention d'être seul à pouvoir résoudre les problèmes les plus obscurs de l'Écriture, à l'aide d'une baguette divine ».

Nulle discussion n'était possible. Frère Martin se chagrînait particulièrement de voir Staupitz lui-même s'écarter de lui, Staupitz dont il ne pouvait méconnaître la haute intelligence, la largeur d'esprit et la bienveillance toujours

prête à lui être utile. Il lui écrit (3 octobre 1519) : « Les autres, bon! mais toi! Toi aussi tu m'abandonnes! Je suis triste comme un enfant délaissé par sa mère. J'ai rêvé de toi toute la nuit : tu t'éloignais de moi, je pleurais, mais, tout en t'éloignant tu me faisais signe que tu ne tarderais pas à me revenir ». Puis à nouveau, encore et toujours, ces angoisses, ces troubles de conscience. Certes, l'attitude même de Staupitz ne l'amène pas à douter de sa doctrine et cependant sa foi — cette foi sur laquelle cette doctrine repose — sa foi lui semble pauvre, elle n'est pas ce qu'elle devrait être, et il a peur de la mort; aussi supplie-t-il Staupitz d'honorer Dieu même en lui, de prier pour lui. Il signe : « Le misérable Luther ».

Ce fut à ce moment que le réformateur se rapprocha d'Erasme. Le grand humaniste et philosophe hollandais vivait retiré à Bâle où il exerçait sur l'Europe savante une influence prodigieuse : papes, empereurs et rois, haute bourgeoisie des villes, corps enseignants des Universités, jusqu'aux condottiers bardés de cuir et d'acier, recherchaient la faveur de son commerce. Les princes lui envoyaient des ambassadeurs; pour fêter son arrivée, les villes se décoraient de drapeaux et de fleurs, les foules se portaient à sa rencontre. Les plus brillantes renommées ambitionnaient l'honneur d'un mot tracé par lui. Et, ce qui confond la pensée, Erasme n'écrivait, ne s'exprimait qu'en latin, méprisant les langues « vulgaires », pour reprendre l'expression dont les humanistes désignaient les langues vivantes. Merveilleux triomphe d'une pensée claire et calme où le charme se mêle au bon sens.

Erasme, le premier, avait publié une édition critique du texte original, texte grec des évangiles, et Luther s'en était servi. En son livre le plus célèbre et demeuré le plus vivant, *l'Eloge de la folie*, Erasme avait produit la plus fine et spirituelle satire de la hiérarchie ecclésiastique. Nul livre publié au XVI^e, voire au XVII^e siècle, n'a atteint le chiffre d'éditions où parvinrent rapidement les *Colloques* qu'Erasme venait de faire paraître à Bâle (1516). Que de motifs pour Luther d'entrer en rapport avec l'exquis et

docte philosophe! Il fit les premiers pas. Il le nomme en sa lettre « son petit père en Jésus-Christ ». « Quel est celui, ajoute-t-il, dont l'âme ne soit conquise par Erasme, qui ne se laisse instruire par Erasme, gouverner par lui? du moins parmi les amis de la science ». En sa préface à *l'Épître aux Galates* : « J'aurais volontiers, déclare Luther, attendu le commentaire de cet homme si grand dans la théologie et triomphant par-dessus toute envie... » De son côté Erasme saluait en Luther celui qui osait s'attaquer au trirègne pontifical et « au ventre des moines ». L'humaniste avait répondu aux avances fougueuses du docteur de Wittenberg avec cette bienveillance souriante, un tantinet distante, dont son agréable et paisible philosophie l'avait marqué. Il lui conseillait d'apporter dans la controverse où il s'engageait, plus de mesure, d'éviter jusqu'à l'apparence de l'orgueil; enfin de barricader son cœur contre la haine, la colère ou l'envie. Du dernier de ces trois sentiments Luther était d'ailleurs bien incapable.

La disputation de Leipzig, loin d'avoir apaisé le conflit qu'elle devrait résoudre, n'avait fait que l'exaspérer, comme il était à prévoir. Chacun des deux partis chantait victoire. Loin de se calmer Luther se sentait entraîné par une humeur batailleuse de plus en plus agressive. *Velim, nolim*, écrit-il, « que le je veuille ou non ». A de nouvelles attaques du docteur Eck, il répond par ses *Résolutions*, où il ne fait qu'accentuer les propositions produites par lui à Leipzig : « L'Eglise, répète-t-il, ne peut rien contre l'Évangile; plus d'un concile est tombé dans les erreurs les plus graves et voici que le pape veut se mettre au-dessus de l'Écriture, au-dessus de Dieu même. » Quant aux textes que l'on pourrait opposer à sa doctrine, notamment l'épître de saint Jacques, ils sont, dit-il, contraires à la vérité divine, conséquemment apocryphes.

Contre Eck, contre Jérôme Emser le réformateur publie les pamphlets les plus violents, où apparaissent déjà, crûment, les procédés de polémique qu'il ira accentuant de jour en jour : injures dont il accable ses contradicteurs en leur déniaut toute bonne foi. « A Leipzig, écrit-il, nous

venons de rater notre affaire, parce que nous ne savions pas que nous nous trouvions aux prises avec des loups; la parole du Christ s'y est vérifiée : ne jetez choses saintes aux chiens, ni perles aux cochons ». Il s'empare du bouquetin qui figurait dans les armes d'Emser pour traiter celui-ci de bouc puant. En son pamphlet contre Eck il s'attaque à la confession, telle qu'elle a été établie par le pape, non par Dieu. « Quelle misère, s'écrie-t-il, d'ajouter foi, non à la parole divine, mais à celle des hommes, à l'enseignement d'un docteur Eck et de ses disciples, vipère, engeance de vipères! » Eck est un faux bonhomme; aussi, bien l'en avait-on prévenu. « Combien je regrette les égards que je lui ai témoignés! » Au dominicain Hochstraben de Cologne, il répond qu'il n'est qu'un âne; au professeur Jérôme Dungersheim : « Je connais vos manigances. Craignez que ma patience n'éclate enfin! Froidement, vous cherchez à me déchirer à pleines dents; tandis que moi, je devrais me tenir dans une mesure décente. Je t'écris pour te dire que je préfère vivre en paix; mais que si l'on me pousse à bout... A la volonté de Dieu!»

Comme Érasme, Spalatin lui donnait des conseils de modération et de calme : « Pourquoi le Christ a-t-il fait de moi un docteur? réplique notre prophète. J'agis à sa volonté, à l'appel de Dieu. Dieu me guide, je m'abandonne à lui, comme le navire aux vents et aux flots. Aussi bien la parole de Dieu ne peut progresser sans tempête. Vous parlez de prudence : conseillez-la à mes adversaires. La boue qu'ils répandent finira par les empester eux-mêmes. Ah! si c'était la raison humaine qui me faisait agir, il en irait autrement; mais c'est Dieu qui m'entraîne, à lui seul de décider ce qu'il veut faire de moi et par moi! »

Et le réformateur de se lancer dans cette prodigieuse activité théologique et littéraire qui ne devait s'arrêter qu'avec sa vie. En ces années 1519-1520, il fait déjà paraître quelques-uns de ses écrits les plus marquants.

En son *Discours sur le très Saint Sacrement*, Luther combat la doctrine de la transsubstantiation, le changement dans la Cène du pain et du vin en chair et en sang du Christ;

il remplace la doctrine catholique par ce qu'on a nommé la consubstantiation, conception bizarre; le pain et le vin ne deviennent pas dans la communion, chair et sang du Christ, mais, par la consécration, ils y sont introduits; « tel le feu s'introduit dans une barre de fer rouge ». Dans la suite Luther, toujours sincère, avouera les considérations qui l'avaient amené à cette singulière interprétation des paroles du Rédempteur : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ». D'une part le réformateur se sentait lié par le texte précis de l'Évangile; d'autre part, sur ce point si important, il lui répugnait d'adopter la doctrine romaine. De là ce compromis cacophonique. En outre Luther partait en guerre contre l'abus que l'Église aurait commis par l'altération du sacrement de la communion, qu'elle interdisait aux fidèles sous les deux espèces, le pain et le vin. Reprenant, avec plus de violence, la doctrine des utraquistes tchèques, Luther déclarait que les papistes commettaient par là un sacrilège et insultaient le Christ. Entraîné par son zèle novateur le prophète wittenbergeois ne discernait plus la sagesse montrée par l'Église en sa décision. Par la promenade d'un calice rempli de vin — devenu sang du Christ — à travers les rangs d'une foule nombreuse, la liqueur divine risquait de se répandre sur le sol, à la barbe des hommes des gouttelettes en restaient suspendues; et puis, et surtout, en ces temps d'épidémies terribles que les connaissances acquises ne permettaient pas encore d'entraver ni de guérir, peste meurtrière, lèpre hideuse, choléra et le reste, qui oserait dire que l'Église du Moyen Âge n'ait agi avec sagesse en bornant pour la masse des fidèles la communion à la seule consommation du pain?

Cependant la faculté de théologie de Cologne condamnait au feu tous les écrits jusqu'alors parus du novateur; la faculté de Louvain adhérait à la condamnation.

Le cardinal Adrien Florisse, évêque de Tortose, à qui la sentence des professeurs de Louvain était soumise, déclarait que les propositions luthériennes ne reposaient que sur des erreurs grossières, erreurs indignes d'un étudiant novice en théologie. Le cardinal Adrien avait été précep-

teur de Charles-Quint et ne tarderait pas à monter sur le trône pontifical sous le nom d'Adrien VI. Il devait être le dernier pape non italien. Luther répondit « aux ânes de Louvain et de Cologne » qu'il se souciait de leur condamnation comme « des jurons d'une femme ivre ». Au fait ces anathèmes n'entravaient pas l'essor de la Réforme issue de Wittenberg. Si les universités de Cologne et de Louvain condamnaient Luther, lui et son collègue Carlstadt parlaient à Wittenberg devant des salles bondées d'étudiants jeunes, ardents, enthousiastes. Le « doux » Melancton, célèbre pour sa connaissance approfondie de la langue grecque, « lisait » devant plus de quatre cents auditeurs. Froben, le fameux imprimeur Bâlois, écrivait à Luther que ses livres étaient recherchés, lus, commentés jusqu'à Paris, en pleine Sorbonne; ils se vendaient en Espagne, en Angleterre, en Brabant. A Strasbourg, à Nuremberg, à Mayence, les feuilles de ses libelles étaient enlevées par les lecteurs empressés « humides encore des baisers de la presse ». Aussi bien rien ne favorisa plus le succès des doctrines nouvelles que le concours actif, souvent désintéressé que lui donnèrent les imprimeurs. « Les livres favorables à la Réforme, écrit l'un d'eux, étaient composés par les typographes avec un soin minutieux, souvent à leurs frais, tirés à multiples exemplaires. Nombre d'anciens moines, rentrés dans le siècle, vivaient des livres de Luther qu'ils colportaient par toute l'Allemagne; quant aux catholiques, ils ne parvenaient à se faire imprimer qu'à force d'argent et les typographes laissaient en leurs livres tant de fautes d'impression qu'ils semblaient composés par des ignorants.

Hans Sachs, le cordonnier-poète et chansonnier, écho fruste mais sonore de l'âme populaire, célébrait le « rossiagnol de Wittenberg ».

Sur la fin de 1520, Luther recevait d'Allemagne, l'*Epitome* de Silvestre Prierias, daté de Pérouse 1520. L'auteur en exaltait l'autorité pontificale. Après quoi parut le libelle, inspiré du même esprit, du franciscain Augustin Alfeld. Luther ne se possédait plus : « Le franciscain Alfeld n'est qu'un âne de meunier et qui ne sait pas même braire son

ihan; misérable grenouille qui s'enfle à crever pour parvenir à la grosseur du bœuf! » Quant aux assertions de Prierias elles sont à précipiter le pape et les papistes sous le glaive et dans le feu. « Les papistes font obstacle à la réunion d'un concile, seul moyen de salut pour l'Eglise saccagée; ils voudraient faire du pape l'arbitre de la vérité. Que l'Empereur, les rois, les princes s'arment contre cette peste, fléau de l'humanité! Assez de paroles, le fer! le feu! « Nous punissons les voleurs par l'épée, écrit Frère Martin, pourquoi ne pas empoigner pape et cardinaux et toute la séquelle de la Sodome romaine et nous laver les mains dans leur sang? »

Luther s'attache à flétrir la cupidité des pontifes romains et de leurs représentants en Allemagne. « Les Romains ne songent qu'à duper ces pochards d'Allemands (*trunkenen Deutchen*); ils nous traitent d'animaux. A Rome court le dicton : « A ces fous d'Allemands on soutire de l'argent « comme on peut ». Si princes et noblesse n'y mettent le holà! bientôt l'Allemagne ne sera plus qu'un désert dont la population sera réduite à se manger elle-même. » « Que si les princes, les évêques et généralement tous les croyants ne mettent pas le pape en accusation comme imposteur, ils seront tous, eux et leur pape, dévoués à la damnation éternelle — suivant la parole de saint Pierre — pour avoir sacrifié à la médisance la vérité » (mai 1520).

Eck était parti pour Rome où il achevait de fixer la procédure qui aboutirait à la condamnation des doctrines nouvelles. Le bruit de la prochaine excommunication du moine saxon se répandait en mai 1520.

Ce fut alors que s'éveilla un vif émoi dans une classe déterminée du peuple allemand : la moyenne gentilhommerie, les hobereaux, chevaliers-guerriers rudes et batailleurs en leurs castels de pierre, burgs généralement juchés sur des mottes abruptes ou sur des rochers dominant fleuves et cours d'eau. En son *Franz von Sickingen* Goethe en a tracé un splendide et vivant tableau. Cette classe de chevaliers avait été durement éprouvée par la révolution financière de la Renaissance, par la dévalorisation monétaire que pro-

voqua l'afflux des métaux du Nouveau-Monde. Ils jaloussaient la bourgeoisie enrichie par la banque, l'industrie et le négoce; ils jetaient des yeux d'envie sur les domaines du clergé. Ils rêvaient d'un retour aux mœurs rudes, bornées et pillardes du Moyen Age allemand. Aux premiers cris de révolte que le Frère augustin avait fait retentir, ils avaient pressenti les bonnes fortunes qui pourraient en résulter pour eux.

Ce Franz von Sickingen, le plus populaire de ces condottières hardis et violents, de son castel d'Ebernburg dans le Palatinat, invitait Luther à venir en sa forteresse palatine, une demeure théologique, dit Sickingen (*theologisches Haus*) qui offrirait au réformateur repos et abri. Il y trouverait à son désir visiteurs empressés, nourriture de choix, protection désirée (lettre du 28 avril 1520). Le chevalier franconien Silvestre de Schauenburg faisait à Luther une offre semblable. Il lui assurait le concours de cent chevaliers de la région. Mais le plus brillant de ces paladins réformateurs fut Ulrich von Hutten, homme de guerre, poète et théologien. « C'était, écrit Bayle, un petit homme faible et maladif, mais d'un grand courage et un peu trop emporté ». Bayle aurait pu dire « emporté jusqu'à la fureur ». Il appartenait à une famille d'antique noblesse. Ses parents avaient voulu faire de lui un moine, mais il s'évada du couvent où, à peine sorti de l'enfance, on l'avait placé. En 1519, il dédiait à son protecteur l'archevêque de Mayence, une plaquette traitant des maladies vénériennes. Il assista à la disputation d'Augsbourg entre Luther et Cajetan et en cette année 1520, faisait paraître des pamphlets d'une ironie acerbe contre Rome et les ultramontains. Les luthériens nommaient Hutten « un héros chevaleresque du verbe ». Hutten écrit à Luther (20 avril 1520) :

« Quelles atrocités ai-je apprises! Il n'y a point de furie comparable à ces gens-là. Je vois qu'il faut en venir aux glaives, aux arcs, aux flèches, aux canons. Toi, Père, fortifie ton courage, moque-toi de ces bêtes sauvages. Je vois s'accroître chaque jour le nombre de tes partisans, tu ne manqueras pas de défenseurs. Un grand nombre sont venus vers

moi, disant : « Plaise à Dieu qu'il ne faiblisse pas, qu'il ne se laisse abattre par aucune terreur! »

« Sois fort! lui écrit-il un peu plus tard; mais pourquoi te donner des conseils, tu n'en as que faire. En moi, en tous cas, tu as un partisan, aussi je te prie de te fier dorénavant à moi en toutes choses, nous combattons de communs ennemis. Affranchissons la patrie longtemps asservie! Dieu est avec nous, et si Dieu est avec nous, qui oserait être contre? »

La bulle *Exsurge Domine et judica causam tuam* (datée du 2 juin) par laquelle Léon X condamnait quarante et une des propositions de Luther, fut publiée à Rome le 15 juin 1520. L'excommunication cependant n'entrerait en vigueur qu'après un délai de soixante jours laissés à l'hérétique pour se rétracter. Le Souverain Pontife lui offrait un sauf conduit pour venir à cette fin jusqu'à Rome, allant jusqu'à s'engager à lui rembourser les frais du voyage.

Eck fut chargé de porter en Allemagne la bulle pontificale. Il y fut accueilli en maint endroit de la manière la plus hostile. En quelques villes le peuple alla jusqu'à le couvrir d'injures. Les étudiants de l'université d'Erfurt déchiraient les exemplaires imprimés du document pontifical; ils les enlevaient aux libraires qui les mettaient en vente puis en jetaient les débris dans la Géra. « Elle est bulle, chantaient-ils, il lui convient de nager ». A Leipzig même, où régnait le duc Georges de Saxe, très catholique, l'émissaire pontifical ne se trouva pas en sûreté. A Wittenberg Luther continua de prêcher et la foule se pressait à l'entendre.

Luther écrivait à Spalatin :

« Schauenburg et Sickingen me garantissent contre toute entreprise humaine : aux démons à déchaîner leur fureur. » Ajoutons que, jusqu'au couronnement de Charles-Quint comme empereur d'Allemagne, l'Electeur de Saxe continuait d'en exercer les fonctions. Le moine saxon écrivait au pape :

« Pape Léon, Messieurs les cardinaux et vous tous qui avez à Rome quelque puissance, je vous accuse et vous

déclare en face, que si cette bulle est de vous, moi, en pleine autorité d'enfant de Dieu et cohéritier de Jésus-Christ, appuyé sur le roc et sans crainte de l'enfer, je vous conseille, au nom du Seigneur, de rentrer en vous-mêmes, de cesser vos blasphèmes, et cela rapidement. Si vous ne le faites, sachez que moi et tous les serviteurs de Jésus-Christ considérerons désormais votre trône pontifical comme occupé par Satan et siège de l'antéchrist, auquel nous ne nous soucions pas d'obéir; tout au contraire nous vous prions de ne jamais nous absoudre et de parachever sur nous votre sanglante tyrannie ».

Luther répondit à la bulle d'interdit par son célèbre sermon sur la messe, une de ses manifestations les plus caractéristiques et où apparaît le mieux la différence entre l'âme germanique d'une part, l'âme celtique et latine de l'autre, cette dernière éprise de faste, de manifestations brillantes, colorées, parlant à l'imagination, et, pour donner à l'imagination tout son essor, inconsciemment énamourée de mystère : tels les Français, les Italiens, les Espagnols et les provinces celtiques du Reich, la Rhénanie et la Bavière; d'autre part les parties germaniques du Reich, la Scandinavie, éprises de réflexion et de raison. Luther veut que la messe soit ramenée à la simplicité évangélique de la Cène, et que tout y soit dit à haute et intelligible voix, qu'en Allemagne on n'y entende que de l'allemand. L'éclat et la complication des cérémonies rituelles en doivent être bannis. Et l'on retrouve ici encore les conséquences des infinis et torturants scrupules de conscience dont le réformateur était rongé. « Jadis, dit-il, je tremblais à la pensée d'une négligence en quelque détail du cérémonial fixé ». Un cérémonial compliqué sera donc proscrit. Son sermon débute ainsi : « Nous apprenons par l'expérience de l'histoire et par l'Écriture sainte que moins il y a de prescriptions, meilleur est le droit, moins il y a de contrainte, meilleures sont les œuvres ». Toujours, comme on voit, la même préoccupation, qui ne fait pas seulement le fond de la doctrine, mais de la vie même de Luther; se débarrasser des motifs de crainte et de scrupules qui le torturent par la

peur lancinante de s'écarter de la voie du salut et de glisser sur une pente, avenue de l'enfer.

Et puis Luther s'indigne de cette expression « sacrifice de la messe ». Comment les papistes ne frémissent-ils pas d'horreur à la pensée que, sous couleur d'honorer Dieu, ils osent renouveler quotidiennement l'offrande faite à Dieu le père par son divin fils en son douloureux martyr pour le salut de l'humanité? Le mot *sacrifice*, en allemand *Opfer*, offrande, aurait originairement signifié, selon notre réformateur, les présents en aliments, argent, vêtements, qui accompagnaient la messe pour y être distribués aux nécessiteux. Dans la suite, avec le cours des ans, les idées de Luther iront sur ce point en s'accroissant, en s'exaspérant. Il en viendra à dire que le sacrifice de la messe des papistes est le plus grand de tous les crimes qui aient jamais été commis. Au docteur Jérôme Weiller, qui souffrait de tentations (*Anfechtungen*) et scrupules comparables aux siens, il écrira (vers la Noël 1531) : « Prends courage! Tu n'es pas seul à être torturé de scrupules. Je le suis comme toi et j'ai sur la conscience de plus grands péchés que toi et tous tes ancêtres; j'aimerais mieux avoir fait le métier de soute-neur et de voleur que d'avoir, treize années durant, sacrifié le Christ en disant la messe ».

Notre réformateur continue, comme on voit, à nous apparaître incapable de s'adapter à la pensée ou aux sentiments d'autrui. Il ne songeait pas à se demander si son indignation ne portait pas sur une question de mots, de forme tout au plus; il ne se disait pas que le sacrifice de la messe était impuissant à offenser Dieu qui ne pouvait prendre en mauvaise part ce que la pauvre humanité faisait dans la pensée de lui rendre un pieux hommage en commémorant l'acte sublime d'un Dieu allant volontairement au martyr pour le salut des hommes. Luther également aurait pu se dire que des âmes exquisées de pureté, de bonté, de charité et de grâce, un François d'Assise, pour citer un nom, son cher Tauler, son grand et noble Staupitz, les maîtres vénérés Nathin et Paltz s'étaient, d'un cœur paisible, rendus coupables du crime en question. Mais de-

mander à Luther de s'efforcer, ne fût-ce que pour un très court moment, de penser comme pouvaient le faire d'autres que lui, c'était réclamer de tous les miracles celui qu'il était le plus incapable de réaliser.

A son retentissant sermon sur la messe, Luther fit succéder le premier de ses grands libelles nommés aujourd'hui les « écrits réformateurs », son appel à la noblesse allemande, *An den christlichen Adel Deutscher Nation*. « Une sonnerie de clairon », dira son ami Lang, un cri de guerre et qui retentit dans toute l'Allemagne, de tous les écrits théologiques de Luther celui qui est demeuré le plus vivant, le seul peut-être qui soit encore lu de nos jours.

Le livre parut au début de 1520. L'auteur avait si grande hâte de le voir publié, qu'il en donna le commencement à l'impression avant que la fin n'en fût écrite; tandis que Staupitz et Link insistaient au contraire auprès de lui pour qu'il en retardât l'apparition.

A l'appel à la noblesse succéda presque aussitôt (fin août 1520) le second des écrits « réformateurs », *De la captivité babylonienne de l'Église*, écrit en latin, pot-pourri d'invectives contre « les abus d'autorité du pape, ses ruses, sa superstition ».

L'« Appel » est d'une violence que Luther s'efforce de justifier : « Nous voulons combattre les Turcs, commençons par ceux de nos ennemis qui nous sont le plus nuisibles. Avec raison nous pendons les voleurs et coupons la tête aux brigands; pourquoi laisser en liberté le plus grand des voleurs et brigands qui ait paru sur terre et y paraîtra jamais? » Inutile d'ajouter qu'il s'agit de ce charmant et délicat humaniste, dilettante aimable et du goût le plus fin : Léon X. Luther s'adresse à l'Empereur :

« La détresse qui afflige la Chrétienté, l'Allemagne surtout, me pousse à crier : « Au secours! » Tous les chrétiens sont frères; le Christ a fait d'eux tous des prêtres. (Une des maximes favorites de Luther.) Quant à la puissance temporelle, elle dispose de l'épée et des verges et doit en conserver le libre usage. Empêche-t-on un cordonnier, un tailleur, un maçon de faire des souliers, des habits, des maisons?

A quel titre les gens d'Eglise seraient-ils soustraits à l'autorité séculière? Saint Paul a dit : « Un chacun est soumis à l'autorité ».

Le pouvoir séculier a non seulement le droit, mais le devoir d'agir contre le pontife romain et le clergé quand ceux-ci tombent en faute. Le plus célèbre des conciles, celui de Nicée, a été convoqué non par un pape, mais par l'empereur Constantin.

Se rappelant le spectacle que Rome lui avait offert, Luther parle ensuite de la pompe pontificale. N'est-il pas honteux de voir le représentant du Christ — ô Christ des pauvres, des humbles et des menus! — se promener en un cortège impérial? Et cette Cour pontificale avec des milliers de fonctionnaires dont la centième partie suffirait et au delà? Aussi les Romains guettent-ils les bonnes prébendes, les prébendes d'Allemagne, comme le loup la brebis. Luther parle ensuite des annates et autres sources de revenus coulant dans les coffres de Sa Sainteté, du cumul des bénéfices, que la cour romaine a imaginés pour tirer aux Allemands naïfs l'argent de leur poche. « La France du moins sait se défendre », intéressante allusion aux franchises de l'Eglise gallicane. Quant à l'Italie, est-il exagéré de dire que la religion y est tombée à terre? Le Vatican n'est plus qu'un véritable bazar où tripotent des usuriers. Et que dire des vols, « écorcheries » des indulgences, des « lettres de beurre » (autorisations de manger du beurre en carême), des billets de confession et du reste?

Après la critique les remèdes. En attendant la réunion d'un concile, princes, nobles et municipalités interdiront le paiement des annates (une année de son revenu que tout évêque ou abbé nouvellement intronisé devait verser dans les caisses pontificales); ils ne toléreront plus l'attribution de bénéfices par la Cour de Rome; quand un de ses mignons apparaîtra muni de lettres de ce genre on le priera « sérieusement » de disparaître en faisant un saut dans le Rhin. Les évêchés doivent recouvrer l'indépendance dont ils jouissaient aux premiers siècles de l'Eglise et le clergé d'Allemagne doit avoir à sa tête un chef allemand. Le pape

« retirera ses mains du potage, où il se plaît un peu trop à barbotter ». Il renoncera à la suzeraineté qu'il prétend exercer sur le royaume des Deux-Siciles, sur Bologne, Ancône, sur les Romagnes, vols de ses prédécesseurs. Au désir de saint Paul il ne se mêlera plus que d'affaires religieuses. Luther cite quelques dictons : « Qui va la première fois à Rome, y cherche un fripon; la seconde fois, il l'y trouve; la troisième fois, il l'en ramène»; y étant lui-même devenu fripon.

Après quoi le pamphlétaire s'attaque à la constitution du clergé : plus de vœux perpétuels. Quant au célibat des prêtres, saint Paul n'a-t-il pas autorisé les prêtres à se marier? En interdisant le mariage aux clercs, la Cour de Rome agit sous une inspiration diabolique. Seul le pape doit demeurer célibataire : « Les papes ont voulu imposer ce fardeau aux autres? Hé! qu'ils le portent eux-mêmes! » Les pages que Luther écrit sur le célibat des hommes de religion, sont d'ailleurs empreintes d'une émotion profonde. On sent qu'il écrit sous l'empire de troubles, de véritables souffrances qui l'ont lui-même éprouvé.

Luther s'élève avec force contre l'interdit que les Pontifes romains se sont souvent arrogé le droit de jeter sur toute une contrée. « Ils veulent punir un prince d'une faute qu'il aurait commise et jettent des multitudes dans des péchés plus grands. « O pape, que ton siège s'effondre enfin au fond de l'enfer! Qui t'a donné le pouvoir de t'élever au-dessus de ton Dieu? de ruiner ce que Dieu établit parmi les hommes?

Suivent sous la plume du réformateur des questions d'importance secondaire : il ne veut plus d'autres fêtes religieuses que les dimanches; il demande la suppression des petites chapelles rustiques, celle des pèlerinages; il condamne la mendicité, en proposant au reste des mesures généralement appliquées aujourd'hui. Il fait un juste éloge de Jean Huss et une légitime critique de la condamnation au dernier supplice prononcée par le concile de Constance contre un homme qui était venu sous la protection d'un sauf-conduit. Au reste, s'écrie-t-il, les hérétiques doivent être réduits par persuasion, non par le feu. Enfin le voilà

parti en guerre contre Aristote, qui demeurera jusqu'à son dernier jour, sa bête noire. Aristote le plus éminent et puissant interprète de la pensée qui raisonne, contre la foi par laquelle seule l'homme peut être sauvé. « L'éthique (morale) d'Aristote, écrit-il, s'oppose directement à la grâce de Dieu; aussi cette morale doit-elle disparaître de l'enseignement universitaire; tout au plus y pourrait-on conserver sa logique, sa philosophie, sa rhétorique et sa poétique comme exercices utiles aux jeunes gens qui se forment à l'art de la parole et à la prédication. » *L'Appel* se termine par ces mots :

« Que Dieu donne à tous une pensée chrétienne et surtout à la chrétienne noblesse allemande, solide courage et ferme volonté d'agir au mieux de la pauvre Eglise! Amen. »

Le pamphlet tout entier est d'un vif intérêt; il est écrit avec force, conviction, énergie, simplicité. Le retentissement en fut éclatant. Quatre mille exemplaires — chiffre énorme pour l'époque — en furent débités en quelques jours.

L'Appel était directement adressé à l'empereur Charles-Quint et, sur la fin du mois (30 août 1520) Luther lui écrivait en des termes d'une humilité, d'une déférence que ses plus ardents apologistes ont eux-mêmes qualifiées d'excessives. Si l'on n'y rencontre aucun

...ver de terre amoureux d'une étoile,

du moins y trouve-t-on « une petite puce osant s'adresser au roi des rois ».

A *L'Appel à la noblesse* succéda, avons-nous dit, la *Captivité babylonienne de l'Eglise* (7 octobre 1520), le deuxième des « écrits réformateurs ». Les auteurs protestants, notamment Gustav Kawerau, conseiller du consistoire de Breslau, placent ce livre au premier rang des écrits théologiques du réformateur; celui-ci n'y fait d'ailleurs que renforcer et accentuer ses critiques de la primauté pontificale et de la diffusion des indulgences. « Récemment encore, dit-il, je tenais ces dernières pour dignes de quel-

que intérêt; mais mes contradicteurs, Eck, Emser, Prierias m'ont eux-mêmes fait voir qu'elles n'étaient que piperies et duperies; aussi je prie mes libraires et tous ceux qui ont lu mes écrits sur cette question, de les brûler et de remplacer tout ce que j'ai pu en dire par cette seule phrase : « Les indulgences sont des billevesées inventées par les courtisans de la Cour romaine. »

Après quoi un intermède aussi curieux qu'inattendu. Carl Von Miltitz n'avait pas perdu tout espoir d'accommoder le différend. Après l'arrivée à Wittenberg de la bulle d'excommunication (11 octobre 1520) des amis de Luther lui conseillèrent de s'adresser encore à Charles-Quint qui publierait un édit impérial interdisant d'excommunier qui que ce soit avant de l'avoir convaincu d'hérésie par le texte des Ecritures.

— Bah! répondait Luther, l'empereur n'est pas de taille à lutter contre Satan.

Au fait le réformateur apprenait par Erasme, qui recevait l'information des Pays-Bas, qu'il n'y avait nul espoir à fonder sur Charles-Quint; ce fut alors que Frère Martin accepta de se rencontrer avec Miltitz au couvent des antonins de Lichtenberg où il arriva à la tête d'un cortège de trente cavaliers, tandis que le chevalier de Miltitz n'en comptait que quatre en son escorte. Les deux compagnons, l'excommunié et l'agent du pape soupèrent ensemble, joyeusement, le verre en main, un verre qui se remplit et se vida plus d'une fois. Après boire, Miltitz obtint de Luther qu'il écrirait au pape.

La lettre du moine augustin au Souverain Pontife est des plus intéressantes. Frère Martin commence par déclarer au pape qu'il n'a jamais parlé personnellement de lui que dans les termes les meilleurs. Léon X jouit d'une trop bonne renommée pour que lui, Luther, ait jamais songé à y porter atteinte. Il faudrait pour cela qu'il oubliât l'apologue de la poutre dans l'œil.

Daignez, Saint Père, vous persuader que je ne vous souhaite que ce qu'il y a de meilleur au monde (das Allerbeste).

Je ne cherche querelle à personne, mais ne puis renier la parole de Dieu. Il est vrai que je m'en suis pris à la Cour de Rome, mais tu sais toi-même, Saint Père, qu'elle est pire que Sodome, Babylone et Gomorrhe, et qu'elle est incurable. Tu sais que, depuis nombre d'années, de Rome s'est répandue sur le monde une gangrène qui ruine les corps, les âmes, les biens : Rome donne le pire exemple du mal. L'Eglise de Rome, jadis considérée comme sainte entre toutes, n'est plus qu'une caverne de meurtriers et de pillards, plus criminelle que le plus criminel repaire de bandits. Et te voilà, Saint Père Léon, comme un mouton parmi les loups, Daniel dans la fosse aux lions. Que pourrais-tu contre tant de monstres sauvages? Aussi quelle est ma peine de te voir en une telle pagaille, toi qui aurais été digne de porter le trirègne en des temps meilleurs. Aussi à toi, Léon, le plus malheureux des hommes, du fond du cœur, je ne veux que du bien.

Luther continue en disant qu'il n'aurait rien écrit contre la Cour pontificale et l'aurait laissé croupir paisiblement en sa puanteur, si le Malin n'avait excité le docteur Eck, un orgueilleux, et ne l'avait poussé à ces controverses : par quoi a été mise au jour la vie païenne de la Cour romaine.

Miltitz, et le couvent des augustins ont pensé que tout s'arrangerait si Sa Sainteté, en harmonie avec sa bonté si justement appréciée, consentait à y mettre la main. Ainsi, Saint Père, étendu à tes pieds, je viens te prier de bâillonner tes flatteurs qui, tout en prônant la paix en sont les pires ennemis; mais que je ne sois pas mis en demeure de renier ma doctrine! Il ne saurait en être question.

Que Votre Sainteté daigne retirer à elle toutes ces disputes, pour les mettre à néant, puis ordonner paix et silence, cette paix dont je me sens assoiffé.

Et le ton s'élève :

Aussi, Saint Père, daigne ne pas écouter ceux qui te chantent si agréablement aux oreilles que tu n'es pas un homme

comme les autres, mais un composé de divinité et d'humanité, ce qui t'autoriserait à disposer de tout, à tout ordonner au gré de ton plaisir. Tu es au contraire le serviteur des serviteurs de Dieu, et dans des conditions plus périlleuses, plus misérables que tout autre sur terre. Oh! je dois paraître bien effronté d'oser venir faire la leçon à une telle Grandeur, dont un chacun doit humblement savourer les moindres leçons, à Toi, comme te le répètent en mots empoisonnés tes flatteurs, qui es juge des rois par-dessus les trônes, juge de tous les justiciers du monde; mais ce que j'en fais est par fidélité et devoir, par le devoir qui nous enjoint de nous préoccuper de notre prochain, sans nous soucier de dignité ou d'indignité, quand nous le voyons en danger. Ainsi sachant que Ta Sainteté est ballottée à Rome comme en pleine mer, une mer déchaînée, rugissante sur d'innombrables écueils, je n'ai pas considéré comme inopportun de mettre en oubli la majesté dont Tu es revêtu, pour accomplir un devoir que me dicte une amitié fraternelle.

En conclusion Luther offre au Souverain Pontife un petit livre qu'il vient d'écrire, tout de paix et d'espérance, où les idolâtres flatteurs et courtisans du pape pourront voir un échantillon des travaux dont il s'occuperait si on lui en laissait le loisir. « Ce n'est qu'un très petit livre à en considérer le nombre des feuillets, et cependant qui en comprendra le sens y trouvera la somme d'une vie chrétienne ». « Je suis pauvre, Saint Père, je n'ai pas grand'chose à t'offrir pour te témoigner mon dévouement; au fait, toi-même, de quoi aurais-tu besoin sinon d'être amélioré par le don qu'on te ferait de trésors spirituels? »

Le petit livre joint à la lettre et qui constituait le présent du moine augustin au Souverain Pontife en vue de l'améliorer était son libelle intitulé *De la liberté du chrétien* (*Tractatus de libertate christiana*), en allemand *Von der Freiheit eines Christenmenschen*.

Le 23 octobre 1520, Charles-Quint était couronné empereur à Aix-la-Chapelle; son autorité en Allemagne entrait en activité. Il fit convoquer le Reichstag pour le 1^{er} janvier

suisant. Le 17 novembre, Luther avait renouvelé son appel au concile général, officiellement, devant notaire.

En décembre les six mois de réflexion laissés à l'excommunié par la bulle pontificale étant expirés la sentence prononcée devenait à son tour effective. Luther était définitivement exclu de l'église catholique.

Événement qui fut fêté à Wittenberg. Le 10 décembre 1520, devant un grand concours de peuple, en présence des professeurs de l'Université, à la porte de l'Est sur les remparts de la ville, à l'ombre d'une grande croix vénérée des fidèles, les étudiants réunirent en un autodafé les livres de droit pontifical, les pamphlets anti-luthériens, pour les brûler avec la bulle d'excommunication, aux moqueries, huées, railleries de la foule. « Puisque tu as contristé le saint du Seigneur, disait Luther en jetant dans les flammes l'acte pontifical, que le feu du Seigneur te consume ! » Autour du bûcher les étudiants chantaient le *Te Deum*. De nos jours encore un chêne marque l'endroit où s'accomplit l'acte de défi suprême et qui marque une date, non seulement dans la vie de Luther, mais dans les annales de la religion.

L'excommunié écrivit à Staupitz qu'il avait encore hésité, tremblé avant de faire le dernier pas; mais que, dès après, il s'était senti rempli d'une joie telle qu'il n'en avait jamais éprouvé de plus vive.

Par contre à Liège, à Louvain, puis à Mayence, à Cologne les écrits de Luther étaient brûlés et Charles-Quint donna l'ordre d'en agir de même en ses États héréditaires.

Ainsi finit dans la vie de Luther ce qu'on a nommé « l'année de l'enivrement ». Le réformateur a trente-sept ans. Il se sent définitivement affranchi des contraintes dont les prescriptions religieuses l'avaient jusqu'alors ficelé, délivré d'une cause d'angoisses incessantes, de troubles et de remords. « Foi! foi! confiance! confiance! » crie-t-il tout joyeux, en écho de la révélation divine qui a éveillé son âme à une vie nouvelle, foi libératrice qui l'a délivré des terreurs infernales et par laquelle il espère en libérer le monde.

LA DIÈTE DE WORMS

LA bulle pontificale *Decet romanum pontificem...* prononçant l'entrée en activité de l'excommunication formulée contre Luther, fut scellée à Rome le 3 janvier 1521. Le clergé allemand ne se rendait pas compte de la gravité des événements. Aujourd'hui on en exprime de la surprise; mais il faut se mettre dans la situation et les idées de l'époque. Qui pouvait alors prévoir que la protestation d'un moine augustin changerait les destinées de l'Eglise, celles même de l'Europe? La bulle *Decet romanum...* ne parvint entre les mains du nonce en Allemagne, Aléandre, que le 10 février. Vers le milieu de janvier Luther publiait son *Assertio omnium articulorum*; bien loin de se rétracter, l'auteur y renouvelait ses affirmations concernant les quarante et une siennes propositions que la Cour de Rome avait condamnées. Le livre eut, presque simultanément, deux éditions, l'une en latin, l'autre en allemand. En la préface de l'édition allemande notre augustin se donne hardiment comme un prophète divin, et comme le seul de son temps « car Dieu ne suscite jamais qu'un prophète en une même époque ». Il affirme à nouveau, confirme, prononce d'une manière plus tranchante encore que par le passé, les points essentiels de sa doctrine : la justification par la foi seule, la négation du libre arbitre, tout s'opérant sur terre par la volonté de Dieu; la Bible enfin, ancien et nouveau Testament, unique source de la vérité religieuse.

Ce dernier point nul de ses contradicteurs ne le contestait; mais le réformateur parlait de la Bible comme lui l'entendait, ce qui revenait à dire que l'unique source de la vérité religieuse était la pensée de Luther. Inutile d'ajouter que ce n'était pas ainsi que Luther le comprenait : il était convaincu que sa pensée religieuse était celle de Dieu même, il lui semblait donc impossible que la Bible, telle qu'il la « voyait », ne fût pas la vérité. Cet état d'esprit évidemment, dans notre pensée moderne ruine tout le système luthérien, mais il fut pour la Réforme, à son origine, un élément de force et d'énergie incomparable.

Pendant la diète d'Empire (*Reichstag*) était réunie à Worms sous la présidence de l'Empereur. Elle avait à s'occuper de questions religieuses. Le 13 février, mercredi des Cendres, le nonce Aléandre y fit donner lecture du bref pontifical qui excommuniait définitivement Luther et prononça ensuite un discours qui dura trois heures. Il insistait sur ce point que Luther ressuscitait l'hérésie de Jean Huss, mais, contrairement à son opinion, la diète décida qu'elle entendrait le Frère augustin, afin que le pouvoir séculier, le pouvoir impérial, ne joignît pas son action à celle de l'autorité religieuse sans que l'accusé ait pu, devant lui, se justifier. « Luther, répondait Charles-Quint au représentant du Souverain Pontife, a déjà agi si fortement sur l'esprit du peuple allemand que son arrestation sans autre forme de procès, risquerait de provoquer, non seulement une agitation regrettable, mais jusqu'à des crimes et des émeutes ». Le réformateur, pressenti par l'Electeur de Saxe, disait de son côté :

— Si je ne puis me rendre à Worms en bonne santé, je m'y ferai transporter malade, car si l'empereur m'appelle, je ne doute pas que ce ne soit l'appel de Dieu.

Il était en proie à la plus vive agitation :

— Hercule n'eut à lutter que contre une seule hydre; je dois en abattre dix.

Son ami Spalatin qui, depuis l'éloignement de Staupitz, avait sur lui grande influence, ne parvenait pas à le calmer. Il répond à ses contradicteurs par des répliques violentes

et grossières. A son ami Pellican, qui veillait avec soin sur l'impression de ses livres à Bâle, il écrivait :

« Avec raison tu me conseilles de me montrer plus modéré. J'en sens moi-même le besoin; mais je ne suis pas maître de moi. Je ne sais quel esprit m'entraîne. Dans les moments où je me ressaisis je désire ne rien prendre en mauvaise part de personne; mais c'est eux qui me poussent avec une telle furie que je ne me garde plus suffisamment contre Satan. »

A Frédéric le Sage, il écrit en termes semblables; puis, le 1^{er} mars 1521 : « Mes adversaires me reprochent de me mettre en avant avec la prétention d'être seul à instruire le monde. C'est eux qui me font sortir du rang. Et s'il était vrai que je me portasse en avant de mon propre mouvement, encore seraient-ils sans excuse. Sont-ils bien certains que je ne sois pas poussé par Dieu? Qu'ils craignent de mépriser Dieu en me méprisant! » (*dass sie nicht Gott in mich verachten*).

Et plus loin : « Dans le cas même où je ne serais pas un prophète, je suis du moins certain que la parole de Dieu est en moi! »

Il n'est évidemment pas possible de discuter ni de parvenir à un accord quelconque avec un théologien tourné de cette façon-là.

Le 6 mars 1521, Luther reçut la citation de Charles-Quint à comparaître devant la diète à Worms. Il serait muni d'un sauf-conduit; un héraut d'armes serait désigné pour l'accompagner. Il convient de noter que la diète elle-même formulait bien des griefs contre la politique pontificale. Le duc Georges de Saxe, très hostile au réformateur, déclarait qu'on ne pouvait continuer de tolérer en Allemagne l'exploitation des bénéfices et revenus ecclésiastiques par la Cour de Rome, ni le trafic des indulgences, ni l'incessante immixtion de la Curie dans des affaires particulières au clergé allemand; cependant que le supérieur des augustins de Wittenberg retombait dans ses troubles de conscience, ses craintes, ses angoisses; puis, parvenant à se secouer un peu, les attribuait en bloc aux attaques de

Satan, et se décidait à se débarrasser des pratiques monacales qui lui avaient été si pénibles à supporter : il cesse de lire son bréviaire. « Par les lois mêmes de mon ordre et celles de la Cour de Rome, la bulle d'excommunication m'a dégagé de mes obligations monastiques; je continuerai cependant à demeurer dans mon couvent et à porter l'habit religieux. »

Au moment où il allait partir pour Worms, Spalatin fit parvenir à Luther la liste de celles de ses propositions qu'on lui demanderait de rétracter. « Sois bien assuré, lui répondit Luther, que je ne rétracterai rien du tout; car je vois à présent clairement qu'ils n'ont d'autre argument à m'opposer que la doctrine coutumière et les traditions de leur Eglise. »

Le réformateur se mit en route accompagné, non seulement du héraut impérial Gaspar Sturm dit *Allemagne* (Deutschland), mais d'un officier chargé par l'Electeur de Saxe de veiller sur sa personne. Il quitta Wittenberg le 2 avril 1521 (mardi de Pâques). L'Université avait mis à sa disposition une voiture attelée de trois chevaux. C'était une de ces petites voitures ouvertes nommées *Rollwägelein*, surmontées d'une manière de dais pour abriter du soleil et de la pluie. Le héraut d'armes chevauchait en avant dans sa tunique armoriée, décorée de l'aigle impériale. Luther était assis dans la voiture avec son dévoué collègue Amsdorf et un jeune étudiant, accompagné d'un Frère augustin conformément aux règles de l'ordre que le réformateur n'avait pas encore officiellement quitté. Le voyage fut triomphal. Le réformateur était accueilli par des acclamations dans les localités où il passait. A Erfurt il fit devant un auditoire, pressé dans l'église comme harengs en caque, un sermon sur la voie du salut que le Saint-Esprit lui avait révélée dans les circonstances que nous avons dites — le salut par la seule justification divine — après avoir déclaré en passant que le « dieu Aristote » était ennemi de Dieu.

Les galeries de l'église étaient surchargées. Tout à coup un terrible craquement : la foule, prise de panique, s'apprêtait, par les fenêtres, à sauter dans le cimetière dont l'église

était entourée; quand, d'une voix forte, Luther apostropha le diable, lui enjoignant de se tenir tranquille. Le calme se rétablit. « Ce fut le premier miracle, écrit un contemporain, accompli par cet homme de Dieu ». Cependant à Gotha le diable devait refaire des siennes en lançant une pierre du haut du pignon de l'église pendant que « l'homme de Dieu » prêchait; mais, comprenant sans doute la vanité de ses espiègleries, il n'insista pas. A Leipzig, à Naumburg les conseils de ville offrirent un vin d'honneur au champion des idées nouvelles; les poètes saluaient en lui le « messenger de la parole divine »; les dames lui baisaient les mains ou lui envoyaient du malvoisie.

Durant tout le trajet le réformateur souffrit cruellement des maux dont il était atteint : « C'est le diable, écrit-il à Spalatin, qui veut m'empêcher d'arriver à Worms ». Cependant le diable ne l'empêchait pas de faire bonne et joyeuse chère dans les auberges où il s'arrêtait, voire de charmer les assistants en faisant valoir son talent sur la harpe, tout en vidant chopine, « jouant comme un Orphée, écrit son adversaire Cochläus, un Orphée tondu et encapuchonné ». A Francfort, lui parvint encore une mise en garde de Spalatin qui lui rappelait le supplice de Jean Huss, brûlé vif en des circonstances semblables, nonobstant le sauf-conduit qui aurait dû le protéger.

Luther apprit en même temps que l'Empereur venait de publier un édit ordonnant de livrer au feu tous les livres qu'il avait écrits. « Continuerons-nous notre route? » demandait le héraut impérial. Luther n'hésitait pas. « J'irai à Worms, répond-il à Spalatin, dussé-je y trouver autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits! » Peu de temps avant sa mort il parlera encore de ces moments critiques de sa vie :

— J'étais sans peur ni crainte. Et je me demande si je suis encore aussi joyeux que je l'étais en ces circonstances.

Dans la matinée du 16 avril 1521, du haut de la tour cathédrale de Worms le guetteur, au son de sa trompe, annonçait l'entrée du réformateur. Une troupe de cent cavaliers lui faisait cortège. « A peine eut-il mis pied à terre,

écrit le nonce Aléandre, qu'il promena sur le peuple accouru ses yeux diaboliques ». Les bras levés il répétait :

— Dieu est avec moi!

Il était dans le froc noir des augustins; la taille nouée d'une ceinture de cuir. Ses yeux profonds brillaient d'un éclat surprenant. Son attitude était fière, assurée; ses adversaires disent « hautaine »; mais physiquement il paraissait épuisé, très maigre; ses traits contractés trahissaient ses angoisses, sa vie traversée de tant d'orages. Un prêtre s'approcha et baisa à trois reprises le bas de sa robe. Deux mille personnes l'accompagnèrent par la ville.

Le 17 avril le maréchal d'Empire vint quérir Luther à l'*Hôtellerie d'Allemagne* (Deutscher Hof) où il était descendu, pour le mener devant la diète réunie sous la présidence de Charles-Quint dans l'une des salles du palais épiscopal. Le réformateur était assisté d'un avocat. La foule, qui se bousculait dans les rues pour assister à son passage, était si grande qu'il lui fallut prendre des chemins détournés, passer par les jardins des chevaliers de Saint-Jean.

La diète assemblée comptait six Grands Electeurs, un archiduc, deux landgraves, cinq margraves, vingt-sept ducs, de nombreux comtes et hauts prélats, en tout deux cent dix têtes.

Luther eut pour accusateur l'official de l'archevêque de Trèves, Johann von Ecke — en réalité von der Ecken — qu'il ne faut pas confondre avec le théologien Johann Eck de qui il a été question plus haut.

Von Ecke commença par demander à l'accusé s'il se reconnaissait l'auteur des livres qu'on lui mettait sous les yeux et, dans l'affirmative, s'il était disposé à en rétracter une partie du contenu. Luther dit qu'il répondait affirmativement à la première des questions posées; quant à la seconde, qui concernait la foi et le salut des âmes, il demandait qu'on lui laissât un jour de réflexion.

Luther parla d'une voix faible, timide, mal assurée; il paraissait affaîsé, à peine ses voisins l'entendaient-ils.

Après que l'Empereur eut pris l'avis de ses conseillers, le délai d'un jour fut accordé.

L'impression que fit le réformateur en cette première séance fut réellement pitoyable.

— Et certes, disait Charles-Quint, ce ne sera pas encore celui-là qui fera de moi un hérétique.

Aléandre écrivait à Rome :

« Aux yeux des uns Luther est un fou, aux yeux des autres un possédé; mais d'aucuns le considèrent comme inspiré de Dieu ».

A l'issue de cette première comparution devant la diète d'Empire, quelques seigneurs vinrent trouver le moine augustin en son logis, pour le rassurer : qu'il ne craigne pas le sort de Jean Huss : ils étaient prêts à lui faire un rempart de leurs corps et de leurs armes; ils ne permettraient pas qu'il lui fût fait aucun mal. Dans la nuit ils firent afficher à l'Hôtel de Ville un placard avertissant les « romains » — partisans du pape — que quatre cents chevaliers étaient sous les armes, prêts à l'attaque avec six mille soldats.

Le soir, recueilli en sa chambre solitaire, Frère Martin adressa au ciel une prière dont il nous a conservé le texte :

« Dieu tout puissant! Dieu éternel! Voilà le monde et comment il s'entend à nous ouvrir la gueule! Combien menue la confiance des hommes en Dieu! Qu'ils ont tôt fait de retirer la main tendue et, tout bonnement, de courir la voie commune, la large avenue des enfers. Ils ne considèrent que pompe, puissance, éclat. Si je suivais, ce serait fait de moi; déjà la cloche en serait fondue et la sentence prononcée! Dieu, ô mon Dieu! assiste-moi contre la raison et la sagesse humaines. Car ce n'est pas de ma personne qu'il s'est agi jusqu'ici; qu'ai-je à faire à ces grands Messieurs?... M'entends-tu, ô mon Dieu? es-tu mort? Non, tu ne peux mourir. M'as-tu élu pour cette tâche? je te le demande et j'en suis certain! Que Dieu agisse donc, car pour moi je n'aurais jamais songé à me dresser contre si grands personnages... Viens, viens, ô mon Dieu! je suis prêt, prêt à y laisser ma vie avec la tendre patience d'un agneau. Ma cause est juste, elle est la tienne. Oncques ne me séparerai de toi, de toute éternité. C'est décidé et en ton nom. Le monde doit me laisser libre en ma conscience; mon

corps — ton œuvre — dût-il en tomber en morceaux. L'âme est tienne, elle s'accroche à toi et pour l'éternité. Dieu, à mon secours! Amen. »

La seconde séance s'ouvrit donc le jeudi 18 avril sur les six heures du soir dans la grande salle du palais épiscopal. La salle était éclairée par des torches qui répandaient autant de fumée que de lumière et, dans cette salle bondée, rendront la chaleur suffocante. L'official de Trèves demanda à Frère Martin si, après réflexion, il était décidé à se rétracter. Le réformateur répondit par un discours demeuré célèbre. Il paraissait aux membres de la diète un tout autre homme que la veille; son ton était ferme, décidé. Il ne parlait pas d'une voix forte, mais claire et bien timbrée. La nombreuse assistance l'entendait distinctement.

Voici, en résumé, les passages essentiels de la harangue :

Très sérénissime et puissant empereur, princes et gracieux seigneurs.

Veillez m'écouter avec bienveillance; que si, par inexpérience, je ne donne pas régulièrement à l'un ou à l'autre les titres qui conviennent, daignez m'en excuser. Je n'ai jamais cherché que l'honneur de Dieu et la claire instruction des croyants en Jésus-Christ. Mes livres ne sont pas tous de même sorte. Dans les uns j'ai traité de la foi et des mœurs si simplement et conformément à l'Évangile que mes contradicteurs eux-mêmes en avouent l'utilité. Dans une seconde catégorie, j'attaque la papauté et ses doctrines dans la mesure où elles saccagent la Chrétienté. Nul ne peut nier que, par nombre d'ordonnances et propositions doctrinales, la conscience chrétienne n'ait été lamentablement martyrisée, tyrannisée et plus particulièrement au sein du peuple allemand. Que si je reniais ces écrits, j'ouvrirais non seulement les fenêtres, mais les portes à ces pratiques antichrétiennes et cela sous l'autorité même de l'empereur. Enfin une troisième catégorie de mes livres sont dirigés contre des personnalités déterminées qui m'ont attaqué en s'efforçant de ruiner la doctrine divine que j'enseigne. A ces ouvrages je ferais moi-même le reproche

d'être plus violents qu'il ne conviendrait; mais ces livres mêmes je ne puis les désavouer car, en le faisant, je risquerais de renforcer la tyrannie et l'impiété. Je ne suis cependant qu'un homme. Je ne puis défendre mes modestes écrits plus obstinément que le Christ n'a défendu sa propre parole. Quand il fut souffleté par l'officier du grand-prêtre, il lui dit :

— Ai-je mal parlé? faites-le moi voir.

Combien à plus forte raison l'infime et faillible créature que je suis doit-elle admettre que ses erreurs lui soient démontrées. Qu'on me présente une réfutation fondée sur les prophètes ou sur l'Évangile, je me rétracterai aussitôt et j'jetterai moi-même mes livres au feu.

Certes j'ai réfléchi sur le danger des querelles et insubordinations que mon enseignement peut faire naître; mais le Seigneur n'a-t-il pas dit :

— Je suis venu armé d'une épée, émouvoir l'homme contre son père, la fille contre sa mère?

Considérons combien Dieu est terrible en ses décrets; craignons, en notre désir de rétablir la tranquillité au mépris de la parole divine, d'ouvrir les écluses à des maux affreux. Craignons pour notre jeune et noble empereur. Voyez Pharaon et les rois d'Israël qui se sont préparé les plus grands maux précisément en cherchant à pacifier ainsi leur empire. Et si je m'exprime comme je le fais, ce n'est pas dans la pensée de faire la leçon à des têtes aussi augustes, mais parce que j'ai le devoir de servir mon Allemagne. Dans ce sentiment je me recommande à Votre très Sérénissime Majesté et à vos Seigneuries en les priant humblement de ne pas laisser mes adversaires me ruiner à vos yeux dans mon honneur et me faire tomber en votre disgrâce.

Il est une tradition d'après laquelle à la fin de son discours Luther aurait ajouté :

« Je ne puis parler autrement, me voici! Dieu m'aide! »

Tradition incertaine. Aussi bien la finale « Dieu m'aide! » était-elle en ce temps d'un usage fréquent en Allemagne pour clore un discours.

Après avoir d'abord parlé en allemand, l'orateur dut

repandre, pour l'empereur Charles, sa harangue en latin. Luther parlait debout, dans l'embrasement d'une fenetre, expose aux courants d'air, dans une salle surchauffee. La sueur lui coulait du front : figure maigre, bleme, d'aspect miserable en sa noire robe de moine augustin entoure de seigneurs bien vetus, bien nourris, gras et roses, couverts de brillants atours.

— Comme il doit avoir soif! murmurait le duc Eric de Brunswick, fervent catholique, qui lui fera porter a son auberge une cruche de la meilleure biere d'Einsbeck, avec canette et gobelet d'argent.

Quand le docteur Martin eut termine son discours von der Ecke, charge de la reponse, lui demanda de declarer formellement s'il estimait que les conciles pussent errer en leurs decisions.

— Le concile de Constance, repondit Luther a pris des decisions contraires aux textes les plus clairs de l'Ecriture.

— Vous ne pourriez le demontrer.

— Certes et sur de nombreux points.

Mais Charles-Quint en avait assez; le jour finissait. La seance fut levee et l'assemblee se dispersa dans une vive agitation, un tumulte anime des cris les plus divers.

Sortant du palais, aux yeux de la foule nombreuse, Frere Martin battit l'air de ses mains, les doigts ecartes, a la facon des lansquenets d'Allemagne pour marquer la reussite d'un heureux coup de main. Il criaient triomphant :

— Voilà qui est fait! Voilà qui est fait!

Les Allemands l'acclamaient, mais les nombreux Espagnols de la suite de Charles-Quint faisaient entendre sifflets et huées. Luther s'eloigna entre deux gardes qui lui avaient ete donnes pour le proteger, ce qui fit croire a grand nombre qu'il etait arrete.

Arrive en son auberge, il repeta sa manifestation. Il dit devant Spalatin :

— Si j'avais cent tetes, je prefererais me les laisser couper l'une apres l'autre, plutot que de me retracter sur un seul point.

Et il se mit a boire chopine.

L'Electeur Frédéric avait fait venir Spalatin dès après la séance :

— Notre Père le docteur Martin a fort bien parlé devant l'Empereur, les princes et les Etats allemands; mais, à mon goût, il s'est montré trop hardi.

L'Electeur paraissait inquiet, agité.

Quant à Charles-Quint, il considérait l'incident comme clos. Dès le lendemain matin (19 avril 1521) il faisait porter aux princes d'Empire une déclaration qu'il avait rédigée de ses propres mains en français : « Héritier des empereurs chrétiens d'une part (Allemagne) et des rois catholiques de l'autre (Espagne) il était résolu à maintenir en son intégrité la foi ancestrale. Déjà on n'avait montré que trop de longanimité. A l'expiration de son sauf-conduit, Luther serait ramené à Wittenberg et l'on procéderait contre lui comme contre un hérétique déclaré. Sur l'intervention de quelques membres de la diète, Charles-Quint consentit cependant à patienter quelques jours encore pendant lesquels une dernière tentative serait faite auprès du moine révolté. Au logis du réformateur les visites se succédaient et des plus diverses. Guillaume de Brunswick, le landgrave de Hesse. Celui-ci lui adressa un questionnaire concernant un passage de sa *Captivité de Babylone* relatif au mariage. En le quittant le landgrave lui serra la main :

— Si vous avez raison, maître docteur, que Dieu vous soit en aide!

Pour répondre aux intentions de l'empereur plusieurs hautes personnalités, des dignitaires de l'Eglise vinrent discuter avec Luther s'efforçant de le fléchir, notamment les évêques d'Augsbourg et de Brandebourg, le duc Georges de Saxe, plusieurs humanistes, juristes, théologiens en renom, Cochläus, Peutingier. Luther demeurait inébranlable.

Parmi ses amis eux-mêmes il en était qui lui conseillaient de s'en remettre à la décision de l'Empereur assisté de quelques juges impartiaux :

— Maudit est l'homme, répondit docteur Martin, qui s'en rapporte au jugement des hommes.

Luther refusait même de s'en remettre aux décisions d'un concile, répétant obstinément :

— Je ne puis m'écarter de l'Écriture sainte.

Comme l'archevêque de Trèves lui disait :

— Tracez vous-même la voie sur laquelle l'affaire pourrait cheminer vers son apaisement,

Luther, reprenant la parole de Gamaliel dans les *Actes des Apôtres* :

— Si mon affaire n'est pas de Dieu, elle tombera d'elle-même d'ici deux ou trois ans; si elle est de Dieu rien ne pourra la briser.

Cochläus, doyen de la fondation Notre-Dame à Francfort, le pressait dans les termes plus affectueux; il parlait avec chaleur, avec émotion; Luther qui l'écoutait, versait des larmes; enfin Cochläus lui demanda :

— Vous avez donc reçu une révélation d'en haut.

— Oui.

L'Electeur Frédéric s'était, durant ces tractations, tenu sur une réserve prudente :

— Le docteur Martin, répétait-il, est trop fort pour moi.

Le jeudi 25 avril, sur les six heures du soir, von der Ecke et l'un des secrétaires impériaux vinrent annoncer à Luther que tous efforts de conciliation étant demeurés vains, l'empereur lui accordait vingt et un jours pour se rendre où il jugerait bon, après quoi on aviserait à prendre contre lui les mesures requises.

XIII

A LA WARTBURG

(1521, 26 avril-1522, 5 mars).

LE 26 avril 1521, sur les dix heures du matin, Luther quittait Worms en voiture, suivi des mêmes compagnons qui étaient venus avec lui. Aux portes de la ville il trouva une vingtaine de cavaliers qui lui firent escorte jusqu'à Oppenheim. Les lettres de sauvegarde délivrées au nom de l'Empereur lui interdisaient de prêcher en route, mais Frère Martin n'en eut cure : l'apôtre Paul n'avait-il pas déclaré qu'il prêcherait contre un ange même, si un ange enseignait un évangile différent de celui du Christ. De Francfort, le 28 avril, il écrivait au peintre Cranach qui lui demandait ce qui s'était passé à Worms :

« Ce qui s'est passé à Worms? Ce qui suit, rien de plus :

— Ces livres sont-ils de toi?

— Oui.

— Veux-tu en rétracter le contenu?

— Non.

— Eh bien, va-t'en! »

Il ajoutait : « Quels aveugles nous sommes, nous autres Allemands de nous laisser si lamentablement berner et tourner en bourriques par les ultramontains (Italiens)! »

Le 1^{er} mai Luther prêchait à Eisenach, puis il se sépara de plusieurs de ses compagnons et poursuivit son chemin. Ceux qui demeurèrent étaient montés avec lui en deux voitures. Le 3, mai on arriva à Möhra où docteur Martin

fut l'hôte d'un oncle paternel nommé Heinz. Le même jour il prêcha en plein air. Le 4 mai, accompagné de son fidèle Amsdorf, Luther se dirigeait sur Gotha; il avait dépassé Waltershausen, quand, à la brune, une troupe de cavaliers fondirent sur sa voiture braquant leurs fusils sur le cocher avec ordre d'arrêter sur-le-champ. Amsdorf et Luther firent mine de se défendre. Le Frère augustin, qui avait accompagné son supérieur, prit la fuite. Les cavaliers s'enfoncèrent dans la profondeur des bois emmenant Luther qui marchait à pied entre eux. Quand on fut hors de vue, Luther monta à son tour à cheval. A onze heures du soir le réformateur se trouvait entre les hautes murailles de la Wartburg, robuste castel féodal qui appartenait à l'Electeur de Saxe. Ce dernier avait imaginé ce moyen de mettre son protégé à l'abri des foudres impériales. L'affaire s'était couverte d'un secret si rigoureux que l'Electeur Frédéric avait tenu à ignorer lui-même où Frère Martin serait conduit, en laissant le choix à ses conseillers intimes, sans doute pour que interrogé :

— Ne savez-vous pas où se trouve le docteur Martin? il pût répondre en conscience :

— Je n'en sais rien.

Amsdorf avait été dans le secret de l'entreprise.

Aujourd'hui encore on croit pouvoir indiquer avec précision l'endroit où le réformateur fut enlevé : juxte une fontaine et un vieux tronc de hêtre que la foudre a frappé.

Arrivé à la Wartburg, Luther fut dépouillé de son habit de religieux et costumé en chevalier avec ordre de laisser croître sa barbe et ses cheveux de manière à faire disparaître sa tonsure. A la Wartburg il allait passer pour un jeune hobereau de bonne souche, le chevalier Georges, *junker Georg*. Le 14 mai il écrira à Spalatin : « Tu ne me reconnaîtrais pas sans peine car moi-même je ne me reconnais plus. »

La Wartburg se dressait au nord-ouest de la forêt de Thuringe, dominant la petite ville d'Eisenach. La construction en remontait au début du XII^e siècle. Elle avait longtemps servi de résidence aux landgraves de Thuringe;

sainte Elisabeth de Hongrie y avait demeuré. Quand Luther y fut amené, les bâtiments, longtemps négligés, étaient en mauvais état : impression de tristesse et de délabrement. On y montre de nos jours la chambre que le réformateur y aurait occupée et où il réalisa l'œuvre qui fait son plus solide titre de gloire : sa traduction en allemand du Nouveau Testament.

En sa chambrette de la Wartburg Luther vit seul. De jeunes pages viennent lui apporter à manger deux fois par jour. Il écrit à Spalatin : « Je n'ai obtenu qu'avec peine de t'envoyer cette lettre tant on a peur que ma retraite ne se découvre. » Le réformateur a beau loisir de méditer à son aise, affranchi de toute obligation, mondaine ou autre. Il vit seul, tout seul ; mais aussitôt ses angoisses, ses troubles de conscience, ses terreurs et... le diable reparait.

Luther souffrait de ce que les médecins nomment la *claustrophobie*, terreur de la solitude. « Dès son enfance, dirait-il sur la fin de sa vie, j'étais pris d'angoisse quand je me trouvais seul. Salomon et saint Paul ont également flétri la solitude qui engendre la tristesse. La mélancolie est œuvre de Satan, prompt à en profiter pour vous faire souffrir. »

Il dira en ses *Propos de table* (26 juin 1534) :

« La joie qu'on trouve dans le commerce de gens honnêtes et pieux plaît au Seigneur... Montez à cheval, allez à la chasse avec des amis, amusez-vous avec eux : solitude et mélancolie sont du poison ; c'est la mort de l'homme, en sa jeunesse surtout ». Il disait à son disciple Schlaginhaufen, un de ceux qui ont pieusement recueilli ses *Propos de table* : « Ne restez jamais seul ; vous êtes trop faible pour lutter contre Satan ; le Christ lui-même fuyait la solitude.

Une autre fois : « Dans une tête mélancolique le diable prend son bain ». — « Gerson a bien dit : Dans la solitude le diable nous pourchasse comme un mouton égaré ». « Pour moi je préférerais aller m'entretenir avec Jean, mon porcher, et ses cochons, que de demeurer seul ».

Accès de mélancolie — *spleen* disons-nous aujourd'hui — auxquels Luther était sujet avec une fréquence, et une intensité qui font pitié.

Et ses doutes sur la légitimité de son œuvre reviennent le percer de leurs traits cruels. « Mon cœur frémissait; je me disais : Es-tu donc seul à avoir le sens droit? En dehors de toi le monde entier serait dans l'erreur? Tant de siècles n'auraient progressé que sur la mauvaise route! Et si c'était toi qui te trompais, entraînant avec toi tant d'âmes dans l'abîme de la damnation éternelle! » Et dans ces pensées, dit-il encore, « souvent mon cœur gigottait en se tortillant, *hat oft gezappelt* ». Puis « j'avais d'horribles visions; de hideux fantômes se dressaient devant moi ». — « Parce qu'il était dans l'isolement, dira son ami le médecin Ratzeberger, il lui venait beaucoup de trouble par les fantômes et les lutins ». « Hallucinations délirantes » noterait un aliéniste.

Frère Martin se plaint de ne plus pouvoir travailler, ni étudier, ni écrire, ni même prier, tourmenté qu'il est par les tentations de la chair et par ses maux physiques. Il lui devient impossible de dormir. Ses amis ne prient pas pour lui comme ils le devraient. Il est la proie d'une légion de démons et ceux-ci, pour le tracasser, recourent aux formes et aux moyens les plus divers.

Le réformateur racontera à ses amis : « En 1521, quand j'étais à la Wartburg, on m'avait acheté un sac de noisettes dont je mangeais de temps à autre et que j'avais renfermé dans un bahut. Un soir que je venais de me coucher, voilà le diable qui se met à mes noisettes, qui les secoue, les jette contre les solives de la chambre et fait un vacarme d'enfer autour de mon lit. Je ne dis pas un mot et je commençais à m'endormir; mais voilà tout à coup un grand fracas dans l'escalier comme si l'on y faisait dégringoler des tonneaux par douzaines. Je savais pourtant très bien que l'accès à l'escalier était fermé par des chaînes et des verrous et que personne ne pouvait y monter. Cependant les tonneaux continuaient de rouler. Je me suis levé et suis allé dans l'escalier voir ce qui se passait. Tout était clos; alors je dis :

— C'est toi? Eh bien, vas-y donc!

« Et je me suis recommandé au Christ, notre Seigneur ».

Un autre soir le démon le devança en son lit sous forme

d'un grand chien noir. On n'en connaissait pas de pareil au château. Après avoir récité sur lui un verset des psaumes, Frère Martin eut le courage de le saisir par la peau de la nuque et de le jeter par la fenêtre. Le chien noir, qui paraît tout de même avoir été un assez bon diable, se laissa faire sagement. On ne le revit plus.

On montre encore à la Wartburg la trace d'une tache d'encre que Luther aurait faite au mur en lançant son encrier à la tête du démon; du moins la tache a été renouvelée, la dévotion des pèlerins ne cessant d'en arracher des parcelles en manière de reliques. De pareilles traces à la muraille laissées par les encriers que Luther lançait contre Satan, se retrouvent au couvent de Wittenberg et au château de Cobourg. Il semblerait que le réformateur ne pût demeurer en un lieu quelconque sans engager contre le Malin des batailles à coups d'encrier.

A la Wartburg, une mélancolie infinie, insurmontable s'emparait de lui. Contre elle tous remèdes demeuraient impuissants. « Que je préférerais, disait-il, être brûlé vif pour la parole du Sauveur, plutôt que de pourrir ainsi vivant ». Il songe à quitter son asile pour se rendre à Erfurt où le corps universitaire lui est favorable; en dépit du mauvais vouloir impérial, il y enseignera publiquement; mais la peste, qui éclate à Erfurt, rend irréalisable son projet.

On imagine l'émotion que répandit sur l'Allemagne la disparition du réformateur. On en trouve un émouvant témoignage dans le *Journal (Tagebuch)* de Luther. Les hypothèses les plus diverses, parfois les plus invraisemblables se donnaient libre cours. Le nonce Aléandre, avisé entre tous, mandait à Rome que le « renard Saxon » (Frédéric-le-Sage) avait dû cacher Luther en l'un des lieux de retraite dont il disposait. On parlait aussi du château de Sickingen proche la frontière française.

A la Wartburg junker Georg était tenu en charte honorable. Il ne sortait que l'épée au côté, chaîne d'or au cou, suivi d'un jeune page attaché à son service. On lui enseignait les façons, les attitudes d'un vrai chevalier, la manière

dont il devait porter l'épée et se passer la main dans la barbe.

Le chant des oiseaux le distrait en sa solitude. Sa chambre, au haut des tours, voisinait aux cimes de la forêt. Le reclus date ses lettres : « De la région aux oiseaux ». « Autour de moi, écrit-il, ils chantent si gentiment; perchés sur les hautes branches ils louent le Seigneur de toutes leurs petites forces, jour et nuit. »

La chambre où vivait le rénovateur était une cellule très simple où l'on accédait par un étroit escalier. De la fenêtre la vue s'étendait sur un océan de verdure mouvante, bruisante. Le prophète solitaire restait des heures appuyé au rebord de la fenêtre à contempler l'étendue du paysage en sa robuste splendeur.

Luther allait par les bois à la cueillette des fraises; parfois à la chasse, mais pour donner le change sur sa personnalité, plutôt que par goût. Suivi de son jeune page il se promenait à cheval dans les environs; puis il se retrouvait dans la solitude de sa chambre nue, et ses angoisses, les attaques du démon reprenaient, âpres, lancinantes, d'une cruauté aiguë.

Et Luther à la Wartburg souffrait physiquement et en raison même de l'excellence et abondance des repas qui lui étaient servis. « Du matin au soir, écrit-il à Spalatin, je suis dans l'inaction, tout alourdi à force de manger et de boire. » Luther souffrait d'artério-sclérose et de constipation. Il décrit son mal en termes d'une précision parfaite, mais d'un réalisme qui en rend la reproduction difficile. Et les souffrances morales! Il mande à Melanchton, l'ami fidèle (13 juillet 1521) :

« Ta lettre m'a déplu, d'abord parce que je vois que tu portes ta croix avec impatience, que tu cèdes trop à l'affection, que tu es tendre selon ta coutume : ensuite parce que tu m'élèves trop haut... L'opinion que tu as de moi me confond et me déchire, quand je me vois insensible et endurci, assis, fainéant dans l'oisiveté. Douleur! rarement en prière, ne poussant pas un gémissement sur le sort misérable de l'Eglise de Dieu. Que dis-je! ma chair indomptée me brûle

d'un feu dévorant. En somme, moi qui ne devrais n'être que la proie de l'esprit, je me consume par la chair, la luxure, la paresse, l'oisiveté, la somnolence. Vous ne priez donc plus pour le pauvre docteur Martin, que Dieu se détourne de lui? C'est donc à toi de prendre ma place, toi que Dieu a mieux doué et qui lui es plus agréable ».

Cette supériorité que Luther reconnaissait à Melancthon sur lui-même s'exprime d'un sentiment sincère. Il y revient souvent.

Plus tard en ses *Propos de table* (n° 80) le réformateur dira encore : « Les petites choses et qui me touchent m'émeuvent beaucoup; les grandes me laissent indifférent. Je me dis : Bah! tu n'y peux rien! Melancthon au contraire s'émeut des graves questions qui concernent l'Etat, la nation, la religion. Et moi, seuls les faits d'ordre privé me pressent. Que les natures sont donc différentes! »

Ne pensons pas que ce fût égoïsme; Luther n'était certainement pas égoïste, c'était personnalité. La personnalité du réformateur était si forte qu'elle lui prenait sa pensée tout entière, d'où cette impuissance, que nous avons signalée, d'admettre, ne fût-ce que la possibilité d'autres idées et d'autres sentiments que les siens.

Luther apprend qu'à Wittenberg les ecclésiastiques réformés osent prendre femme. « Bon Dieu! écrit-il à Spalatin va-t-on se mettre à marier les moines à présent! Quant à moi, jamais! Garde-toi de la femme, pour ne pas tomber dans les tribulations de la chair! » Et combien le malheureux en souffrait.

Puis il se remet au travail. Avec ardeur il s'acharne à l'étude du grec et de l'hébreu, pour être à même de mieux comprendre l'évangile et la Bible.

De sa retraite ignorée, Luther étonne le monde par l'importance et l'abondance de ses publications. Il écrit sur la confession, sur les vœux monastiques, sur ce qu'il nomme les « messes privées », c'est-à-dire sur les messes dites à l'intention d'un particulier; il n'admettait la messe qu'en cérémonie commune à l'ensemble des fidèles. L'archevêque de Mayence ayant voulu reprendre le trafic des indulgences,

Luther publie contre lui une lettre d'une belle éloquence et violente qui le fait stopper. Voici enfin le chef-d'œuvre du réformateur, sa glorieuse traduction allemande des livres saints.

Bien que la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament n'ait pas été négligée en ce temps comme Luther l'a prétendu et comme parfois on le répète de nos jours, il est du moins certain qu'elle était souvent sacrifiée aux livres de piété pratique les plus divers.

En son *Histoire de France* Sismondi rapporte les propos d'un moine français qui aurait dit en chaire :

« On a trouvé une nouvelle langue qu'on appelle *grecque*; il faut s'en garder avec soin : cette langue enfante l'hérésie. Je vois entre les mains d'un grand nombre de personnes un livre écrit en cette langue, on le nomme le *Nouveau Testament*; c'est un livre plein de ronces et de vipères. Quant à la langue hébraïque (Ancien Testament), ceux qui l'apprennent deviennent des juifs. »

Les propos en question ont sans doute été reproduits avec exagération; mais le fond ne doit pas nous surprendre. Le développement du christianisme, depuis les premiers siècles, s'était fait par le génie des grands peuples occidentaux, les Italiens et les Français en particulier. En prenant la Bible pour base ils en avaient, de génération en génération, interprété l'esprit, ils l'avaient élargi, même transformé en plus d'un point au désir de leur caractère national, de leurs aspirations, de leur civilisation. Et quand on pense à ce que ces deux peuples ont été du XI^e au XV^e siècle on ne peut que s'incliner devant leur œuvre avec une respectueuse admiration. Il est bien certain que l'Ancien Testament, la Bible proprement dite, est remplie de faits, de sentences, de préceptes de nature à heurter les conceptions religieuses et morales qui s'étaient généralement et progressivement formées. C'est ce que Renan a si bien compris et exprimé. Dans l'Évangile lui-même, pris en ses détails et à la lettre, plus d'un point ne cadrerait plus avec les bases morales de la civilisation occidentale à la veille de la Renaissance; mais dans la lutte entreprise contre les doc-

trines pontificales, contre ce qu'il nommait le « papisme », Luther voulait ramener la foi à ses origines et l'y maintenir rigoureusement. Il voulait aussi que le peuple allemand pût, et dans ses éléments les plus humbles, s'abreuver à la source, source divine, de toute vérité. Ce fut ainsi qu'il fut amené à son œuvre. « Les grandes pensées viennent du cœur », enseignait Vauvenargues; du cœur sont venus le beau projet de Luther et la manière dont il l'a réalisé.

La Bible allemande du solitaire de la Wartburg deviendra pour l'Allemagne le livre national; le livre où, pour la première fois, elle s'affirmera dans son unité. Combien il est intéressant de noter que Jean Huss réalisa en tchèque une œuvre analogue et Calvin, avec son *Institution chrétienne*, en langue française. Comment se fait-il que ces trois grands réformateurs — hérétiques, si l'on veut, — aient réalisé de la sorte une action de caractère semblable chacun dans son pays et dans un domaine étranger à leur activité religieuse?

Luther était à la Wartburg quand, le dimanche 26 mai, à Worms, Charles-Quint publiait l'édit qui mettait le réformateur au ban de l'Empire. Frère Martin y était déclaré un hérétique endurci, dont les doctrines étaient de nature à pousser le peuple à la révolte et aux violences. Aussi, dans toute l'étendue de l'Empire, nul ne devait-il lui donner asile, à boire ni à manger; quiconque parviendrait à s'emparer de lui était tenu de le livrer à l'Empereur. Dans les Pays-Bas, placés sous l'autorité de Charles-Quint, plusieurs de ses partisans étaient incarcérés, menacés du bûcher, contraints de se rétracter. A Rome une collection de ses ouvrages étaient livrés au feu, devant une statue en bois qui le représentait. Le pape, en la bulle de condamnation dite *la Cène divine (Bulla cœnae Domini)*, ajoutait le nom de Luther à ceux de Wicliff et de Jean Huss en une commune flétrissure. Tout aussitôt Luther fit paraître une réponse dans le style qui lui deviendra coutumier. Le pape y est représenté comme un goinfre, un ivrogne qui d'une gueule avinée crache, en un lamentable latin de cuisine, jurons et injures. Le duc Georges de Saxe, fidèle à l'Eglise, était traité de pourceau.

Aussi bien le solitaire de la Wartburg s'affermissait-il en ses décisions par les échos qui lui parvenaient du dehors. Dans les diverses parties de l'Empire se débitait son portrait où l'on voyait une colombe, emblème du Saint-Esprit, planer au-dessus de sa tête qu'elle auréolait de lumière. Chansons, satires, libelles et caricatures contre les personnes d'Eglise restées fidèles au culte romain, se multipliaient. A Wittenberg un Frère antonin qui allait, de coutume, quêter des aumônes pour son ordre, était insulté par les étudiants. Du haut de la chaire les saints vénérés par l'Eglise catholique étaient tournés en dérision; on essayait de salir jusqu'à la chasteté, l'âme exquise d'un François d'Assise, et la foule réunie dans l'église accueillait ces ordures par des applaudissements.

Pendant à Rome, le 1^{er} décembre 1521, s'éteignait le fastueux Léon X; il devait avoir pour successeur le doux, pieux et savant Adrien VI, qui avait été précepteur de Charles-Quint. La différence entre les deux pontificats serait extrême; mais le mouvement luthérien continuerait de suivre son cours, nonobstant les efforts du nouveau pape pour arrêter les progrès de la secte nouvelle en introduisant en Allemagne un sincère essai de réforme des abus ecclésiastiques.

Aussi bien les conséquences du terrible coup de bélier donné dans les usages, les pratiques et une doctrine séculaires ne devaient-elles pas tarder à se faire sentir. La doctrine romaine, assurait Luther, était contraire à la vérité, la seule vraie était la sienne; mais quel motif de le suivre, lui, plutôt que les conciles et les Pères de l'Eglise? Aussi de toute part, dans les contrées où les idées de la Réforme s'étaient répandues, voyait-on les gens se mettre à discuter théologie, sur la place publique, aux foires et marchés, dans les auberges, aux péristyles des universités. Qui ne s'en mêlait pas? hommes et femmes, vieux et jeunes, bourgeois et étudiants : un cordonnier s'installait Père de l'Eglise. Et voici que d'autres prophètes, et qui se déclaraient, eux aussi, inspirés de l'Esprit saint, s'épanouissaient comme fleurs d'avril. L'agitation grandissait. Un

moine augustin, comme Luther, célébrait à Wittenberg une messe nouvelle, réduite à la Cène : profanation! et Melancton, l'*alter ego* du reclus de la Wartburg, suivait ses prédications. Carlstadt, le compagnon, voire le chef de file de Frère Martin à la disputation d'Augsbourg, appuyé d'un nombreux groupe d'adhérents, reprend ses doctrines en les accentuant. Il déploie le premier une théorie, où, cette fois, ce sera Luther qui le suivra : ce n'est pas aux autorités ecclésiastiques, mais au pouvoir séculier, princes, ducs, comtes, margraves, qu'il appartient de diriger une réforme religieuse. Il demandait à l'Electeur Frédéric d'interdire rigoureusement le sacrifice de la messe dans toute l'étendue de ses Etats.

Enveloppé du silence de la Wartburg, Luther commençait à estimer que, sur certain terrain tout au moins, il avait trop de succès. Il importait d'y mettre ordre et au plus tôt. Le 3 décembre au matin, revêtant son costume de hobereau saxon, il s'échappa de son vieux castel avec l'intention de se rendre aussi rapidement que possible à Wittenberg. A Leipzig il s'arrêta en une auberge pour y passer la nuit. Interrogé dans la suite devant les tribunaux où il sera traduit pour avoir donné asile à un *banni*, l'aubergiste donnera la description du voyageur : « Sur les midi un gentilhomme se présenta vêtu d'un costume de cavalier couleur grise, suivi d'un valet. Il portait la barbe et sous son chapeau, à la mode du jour, une petite calotte rouge. Cette calotte il ne voulut pas l'enlever mais l'enfonça profondément sur sa tête. Je ne pourrais dire, de propre science si c'était Luther; mais une femme de passage, qui assurait fort bien le connaître, affirmait que c'était lui. »

Arrivé à Wittenberg, Luther se rendit chez Melancton. Sa grande barbe amusait ses amis, lui donnant, disaient-ils, l'air d'un parfait cavalier. Lucas Cranach, qu'on avait mandé en hâte, le vint peindre sous cet accoutrement.

Luther resta absent de la Wartburg une huitaine.

Le jour même où il avait quitté sa retraite, des désordres assez graves avaient éclaté à Wittenberg. De l'église

paroissiale, où ils avaient voulu dire la messe, des prêtres furent chassés violemment par une bande d'étudiants; le couvent des Cordeliers était en butte à de si alarmantes menaces que le Magistrat dut lui donner une garde armée; les fenêtres de la collégiale furent enfoncées à coups de pierre.

Luther disait que ces désordres le chagrinaient; puis, haussant les épaules :

— Que voulez-vous, qui sème le vent récolte la tem-pête.

Mais qui avait semé le vent?

Aussi dès son retour à la Wartburg Luther rédige-t-il sa *Fidèle admonestation à tous les chrétiens de s'abstenir de toute émeute et soulèvement* (Eine treue Vermahnung zu allen Christen, sich zu verhüten vor Aufruhr und Empörung). Il ne veut d'aucune réforme par agitation populaire; toutes réformes doivent être réalisées par la seule autorité établie. Le peuple en son insubordination est aveugle. Les actes de violence qui viennent d'être commis sont d'inspiration diabolique. « Combien n'ai-je pas, par ma seule parole, brisé de puissance entre les mains des papes, évêques, curés et moines, jusqu'en celles des empereurs, rois et princes? Ne donnez plus d'argent pour des bulles, des cierges, des cloches et le reste; mais tenez-vous à une vie chrétienne faite d'amour et de foi. Prenons patience : tout le fourbi romain, papes, cardinaux, curés, moines, messes, bulles et ordonnances pontificales s'en ira en fumée. Le diable voudrait entraver le cours de la vérité par émeutes et violences. Restons sages, remercions Dieu pour sa sainte parole et, pour une insurrection spirituelle, gardons-nous la bouche pure et fraîche. »

L'activité des Carlstadt et autres prédicateurs, notamment celle des *prophètes* de Zwickau, Nicolas Storch et Max Stubner, issue de son propre enseignement; celle des doctrinaires démagogues, des briseurs d'images pieuses, celle des dissidents qui vont se répandre en théories exagérées du luthéranisme, sous le nom d'anabaptistes — préoccupaient, inquiétaient, irritaient notre héros. Sous l'action

de ces prophètes nouveaux tout se troublait, se confondait. « On ne sait plus, écrit l'Électeur Frédéric, qui est cuisinier, qui est sommelier. »

Une lettre de Luther à Melanchton (13 janvier 1522) traduit ses craintes. Après avoir demandé si ces nouveaux prophètes ont connu les troubles, les angoisses, les exaltations qui l'ont lui-même éprouvé, il ajoute :

« Aie soin que notre prince ne teigne pas ses mains du sang de ces nouveaux prophètes, c'est par la parole seule qu'il faut les combattre... Il ne faut contraindre personne à la foi... Je condamne le culte des images, mais les combats par ma parole. Je ne demande pas qu'on les détruise, mais qu'on n'y attache pas sa confiance. »

Enfin, n'y tenant plus, le 1^{er} mars 1522, Luther, vêtu en cavalier reprend le chemin de Wittenberg, où il entend s'installer définitivement. Le 3 mars il était à Iéna. Nous trouvons ici un vivant portrait du réformateur tracé par un jeune étudiant suisse, Jean Kessler, de Saint-Gall. Avec un camarade il descendit à l'auberge de l'*Ours*, situé quelque peu hors la ville. Ils y trouvèrent un cavalier qui les salua aimablement. Vu leurs souliers crottés les deux jeunes gens voulaient demeurer assis sur un banc à la porte de l'auberge; mais l'inconnu les fit entrer en les invitant à s'asseoir auprès de lui : coude à coude on boirait chopine.

Le cavalier en question portait une petite cape de cuir rouge, culottes et pourpoint sans ornement; il avait la main droite posée sur le pommeau de son épée, de sa main gauche il en tenait la poignée. Devant lui un petit livre était ouvert. Le cavalier les reconnut aussitôt pour des Suisses.

— A Wittenberg vous trouverez des compatriotes.

Et les jeunes gens de lui demander s'il connaissait Martin Luther?

— Vous le rencontrerez auprès de son ami Melanchton qui enseigne le grec. Apprenez cette langue ainsi que l'hébreu; les deux langues sont nécessaires à la connaissance de la Bible.

L'un des jeunes gens s'enhardit à prendre en mains le

petit livre ouvert devant l'inconnu. C'était un psautier en hébreu. Le jeune homme dit qu'il donnerait un de ses doigts pour avoir la connaissance de cette langue.

— Je travaille chaque jour à l'apprendre, dit le cavalier.

L'hôtelier qui entrait, en entendant l'intérêt que les deux voyageurs prenaient à l'œuvre du réformateur, prit l'un d'eux à part et lui dit :

— C'est auprès de Luther lui-même que vous étiez assis.

Les jeunes gens crurent que l'hôtelier plaisantait, quand arrivèrent deux marchands. L'un d'eux posa un livre auprès de lui. Le cavalier lui ayant demandé ce qu'il lisait :

— C'est une dissertation du docteur Martin Luther sur quelques épîtres et évangiles; ne l'avez-vous pas encore lue.

— Je la recevrai bientôt, moi aussi.

Comme l'aubergiste appelait ses hôtes pour le repas du soir, les jeunes Suisses lui demandèrent d'avoir égard à l'état de leur bourse et de leur servir un repas modeste.

— Venez, venez, interrompit le cavalier, je paierai l'écot.

Durant le repas celui-ci aborda diverses questions d'ordre religieux et en parlant d'une manière si aimable et intéressante que marchands et étudiants prêtaient plus d'attention à ce qu'il disait qu'au repas lui-même. Il parla des princes et seigneurs alors réunis à Nuremberg dans l'intention d'y traiter des affaires de religion et des charges dont le peuple était accablé, mais passaient leur temps en ripailles et débauches. Il exprima l'espoir que les générations nouvelles accueilleraient la vérité évangélique mieux que la génération actuelle toute pénétrée encore de l'erreur romaine. Enfin la conversation tomba sur Luther lui-même; l'un des marchands dit qu'à son jugement il devait être ange ou diable; mais qu'il serait bien désireux d'être entendu de lui en confesse, dût-il lui en coûter dix florins.

Au moment de partir les jeunes gens remercièrent l'inconnu d'avoir payé leur écot, ajoutant :

— Ne seriez-vous pas Ulrich von Hutten?

— Les uns me prennent pour Hutten, répondit le réformateur, les autres pour Luther; bientôt je serai transformé en Markoff (personnage de légende populaire). Après quoi

il prit un verre de bière les engageant à boire à sa santé :

— A Wittenberg saluez de ma part le docteur Jérôme Schurf (ce dernier était suisse).

— Mais de la part de qui?

— Vous lui direz : « Celui qui doit arriver vous envoie son salut »; il comprendra.

Sur ces mots l'intéressant cavalier se sépara de ses compagnons pour aller se coucher.

« Il était de bonne mine et de bonne façon, dit Kessler, quelque peu obèse, mais en marchant il se tenait très droit; penché en arrière plutôt qu'en avant, le visage et les yeux levés vers le ciel; sous des sourcils noirs des yeux noirs, profonds, clignotants et qui scintillaient comme des étoiles; on n'aurait pu les fixer. »

Les marchands ayant appris par l'aubergiste la personnalité de son hôte, voulurent le lendemain matin aller s'excuser de la manière un peu cavalière dont ils avaient parlé de lui la veille. Ils le trouvèrent à l'écurie occupé à harnacher son cheval :

— S'il vous arrive quelque jour de vous confesser à Martin Luther, conformément à vos propos d'hier soir, vous apprendrez par là même si celui que vous avez rencontré ici était bien lui.

Et, sautant à cheval, il poursuivit sa route vers Wittenberg.

Le 5 mars 1522, des environs de Leipzig, Luther écrit encore à l'Électeur Frédéric, à qui son cousin le duc Georges venait de faire entendre de pressantes menaces contre le réformateur. « Contrairement à la volonté de Votre Grâce princière, lui déclare-t-il en substance, je rentre à Wittenberg pour mettre fin aux désordres que le diable y a fomentés. Je tiens ma doctrine non des hommes, mais du ciel, aussi n'ai-je pas à me laisser guider par les hommes sur la voie à suivre pour la défense de ce dépôt sacré.

« J'écris ces mots pour Vous faire savoir que je vais à Wittenberg sous une protection plus haute que celle dont Votre Grâce pourrait me couvrir; aussi n'ai-je pas l'inten-

tion de recourir à cette dernière. Je crois même que je protégerais Votre Grâce plus efficacement que je ne serais protégé par Elle. »

Que si l'empereur veut faire arrêter Martin Luther, que l'Électeur laisse faire.

« Celui qui a le plus de foi protégera le plus efficacement et comme je sens que Votre Grâce est encore très faible dans sa foi, je ne puis nullement voir en Elle celui qui doit me protéger et me sauver. »

La lettre se termine par ces mots :

« Si Votre Grâce princière croyait, elle verrait la gloire de Dieu; mais parce que Votre Grâce ne croit point, Elle n'a encore rien vu. »

« Écrit de Borna, à côté de mon guide, le mercredi des Cendres (5 mars 1522). »

H. Grisar estime très justement que cette lettre est un nouveau témoignage d'un état d'esprit qu'on ne peut comprendre si l'on ne se rend compte que le personnage en avait l'idée fixe qu'il était directement inspiré de Dieu.

XIV

DIABLERIES

LES manifestations diaboliques de la Wartburg sont demeurées célèbres dans la vie de Luther, mais elles n'y étaient pas une nouveauté. « Au temps de mes premières conférences sur les psaumes, dira-t-il, après avoir chanté matines, j'étais assis rédigeant mes premières leçons, quand le diable survint et fit du bruit jusqu'à trois fois derrière mon poêle, comme s'il eût traîné un boisseau hors de l'enfer. Voyant qu'il ne voulait pas finir, je ramassai mes livres, les rangeai et allai me mettre au lit... Je l'entendis une autre fois au-dessus de ma chambre dans le cloître, mais comme je remarquai que c'était le diable, je n'y fis plus attention et me rendormis. »

Jusqu'à la fin de sa vie Luther aura des démêlés avec l'ange des ténèbres, et des plus divers. « Je portais le diable pendu à mon cou », dira-t-il; ou encore : « Je connais le diable à fond, de pensée et d'aspect, ayant mangé en sa compagnie plus d'un muid de sel. » Luther se mariera. Il dira en ses dernières années : « Le diable a couché auprès de moi, dans mon lit, plus souvent que ma femme ».

Satan se montrait au père de la Réforme sous les aspects les plus divers : tantôt sous forme d'une grosse truie noire, tantôt sous celle d'une torche enflammée; au château de Cobourg il se glissera dans la peau d'un vilain serpent, pour apparaître ensuite en étoile radieuse. Il convient d'ajouter que ces rapports quasiment quotidiens du prince des enfers

avec le docteur Martin Luther s'accompagnent souvent non seulement des paroles les plus grossières, mais de manifestations d'un réalisme qu'il serait difficile de reproduire ici. Les propos les plus « torcheculatifs » des héros du bon Rabelais sont fleurs virginales auprès des injures dont le grand réformateur accablait son ennemi. Et il faut ajouter — à l'honneur, ma foi! du diable — que ces propos de corps de garde lui déplaisaient beaucoup; sans doute n'aimait-il pas se trouver en compagnie de personnages mal élevés; il s'éclipsait.

Certain jour cependant Satan apparut sous forme divine. Luther se trouvait en sa chambrette adressant une fervente prière à Dieu, quand la muraille qui lui faisait face s'illumina d'une resplendissante image du Christ percé de ses plaies. Luther considéra un instant l'apparition, en proie à la plus intense émotion; quand il se dit que cette figure pouvait bien n'être qu'un fantôme malfaisant, car le Christ, tel que nous le révèle l'Évangile, ne devait pouvoir se montrer aux hommes que sous une forme humble, modeste, empreinte de douleur, et Luther d'apostropher l'apparition :

— Disparais, démon abject!

L'image disparut; elle n'était qu'une transfiguration de l'Esprit du mal.

Pareille aventure advint à une jeune fille de Wittenberg; le docteur Martin en fut témoin. L'enfant gisait dans son lit malade, quand lui apparut une figure de Christ dans une gloire lumineuse. Immédiatement on envoya au couvent des augustins quérir Luther qui accourut. La jeune malade adressait à l'image une prière émue et pure.

— Prenez garde, mon enfant, si ce n'était que fantasmagorie diabolique!

La jeune fille se ressaisit, cracha au visage de l'apparition et celle-ci se mua en un vilain serpent qui s'élança sur le lit, mordit la malade à l'oreille d'où le sang coula, puis disparut.

Comme l'a marqué Henri Heine en des pages lumineuses, Luther ne croit plus aux miracles, mais donne foi aux sortilèges du démon et à son incessante intervention dans la

pensée et les actions des hommes; à l'instar du docteur Faust de Goëthe qui ne croit pas en Dieu mais voit accomplir sous ses yeux par Méphistophélès des prodiges surprenants. La croyance aux démons et aux sorcières, à défaut de saints, demeurera vivante et agissante en Luther jusqu'au dernier jour de sa vie. Pour lui le monde est le théâtre limité d'une continuelle bataille entre Dieu et Satan et dont l'homme est l'enjeu : Dieu assisté de ses anges, Satan à la tête de ses diabolins.

Musset a parlé en vers magnifiques de la belle antiquité,

Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée;

ces milliers de divinités, dieux, déesses, faunes et dryades, génies des fontaines, des bois et des champs, sont remplacées, dans la pensée de notre héros, par les anges et les démons dont la terre est peuplée.

D'une puissance gigantesque les anges font tourner la voûte céleste au-dessus de nos têtes. Une étoile glisse-t-elle au firmament? ce que nous appelons une étoile filante, c'est un diable qui dégringole. Le Christ n'a-t-il pas dit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme une étoile? (S. Luc, ch. X). Tout arbre a son diabolin comme dans la Grèce d'Homère il avait sa dryade; c'est le diable qui fait choir les fruits avant maturité ou les fait pourrir. Les serpents et les singes sont animés de l'Esprit du mal qui se sert d'eux pour nous nuire. Les épidémies, les guerres, la cherté de vie sont œuvre du démon et tous les maux qui nous affligent. La peste éclate, c'est le souffle du démon. De même les dissensions et querelles de famille, les sentiments d'envie, la colère, la haine, la méfiance qui viennent se glisser entre mari et femme, père et enfant, frère et sœur.

Les orages éclatent sous l'action des démons. « Je suis fermement persuadé, dit Luther, que les diables sont installés dans les nuages. Se met-il à pleuvoir? c'est eux qui répandent la pluie. » Mais la douce brise qui rafraîchit et chante au murmure du feuillage, est l'haleine des anges. « C'est par la possession du diable que les hommes sont

atteints de frénésie, de folie. Les médecins qui cherchent à guérir ces maux par les remèdes de leur science ne savent pas quelle est la puissance du Malin. Je suis convaincu que c'est par l'artifice du démon que souffrent les sourds, les boiteux, les aveugles ». Les hystériques sont des possédées. Les somnambules sont endormis par l'action du démon : malheureux qui ont été baptisés par un prêtre ivre.

« Il y a des pays, note le réformateur, où les diables, se logent de préférence, la Prusse notamment. En Suisse, non loin de Lucerne, au haut des montagnes, est un lac — *l'étang de Pilate* — où le diable s'est installé terriblement. Pareillement un étang dans mon pays. Jetez-y une pierre, vous verrez s'élever un grand orage, la contrée trembler tout alentour ». En un sermon prêché en l'église de Wittenberg, Luther croit devoir mettre ses auditeurs en garde contre les bains froids en plein air. « Soyez prudents, le Malin habite les forêts et les eaux. Ne voyons-nous pas chaque année des malheureux trouver la mort dans l'Elbe? Il est préférable de se laver chez soi. »

« Lesystème panthéistique des Allemands, écrit H. Heine, était devenu pandémoniaque; les divinités populaires de l'ancienne Germanie avaient été changées en diables affreux. »

Le grand poète développe sa pensée :

« La mythologie grecque est riante, gracieuse; poètes et artistes y ont mis leur empreinte; les dieux de la sombre Germanie ont déjà des masques sataniques. Sans se parer des grâces exquisés de l'Olympe hellénique, le monde surnaturel des druides gaulois était cependant loin de revêtir les formes terribles des dieux teutons. Les légendes populaires des Français sont charmantes comparées aux légendes allemandes issues de nuages sanglants. » « Que les démons des fabliaux français, poursuit Heine, sont nets et propres en comparaison de la canaille infernale de nos esprits infects et mal léchés! » Et les sorcières germanes! « Quelle frayeur, dit Heine, éprouverait la fée Morgane si elle rencontrait une sorcière allemande, toute nue, enduite d'onguent et courant à cheval sur un balai au sabbat de Brocken, cette

montagne qui sert de rendez-vous à ce qui a été conçu de plus hideux et de plus sombre! A sa cime est assis Satan sous la forme d'un bouc noir; chaque sorcière s'approche de lui, un cierge à la main, et le baise là où cesse le dos. Puis, toutes ces sœurs infernales dansent en rond autour de lui. Le bouc bêle et l'inferral chahut lance au ciel un cri de joie féroce. »

De ces histoires de sorcières la pensée de Luther fut pénétrée en son enfance : elle en restera farcie jusqu'à la fin de sa vie.

« Rien n'est plus repoussant, dit Heine, que les revenants, les kobolds, les farfadets des légendes allemandes. » Dans l'imagination de Luther ils deviennent des démons. Des histoires de sorcières dont la mémoire du réformateur est pleine, quelques-unes sont d'expérience personnelle. « Lorsque j'étais gamin il y avait beaucoup de sorcières qui envoûtaient les hommes, plus particulièrement les enfants. Sur les récoltes elles faisaient tomber tempêtes et grêle ». La propre mère du réformateur avait été directement menacée par la fureur de ces diablesses. Une sorcière voisine contraignait Luther enfant, avec ses frères et sœurs, à crier du matin au soir au risque d'en périr. Elle avait fait mourir un prêtre d'Eisleben. Lorsque j'étais enfant, conte docteur Martin, une sorcière entreprit de rompre un ménage de braves gens. Vainement le diable y avait-il tâché. Elle vint secrètement déposer sous l'oreiller du mari comme sous celui de la femme un couteau; puis insinua à l'un et à l'autre que son conjoint voulait l'assassiner, à preuve le coutelas caché sous l'oreiller. Sur quoi le mari trouvant le couteau sous l'oreiller de sa femme, l'en frappa mortellement. Satan, apparaissant à la sorcière, lui tendit en récompense une paire de souliers au bout d'un bâton.

« Pourquoi n'approches-tu pas de moi?

— Tu es trop méchante, plus méchante encore que moi. Tu as réussi, où j'avais échoué, tu me fais peur. »

Il arrive parfois que des moines ou des curés, en exorcisant des possédés, en chassent le démon; mais celui-ci ne se laisse faire que dans la vue de duper les gens et les enfon-

cer par là plus profondément dans les ténèbres du papisme.

En pareille circonstance le démon ne laisse pas de donner des marques visibles de son départ, en crevant une fenêtre, cassant un carreau, arrachant un pan de mur et cela pour se gausser des gens. Il arriva ainsi en l'église Saint-Cyriac du couvent de Weimelburg-lez-Eisleben qu'un bon moine, franc buveur, enjoignit à un homme possédé d'ouvrir la bouche de manière qu'il pût y introduire deux doigts. Ce qui fut fait et le moine ordonna au diable de décamper quand sonnerait la petite cloche de Saint-Cyriac. Et le diable s'y conforma très ponctuellement, mais dans la seule vue de renfoncer les gens dans leur croyance superstitieuse en la vertu de la clochette de Saint-Cyriac. « Et voilà, conclut Luther, comment l'Esprit du mal tâche à détruire la foi en Jésus-Christ ».

En janvier 1544, dans la sacristie de l'église paroissiale de Wittenberg, sous la présidence du docteur Martin Luther, une nombreuse assistance s'était groupée autour d'une jeune fille de dix-huit ans — une hystérique sans doute — que le diable possédait. On commença par des prières communes mais la demoiselle n'en gambillait que de plus belle. Visiblement le diable se moquait des assistants et des prières qu'ils adressaient à Dieu. Alors Luther, saisi de colère, donna à la jeune fille, c'est-à-dire au démon, un grand coup de pied; puis se hâta de gagner la porte, prévoyant sans doute que le diable, qui s'était ri des prières adressées à Dieu, trouverait moins drôle le coup de pied dont on venait de le frapper. Au fait, la demoiselle s'élança à la poursuite du docteur Martin qui avait pris la fuite. Malédiction! Le loquet qui fermait la porte était automatiquement retombé et la clé ne jouait plus. Que devenir? Docteur Martin, éperdu, courait de-ci, de-là, la jeune fille, on veut dire le diable, hurlant à ses trousses. Les fenêtres étaient barrées de fer. Enfin le bedeau de l'église fit passer une hache par un carreau brisé; on put enfoncer la porte et délivrer l'exorciseur. En ce duel avec le Malin — mais qui s'en étonnerait? — celui-ci avait eu le dessus. Ajoutons que le pieux diacre Förschel apprit peu après que

le diable, cédant cependant à l'énergique manifestation du réformateur, avait quitté le corps de la jeune fille, lui rendant paix et tranquillité.

Ainsi ne s'étonnera-t-on plus de l'horreur violente que Luther avait des sorcières. Il les nommait les « possédées du diable » et voulait qu'on procédât contre elles sans pitié. « Nulle miséricorde ! » s'écrie-t-il. « J'aurais voulu suivre moi-même la coutume qui enjoignait aux prêtres de les lapider avant qu'on les jette au bûcher ». Plusieurs biographes reprochent à Luther d'avoir contribué à déchaîner la sanglante fureur de ce temps contre les malheureuses accusées de sorcellerie.

Dans le courant de sa carrière, sans parler des apparitions dont il vient d'être question, plus d'une fois Luther se heurta directement au démon. Certain jour Satan voulut l'écraser sous la chute d'un pan de mur; Dieu le protégea miraculeusement. En 1536 à Torgau, Luther s'apprêtait à prononcer l'union du duc de Poméranie avec la sœur de l'Électeur de Saxe; mais voici qu'au moment de bénir l'anneau nuptial, celui-ci échappa des mains du pasteur et roula à terre. Après un premier moment de frayeur Luther se ressaisit :

— Écoute diable, cria-t-il d'une voix de stentor, ce que nous faisons ici ne te regarde pas, tu perds ta peine! et il procéda à la bénédiction. Mais ce sont les attaques spirituelles du Malin qui lui furent le plus pénibles.

Certain jour de mars 1532, la conversation était tombée à table sur l'Esprit du mal. Le pasteur Léonhard de Guben raconta comment le diable fréquemment l'avait poussé au désespoir, « au point que, plus d'une fois je dus jeter loin de moi le couteau qui se trouvait à ma portée, ou bien je voulais me pendre. Le Malin me mettait dans un tel état que je ne pouvais plus dire mon *Pater*, ni lire les psaumes qui me sont les plus familiers. »

Et Luther d'intervenir : « Hé, mais à moi aussi il m'est arrivé d'être affligé de tentations qui me poussaient à me tuer! D'autres fois je ne pouvais prier, le diable me chassait de ma chambre. Ha! c'est que le diable pour nous atta-

quer a un fort bastion, notre chair, notre sang sont à lui; mais quand il m'a réduit au point de vouloir renier Dieu, de ne plus pouvoir prier, je me révolte, je hurle, je lui crie : « Non! non! » et j'invoque notre Sauveur : je me représente l'ingratitude du monde, la conduite impie des rois, des princes, des seigneurs, la fureur, le vacarme des méchants et la prière que j'entame s'échauffe sur mes lèvres » : « Ah! notre Père, tu es dans les cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne!.. »

Luther a peint en termes émouvants ces heures de trouble, de doute et d'angoisse : « L'ennemi de tout bien et de toute santé me chevauche parfois à travers la tête ». La sueur lui en perlait au front; par moments il craignait d'étouffer et demeurait haletant, sans voix. « Parfois les attaques du démon vous tombent dans la tête comme la foudre; nul meilleur remède que de bien manger, bien boire, se donner du bon temps, et les entreprises du Malin fondent comme neige au soleil ». Le moyen de le chasser dans ces moments, où l'on ne peut plus prier, est la société d'un ami joyeux, ou une pensée tournée vers quelque fiction plaisante, des contes populaires, une bonne farce dont on a été témoin ou que l'on va jouer à un ami, l'image d'une jolie fille. « Soigne ton ventre, ne va pas te tuer de jeûnes; tu en dormiras mieux; quand je ne dors pas le diable a tôt fait d'accourir et de se mettre à discuter avec moi. Il parle d'une voix grave et forte. » « Quand je sens invinciblement que le Christ est réellement descendu sur terre pour racheter nos fautes et nous justifier, je vide une cannette de bière au nez du Malin et me ris de lui. » « Si le diable insiste jetez-lui au nez quelque bonne grosse ordure. » Il est très susceptible, il ne supporte pas qu'on lui témoigne son mépris, et s'il aime à vous faire voir son derrière, il n'aime pas qu'on lui montre le sien. Docteur Martin se plaisait à conter l'histoire de cette noble matrone de Magdebourg que le démon tourmentait de spectres nocturnes, enfin elle lui marqua son mépris d'une manière que Luther précise mais que nous laisserons à deviner. Elle ajoutait :

— Tiens, voilà ton viatique pour te mener à Rome auprès du pape, ton cher athée. (*Pr. de t.*, éd. de Weimar, n° 975).

La musique fait fuir l'ange des ténèbres car c'est un esprit triste; il déteste la gaîté qui peut se répandre en une âme humaine et s'efforce de l'en chasser. « L'Esprit du mal, dit Luther, nous envie notre joie. »

De ces discussions solitaires avec Satan bien des malheureux sont morts percés de ses traits, notamment Emser et Ecolampade, qu'on trouva au matin inanimés en leur lit.

Les heures les plus cruelles que le père de la Réforme passait en tête à tête avec son inlassable ennemi étaient celles où, s'emparant de sa pensée même, le Malin l'amenait à douter des articles essentiels de sa foi :

— Dieu existe-t-il? — Comment concilier la prédestination avec la bonté divine? — La doctrine de la justification par la foi seule, sans le secours des œuvres, est-elle vraiment fondée?

« Ha! ajoute Luther, Satan se donne grande peine pour m'arracher du cœur l'article de la rémission des péchés par les vertus du Christ, qui est pour moi le roc auquel je m'appuie contre ses attaques et tentations. »

« Et puis, lui insinue le Malin, quelle est cette prétention de te croire le seul à posséder la vérité! — De quelle autorité crois-tu pouvoir imposer au monde tes conceptions religieuses? — Es-tu bien certain de ne pas avoir poussé vers la voie d'enfer tant de religieux, de curés, de religieuses que tu as fait abandonner leurs couvents ou leurs presbytères? »

« Quand l'esprit infernal me trouve oisif il fait naître en moi des scrupules comme si mon enseignement n'eût pas été bon; comme si c'était moi qui eusse renversé et détruit les autorités établies et causé par ma doctrine tant de scandales et de troubles ». — Les tentations de la chair sont vétille, la première femme venue y peut remédier; mais que Dieu nous préserve des tentations qui touchent à l'éternité! alors on ne sait plus qui est Dieu, qui le diable.

On en arrive à se demander si le diable ne serait pas Dieu? »

Là se retrouvent la pensée de Luther en sa sincérité, sa conscience scrupuleuse, son désir de parler et d'agir pour le bien des hommes : « Non! non! je suis dans le vrai; c'est Dieu qui m'inspire »; mais dans la solitude silencieuse le Malin vient lui murmurer : « Et si c'était moi! »

« Cette nuit, dit Luther (avril 1532) le diable, discutant avec moi, m'accusait d'être un voleur, d'avoir dépouillé le pape et tant d'ordres religieux des biens qui leur appartenaient :

— Lèche-moi le ...! lui répondis-je, et il se tut. Bon moyen de s'en débarrasser.

Mais souvent aussi le réformateur avait avec l'Esprit du mal de longs entretiens; il prêtait l'oreille à ses arguments. Il lui arriva de se laisser convaincre par eux. De son aveu même, telle et telle partie de sa doctrine proviennent de ces infernales discussions.

Nicole l'a relevé en ses *Préjugés légitimes contre les Calvinistes* : « Il n'y a jamais eu que Luther qui ait osé se vanter dans un ouvrage imprimé qu'il avait eu une longue conférence avec le diable; qu'il avait été convaincu par ses raisons que les messes privées étaient un abus et que c'était là le motif qui l'avait porté à les abolir ». Bossuet revient sur le même point en son *Histoire des variations...* (liv. IV) : « En ce temps Luther publia ce livre contre la messe privée, où se trouve le fameux entretien qu'il avait eu autrefois avec l'ange des ténèbres et où, forcé par ses raisons, il abolit, comme impie, la messe qu'il avait dite durant tant d'années avec tant de dévotion. »

En ses derniers jours Luther tracera un rapide croquis de ses efforts pour le triomphe de ce qu'il considérait comme la vérité :

« Dès l'origine du monde le diable s'est efforcé d'éteindre la lumière divine; pour ma seule part j'ai subi du diable plus de vingt ouragans et assauts, tout d'abord par le fait des papistes inspirés du démon; à la seule diète d'Augsbourg chacun des évêques présents avait avec lui plus de

diabes qu'un chien n'a de puces à la saint Jean. Mon adversaire, le duc Georges était possédé du démon. Puis, avec Münzer, Carlstadt et tous ceux qui ont déformé, exagéré ma doctrine; me cassant les carreaux de mes fenêtres, sont arrivés d'autres diables, mugissant, tourbillonnant au point de faire croire qu'ils allaient tout emporter : lumière, cire et mèche (il s'agit du flambeau divin). »

Mais Dieu ne permit pas que sa lumière s'éteignît. Après quoi, sacramentaires et anabaptistes, poussés par le Malin ont mis une fois de plus la lumière divine en péril; puis Michel Servet, Campanus. « L'Église, du fait de sa bienheureuse lumière ne peut avoir de repos; incessamment elle doit s'attendre à de nouvelles tempêtes diaboliques. « Vous qui viendrez après nous, priez Dieu avec ferveur et conservez bien la pauvre chandelle divine, car le diable ne dort ni ne chôme... Je le vois au loin, qui gonfle ses joues à en devenir écarlate, il souffle et fait fureur. Veillons, gardons la lumière de Dieu. »



XV

L'ESSOR

LE 6 mars 1532, Luther était donc revenu à Wittenberg; entouré d'une troupe de cavaliers venus à sa rencontre. Après la lettre qu'il lui avait écrite de Borna, l'Électeur Frédéric lui avait fait demander les motifs qui l'avaient décidé à quitter le Wartburg contrairement au désir que lui-même lui avait exprimé. Luther répondit en substance :

- 1^o L'Église de Wittenberg m'a demandé de revenir;
- 2^o Durant mon absence Satan a pénétré dans la bergerie et le désordre s'est mis dans mon troupeau;
- 3^o J'ai compris qu'il était urgent d'étouffer dans l'œuf l'insurrection qui menaçait d'éclater.

Ce qui devait se produire, se produisait. La religion commune, sous laquelle l'Allemagne vivait depuis des siècles, étant attaquée, bousculée, culbutée, des apôtres nouveaux, et dans le style même du docteur Martin Luther, ne pouvaient manquer de surgir, prononçant des idées différentes des siennes mais que leurs auteurs devaient considérer, eux aussi, comme inspirées de Dieu.

Certes de puissants motifs engageaient à continuer de tenir pour divine la religion catholique confirmée par un assentiment séculaire et que la société du XVI^e siècle, dans les conditions où elle se trouvait, pouvait déclarer universelle; mais il n'y avait nulle raison semblable d'accepter comme vérité indiscutable les conceptions d'un Monsieur

et quels que fussent son talent, son énergie, son activité, son intelligence. Et voici que surgissent en plusieurs lieux ceux que Luther appelle les *Schwärmer*, mot qui n'a pas son équivalent exact en français : il signifierait à la fois *exalté*, *mystique* et *bateleur*. L'apparition de ces larrons de sa gloire lui fut un coup douloureux. Il n'y mettait nulle aigreur personnelle, bien qu'il ait toujours considéré ceux qui attaquaient sa doctrine, ou s'en écartaient, comme des adversaires qui l'insultaient personnellement, ou du moins lui manquaient d'égards; mais il était si convaincu que son enseignement traduisait la vérité divine qu'il lui était cruel de penser que l'éclat de cette belle lumière pût être obscurcie par des mains étourdies, orgueilleuses ou téméraires.

« Tous mes ennemis ne m'ont pas porté un coup comme celui que j'ai reçu des miens; cette pensée me fait bien mal aux yeux et au cœur. »

Le principal de ces dissidents était pour le moment le professeur André Bodenstein dit Carlstadt, le compagnon d'Augsbourg. « Carlstadt, dit Luther, veut s'ériger en nouveau docteur et dresser ses ordonnances parmi le peuple sur les ruines de mon autorité. »

Il serait trop long d'exposer ici par le détail les points où la doctrine de Carlstadt s'écartait de celle de notre réformateur, celui-ci lui reprochait particulièrement d'attacher, à l'instar des papistes, trop d'importance aux cérémonies du culte. Carlstadt était venu à Wittenberg où il avait conquis à sa doctrine jusqu'à Mélanchton, la plus belle étoile du ciel luthérien; puis c'étaient ceux que Luther appelle les « prophètes de Zwickau », Nicolas Storch et Max Stubner. Ils vinrent à Wittenberg prêcher une religion de caractère démagogique. L'Électeur de Saxe en prit de l'inquiétude; et d'autres suivirent, Zwilling et le terrible Münzer.

Il va sans dire que ces « nouveaux prophètes » se prétendaient et, comme le premier en date, se croyaient sincèrement eux aussi inspirés de Dieu; ils avaient comme lui des visions et des révélations d'en haut. Luther répliquait que visions et révélations étaient œuvre du diable. A quoi les « illuminés » répondaient que c'étaient les visions et révéla-

tions dont parlait Luther qui étaient diaboliques. A voir les adversaires se jeter réciproquement à la tête leurs propres et mêmes arguments, on a l'impression d'un pugilat comique à divertir la galerie; mais la profonde bonne foi des uns comme des autres fait qu'on ne se sent pas enclin à en rire.

Pour rétablir l'ordre et l'unité de doctrine, Luther ne voulut pas recourir au bras séculier, comme on dit en style d'Église. Il ne demanda pas à l'Électeur d'intervenir : c'est son honneur. Le 9 mars 1522 il monta en chaire à Wittenberg et, par sa harangue, toute de force et d'émotion, ramena à lui les plus hésitants. « Vous prétendez être des prophètes, des esprits éclairés par Dieu, disait-il en s'adressant à ses concurrents; je suis le premier à qui Dieu a révélé sa parole que je vous transmets en ce moment. »

Il prenait sa force et son autorité, dira-t-il plus tard, dans le fait que Dieu le fortifiait par ses anges.

Luther prêcha de la sorte huit jours de suite, avec une telle flamme, un si profond accent de conviction, joints à son éloquence simple, populaire, expressive, qu'il était bien difficile de ne pas se laisser entraîner.

Ces huit jours passés, Luther avait cause gagnée, du moins à Wittenberg, mais les dissidents de sa doctrine, les exaltés, les mystiques, convaincus comme Luther lui-même qu'ils étaient inspirés de Dieu, ne cédaient pas.

Le 12 mars 1523 le réformateur disait encore en parlant de Carlstadt, adversaire d'autant plus redoutable qu'il était professeur à l'Université et archidiacre de la collégiale de Wittenberg :

« Priez pour moi et aidez-moi à fouler aux pieds ce Satan qui s'est élevé contre l'Évangile au nom de l'Évangile, ange des ténèbres qui serait devenu ange de lumière! Il sera difficile de faire céder Carlstadt par persuasion; mais Christ le contraindra s'il ne plie de bon gré, car nous sommes maître de la vie et de la mort, nous qui croyons au maître de la vie et de la mort. »

Et quelques jours après (19 mars) :

« J'ai résolu de lui interdire la chaire où il est monté

témérairement sans aucune vocation, malgré Dieu et les hommes. »

Dans son ardeur à triompher, Luther oubliait qu'il parlait et agissait dans le moment contre Carlstadt exactement comme il n'avait cessé de reprocher — et en quels termes! — aux partisans de l'Église romaine de parler et d'agir contre lui.

Luther cependant ne prêchait pas la violence; il blâmait les extrémistes destructeurs d'images pieuses; il était d'accord avec l'Électeur Frédéric en désirant que les cérémonies du culte conservassent leurs rites et leur aspect coutumier dans la mesure où ils pourraient s'accorder avec sa doctrine. A la messe les chants continuaient de sonner en latin, on continuait de s'y incliner à l'élévation de l'hostie, les vêtements des officiants n'étaient pas modifiés. La confession était maintenue; lui-même conservait sa robe de moine.

« Prenez exemple sur moi, disait Luther. Je n'ai fait que répandre la parole divine en prêchant et en écrivant, sans plus; et cependant, tout en dormant ou en vidant chopine à Wittenberg avec mon Philippe (Mélanchton) et Amsdorf j'ai porté des coups à la papauté tels qu'elle en a été affaiblie plus qu'avant moi par nul empereur. Le Verbe seul a tout réalisé. Ha! si j'avais voulu procéder par bouleversements j'aurais plongé l'Allemagne dans des flots de sang. A Worms j'aurais pu engager l'Empereur dans un jeu dangereux pour lui. Mais qu'aurait-il été? un jeu violent. J'ai laissé agir le Verbe. »

Aussi bien les circonstances où l'on se trouvait commandaient-elles la prudence. On sait la place que la religion occupait encore dans la vie sociale, dans la vie de famille. Quels désordres la Réforme, si brusquement introduite n'était-elle pas susceptible de provoquer!

Les prédicateurs réformés prêchant l'abolition des jeûnes, du carême et autres restrictions religieuses, nombre de bourgeois et d'étudiants se mettaient à s'empiffrer, à se saouler le vendredi pour marquer la solidité de leurs convictions nouvelles. Le réformateur voyait les mœurs attein-

tes jusque dans son pays d'origine, le comté de Mansfeld, où les protestations contre la tyrannie romaine se résolvaient en relâchement des liens conjugaux.

Le service des hôpitaux et des prisons, par le brusque retrait des prêtres, des religieux, des religieuses, était tombé dans un état lamentable : nulle consolation n'était plus apportée aux malades, aux prisonniers. L'ecclésiastique Fröschel, collaborateur de Luther, écrit : « On conduit les condamnés à la mort et on les tue comme un boucher les animaux. »

Et l'on accourt vers Luther de toute part, non seulement d'Allemagne, mais de Suisse, d'Italie, de Bohême. Parmi ces recrues, qui journallement venaient cogner à son huis, les plus embarrassantes étaient les religieuses qui, sous son influence, s'étaient échappées du couvent.

Luther s'élevait en termes véhéments contre la misère des vœux souvent prononcés inconsidérément ou par contrainte. Pauvres créatures que tourmentait une chasteté obligatoire. Un devoir urgent était de leur rendre la liberté. Les voilà libres! « Donnez-nous des maris! »

L'Électeur se tenait fermement assis sur sa caisse et Luther manquait de ressources.

Des augustins, des chartreux se déclarent en masse pour la Réforme. Des multitudes de moines et de prêtres viennent quérir assistance auprès du prophète nouveau. Il est submergé. Que faire de tous ces hommes qui ne savent que prêcher? « Qui nous en débarrassera? » crie Luther désespéré.

De plus vaillants se seraient découragés ; mais lui sent grandir son ardeur par les obstacles mêmes qu'il a à surmonter. « Mon Christ vit et règne, écrit-il à son ami Link (19 mars 1522); je vivrai et je régnerai. » Il a soin d'ajouter : « Je t'écris ceci, le matin, étant à jeun. »

En cette année 1522 Luther fait paraître son célèbre libelle contre le célibat des prêtres (*Wider den falsch genannten geistlichen Stand*). Quelques-uns des arguments auquel il a recours pour justifier sa thèse sont peut-être un peu risqués : « Les évêques ne veulent pas que leurs prêtres

se marient, mais leur permettent des concubines à raison d'un versement annuel d'un florin d'or. Ils en tirent grande partie de leurs revenus. » Le libelle n'en eut peut-être que plus de succès. Le curé Bugenhagen se marie à Wittenberg. Luther assiste au mariage et obtient de la Cour électorale, pour le repas de noces, un envoi de gibier. Puis c'est Link, ci-devant vicaire général des augustins, qui prend femme. Luther en personne célèbre le mariage en l'église d'Altenbourg dont Link est devenu pasteur. Liberté du mariage qui accroît encore le nombre de prêtres, religieux et religieuses se pressant à la porte du novateur.

Luther s'était installé en son couvent de Wittenberg où il était venu vingt ans auparavant en qualité d'humble novice. Les Frères augustins en avaient abandonné les bâtiments et l'Électeur en avait laissé la jouissance au réformateur qui y attirerait désormais la foule des étudiants et des fidèles acquis à la Réforme. Approchant de la quarantaine, Luther était dans tout l'éclat et vivacité de sa charmante et brillante nature. En société il se montrait gai, plaisant, mêlant le plus naturellement du monde les propos mondains, des plaisanteries d'écolier, des anecdotes souvent grossières, parfois grivoises, aux considérations les plus graves, à des aperçus lumineux sur des questions de morale sociale ou familiale, ou sur des points controversés de l'Écriture. Sa parole était vive, précise, mordante quand il le voulait et ironique. Il jouissait d'une mémoire prodigieuse soutenue d'un immense labeur. Il ne serait pas exagéré de dire qu'il possédait par cœur la grande majorité des versets des deux Testaments. Sa voix était chaude, claire, prenante; mais avons-nous dit, — et contrairement à ce que l'on pourrait croire — sans puissance ni vigueur. Par son charme elle était l'un des éléments de la force d'attraction qui était en lui. Son désintéressement enfin était évident. Il vivait simplement, pauvrement et il convenait de lui en savoir d'autant plus de gré que si, en tout ce qui concernait son ministère et la foi religieuse il se montrait d'une perfection qui approchait de la sainteté, il ne dédaignait pas par ailleurs — tout au contraire — un bon repas, abon-

damment arrosé de bière mousseuse ou de vins clairs, en société de joyeux et francs amis et compagnons.

Il s'agissait à présent de répandre la bonne parole en dehors du nid où elle s'était formée. Luther va prêcher à Borna, à Altenbourg, à Zwickau, à Torgau, à Erfurt; il s'aventure jusque dans les cantons soumis au duc Georges de Saxe, son ennemi redouté. Il y voyage de nuit, en costume de civil, se faisant suivre de ses vêtements religieux. A Zerst, où l'on venait, en des excès sauvages, de détruire toutes les images du culte, Luther prêcha le calme, la modération; il amena à sa cause le prince Wolfgang d'Anhalt.

A son retour il reçut à Wittenberg un envoyé d'Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre teutonique en Prusse, qui désirait le consulter sur les réformes à introduire dans l'illustre association de chevalerie religieuse à laquelle il présidait. Luther lui conseilla, en premier lieu, de se marier; puis de modifier de fond en comble les statuts de l'ordre teutonique, de transformer la Prusse en duché, d'y introduire enfin les pratiques du culte nouveau. En Prusse orientale l'allemand ne tardera pas à remplacer le latin dans toutes les cérémonies du culte.

Mais la conquête la plus importante que fit à cette époque la réforme luthérienne fut celle du landgrave Philippe de Hesse : jeune, énergique, intelligent, homme d'armes vigoureux et redouté, hardi en ses entreprises, le jeune prince va donner au réformateur l'appui le plus franc, le plus actif, le plus décidé, peut-être plus précieux encore que la sympathie protectrice, mais un peu timide de Frédéric le Sage — la sagesse est prudente — Électeur de Saxe.

Le 27 août 1522 le chevalier Franz von Sickingen, de son château d'Ebernburg dans le Palatinat, lançait un défi à l'archevêque grand Électeur de Trèves « coupable de haute trahison envers Dieu et l'Empire ». De son côté le chevalier Ulrich von Hutten attaquait l'archevêque grand Électeur de Mayence. Cette chevalerie, héritière de la noblesse féodale du Moyen Age allemand, souffrait beaucoup des transformations économiques amenées par la Renaissance. Par suite de l'afflux de l'or du Nouveau monde et du prodigieux

développement commercial de l'époque, les hobereaux d'Allemagne, en leurs sombres burgs crénelés, voyaient leur condition matérielle, leurs conditions d'existence se réduire à un état qui pour eux était la misère. Besogneux, turbulents, mais batailleurs, fiers de leur noblesse, de leurs donjons abrupts et de leurs aïeux, ils devaient saluer la réforme luthérienne comme une libératrice. Ne leur permettrait-elle pas, d'une part, de secouer la suzeraineté dominatrice de la haute noblesse, des princes souverains, et, d'autre part, de rétablir leur situation financière aux dépens des biens immenses du haut clergé et des couvents? A quoi il faut d'ailleurs joindre une part importante de conviction, de sincérité religieuse, puisqu'aussi bien, inconsciemment, mais en toute sincérité on incline et glisse facilement, en ses croyances mêmes, vers la pente de l'intérêt quand celui-ci est très grand, lié aux conditions de l'existence.

Toujours est-il que, pour la première fois en Allemagne, éclatait une guerre de religion avec son horrible cortège de pillages et d'égorgements.

La guerre est toujours détestable, mais, entre toutes, les guerres de religion doivent être flétries. « Aimez-vous les uns les autres », a dit le Christ; sa parole essentielle, on oserait dire sa parole unique.

Franz von Sickingen part donc en guerre contre l'archevêque de Trèves pour lui enseigner l'Évangile. Il était parvenu à former une ligue et à grouper sous sa direction la chevalerie du Haut-Rhin; mais il échoua au siège de Trèves. A la ligue de la chevalerie répondit une ligue de la haute noblesse, le duc de Wurtemberg, le comte Palatin, le duc de Bavière, les archevêques grands Électeurs, le landgrave de Hesse lui-même. Refoulé en son château d'Ébernburg Franz von Sickingen y fut mortellement blessé le 7 mai 1523. En apprenant sa fin Luther s'écria :

— Dieu est juste mais surprenant!

Les vainqueurs incendièrent les forteresses du vaincu; son allié Ulrich von Hutten dut prendre la fuite. Peu après il mourait misérablement, délaissé, malade, sans ressources, en une île du lac de Zurich. Sickingen conservera une renom-

mée légendaire; nous avons rappelé que Goëthe fera de lui le héros de l'un de ses drames.

A l'époque où Luther apprit la mort de son vaillant et bouillant allié, il était ému du sort de neuf petites religieuses qui étaient arrivées à Wittenberg le jour de Pâques (15 avril 1523), échappées du couvent de Nimbchen-lez-Grimma. Elles avaient pu s'évader grâce au concours de trois bourgeois de Torgau, par un trou pratiqué dans un mur bousillé. Leurs libérateurs les attendaient au dehors et les emmenèrent en voiture close. Elles appartenaient à des familles de bonne noblesse et étaient venues chercher refuge à Wittenberg, leur couvent se trouvant sous l'autorité du très catholique duc Georges de Saxe.

L'une des fugitives, Catherine de Bora, ne tarderait pas à se nommer M^{me} Martin Luther. Serait-ce sur les récits ou du moins sous l'influence de Catherine que le docteur Martin fit paraître en mars 1524 son émouvant opuscule : « Comment Dieu est venu en aide à une jeune religieuse (*Geschichte wie Gott einer Klosterjungfrau ausghelfen hat*). « Par cette histoire, dit l'auteur, le monde apprendra ce qu'est la vie claustrale et les jeux du diable en viendront au grand jour. » La petite religieuse en question se nommait Florentine d'Oberweimar. Le couvent où elle avait été enfermée se trouvait à Neu-Helfta-lez-Eisleben; le comte de Mansfeld, suzerain de la contrée où se trouvait le couvent en question en avait d'autres en ses États : il verrait, par les faits relatés, quel était son devoir.

Florentine fut consacrée à Dieu, ce qui veut dire qu'on lui fit prononcer ses vœux dès l'âge de onze ans. Trois ans plus tard elle déclara qu'elle ne se sentait pas faite pour la vie monastique, mais il lui fut répondu qu'elle avait prononcé ses vœux et qu'il n'y avait plus à y revenir. La jeune fille dut prendre le voile à l'âge de seize ans. Ayant entendu parler de Luther et de sa doctrine évangélique la pauvre enfant lui écrivit pour lui demander conseil et consolation; mais une compagne, à laquelle elle s'était imprudemment confiée, la dénonça à la supérieure, Catherine de Watzdorf, qui était sa tante maternelle. La jeune religieuse fut enfer-

mée tout un mois au fond d'un caveau glacial; à l'église elle devait rester étendue par terre, ses compagnes la piétinaient. Rendue à la vie conventuelle elle crut pouvoir conter sa peine à un cousin, le seigneur de Watzdorf, qui la trahit à son tour. La nouvelle peine infligée à la jeune recluse impatiente des liens où elle se trouvait prise, fut une cruelle fustigation infligée des propres mains de la Mère supérieure assistée en sa tâche de quatre religieuses; puis elle fut remise au cachot; cette fois cruellement enchaînée. Quand les fers furent détachés, on lui fit savoir qu'elle était condamnée à une incarcération perpétuelle. Fût-ce intervention divine ou diabolique entre les deux l'auteur ne se décide pas, certain jour le gardien du cachot en laissa la porte ouverte et Florentine s'évada.

A l'époque où nous sommes parvenus Luther a atteint la quarantaine. Le représentant du roi de Pologne auprès de Charles-Quint, vient à Wittenberg rendre visite à Luther. « Qui n'a pas vu le pape à Rome et Luther à Wittenberg, n'a rien vu », déclare le Polonais. Accompagné de Mélanchton l'« orateur » du roi Sigismond vient au couvent où demeurait le réformateur; il trouve celui-ci au réfectoire après le repas auquel avaient assisté quelques Frères de son ordre. Ceux-ci étaient vêtus de la robe des augustins, mais de couleur blanche au lieu de laine noire. Par la coupe de leurs cheveux ils ne se distinguaient pas des paysans.

« Luther, un peu surpris, me tendit la main et m'engagea à m'asseoir. Quatre heures durant, jusque fort avant dans la nuit, nous causâmes de choses et autres. Luther me parut fort avisé, instruit, éloquent; mais il ne dit pas grand' chose en dehors de torrents d'injures et de traits satiriques dont il accabla le pape, l'empereur et quelques princes allemands. La figure de Luther répond bien à ses écrits : les yeux sont perçants et brillent d'une manière qui vous met mal à l'aise (le mot allemand *unheimlich*, si expressif est dans son sens exact intraduisible en français). On eût dit par moments un regard de possédé. La parole est vive, hérissée d'ironie et de pointes. Il portait l'habit d'un homme

de Cour, mais il remet la robe de son ordre pour sortir du couvent.

« Assis côte à côte nous bûmes de compagnie du vin et de la bière comme il est d'usage en ce pays. Dans le moment il avait la franche allure d'un bon camarade. On vante la sainteté de sa vie? Ce que j'en ai aperçu ne la distingue pas du commun. Il m'a paru présomptueux, avide de gloire. Sa conversation déborde d'injures, de médisances, de raillerie; pour le reste ses livres le peignent, et il a beaucoup écrit. »

En mai 1523 Luther portait donc encore en public la robe des augustins; c'est à dater d'octobre 1524 qu'il paraîtra, en toute circonstance, vêtu d'habits séculiers, jusqu'en chaire, prêchant la parole de Dieu. Il s'était fait faire un costume de cavalier d'une belle pièce de drap dont l'Électeur de Saxe lui avait fait présent. « Je me suis fait faire cet habit de Cour, dira-t-il, en l'honneur de Dieu et pour faire enrager Satan. »

XVI

ÉRASME

EN l'année 1524, où le représentant du roi de Pologne rendait visite à Luther en son couvent de Wittenberg, s'engagea la célèbre querelle du réformateur contre le philosophe humaniste Didier Erasme de Rotterdam. La figure de l'humaniste hollandais est une des plus séduisantes, des plus belles dont l'histoire ait gardé le souvenir. Par la seule action de son érudition, et aussi de son caractère, tout de douceur et de modestie, Erasme a dominé son temps. Chacun de ses livres, tous écrits en latin, était attendu comme un événement par l'Europe savante et pensante. On venait à lui en pèlerinage de contrées éloignées; des amis de Luther et fidèles disciples vinrent frapper respectueusement à sa porte. Erasme était prêtre, ancien chanoine, mais jamais il n'aliéna ce qu'il considérait comme son plus grand bien, la liberté de penser. Les abus de la Cour de Rome, la vie trop matérielle de nombre de moines eurent en lui un critique avisé et spirituel. Il en a orné son *Eloge de la folie*, un des plus fins chefs-d'œuvre qu'une pensée humaine ait conçus.

Erasme suivit d'un sourire bienveillant et intéressé les débuts de l'insurrection luthérienne. Il encouragea Frédéric le Sage en la sympathie que celui-ci accordait au réformateur. « Luther, répétait-il, doit-être jugé par des hommes savants et pieux ». Il conseillait à Charles-Quint de ne pas combattre la doctrine nouvelle par la violence, mais

par une réforme sérieuse du monde catholique. Le légat pontifical en Allemagne proclamait Erasme plus redoutable à l'Église que Luther : « Erasme est le véritable père de la nouvelle hérésie ».

Aussi, en ses débuts, Luther parlait-il d'Erasme dans les termes, non seulement les plus élogieux, mais les plus affectueux. « Notre Erasme » écrivait-il à son ami Lang (1^{er} mars 1517). Du texte grec des Évangiles, pour la première fois établi correctement par l'humaniste hollandais, le réormateur se servait en ses travaux sur les Écritures. Et il ne laissait pas, en son édition de la *Lettre aux Galates*, de proclamer son estime pour l'érudition et le labeur du savant helléniste.

Après que le pape Léon X, en sa bulle *Exsurge Domine* (15 juin 1520) eut condamné au feu les écrits du réformateur en lui laissant soixante jours pour se rétracter, Erasme, faisant violence à son caractère tout de réserve et de prudence, intervint auprès du Saint-Siège en faveur de Luther. Il le fit fermement, courageusement, écrivant lettres sur lettres, réclamant la suspension des sentences d'interdit et que l'on eût recours, à l'égard de l'insurgé de Wittenberg, à d'autres procédures qu'intransigeance et contrainte.

Mais une grande différence de caractère, et plus encore, de génie, séparait les deux hommes. Érasme écrivait en son *Enchiridion* : « Pour arriver à la béatitude ce qui importe c'est de ne rien faire sous l'empire du sentiment, mais tout au jugement de la raison ». Luther, au contraire, demandait tout au sentiment et ne voulait rien savoir de la raison, qu'il poursuivit sa vie entière comme une ennemie mortelle : « Sur la voie du salut, déclare et répète-t-il, la raison ne peut rien, la raison est une folle, la raison est une sottise. » On ne peut donc être surpris que les deux hommes, pour peu qu'ils fussent amenés à se rencontrer dans le développement de leur pensée, dussent se heurter l'un l'autre, durement et sans conciliation possible.

Le roi d'Angleterre, Henry VIII, avant sa rupture avec Rome, se posa en champion de l'orthodoxie catholique. Il fit écrire, par son chapelain, Edward Lee, une réfutation

des doctrines luthériennes qui parut en 1522. Luther, en fureur, répondit aussitôt. Vainement Spalatin, d'autres encore, s'étaient-ils efforcés de le maintenir dans un ton calme et raisonnable; il était déchaîné.

Le roi d'Angleterre, déclare notre prophète, ne se fonde que sur des paroles humaines, Pères de l'Église et conciles; moi, Luther, je m'appuie sur la parole de Dieu. « Je soupçonne le roi (Henry VIII), dit Luther, d'avoir fourni une ou deux aunes de drap grossier à ce vaurien (Edward Lee), qui y a découpé une cape, pour l'orner ensuite d'une doublure; minute : je vais l'orner de sonnettes! » Puis, s'en prenant directement au roi, il le traite d'effronté menteur, « qui se démène en son libelle comme une garce en colère, par quoi il appert avec évidence qu'il n'est pas lui-même de sang royal ». « Un roi d'Angleterre s'arroge-t-il le droit de cracher des mensonges impudents, il me donne le droit de lui faire rentrer ses crachats dans la gorge. Il souille mon enseignement chrétien; il salit de ses ordures la couronne de mon roi à moi, le Christ. » Dans la conduite de Henry VIII Luther voit une justification éclatante au dicton : « Il n'est pire fou que les rois et les princes. » Et plus loin :

« Quel est cet Henry, ce nouveau thomiste (disciple de saint Thomas), pour que je respecte ses blasphèmes et sa violence? Défenseur de l'Église? oui, de son église à lui qu'il porte si haut, de cette prostituée qui vit dans la pourpre, ivre de débauches, mère de fornication. Mon prince à moi est le Christ et je frapperai du même coup cette église et son chef qui ne font qu'un; je les briserai... j'en suis sûr, mes doctrines viennent du ciel. »

Henry VIII adressa ses plaintes à l'Électeur de Saxe contre « le misérable moine qui osait lui jeter des ordures à la face », mais Frédéric-le-Sage répondit qu'il désirait demeurer à l'écart de ce genre de querelles. Ce fut alors que le roi d'Angleterre se tourna vers Erasme.

Le grand humaniste s'était jusqu'à ce jour tenu sur la réserve non-obstant les plus hautes interventions. « Je me réserve tout entier, disait-il, pour mieux aider à la renaissance

sance des lettres. » Nous venons de voir qu'il avait accueilli avec des sentiments de bienveillance les premières manifestations du théologien de Wittenberg, mais il ne pouvait s'accorder sur les fondements de sa doctrine; la prédestination et la négation du libre-arbitre humain. Aussi, dès lors, en maint passage de ses écrits n'avait-il pu s'empêcher de marquer sur ce point sa désapprobation, tout en se gardant de s'en prendre directement à Luther lui-même. Mais celui-ci considérait comme une attaque personnelle toute contradiction à un point quelconque de son enseignement. En juin 1523 il écrivait à Oekolampade :

« Je note les coups qu'Erasme me porte de ci, de là, tout en reconnaissant qu'il n'agit pas en ennemi déclaré; aussi mon intention est-elle de faire comme si je ne m'apercevais pas de ses rusés coups de patte; mais je le pénètre plus profondément qu'il ne pense ».

Sollicité par le roi d'Angleterre, auquel il avait des obligations, et par d'autres personnalités pour lesquelles il avait de l'estime; considérant aussi les conséquences fâcheuses pour la morale et pour les mœurs que pouvaient entraîner les principes du réformateur par sa négation de la liberté humaine, Erasme se décida à prendre la plume pour défendre la dignité de l'homme en revendiquant pour celui-ci la responsabilité de ses actes. Dans de telles conditions fut conçu son bel et célèbre ouvrage, *De libero arbitrio*, « Du libre arbitre ». Luther apprit que l'humaniste hollandais travaillait à une réfutation de sa doctrine; il s'en alarma.

Il lui était impossible de ne pas apprécier la haute valeur scientifique et intellectuelle de l'écrivain devant lequel il n'était personne qui ne s'inclinât ; le réformateur devait redouter l'esprit logique de l'humaniste néerlandais, sa force de dialectique et d'autant plus que, jusqu'alors, non seulement Erasme ne s'était pas rangé parmi ses adversaires, mais passait au contraire pour lui témoigner de la sympathie. Il s'efforce donc de neutraliser sa plume et de maintenir l'humaniste en dehors du conflit. Il savait l'attachement d'Erasme à une vie paisible, dans le calme de

son cabinet de travail; il savait son aversion pour les violences batailleuses, pour l'agitation des conflits. Il table sur ce besoin de tranquillité et de paix. Voici la lettre qu'il lui adressa en avril 1524. Nous croyons, vu le jour qu'elle jette sur l'esprit de Luther, devoir la reproduire en entier :

« Voilà assez longtemps que je me tais, cher Erasme et, quoique j'attendisse que toi, le plus éminent des deux, tu rompisses le premier le silence, j'ai cru que la charité même m'ordonnait à présent de commencer. Et, pour début, je ne te reprocherai pas de t'être tenu éloigné de nous dans la crainte sans doute de compliquer la cause que tu soutenais contre nos ennemis les papistes. Également je ne me suis pas autrement irrité de ce que, en maint passage publié par toi dans la vue de capter leur faveur, ou d'apaiser leur rage, tu nous aies quelque peu titillé de morsures et pointes assez vives. Certes le Seigneur ne t'a pas encore pourvu de l'énergie et du sens nécessaires à prendre un monstre à la gorge librement, vaillamment, et je ne songe pas à exiger de toi ce qui est au-dessus de tes forces. Tout au contraire, je respecte ta faiblesse. Aussi bien nul ne peut-il nier que tu n'aies fait fleurir les lettres par lesquelles on arrive à la véritable intelligence des Écritures et que ce don de Dieu ne brille en toi en d'admirables proportions. De quoi il convient de lui rendre grâce. Aussi n'ai-je jamais désiré te voir te départir de la réserve où tu te tiens pour entrer dans notre camp où, cependant, tu rendrais de grands services par ton talent et ton éloquence; mais puisque tu y manques de cœur, mieux vaut servir Dieu entre les limites dont il t'a borné.

« On craignait seulement que tu ne te laissasses entraîner par nos adversaires à charger tes livres d'attaques contre notre doctrine, ce qui me contraindrait à me dresser contre toi face à face. Déjà n'ai-je pas contenu quelques-uns des nôtres qui avaient préparé des écrits à fin de te traîner dans l'arène? Aussi n'aurais-je pas voulu voir paraître l'Expostulation de Hutten, moins encore ton Eponge de Hutten. Tu as pu voir, en cette dernière circonstance, et sentir par toi-même combien il est aisé de dissenter sur la modération et de critiquer les

emportements de Luther, mais difficile, voire impossible, de mettre ces belles leçons en pratique, si l'on n'y est aidé par un don bien rare de l'esprit.

« Le croiras-tu? Christ m'est témoin que je te plains du fond de mon âme, quand je vois tant de haines et de passions excitées contre toi, desquelles je ne puis croire — car ta vertu tout humaine est trop faible pour de tels orages — que tu ne ressentés aucune émotion.

« Peut-être cependant les nôtres sont-ils stimulés par un zèle légitime; il leur semble que tu les as indignement provoqués... Or moi, quoiqu'irritable et souvent entraîné par la colère à écrire avec amertume, je ne l'ai jamais fait que contre ceux qui s'entêtaient. De mon indulgence et douceur envers les pécheurs et les impies, pour insensés et iniques qu'ils puissent être, ma conscience me rend témoignage et je puis en appeler à l'expérience de bien des gens. De même j'ai retenu ma plume malgré tes piqures et me suis promis de la retenir jusqu'à ce que tu te sois ouvertement déclaré. Car, quels que soient nos dissentiments, avec quelque impiété ou dissimulation que tu exprimes ta désapprobation ou tes doutes sur les points les plus importants de la religion, je ne puis ni ne veux t'accuser d'obstination. Mais que faire à présent? Des deux côtés les esprits sont envenimés. Certes, si je le pouvais, je voudrais servir de médiateur, désireux qu'ils cessassent de t'attaquer avec tant de furie et qu'ils laissassent ta vieillesse s'endormir doucement dans la paix du Seigneur. Et ils le feraient, je pense, s'ils considéraient ta faiblesse, s'ils appréciaient la grandeur de cette cause qui, depuis longtemps, a dépassé la médiocrité de ta mesure.

« Au reste on en est venu à ce point qu'il n'y a plus guère de péril à craindre pour notre cause, lors même qu'Erasmus agirait contre nous de toutes ses forces conjuguées; mais nos partisans supporteraient mal tes attaques : la faiblesse humaine s'inquiète et s'effraie de l'autorité et du nom d'Erasmus; une seule morsure d'Erasmus est plus à redouter que les attaques de tous les papistes réunis.

« Voilà ce que je voulais te dire, cher Erasmus, en preuve de ma candeur et parce que je désire que le Seigneur t'anime d'un

esprit digne de ton nom. Que s'il tardait à le faire, contente-toi du moins de demeurer spectateur du drame. Ne joins pas tes forces à celles de nos adversaires, ne publie pas de livre contre moi. Quant à ceux qui se plaignent d'être attaqués au nom de Luther, souviens-toi que ce sont des hommes semblables à toi et à moi, auxquels il faut accorder indulgence et pardon et que, comme dit saint Paul, « il nous faut porter le fardeau les uns des autres ». Il suffit que nous nous mordions, ne nous dévorons pas réciproquement, ce qui donnerait au monde un spectacle d'autant plus lamentable que, certainement, ni en toi ni en moi, nulle pensée ne se forme contraire à la béatitude en Dieu.

Prends en bonne part mon enfantin bavardage et porte-toi bien en Notre-Seigneur. »

A la lettre de Luther du mois d'avril 1524, Erasme répondit le 8 mai suivant : Ils ne pensaient pas de même l'un et l'autre sur la meilleure manière de défendre l'Évangile, « car je trouve dans votre enseignement plus d'un point qui me contrarie et me paraît dangereux pour la religion; mais puisque vous vous dites prêt à justifier votre doctrine aux yeux d'un chacun, vous ne pourrez en vouloir à qui désire s'instruire en discutant avec vous ».

Le *Libre arbitre* d'Erasme parut le 1^{er} septembre 1524, et parvenait le même mois à Wittenberg. Luther en écrivait le 1^{er} novembre : « On ne saurait croire combien j'ai de dégoût de ce traité du *Libre arbitre*. Je n'en ai encore lu que quelques pages; c'est grand ennui d'avoir à répondre à un livre si savant d'un si savant personnage ». En le lisant notre théologien fut plus d'une fois tenté de jeter le livre sous son banc. Dans son « ennui » il attendit toute une année, jusqu'en septembre 1525 pour se mettre à la réponse. Il se rendait inconsciemment compte de son infériorité et, comme les faibles, croira se fortifier en criant très fort; toutefois, en débutant, le prend-il sur un ton doux :

« Ce que j'estime en toi, Érasme, c'est que, seul, tu as atteint le fond du débat : le libre arbitre. Tu ne t'arrêtes pas

aux bagatelles de la porte : papauté, purgatoire, indulgences et autres vétilles : seul tu as mis le doigt sur le noeud, tu frappes à la gorge : merci ! »

La réponse de Luther parut en 1525. Elle est intitulée : *De servo arbitrio, Du Serf arbitre*, en allemand *Der geknechtete Willen*, « la volonté domestiquée, asservie ».

En son *Ancien testament*, dit Luther, Dieu déclare expressément : « Je ne veux pas la mort du pécheur ; je veux au contraire qu'il se convertisse et vive » (Ézéchiel, 18). Pourquoi donc veut-il que tant d'hommes vivent dans le péché, pis que cela, qu'ils s'y endurcissent ? »

A quoi Luther répond lui-même : « Il y a en Dieu une volonté *manifeste* et une volonté *secrète* (*verborgene*). Ouvertement il proclame sa grâce par laquelle l'homme doit être sauvé ; mais secrètement il fixe quels sont les hommes qui auront part à cette grâce, par laquelle seule on peut atteindre au salut, et quels sont ceux qui en seront exclus. »

Doctrine de la prédestination en sa cruelle rigueur. On la retrouvera chez les jansénistes. L'Être suprême connaît, prévoit l'avenir. L'homme que Dieu sait par avance devoir être damné, ne peut donc, et quoiqu'il dise ou fasse, échapper à son sort. « Par la prescience même de Dieu, écrit Luther, partant par sa volonté, tout est uniment prévu et décidé de toute éternité. Par quoi le prétendu libre arbitre humain ne peut qu'être anéanti ».

Sur cette voie Luther est contraint d'avouer qu'au désir de sa doctrine Judas ne pouvait pas ne pas trahir le Christ.

Que si Judas devait nécessairement livrer Jésus, Adam au paradis devait nécessairement manger la pomme — aussi bien Luther le reconnaît-il. Que devient dans ces conditions la thèse du péché originel et toute la doctrine luthérienne de la corruption, non seulement de l'humanité mais de la nature entière par la faute d'Adam, puisque cette faute, notre premier père ne pouvait pas ne pas la commettre ? Sur quoi Luther en arrive à cette belle conclusion : « Dieu agit souvent comme un fou » (*närrisch*).

A défaut de bons arguments le réformateur remplit son

livre des éclats de sa fureur. On a osé écrire qu'en cette discussion Luther n'avait fait qu'une bouchée de son adversaire. Certes si « ne faire qu'une bouchée de son adversaire » consiste à le couvrir d'injures en frappant du poing sur la table et criant comme un sourd, Érasme fut avalé d'un trait; mais si, en une discussion théologique, « ne faire qu'une bouchée de son adversaire » consiste à lui opposer avec calme des arguments précis et probants, en l'enlaçant de liens dont il ne pourra se dégager, c'est ce pauvre Luther qui fut absorbé.

Le Serf arbitre est d'ailleurs un livre remarquable, passionnant à lire en sa fougueuse éloquence. L'énergie entraînante de la conviction, la flamme qui anime le théologien illuminent son style, volcan qui répand des tonnes de lave. Protestation passionnée, comme le note éloquemment Lucien Febvre « protestation passionnée d'un chrétien qui, toujours prisonnier de ses expériences, ayant toujours à l'esprit *ces angoisses spirituelles et ces naissances divines, ces morts et ces enfers*, à travers quoi il avait cherché et trouvé son Dieu, ne rencontrait la paix libératrice que dans l'abandon total, sans réserve de sa volonté propre entre les mains du guide souverain ». Et voici que cette paix libératrice, on tentait de la lui ravir.

Au *Serf arbitre* de Luther, où le réformateur s'efforçait d'établir l'asservissement de la volonté humaine, Erasme répliqua par son *Hyperaspistès (le Protecteur, 1526)*, réplique triomphante. Aussi bien, sur le terrain où Luther s'était placé, la victoire du contradicteur était-elle relativement aisée, et celui-ci se trouvait être le plus savant et habile dialecticien qu'on ait jamais connu.

A l'*Hyperaspistès*, Luther ne répondit plus, silence qui avoua sa défaite.

« Ce dut être une grande joie pour Erasme, écrit Michelet, de voir l'ennemi triomphant de la papauté s'agiter douloureusement sous les coups qu'il lui portait »... « Luther dut comprendre, dit encore Michelet, que la solution du terrible problème ne se trouvait pas dans son *De servo arbitrio*... Jusqu'à son dernier jour le nom d'Erasme qui l'avait poussé

jusqu'aux plus immorales conséquences de la doctrine de la grâce, se mêlera dans ses écrits et dans ses discours aux malédictions contre les blasphémateurs du Christ ».

Vis-à-vis de son contradicteur, Érasme avait montré autant de calme que de modération. Il fit plus. Luther avait fait paraître sur la fin d'août 1519 deux tableaux divisés chacun en sept morceaux, en tout quatorze morceaux (d'où le titre tiré du grec : *Tessaradekas, les Quatorze.*) Il s'agissait des maux auxquels l'homme est sujet et, mises en regard, des consolations offertes par Dieu à chacun de ces maux. Le livre avait été écrit à l'occasion d'une maladie de Frédéric le Sage. Quatre années plus tard, à l'époque où le différend entre Luther et Érasme avait éclaté, ce dernier envoyait à l'évêque de Bâle un exemplaire des *Tessaradekas* en l'accompagnant des plus grands éloges pour l'auteur.

Ne se résignant pas à sa défaite et pour se faire à lui-même illusion Luther affectera dans la suite de placer son *Serf arbitre* au-dessus de ses autres écrits : « De tous mes livres, c'est le dernier que je voudrais voir périr. »

« Érasme, dit Luther en ses *Propos de table*, a écrit contre moi son *Hyperaspistes*, où il prétend réfuter mon *Serf arbitre*, mais il ne l'a pas réfuté ni ne le réfutera de toute éternité. Je défie et redéfie le diable même en toutes ses écailles, de me réfuter, car je suis certain que mon livre est l'expression immuable de la vérité divine ». Prudemment cependant il se gardera d'en reproduire les conclusions dans les œuvres de caractère populaire qu'il lui arrivera de publier.

Du moins, au cours de la discussion, Luther avait-il précisé les origines de sa doctrine singulière par cet aveu dépourvu d'équivoque :

« Et s'il m'était possible d'obtenir le libre arbitre, je n'en voudrais pas; je ne voudrais pas que restât entre mes mains quoi que ce fût qui me permît d'arriver par moi-même à la béatitude; non seulement parce que je serais en péril de ne pouvoir dominer tant de circonstances opposées, le danger et tant de diables agissant contre moi; mais dans le cas même où ces hostilités ne se produiraient pas, je n'en agi-

rais pas moins dans l'angoisse, ma conscience ne devant jamais avoir la certitude de ce que je devrais faire pour satisfaire Dieu ».

Toujours ces angoisses, ces troubles, ces terreurs de l'enfer qui l'avaient précipité dans la voie où il était entré et qui n'avaient pu s'apaiser que par la pensée que notre salut n'était pas laissé en nos mains, mais ne pouvait s'opérer que par la seule justification, la justification qui fait de l'homme un juste, donnée par la grâce divine laquelle s'acquiert exclusivement par la foi. Il disait à ses disciples : « Toute l'Écriture prêche la foi; que serait la foi si elle n'était que raison? La raison ne connaît pas le repos, elle nous trouble sans cesse et le diable en a l'avantage car il nous tourmente par cette *infirmité* ! »

Serait-il injuste de dire que la doctrine luthérienne a pris sa source dans les inquiétudes mentales d'un névropathe? Et s'étonnera-t-on que Luther n'ait jamais pardonné à son contradicteur l'avantage que celui-ci venait de remporter sur lui? Jusqu'à son dernier jour il poursuivra Érasme de sa haine, de ses injures les plus venimeuses et calomnieuses; sa correspondance et ses *Propos de table* en sont remplis :

Érasme est un plaisantin, un vaurien, un athée, un Épicure. Pour Luther, qui ne savait rien d'Épicure, ce nom représentait une injure écrasante. « Érasme, dit Luther, considère Dieu comme une vache regarde une porte neuve ». C'est une grenouille coassante, une anguille que nul ne peut saisir, c'est un serpent.

« Nous avons souffert qu'Érasme nous étranglât, dit-il encore; mais puisqu'il veut étrangler le Christ, nous lui ferons son affaire; il est vrai qu'écraser Érasme c'est mettre le doigt sur une punaise, et plus puante encore morte que vive ». En une heure d'insomnie, il composa contre son adversaire un quatrain dont voici la traduction :

« L'ami de Satan doit t'aimer, Érasme! Fais-toi un attelage de tous les démons et nourris-toi du lait des boucs infernaux ».

La première cause de cette haine acharnée dont Luther ne cessera d'être animé contre le philosophe néerlandais fut

certainement qu'en ce débat fameux il avait été vaincu par lui; le second motif est qu'Érasme avait tenté de le chasser par son *Libre arbitre* du refuge où son âme avait enfin trouvé la paix. La troisième cause est indiquée plus haut : l'antagonisme radical des deux hommes en la nature de leur intelligence, de leur caractère, de leur tempérament : Érasme tout de calme de réflexion et de raison; Luther tout d'intuition, d'ardeur et d'imagination. « Érasme, dit le réformateur, toise la religion à la mesure de la raison »; un autre jour : « Il n'est article de foi, si bien établi fût-il par l'Écriture, dont ne parvienne à se gausser un Érasme, je veux dire la raison ».

« Voilà le secret d'une haine atroce, d'une de ces haines recuites et hallucinantes dont les hommes de Dieu ont le secret. Luther radote de fureur contre Érasme » (Lucien Febvre).

Les conséquences de la doctrine luthérienne devaient, à la réflexion se manifester d'une telle immoralité que dans la suite, nombre de ses disciples, et le meilleur d'entre eux, Melancton, refuseront de s'y soumettre; on verra même quelques-uns de ses adhérents aller jusqu'à prétendre que le réformateur fut amené à rétracter lui-même cette partie de son enseignement : mais les plus résolus de ses continuateurs persisteront à s'y maintenir avec fermeté. « On me dira, écrit au XVII^e siècle le célèbre pasteur Pierre Jurieu, on me dira que Luther s'est rétracté; mais qu'on me montre cette rétractation. Il est toujours véritable, comme Luther l'a dit en son *Serf arbitre*, que Dieu, par sa volonté, rend les hommes nécessairement damnables et que, par sa pure volonté, il damne des innocents : Luther n'a pas rétracté cela. »

Au fait, dès 1520, peu après avoir été excommunié, Luther n'écrivait-il pas :

« Comment l'homme peut-il se préparer à faire le bien, puisqu'il n'est même pas en son pouvoir de faire le mal? car c'est Dieu aussi qui opère les œuvres mauvaises ».

Est-il utile d'insister? Comme le note Michelet, plus Luther insiste, plus il plonge dans le fatalisme, dans l'im-

moralité : « Poussé par la contradiction, le père de la Réforme en arrive à soutenir les propositions suivantes : « La grâce est donnée gratuitement aux plus indignes, aux moins méritants; on ne peut l'obtenir par des œuvres, par des efforts petits ou grands; elle n'est pas même accordée au zèle ardent du meilleur, du plus vertueux des hommes qui cherche et suit la justice ».

Enfin quand, en 1536, Luther apprit la mort de son adversaire et que ses dernières paroles avaient été : « O Jésus, toi, fils de Dieu, aie pitié de moi! », il ne voulut pas y croire. Érasme avait vécu sans Dieu, il ne pouvait que mourir sans lui.

La mort même de son contradicteur ne l'apaisa pas. Quelques jours avant que lui-même allât le rejoindre dans l'autre monde, six ans après le décès d'Érasme, Luther disait encore à ses élèves et amis : « Je vous en conjure, vous qui avez à cœur la gloire du Christ, restez les ennemis d'Érasme dont les écrits vont à la destruction de toute religion. »

XVII

H YMÉNÉE

A propos du grand nombre de prêtres et de religieux que la réforme amenait à prendre femme, Erasme disait plaisamment : « On me parle sans cesse du drame luthérien; mais on dirait d'une comédie et qui, selon coutume, finit par des mariages ».

Le couvent des augustins de Wittenberg avait été déserté par les religieux, les uns pour jeter le froc, les autres pour fuir le berceau de l'hérésie. L'Electeur Frédéric en mettra les bâtiments à la disposition de Frère Martin avec les jardins qui en dépendaient. Luther y vit seul avec le précédent prieur, Eberhard Brisger, qui l'avait suivi en sa révolte contre Rome. Il continuait cependant d'y porter l'habit religieux — qu'il ne quittera que le 9 octobre 1524.

Sa vie était devenue pénible au point de vue matériel; manquant parfois des éléments les plus nécessaires à l'existence; moralement le réformateur tombait dans la sombre et angoissante mélancolie où ne manquait pas de le plonger la solitude. L'Electeur Frédéric était parcimonieux jusqu'à l'avarice : « Il paie ses gens... légèrement », dira Luther et Luther n'était même pas de ses gens. « Le sac aux aumônes a des trous », écrit le réformateur à son ami Spalatin, par allusion au sac que portaient naguère les Frères augustins qui allaient quémander de porte en porte. Il recevait de temps à autre des visites de théologiens par lesquels sa doctrine se répandait ensuite au loin; mais plus

nombreux encore les prêtres, les moines, les religieuses que l'écho de sa parole avait arrachés à leurs vœux et qui venaient, comme à l'auteur de leur situation nouvelle, lui réclamer aide et assistance. Luther doit les héberger, les nourrir, momentanément au moins : ses réclamations à la Cour électorale se font pressantes, très vives parfois. L'archevêque de Trèves a confisqué sur Brisger tout son patrimoine pour cause de « religion ». « Je me verrai, dit Luther, contraint de quitter le couvent avec mon compagnon pour chercher à gagner notre vie par un travail manuel ». Déjà l'auraient-ils fait s'ils n'avaient craint la honte qui en résulterait pour la religion et pour l'Electeur de Saxe lui-même.

Le réformateur n'avait personne pour faire son lit. Le soir, après sa journée de préoccupations et de labeur, il le retrouvait tel qu'il l'avait laissé le matin et s'y jetait pour le retrouver le lendemain soir encore un peu plus en désordre que la veille.

Entre les hauts et bas, dans le va-et-vient de son humeur, changeante en sa nervosité comme ciel d'avril, il en prend par moments résolument, gaiement son parti. Voici une lettre à Spalatin : « Si je n'ai ni vin ni viande, bast! je boirai de l'eau et me nourrirai de pain! » Et de temps à autre aussi il peut encore boire chopine, de la bonne bière de Wittenberg, en joyeuse compagnie. Et puis il joue du luth, sa distraction favorite, dont les accords mélodieux enrobent ses chagrins.

Encore les misères matérielles ne formaient-elles que la moindre de ses souffrances. Les angoisses morales, les affres de sa conscience, ce qu'il nommait ses « tentations », dans la solitude du monastère l'étreignaient de plus en plus cruellement. Le jeune théologien Edemberger et l'imprimeur wittenbergeois Georges Rhau — dont Luther aimait la société car comme lui, ils étaient passionnés de musique — forcèrent certain jour la porte de la chambre où Frère Martin s'était retiré. Ils le trouvèrent étendu à terre, quasiment sans connaissance; par la musique ils parvinrent à le ranimer.

Pour se raffermir dans sa conviction d'enseigner la pure doctrine divine, il se criait tout haut, et comme pour s'étourdir, la certitude où il se disait de marcher dans la voie du Christ.

Et puis la marée quotidienne de ce qu'on nomme en style ecclésiastique « les tentations de la chair ». « Je ne suis ni de bois ni de pierre », disait-il parfois en termes qui, de nos jours, lui ont été reprochés; mais ils nous paraissent touchants en leur humble sincérité.

« Représentons-nous un véritable célibataire, disait-il, et qui observe pleinement la continence : cet homme brûle nuit et jour des feux d'une passion dévorante...; la passion le harcèle de ses aiguillons. Quelle chasteté! vivre et brûler dans les flammes du désir! Passe une belle femme : le voilà dans une fournaise ardente ».

Luther a rompu avec l'Eglise romaine qui, de son côté, l'a excommunié. Certes, il est affranchi de ses liens; mais il a fait vœu de chasteté et ce vœu, il entend ne pas le violer. Il écrit à une active amie de la Réforme, Argula von Staufen (30 novembre 1524), à propos d'histoires de femmes dont on le faisait le héros :

« Je ne m'étonne pas de ces racontars à mon sujet, on en dit bien d'autres. Je suis entre les mains du Seigneur, comme une créature dont il peut changer le cœur; cependant, dans l'état où mon cœur a toujours été et où il est encore, je ne prendrai point femme; non que je ne sente ma chair et mon sexe, mais ma pensée ne peut se tourner au mariage quand je puis journallement m'attendre à la mort, au supplice des hérétiques. » Luther ajoute : « Puisse Dieu ne plus me laisser vivre longtemps! »

Dans le même ordre d'idées, le réformateur écrit à un ami cette lettre charmante :

« Puisque tu brûles, prends femme; mais tu voudrais bien en avoir une très belle, très pieuse et très riche; fort bien mon cher : on va t'en fournir une en peinture, avec de jolies joues roses et des jambes bien blanches; on n'en saurait trouver de plus pieuse; mais peut-être ne vaudra-t-elle rien à la cuisine ni dans ton lit. Allons! levez-vous de

bonne heure et mariez-vous jeune, vous ne vous en repentirez pas! »

Or voici qu'en mai l'un de ses plus brillants élèves à l'Université, Bernhardi, un prêtre, curé de Kempten, se marie régulièrement; puis c'est Carlstadt flétri avec lui en la bulle *Exsurge*.

Et notre pauvre Luther ému, ébranlé : « Mon doux Seigneur, si c'est ta volonté sainte que je vive sans femme, soutiens-moi contre les tentations; sinon veuille m'accorder une bonne et pieuse jeune fille avec laquelle je passerai doucement ma vie, que j'aimerai et dont je serai aimé. »

Il rêvait au propos que lui tenait sa bonne hôtesse d'Eisenach, à l'époque où il y fréquentait les écoles :

« Il n'est sur terre plus douce chose que d'être aimé d'une femme ».

Et voici qu'au jour du vendredi saint (18 avril 1522) lui tombent sur les bras neuf petites religieuses échappées du couvent de Nimpschen-lez-Grimma en Saxe.

Ici M. Lucien Febvre, en son brillant tableau de la « destinée » de Luther, a une observation pénétrante et que nous croyons très juste :

Luther se sent lié par les vœux qu'il a prononcés librement en prenant l'habit religieux, quand tout à coup il est illuminé d'un de ces éclairs qui, dans sa conviction, lui venaient du ciel. Quand les moines prononcent leurs vœux, se dit-il, ils le font dans la vue d'accomplir de « bonnes œuvres » — en opposition, par conséquent à la volonté de Dieu qui n'admet nulle œuvre humaine, accomplie en vue de la vie éternelle, en dehors de sa « justification »; par leurs vœux les moines font donc acte d'orgueil, comptant sur eux-mêmes pour atteindre à la béatitude et non sur le sang répandu par le Christ. Leurs vœux en sont viciés, ils tombent, ils sont nuls.

Luther n'admettait aucune conception morale qui fût, nous ne disons pas seulement en contradiction avec sa doctrine fondamentale de la justification par le sang du Christ, mais qui fût en dehors d'elle; cette conception au

contraire s'y adaptait-elle, non seulement le réformateur l'admettait sans discussion, mais se trouvait prompt à la défendre de toute son ardeur.

Luther épousa Catherine de Bora le 15 juin 1525 à Wittenberg, en présence du célèbre peintre Lucas Cranach, qui va devenir comme son peintre officiel, du jurisconsulte, Apell, de Juste Jonas, prévôt de l'Eglise de Tous-les-Saints à Wittenberg, et quelques autres amis. Le mariage fut béni en la demeure même du Réformateur par Bugenhagen, le pasteur de la ville.

Catherine était l'une des neuf petites religieuses qui s'étaient évadées du couvent de Nimpschen. Elle vivait à Wittenberg dans la maison du secrétaire communal sur de modestes subsides versés par les soins de l'Electeur. Son père, sujet du duc Georges de Saxe et, comme le duc, lui-même, ardent catholique, aurait jeté à la porte sa fille sécularisée, si celle-ci avait osé se présenter chez lui.

Catherine était de petite noblesse; elle était alors âgée de vingt-six ans. On a discuté de sa beauté dont on jugerait difficilement sur les portraits que Cranach a faits d'elle à une époque où elle n'était plus jeune, portraits dont, au reste, nous paraissions ne plus avoir que des copies. Elle était forte, bien bâtie, un peu hommasse, une bonne grosse Saxonne, avec poitrine à l'avenant, un nez en pomme de terre et des joues saillantes. Elle était brune, et paraît avoir eu de beaux grands yeux de couleur foncée.

Quand il épousa Catherine de Bora Luther ne l'aimait pas, d'amour, s'entend. Il le dit précisément :

« Je n'aimais pas alors ma Catherine, je la soupçonnais d'être fière et hautaine; mais Dieu l'a voulu : il a voulu que j'eusse pitié d'elle. »

Quant à Catherine, — Käte, comme l'appellera Luther — elle aimait un jeune savant de Nuremberg, Jérôme Baumgärtner, à qui le réformateur écrivait encore en date du 12 octobre 1524 : « Si tu veux obtenir ta Catherine de Bora, hâte-toi avant qu'on ne la donne à un autre qui l'a sous la main (il s'agissait d'un docteur Glatz, pasteur à Orlamünde). Cependant elle n'a pas encore triomphé de

son amour pour toi. Quant à moi, je me réjouirais fort de vous voir unis ».

Mais Baumgärtner estimera plus avantageux de se fiancer avec une riche héritière. Catherine en fit une maladie; pris de pitié, comme il le dira, Luther se décida à l'épouser. Dans la suite il ne laissera d'ailleurs pas de taquiner sa femme sur cette première flamme (ehemalige Flamme).

Catherine de Bora ne se distinguait ni par le charme, ni par la grâce, l'esprit ou la fantaisie; mais, bien constituée de corps et de tête, elle fait figure de brave femme, saine, équilibrée; ainsi que le note Köstlin, la femme sans doute qui convenait au réformateur, du moment où il se décidait à se marier : par son caractère même elle contribuerait à adoucir la nature exaltée de son époux, nerveux, emporté, violent; sans doute aussi parviendrait-elle à le remonter en ses dépressions malades, en ses sombres accès de neurasthénie. Quant à Mélanchton, tout en déplorant le mariage du prophète « qui amoindrirait sa personnalité dans un moment où l'Allemagne pitoyable avait si grand besoin de lui », il y voyait cependant un bon côté : il espérait que l'influence aimable de la jeune femme parviendrait à nettoyer son époux des bouffonneries grossières (*βωμολοχία*) dont il avait coutume de bourrer sa conversation (lettre en grec à Camerarius, 16 juin 1525).

Luther se maria brusquement, sans prévenir ses plus intimes amis, sans même faire procéder aux annonces coutumières dans les églises. Mélanchton s'en plaindra assez vivement. Brusquerie où il conviendrait de voir un témoignage des hésitations et scrupules auxquels le réformateur faisait violence en prenant sa décision et dans la crainte — si peu assuré qu'il était de bien faire — que des mots contraires à son dessein ne l'y fissent renoncer.

Nous venons de dire que le mariage fut célébré au couvent même où demeurait Luther. Après la cérémonie les témoins allèrent, selon l'usage, conduire les nouveaux époux au lit nuptial, où l'un d'eux, suivant l'usage encore, retira au marié l'un de ses souliers pour le placer sur le ciel de lit, en

présence de la jeune femme, ce qui devait marquer que, dans la maison, l'autorité était apanage du mari.

Juste Jonas, prévôt de l'église de Tous-les-Saints à Wittenberg, l'un des plus fervents amis de Luther, dira : « Au cours de la cérémonie je ne pus contenir mes pleurs. »

Le lendemain, 16 juin, Luther fit servir, à ceux de ses amis qui avaient assisté au mariage, un petit déjeuner; mais les noces, avec cortège à l'église et repas nuptial, ne devaient se célébrer que le 27 juin. Luther y invite son ami Koppe :

« Vous savez ce qui m'arrive : je me suis emberlificoté dans les tresses de ma petite amie. Dieu aime les miracles et à se moquer de moi et du monde. Arrivez pour le repas de noces, afin que ma femme puisse vous y dire personnellement de quelle façon je suis un homme. »

Le 27 juin l'assistance fut nombreuse, le repas des plus brillants; la municipalité de Wittenberg y avait contribué par l'envoi de vingt florins d'argent, d'un tonnelet de bon vin et d'un tonneau de bière. Le gibier fut servi en des plats aussi nombreux qu'abondants. Le même jour l'université de Wittenberg offrit, pour la corbeille de l'épousée, un gobelet d'argent; jusqu'à l'archevêque-Électeur de Mayence, Albert de Brandebourg qui fit parvenir au moine défroqué, pour sa mise en ménage, vingt florins d'or.

Le repas de noces fut donc brillant; mais un observateur attentif n'eût pas tardé à noter que l'époux avait grand peine à se maintenir dans le ton de la gaiété ambiante. Le mécontentement, l'irritation, la réprobation que le mariage du moine augustin avait soulevés, non seulement chez ennemis et indifférents, mais chez des amis sincères, dépassaient ce que celui-ci avait pu redouter. Nous avons dit les critiques que Mélanchton formula en cette circonstance contre le théologien qu'il avait jusqu'à ce jour considéré comme un homme quasiment divin. « Il déshonore sa vocation », écrit-il à Camerarius.

« Le mariage fait de moi un misérable », se disait Luther, le 15 juin 1525, assis à côté de sa jeune femme, dans le

tumulte des acclamations, des vœux de bonheur et des verres qui s'entrechoquaient.

De la tristesse qui, dans les jours suivants envahit le réformateur, Mélanchton encore se fait l'écho : « Je le vois en peine et inquiet à cause de ce changement dans sa vie ». Le bon Mélanchton en a le cœur ému. Il s'efforce de remonter son prophète, d'apaiser ses scrupules, de lui redonner courage.

Luther dit en ses propos de table : « Par notre mariage nous avons perdu notre autorité sur la pensée du peuple ». Propos grave et sérieux et dont, jusqu'à ce jour, il n'a peut-être pas été tenu compte suffisamment.

Pénétrons en son esprit scrupuleux, angoissé, prompt à la désespérance. Une source nouvelle de désolation et de remords vient de s'y découvrir; mais, à son ordinaire, il cherche à se secouer : « C'est Dieu, Dieu lui-même, qui m'a soudainement jeté dans le mariage, tandis que je n'y pensais pas » (lettre du 20 juin 1525). Et puis il a obéi au vœu de son père qui désirait une postérité. Et la volonté d'un père est sacrée. « J'ai voulu fortifier par mon propre exemple ce que j'ai toujours enseigné ». Aussi bien le sentiment qu'il éprouve pour sa femme n'est-il pas une passion brûlante, un amour désordonné, mais une affection très pure (lettre du 21 juin). Le fils de Dieu lui-même n'a pas méprisé le mariage : il est né d'une femme (*Propos de table*). Dieu a du plaisir quand il apprend qu'un homme se dispose à prendre femme pour en avoir des enfants (*Propos de table*). N'a-t-il pas dit : « Croissez et multipliez! » Contre quoi, moines, curés, évêques et papes peuvent hisser leurs statuts, règles et règlements jusqu'aux nues, en poussant des clameurs à couvrir la parole de Dieu! »

« Toutes les feuilles de la brousse en Torgau seraient-elles douées chacune d'une voix qu'elles seraient encore insuffisantes à chanter les louanges du mariage et à flétrir la turpitude du célibat (*Propos de table*).

Enfin il éclate. C'est toujours le démon qui le tourmente; « Tais-toi, tais-toi, Satan, maudit! le pape est un sodomite! » (*Pr. de t.*).

« Méprisons ceux qui nous blâment et répondons-leur par des paroles d'un éclat magnifique et qui sonneraient comme suit : « Oui, moi aussi je me suis marié, pour manifester, face à Dieu et aux hommes — face à mes détracteurs — que nous n'approuverons jamais le célibat scélérat, impur, impie, de l'Église diabolique (l'Église romaine) : une Sodome plutôt, vouée au feu et au soufre célestes dont elle sera bientôt dévorée! » (*Pr. de t.*)

Brisger, qui avait partagé avec Luther le couvent de Wittenberg mis à leur disposition par l'Électeur, l'abandonna pour la cure pastorale d'Altenbourg. Luther va donc se trouver installé seul dans la vaste demeure avec Käte, sa femme.

« En une première année de mariage, dira-t-il, on a de singulières pensées. A table on se dit : « Naguère tu étais assis ici tout seul, et vous voilà deux »; au lit quand on s'éveille on aperçoit auprès de soi une paire de nattes qui, auparavant vous étaient inconnues. Ma Käte, en cette première année, se tenait assise auprès de moi pendant que je travaillais et, comme elle ne savait que me dire, elle me demandait :

— Monsieur le docteur, en Prusse, le majordome de la Cour est-il le frère du margrave? (*Pr. de t.*)

Quant à Catherine de Bora sa femme, après une année de mariage, Luther l'appréciait comme suit (lettre du 11 août 1526 à Michel Stifelius) :

« Ma Käte te salue et te rend grâce pour les termes doux et charmants de ta lettre. Elle se porte bien et, grâce à Dieu, m'est soumise, obéissante en toutes choses et agréable plus que je n'aurais osé l'espérer. »

XVIII

LA GUERRE DES PAYSANS

LE mariage de Luther souleva une assez vive réprobation moins par l'acte en lui-même, que par les circonstances où il s'accomplit. Comme l'écrivit l'illustre historien huguenot Pierre Bayle, le réformateur « se maria brusquement et dans un temps où l'Allemagne était le plus désolée par la guerre des paysans que l'on mettait sur le compte du luthéranisme ». Il est vrai que Luther prétendra que ce fut précisément à cause de cette guerre des paysans, dont une partie de l'Allemagne était couverte de sang et de ruines, qu'il se maria. On le rendait responsable de l'effroyable lutte civile, dont l'auteur était sans doute aucun le diable, qui l'avait fomentée dans le désir de lui nuire à lui, Luther. Un bon mariage avec une nonnette échappée du couvent serait une réplique au Malin, à lui fermer la gueule. Docteur Martin écrivait à Jean Rühel, conseiller du comte de Mansfeld :

« Les paysans sont des voleurs et des meurtriers, c'est le diable qui a tramé cela contre moi; eh bien! s'ils (les paysans) continuent, j'épouserai ma Käte! (Catherine de Bora) ».

Depuis quelques années des ferments de révolte couvaient en plusieurs parties de l'Allemagne. La dévalorisation de l'argent, conséquence des afflux en métaux précieux du Nouveau Monde, avait fait renchérir les prix de tous objets nécessaires à la vie; par quoi seigneurs et suzerains furent amenés, partout où ils le purent, à augmenter les dîmes et

redevances prélevées sur leurs tenanciers; mais ceux-ci ne voulaient pas se laisser faire et voici que la doctrine évangélique se répand par les soins de Luther avec une fougue et un éclat inouïs. Saint Paul, lumière de vérité, n'enseignait-il pas que, devant Jésus, il n'y avait ni serfs ni francs. Tous les hommes, rachetés par le sang du Christ, étaient égaux aux yeux du Rédempteur. Aussi bien n'a-t-il pas donné à nos premiers parents, conséquemment à leurs héritiers, maîtrise sur la terre entière : champs et bois et les animaux qui les habitent; étangs et rivières et les poissons qui s'y multiplient? Que signifiaient donc ces droits de chasse et ces pêcheries réservées? Protestations, revendications, aspirations populaires qui devaient recevoir des paroles mêmes des prédicants évangéliques une impulsion qui ne tarderait pas à surexciter les passions les plus violentes. Un témoin montre en Allemagne les gens de toutes conditions, paysans et ouvriers, menus bourgeois, tailleurs, cordonniers, fripiers et bûcherons, attablés dans les tavernes, groupés sur la place publique, et y discutant de religion, de politique, de toutes affaires communes. Un chacun a son mot à dire et s'entend à juger, louer ou critiquer les autorités les plus haut placées. « Il semble que le fardeau des affaires publiques porte sur leurs épaules et qu'ils aient à veiller à la sécurité de l'État ». Des prédicants réformés, ou se disant tels, parcouraient villes et bourgs, écarts et villages, une Bible en main, expliquant que les livres saints condamnaient les dîmes et toutes redevances de même farine, et beaucoup d'entre eux trouvaient dans les campagnes des auditoires d'autant plus empressés à accueillir ces agréables théories que les propagateurs s'en étaient eux-mêmes vêtus en paysans. Et voici que de simples laïcs, « hommes des champs, charbonniers, batteurs en grange » se mettaient à prêcher eux aussi l'évangile avec commentaires de leur façon. Aussi bien Luther n'assurait-il pas que tout chrétien était prêtre du fait même du baptême et apte à doctriner?

Vainement les esprits réfléchis, dont Mélanchton était le modèle, s'efforçaient-ils d'expliquer au populaire que la

liberté dont il était question dans l'évangile ne s'appliquait qu'aux âmes, désormais affranchies des étroites prescriptions de l'Eglise romaine lesquelles n'étaient qu'œuvre humaine; le Christ avait tout au contraire prescrit l'obéissance aux autorités constituées et le paiement des impôts et redevances : mais, dans le vent rénovateur qui soufflait, les oreilles s'ouvraient de préférence à des propos plus séduisants et plus avantageux. « Le pauvre peuple, se soulève de tous côtés mandait le conseil de régence à l'archiduc Ferdinand; il est altéré de liberté et refuse de payer les taxes, réclamant sa part des biens de ceux qui possèdent. »

L'incendie éclata tout à coup. Il se répandit avec la rapidité de la flamme sur une traînée de poudre. Les bandes de paysans en armes commencèrent à s'en prendre aux biens des couvents, puis le pillage s'étendit aux propriétés laïques. En quelques semaines des centaines d'abbayes et de châteaux furent envahis, pillés, saccagés, livrés aux flammes. En bien des lieux le sang fut répandu. Le mouvement fut particulièrement vif dans l'Allemagne du Sud, dans le duché de Bade et en Souabe, dans le Palatinat, en Bavière, puis dans la Hesse, en Thuringe, en Franconie. Erasme en écrit à Luther :

« Tu ne veux pas avouer les émeutiers, mais eux ils t'avouent et les fauteurs de cette guerre se targuent de l'Evangile ».

En Souabe, les paysans du comte de Lüpffen furent les premiers à se lever en armes. A vrai dire par leurs seigneurs ils étaient accablés de charges écrasantes. Ils furent aussitôt imités par ceux de Kempten, vassaux de l'abbé dont ils envahirent le couvent, brisant les images dans l'église, en enlevant les ornements. Le 24 juin 1524, sous la direction d'un hardi compagnon, Hans Müller von Bulgenbach, ceux de Stülingen apparurent en armes dans la cour du château seigneurial; ils voulaient leur entier affranchissement, l'abolition des corvées et toutes autres servitudes, liberté de la chasse et de la pêche. L'autorité de Hans Müller ne tarda pas à s'étendre sur la majeure partie de la Forêt noire où il fut proclamé chef de la grande « Fraternité chrétienne ».

Il allait de localité en localité vêtu d'un manteau écarlate, coiffé d'un béret orné de hautes plumes rouges tel qu'on a coutume de costumer Méphistophélès à l'Opéra. Les paysans, unis en leur révolte, adoptèrent pour enseigne une grande croix blanche, mais leurs troupes n'en reçurent pas moins le nom de *bandes rouges*. Ils prirent aussi pour signe de ralliement un gros soulier rustique, aux épaisses semelles cloutées, d'où le nom de leur alliance : *Bundschuh* — l'alliance du soulier.

La Souabe, la Franconie, l'Odenwald furent bientôt entièrement conquis à l'insurrection. Dans la seule Franconie, en peu de temps, 295 monastères et châteaux furent saccagés. Prêtres et nobles étaient égorgés ou torturés de la manière la plus cruelle.

Au printemps de 1525, l'humaniste Ulrich Zasius écrivait à son ami Amerbach : « Luther a plongé l'Allemagne dans un tel délire qu'on doit appeler repos et sécurité l'espérance de ne pas être assommé. » Dans le seul duché de Souabe l'armée des insurgés monte à 300.000 hommes; elle a pour chef Goetz von Berlichingen. Le pelletier Sébastien Lutzer y prêche l'évangile : « Au temps des apôtres, quand on vit des Juifs se convertir, tous les biens étaient en commun et les hommes tous frères; tous alors étaient bons chrétiens, nous donnant l'exemple à suivre. »

Les paysans confédérés publièrent leurs doléances en un cahier de douze articles dont la rédaction est attribuée au pasteur Balthasar Hubmaier, curé de Waldshut qui avait adhéré au luthéranisme. Michelet appelle ce texte, « en sa barbarie naïve : un monument de courageuse modération ».

DOLÉANCES ET REQUÊTES AMIABLES DE L'UNION DES
PAYSANS, AVEC LEURS PRIÈRES CHRÉTIENNES (mars 1525.)

Au lecteur chrétien paix et grâce divine par le Christ.

Il y a aujourd'hui beaucoup d'antichrétiens qui prennent occasion de la réunion des paysans pour blasphémer l'Evangile, disant que la conséquence en sera que personne n'obéira plus, que chacun se révoltera et se cabrera, qu'on s'assemblera

et se groupera en grande violence, que chacun prétendra réformer les autorités ecclésiastiques et séculières, les chasser, voire les égorger; jugements pervers, impies auxquels répondent les articles suivants :

1^o Que nous ayons le droit de choisir nous-mêmes nos pasteurs, puis de les déposer s'ils ne se conduisent pas comme il convient;

2^o Puisqu'une dîme légitime est admise par l'Écriture sainte nous consentons à la payer dans des proportions honnêtes. Le pasteur recevra ce qui sera nécessaire à son entretien et à celui des siens, le surplus consacré au soulagement des pauvres du village. Quant à la « petite dîme » nous ne l'acquitterons plus. Les animaux ont été créés par Dieu pour le libre usage des hommes; cette dîme est injuste, inventée par les hommes, nous ne la paierons plus;

3^o Les insurgés déclarent qu'ils ne veulent plus être traités comme chose et propriété de leur seigneur; par son sang Jésus-Christ a racheté l'humanité tout entière, le pâtre comme l'empereur;

4^o Il n'est ni juste ni charitable que les paysans n'aient aucun droit sur le gibier des champs et des bois, les oiseaux du ciel, les poissons des rivières et qu'ils soient contraints à souffrir les dégâts faits dans leurs champs par les bêtes des forêts;

5^o Les bois, qui jadis étaient biens communaux, doivent le redevenir; et les habitants du lieu doivent avoir le droit d'y quêrir de quoi se chauffer et cuisiner à l'estimation d'un prud'homme;

6^o Les corvées, qui vont s'alourdissant, doivent être allégées;

7^o Qu'il ne soit pas réclamé par le seigneur plus de corvées que n'en fixe la charte communale;

8^o Nombre de terres sont chargées de cens trop élevés, qu'ils soient réduits à l'estimation d'un arbitre autorisé, « en sorte que l'homme des champs ne travaille pas sans rétribution, tout ouvrier a droit à un salaire »;

9^o La justice n'est plus équitablement rendue; sans cesse les pénalités en sont modifiées; que l'on s'en tienne aux anciens textes;

10^o *Que les champs et terres enlevés sans droit au patrimoine communal lui soient rendus;*

11^o *Que soient abolis les droits de succession : spoliation de la veuve et de l'orphelin, contraire à la volonté de Dieu. »*

Nos paysans terminent par ces mots qui font leur article XII : « Que si l'un des articles ci-dessus se trouvait contraire à l'Écriture sainte nous y renonçons par avance. Que la paix du Christ soit avec tous! Amen. »

Dès le début de l'insurrection Luther s'était prononcé contre les paysans avec fureur. Il reprochait à l'Électeur de Saxe sa modération, sa patience; mais celui-ci lui ayant fait demander si les « douze articles » devaient être accordés aux plaignants, et les paysans de leur côté invoquant son autorité, il ne put se refuser à ce rôle d'arbitre. En avril 1525, à Eisleben, il rédigea sa sentence, à sa coutume écrite rapidement, d'un trait, dans le jardin du chancelier des comtes de Mansfeld, Johann Thür :

Exhortation pour la paix concernant les douze articles des paysans du pays de Souabe.

Frère Martin se montre ici de la plus grande prudence, sa réponse aux seigneurs comme aux paysans, dans ses considérants tout au moins, n'est ni chair ni poisson : les paysans ont assurément tort, mais leurs seigneurs n'ont pas raison :

Que si la révolte se propageait et devait triompher l'autorité séculière et la parole de Dieu y périraient également. Aussi bien des signes effrayants n'ont-ils pas paru ces derniers temps dans le ciel comme sur terre? Certes les autorités seigneuriales se sont rendues coupables de désordres et d'abus, principalement les évêques, prêtres et moines, qui sont des insensés endurcis en leur perversité et rebelles à l'Évangile. Et vous comblez la mesure, en attribuant ces calamités à mon enseignement.

Que les seigneurs craignent la colère de Dieu, qu'ils met-

tent un terme à leurs exactions; ils ne perdront rien en agissant avec douceur. Quant aux douze articles des paysans, plusieurs d'entre eux sont formulés avec équité, notamment en ce qui concerne l'intolérable accroissement des corvées; mais les insurgés ne doivent pas écouter ceux qui les poussent à la rébellion. Dieu a dit : qui se saisit de l'épée périra par l'épée. La malignité même de l'autorité ne justifie pas la rébellion.

Au reste agissez comme vous voudrez, mais laissez là le nom du Christ et n'en appuyez pas votre conduite. Je ne le permettrais pas, je vous arracherais ce nom sacré, en y sacrifiant s'il le faut jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Après quoi, reprenant les douze articles un à un, il en rejette les quatre premiers, la nomination des pasteurs par les fidèles, l'abolition du servage et celle de la dîme; quant aux huit autres, concernant le gibier, l'usage des forêts, les corvées, le cens, les successions, il les renvoie aux hommes de loi qui ne pouvaient manquer de se prononcer contre les paysans. En somme, après avoir commencé par déclarer qu'il y avait plus d'un point fondé dans la requête des insurgés il se prononçait contre eux sur toute la ligne.

Et, en conclusion, une belle exhortation aux deux partis :

Puis donc, mes amis, que ni les uns ni les autres vous ne défendez une cause chrétienne, mais que les uns et les autres vous agissez également contre Dieu, renoncez, je vous en conjure, aux violences qui ensanglanteraient l'Allemagne d'un carnage horrible. Vous, seigneurs, vous êtes des tyrans et des bourreaux, vous avez contre vous l'Écriture et l'Histoire; vous, paysans, vous avez de même contre vous l'Évangile et l'expérience. Jamais révolte ne vint à bonne fin.

Notre ami Martin oubliait la sienne.

Mais les événements se précipitaient; on n'en était plus aux dissertations académiques, voire évangéliques. Thomas Münzer, prêtre catholique tourné à la Réforme, s'était mis à la tête des révoltés en Thuringe et parlait d'un haut ton :

Chers frères, combattez le combat du Seigneur! Le Maître veut jouer son jeu; l'heure dernière des méchants a sonné. A Fulde quatre églises ont été saccagées durant la semaine sainte (10-15 avril 1525); dans la Forêt noire 300.000 hommes se sont levés et le nombre en grossit chaque jour.

Sus! sus! sus! (Dran! dran! dran!) Soyez sans miséricorde! N'écoutez pas les gémissements des méchants! Ils pleurent comme des enfants, n'en soyez pas touchés. Dieu interdit à Moïse la pitié.

Sus! sus! sus! Que le glaive tiède de sang, n'ait pas le temps de refroidir. Frappez sur l'enclume : Pink! ponk! tuez tout!

Dieu est avec vous! Il vous dit de ne rien craindre. C'est le combat du Seigneur!

Donné à Mulhausen (Thuringe). Münzer, serviteur de Dieu contre les impies.

Au début les nobles d'Allemagne, la petite noblesse notamment, les hobereaux, n'avaient pas vu d'un œil défavorable les soulèvements campagnards. Dans les premiers jours ceux-ci furent dirigés contre les couvents, et comme les hobereaux eux-mêmes en convoitaient les biens, ils estimaient l'insurrection entrée dans une bonne voie. « Au début, écrit le comte luthérien G. de Henneberg, nous regardions faire : nous n'étions même pas fâchés de voir l'orage crever sur la tête des clercs et des moines, car nous ne nous doutions pas que la grêle ne tarderait pas à tomber également sur nous. Nombre de gentilshommes, des fermiers de biens seigneuriaux, voire des barons et des comtes acceptaient les douze articles. Quelques-uns allaient jusqu'à se joindre aux paysans. »

Cependant qu'en son château de Lochau l'Électeur Frédéric de Saxe était étendu gravement malade. Le 14 avril 1525, il écrivait à son frère Jean qui devait lui succéder : « Sur bien des points ces pauvres gens sont lourdement grevés par les autorités séculières et religieuses; si Dieu le veut les choses iront de sorte que c'est le *commun* qui gouvernera; mais la volonté divine est-elle différente, les cir-

constances se renverseront. Prions Dieu pour la rémission de nos péchés et nous en remettons à lui. »

Le tumulte gagnait les villes. Sous la poussée des idées nouvelles une immense agitation se déclenchait contre l'état social, politique et économique établi. Le 28 avril 1525, Erfurt ouvrait ses portes aux insurgés; après Erfurt, Würzburg.

Le 4 mai Luther se trouvait au château de Seeburg, comté de Mansfeld. Il en écrit à Johann Rühel, conseiller du comte Albert, pour le conjurer de faire en sorte que son maître renonce à toute clémence et douceur. Il tient le glaive du pouvoir, Dieu même le lui a mis dans les mains pour châtier les méchants, le diable dût-il en crever de dépit. Les paysans en révolte ne sont tous qu'assassins, paillards, pillards, parjures; ils souillent le nom de l'Évangile; ils sont voués aux flammes de l'enfer. « Je vois bien, ajoute-t-il que, dans cette affaire, je suis par le diable particulièrement visé, aussi me laisserai-je plutôt cent fois couper la tête que d'approuver l'insurrection. » Après quoi l'on trouve sa phrase déjà citée : « Pour faire enrager le diable j'épouserai ma Käte si les paysans doivent persister en leur révolte. »

Le 5 mai mourait Frédéric le Sage; dès le 6, de retour à Wittenberg, Luther y faisait paraître son terrible pamphlet *Contre les hordes brigandes et meurtrières des paysans*, « Wider die zäuberischen und mörderischen Rotten der Bauern ».

C'est un écrit affreux et qu'on ne peut lire, non seulement sans réprobation, mais sans dégoût. Ce réformateur qui sans cesse a l'évangile sur les lèvres, ne parle plus que d'égorger, torturer, incendier, meurtrir et ceux-là mêmes que son œuvre a précipités dans la rébellion. Aussi bien était-ce pour lui le point douloureux de l'aventure. Des voix autorisées lui jetaient rudement à la face qu'il était l'originateur de la sanglante calamité. Quesi le mouvement était dirigé par d'autres que par lui, ce n'en étaient pas moins son enseignement, sa doctrine, son exemple qui l'avaient déclenché.

APPEL A LA NOBLESSE D'ÉPÉE.

« Les paysans, écrit le réformateur, cognent dur, ils volent, ils se démènent comme chiens enragés, œuvre du démon. Les couvents et les châteaux qu'ils pillent ne sont pas à eux. Alons! à l'œuvre! Ce mouvement de révolte est un incendie et quand un incendie éclate un chacun est bon pour l'éteindre. Tuer un révolté n'est pas commettre un meurtre, mais aider à éteindre un incendie. Aussi ne s'agit-il pas d'y aller de main morte. Broyez! égorgez! transpercez et de toute façon! Tuer un révolté c'est abattre un chien enragé. En se couvrant de l'Évangile, en se nommant frères en Jésus-Christ, les paysans commettent le plus horrible des crimes; ils suivent Satan sous le couvert de la parole de Dieu. Ils en méritent dix fois la mort.

« J'aperçois le dernier jour tout proche. Le diable se dit : Puisque voici la fin du monde allons-y carrément! Remuons le potage jusqu'au fond de la souprière, défonçons le plancher. Puissant capitaine, capable de s'emparer si rapidement de milliers d'hommes, pour les aveugler, les entêter, les soulever et réaliser par eux les rêves de sa fureur.

« Ces paysans, de beaux chrétiens! Ils entendent posséder en commun les biens des autres tout en conservant soigneusement ceux qu'ils possèdent eux-mêmes. Je crois qu'il ne reste pas un diable en enfer, ils sont tous passés dans les corps des paysans.

« Ceux-ci ne veulent entendre raison, aussi je crois pouvoir en toute conscience crier aux autorités séculières : Frappez en dépit de l'Évangile; nos paysans n'ont pas pris les armes en faveur de l'Évangile, ils ne sont que traîtres, parjures, révoltés, assassins, voleurs, blasphémateurs; un sultan païen aurait droit de les châtier.

« Nos princes doivent penser qu'ils sont en la circonstance officiers de la colère divine et que celle-ci ordonne de châtier pareils gredins. Un prince qui ne le ferait pas pécherait hautement contre Dieu; il faillirait à sa mission. Un prince qui, dans cette circonstance, éviterait de répandre le sang, en de-

viendrait responsable des meurtres et de tout le mal que ces canailles en arriveraient encore à commettre. Il ne s'agit plus de patience, de tolérance, de pitié. C'est l'heure de la colère et du glaive; l'heure de la grâce est passée.»

Puis, s'adressant à Dieu :

« Seigneur, c'est ta parole qui est en jeu; je ne la laisserai pas choir. Je dois remplir la mission que tu m'as confiée. Ces paysans ont cent fois mérité la mort devant ton tribunal et celui du siècle. Tu m'as ordonné de les punir.

« Qui succombe en défendant l'autorité, tombe pour la cause de Dieu en véritable martyr; il aura obéi à la parole de Dieu; tout au contraire, qui tombe dans le camp des paysans est voué aux flammes éternelles de l'Enfer, car il tient l'épée contre la parole de Dieu en agent du diable.

« Il est vrai que nous ne connaissons pas les desseins du ciel. Peut-être, à l'avant-veille du jugement dernier, plaît-il encore à Dieu de laisser bouculer dans le monde ordre et autorité. Ils n'en mourront qu'en meilleure conscience ceux qui succombent dans l'accomplissement du devoir, abandonnant au diable le royaume terrestre, pour entrer au royaume éternel. »

Puis cette phrase vraiment abominable et qui soulevait l'indignation d'Etienne Dolet :

« En quels temps vivons-nous, où un prince peut gagner le ciel en versant le sang, mieux que d'autres par leurs prières. »

(Solch wunderliche Zeiten sind jetzt, dass ein Fürst den Himmel mit Blut vergiessen verdienen kann, besser denn andere mit beten) (Œuvres de Luther, éd. de Weimar, XVIII, 360-361).

Et la péroraison :

« Allons chers Seigneurs! frappez, transpercez, égorgez à votre pouvoir; y trouveriez-vous la mort, vous n'en pourriez rêver une plus céleste, car vous succomberiez en obéissant à Dieu et en garantissant vos semblables des hordes sataniques.

Martin Luther se surexcitait, s'exaspérait d'autant plus que ses efforts pour calmer l'irritation populaire se trouvèrent être vains.

Le 1^{er} mai 1525, le receveur des contributions d'Alsted prévenait l'Électeur de Saxe : « Le docteur Luther ne peut contenir un grand mouvement. » Il s'y était efforcé en diverses localités de la Thuringe. Le 21 mai, on le trouve à Stolberg :

« J'ai été au milieu d'eux, dit-il, au péril de ma vie, où j'ai appris que les paysans en Thuringe sont orgueilleux et fous au point que, plus on s'efforce de leur faire entendre raison, plus ils s'entêtent et si capricieux qu'on les croirait eux-mêmes désireux d'être massacrés sans grâce ni pitié. »

En l'église de Nordhausen, du haut de la chaire, le réformateur s'efforçait de donner à ses auditeurs de bons conseils; il ne provoqua que des huées accompagnées d'une sonnerie de clochettes.

Peu après son avènement au trône électoral, Jean-Constant successeur de Frédéric le Sage, demanda au docteur Martin s'il ne conviendrait pas d'accorder aux paysans l'un ou l'autre de leurs douze articles :

« Je lui répondis carrément, dira Luther, qu'il ne devait leur en accorder un seul »; à quoi Jean le Constant répondit :

— Dieu, en faisant de moi un prince, m'a doté d'une cavalerie nombreuse; mais s'il ne voulait me garder en telle faveur, je me contenterais d'une écurie de huit, voire de quatre chevaux.

« Réponse chrétienne et bénie de Dieu, note le réformateur, et d'une grande humilité. »

Sans doute, mais dont Luther aurait peut-être bien fait de s'inspirer lui-même.

« Qu'on les nourrisse de paille et d'avoine, écrit-il encore en parlant des malheureux paysans. Dépourvus de raison, c'est par l'arquebuse qu'il faut leur faire comprendre leurs devoirs! Il n'y a pas lieu de les plaindre : croyez-moi. Laissons chanter les fusils! »

Aussi bien les vœux sanguinaires que Luther forgeait

en son délire allaient-ils être exaucés. Princes et seigneurs s'étaient ressaisis.

Le conseiller Rühel avait prêté l'oreille aux exhortations du prophète et le comte Albert de Mansfeld s'était laissé convaincre par son conseiller. Le 5 mai 1525, à la tête d'une troupe armée, il remportait, à Osterhausen, sur les insurgés un premier succès. Les forces du landgrave Philippe de Hesse, prince énergique et bon guerrier, alliées à celles du comte de Mansfeld, du duc de Brunswick et du duc Georges de Saxe obtinrent sur les insurgés une victoire complète à Böblingen (12 mai 1525). Pauvres paysans qui attendaient naïvement l'attaque de leurs adversaires puissamment armés, en chantant « Venez Esprit saint » ! Leur déroute n'en était que plus émouvante, comme à Frankenhausen où furent écrasées les bandes de Thomas Münzer qui fut fait prisonnier (15 mai 1525). Il sera décapité.

La campagne menée contre les insurgés s'acheva rapidement. Les malheureux furent trahis par le principal de leurs chefs, Goetz von Berlichingen. Les armées adverses furent placées sous les ordres du célèbre Georg Fründsberg, le plus grand chef de lansquenets, le plus fameux condottiere de ce temps. A Salzbourg cependant les paysans tinrent le château de la citadelle jusqu'au mois d'août.

Capitaines et seigneurs rivalisaient de férocité dans les supplices infligés aux hommes de la glèbe vaincue. Le supplice le plus doux était la décollation à la hache. A nombre d'entre eux, hommes et femmes, on arrachait la langue, d'autres eurent les doigts coupés. Les exécutions se faisaient sur la place publique, femmes et enfants des victimes assistant au spectacle horrible en poussant des cris déchirants. Et l'on voyait ceux de ces malheureux, qui n'avaient pas succombé à leurs souffrances, s'en aller par le pays, en bandes pitoyables. Ils se donnaient la main en quête de leur misérable existence par les villages et les bourgs.

Le comte Albert de Prusse convoqua dans une plaine lez-Koenigsberg ceux de ses sujets qui avaient pris part à la révolte. Ils s'y trouvèrent réunis le 25 octobre 1525. Il les fit agenouiller en groupes et faucher par son artillerie. Il

fit entasser les plus riches fermiers de ses Etats dans les caves de son château où ils périrent étouffés en d'atroces puanteurs.

Les historiens ont chiffré approximativement à 100.000 le nombre des malheureux qui furent mis à mort de la sorte. Les hobereaux vainqueurs trouvaient plaisant, au témoignage de l'un d'entre eux, de se divertir à jouer aux boules avec les têtes de leurs victimes. Luther écrivait : « Quelle raison, demande-t-on, de frapper les paysans d'une telle violence? — Qu'on les tue tous! Dieu reconnaîtra les innocents s'il en est parmi eux » (Lettre à Amsdorf, 30 mai 1525). « Aussi bien en pareille circonstance n'est-ce pas Dieu lui-même qui, par nos mains, pend, roue, foudroie et décapite? »

Les exhortations de Luther à la noblesse étaient, comme on voit, favorablement accueillies. « On a procédé à des exécutions inouïes, dira Goëthe en son *Gätz von Berlichingen*. On les a brûlés vifs, roués, empalés, écartelés, par centaines. Le pays en ressemble à une boucherie où la chair humaine est à grand rabais. »

Un prédicant luthérien de Zwickau nommé Haussmann, au désir exprimé par l'Electeur de Saxe lui-même, fit preuve de clémence. Il dut s'en excuser auprès de Luther : « Veuillez m'excuser auprès de lui; on me représente à ses yeux comme ayant mal agi : je voyais des innocents mis à la torture. »

Après quoi, il est vrai, Maître Martin se mit à prêcher aux vainqueurs modération et clémence; peut-être un peu tard.

Et quand le calme fut rétabli l'homme de la glèbe se retrouva naturellement en une condition pire qu'auparavant, la puissance des seigneurs et leurs exigences accentuées et accrues. Les rares privilèges, qu'avaient pu conserver les serfs meurtris, leur furent à leur tour enlevés.

« Désormais, souligna maître Luther, quand un paysan aura à donner l'une de ses deux vaches à son seigneur, il s'estimera heureux de pouvoir conserver l'autre; il ignorait combien l'on doit se déclarer satisfait de pouvoir manger

un morceau de pain en paix et boire un coup de vin sans inquiétude. »

Le réformateur va jusqu'à conseiller le rétablissement du servage, en s'autorisant de la Bible, naturellement : « Abimelech prit des moutons, des bœufs, des serviteurs et des servantes et les donna à Abraham. » Gens et animaux, tous biens mortaisables. C'était, conclut Luther, le meilleur arrangement.

— Mais, lui objecte-t-on, comment la charité peut-elle souffrir que ces pauvres gens soient traités de la sorte?

— Tout comme elle souffre que l'on pendre les malfaiteurs.

Le peuple avait cru entrevoir, dans l'épanouissement de la doctrine luthérienne, la levée de l'aurore espérée, attendue; il se retrouvait plongé dans une nuit plus sombre que jamais. « Au diable vos nouvelles doctrines! répétait-on dans les campagnes wurtembergeoises, c'est par cela que vous nous avez séduits, gens simples que nous étions, et qu'ont été amenées chez nous guerre et désolation. »

« Le peuple nous hait », constatait Mélanchton; mais Luther se redresse dans sa conviction indéracinable et vivante que tout ce qu'il pense, dit et fait, est pensé, dit et fait par Dieu. « Moi, Martin Luther, déclarera-t-il, j'ai exterminé les paysans insurgés, j'ai ordonné leurs supplices, que leur sang retombe sur moi! mais je le fais remonter jusqu'à Dieu, car c'est lui qui m'a ordonné de parler et d'agir comme j'ai agi et parlé. »

Le prophète avait besoin de se rassurer en se criant, à s'étourdir soi-même, qu'il ne s'était pas écarté du bon chemin. Ses doutes, ses angoisses, ses affres nerveuses le reprénaient. « Que de fois, dira-t-il en ses *Propos de table* (automne 1533) le diable m'attaqua, à me faire mourir, au sujet de la sédition qui suivit ma prédication! »

Par la violence de leur soulèvement et les conséquences horribles qu'il entraîna, les rustiques avaient fait douter le réformateur, « jusqu'à le faire mourir » de la justice de son œuvre; ils l'avaient fait chanceler sur son piédestal divin; ils l'avaient amené à des excès de paroles que plu-

sieurs de ses amis fidèles avaient été jusqu'à qualifier de barbares. Au peuple des campagnes Luther ne le pardonnera jamais, comme jamais il ne put pardonner à Erasme de l'avoir, en leur discussion sur le libre arbitre, réduit au silence; et comme il poursuivra Erasme de ses sarcasmes et de ses injures jusqu'au seuil du tombeau, il poursuivra les populations rurales jusqu'à la fin de sa vie de sa haine et de ses invectives. A cueillir ces dernières dans les *Propos de tables*, on remplirait des pages :

« Le servage doit être rétabli et tel qu'il existait chez les Juifs »; « de tous les paysans je suis le plus grand ennemi »; — « ce sont des brutes »; — « la seule misère peut les empêcher de se conduire en bêtes féroces ».

« Le paysan n'a d'autre peine, disait Luther que de payer dîmes et redevances, n'est-ce pas juste? la terre qu'il cultive appartient au prince. » Il citait le vers de Virgile :

O fortunatos nimium, sua bona si norint, agricolas!

(Trop heureux les cultivateurs s'ils connaissaient leur félicité!)

et le vers d'Horace :

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus

(En sa paresse le bœuf rêve d'une selle, le cheval veut labourer.)

« C'est le paysan qui, sur terre, a la vie la plus gaie, faite d'espérance : il récolte, laboure, sème, plante, fauche, taille, écosse, bat son blé, fend son bois, : espoir! espoir! espoir! mais nul n'est content de son sort, quand l'âne se trouve trop bien où il est, il s'en va galoper sur la glace pour s'y casser la jambe. »

« Ah! si le paysan connaissait les lourds soucis des princes il rendrait grâce à Dieu de son existence bonne et tranquille! Mais, tel un mouton ou un bœuf, il n'aperçoit que le dehors de leurs palais; aussi paisiblement ronfle-t-il derrière son poêle, déshonore-t-il son Dieu et méprise-t-il l'autorité. »

Le 27 février 1532, Luther se trouvait à Torgau, à table, dans la maison Riedtesel, où il déclara en présence de ses

fidèles Jonas et Mélanchton, ainsi que de l'Électeur de Saxe et du duc François de Lunebourg :

« Je voudrais être pendant trois jours un petit ange pour aller dérober aux paysans leur argent et le jeter dans l'Elbe; mais ensuite on manquerait de corde car tous iraient se pendre! »

Luther avait la passion de la musique, il y trouvait sa meilleure distraction. Chez lui, à table, le 13 mars 1533, il disait à ses intimes :

« Je suis content que les paysans soient privés de cet élément de consolation: ils n'entendent rien à la musique » (*Propos de table*, n° 1817).

Après avoir pris son petit garçon sur ses genoux : « Grande bénédiction de Dieu, disait-il, en contemplant son fils; ces brutes de paysans n'en sont pas dignes, il ne leur devrait naître que des cochons » (*P. de t.*, nos 978 et 2454). « Quand un pêteux (*furtz lecher*) veut gouverner, il n'en résulte que du mal; que les paysans triturent leurs fromages, traient leurs vaches et cuisinent, voilà leur affaire » (*P. de t.*, n° 1606). »

Il va jusqu'à leur refuser les bienfaits de son église : « Un paysan chrétien n'est qu'un pique-feu en bois » (*Pr. de t.*, n° 1799); ou bien, pour varier : « Un paysan chrétien n'est qu'un fer-à-cheval en bois. » Et, pour finir, cette parole véritablement atroce sur les lèvres d'un prédicateur de l'Évangile : « Un paysan est un cochon, car quand on tue un cochon il est mort » (*Pr. de t.*, n° 1733).

LES PROPHÈTES CÉLESTES

L'UN des motifs pour lesquels Luther se prit d'une si violente haine contre la classe rurale, fut qu'elle avait — et jusque sous ses yeux — suivi l'impulsion et la direction de ceux qu'il nommait « les nouveaux prophètes » — *die neuen propheten* — ou bien les « prophètes célestes » — *die himmlichen propheten* — ; il les nomme aussi *die Schwärmer*, « rêveurs exaltés ».

Lui qui s'était élevé avec tant de force et de vivacité contre l'autorité pontificale, à présent n'admettait pas que, dans le domaine de la religion nouvelle dont il avait éclairé l'humanité, un dissident s'érigeât contre lui. « Nul ne doit se dresser contre moi » (*Pr. de t.*, n° 1484). Lui, qui venait d'apparaître comme l'un des plus puissants agents de réaction et de révolte qu'on eût jamais vu, n'admettait, ni dans le domaine évangélique ni même dans le domaine séculier, la moindre insubordination. « Un chacun doit marcher à la bride », pour reprendre précisément son expression, bride dont les rênes, naturellement, sont dans ses mains.

Or ces dissidents furent, dès les premiers temps, en assez grand nombre, quelques-uns d'entre eux hommes de valeur. « Tous mes ennemis unis à tous les diables — et si fort qu'ils m'aient pressé — n'ont pu m'atteindre comme le font aujourd'hui les miens. La fumée de leurs brasiers me mord les yeux, m'irrite le cœur. »

Œuvre du démon. « *Mes tendres enfants, mes petits frères, mes petits amis dorés*, m'attaquent plus horriblement que ne l'ont fait les papistes, et, tandis que je suis en guerre contre ceux-ci, allument des incendies derrière mon dos! » « Me voilà dans l'obligation de combattre les enfants de mon sang. » Par moments il en perd courage : « Je voudrais ne pas avoir écrit ». Puis il se redresse : « Le diable s'enfle formidablement les joues pour souffler un vent de tempête qui éteindrait la clarté divine que j'ai fait briller; mais voici que Christ lui donne de grands coups de poing sur les joues, dont il ne sort plus qu'une brise insalubre et puante. »

À ces dissidents, qu'il a nourris dans son sein et qui se retournent contre lui, il ne peut reconnaître sincérité ni bonne foi. Ils sont inspirés par Satan; ils ont mauvaise conscience (*Böse Gewissen, Pr. de t., n° 388*).

Et à ces sentiments d'indignation contre les doctrines qui, issues de la sienne, viennent l'exagérer ou la déformer, ne laisse pas de se mêler quelque jalousie, une rancune contre ceux qui, cherchant à pénétrer sur son domaine, tendraient à le supplanter dans son rôle de pontife suprême de la religion nouvelle ou, pour parler plus exactement, de la religion réformée.

« Ils veulent pénétrer en mon domaine! ils portent les mains sur mon œuvre! ils voudraient prendre la direction de ce que je n'ai réalisé qu'avec tant de peine et de douleur! »

Parmi ces dissidents, ces illuminés en leur charlatanisme, quelques gaillards d'attaque, hommes d'énergie et de mérite. Loin d'avoir mauvaise conscience les principaux d'entre eux se considèrent, eux aussi, comme inspirés de Dieu. C'était Luther qui était l'agent du diable. N'eût été de part et d'autre une si profonde bonne foi, n'eussent été les conséquences du débat parfois singulièrement tragiques, la dispute elle-même — c'est pas toi, c'est moi; c'est pas moi, c'est toi — ne laisserait pas de tourner au comique.

« O Seigneur! s'écrie Luther tombant à genoux, montre

bien (aux nouveaux prophètes) que ta colère est plus puissante que leur rage; laisse-les se précipiter dans l'abîme, se heurter, périr, et confirme ainsi la mission de juge et d'apôtre que tu m'as confiée et pour laquelle tu m'as fait!»

Lui, Luther, enseigne la vérité divine que Dieu a mise dans son âme; et quiconque entend par lui la parole de Dieu, ne saurait assez s'en émerveiller, s'y plonger trop profondément, ni trop s'humilier devant elle, de manière à demeurer toujours un docile écolier en cet enseignement (*Pr. de t.*, n° 540).

Loin de là! « Les misérables voudraient nous prendre en défaut! » La cause de leurs menées diaboliques est l'orgueil. Déjà saint Augustin l'a noté : l'ambition est la mère des hérésies. C'est leur attachement à leurs propres idées, leur confiance en la « raison » qui les fait se gonfler comme grenouilles devant un bœuf.

Il n'est d'ailleurs pas un des arguments ou des griefs, des critiques formulés par Luther contre les dissidents qui ne puisse être retourné contre lui-même; mais dans la fougue, dans la force de sa conviction qu'il était l'homme de Dieu, le réformateur ne pouvait s'en rendre compte.

Il s'agit de marcher droit, dans le chemin que lui, Luther, a tracé. D'aucuns vont trop à gauche, en attribuant, par exemple, trop d'action aux sacrements; d'autres trop à droite, en réduisant les sacrements à de vains simulacres. Que l'on tombe à l'eau de babord ou de tribord, on n'en est pas moins dans le lac (*Pr. de t.*, n° 314).

Les nouveaux prophètes sont, il est vrai, suivis de nombreux adhérents; c'est que les hommes sont comme les oiseaux qu'attire le hibou nocturne. Les oiseaux volent au hibou sur sa branche, les hommes vont aux fanatiques, aux rêveurs et les comblent d'honneurs, d'argent, de biens et de fleurs (*Pr. de t.*, n° 533).

Le premier en date de ces prophètes célestes fut André Bodenstein dit Carlstadt. Il avait été l'un des amis que Luther avait le plus aimés. Prêtre-archidiacre en la collégiale de Wittenberg, il était docteur en théologie, en philosophie, professeur en l'Université de Wittenberg où

il avait grand renom comme savant grécisant et hébraïsant. Nous l'avons vu présider, le 19 octobre 1512, la solennité universitaire où Luther fut promu docteur, et, dans la suite, l'assister en la célèbre dispute d'Augsbourg. Il s'était précipité avec enthousiasme dans les voies que le réformateur venait d'ouvrir. Carlstadt se maria le 19 janvier 1522, devançant en cela son chef de file et lui donnant un exemple que celui-ci ne tardera pas à suivre.

Comme Luther, Carlstadt écrivit contre les vœux monastiques, mais en se prononçant également avec vivacité contre les images pieuses. Dieu ne les a-t-il pas formellement interdites dans la Bible? « Idoles à l'huile! » disait Carlstadt, les vénérer c'est commettre un péché pire que l'adultère et le vol. Luther, beaucoup plus qu'il ne le pensait, avait conservé son âme façonnée aux pratiques pieuses de sa jeunesse. Il répondait finement à son collègue : « Mais notre âme même, incessamment, involontairement, nécessairement, se crée des images qu'elle vénère. Tu entends parler des souffrances du Christ; immédiatement se dresse dans ta pensée l'image d'un crucifié et que tu adores. » A quoi il ajoutait, et l'argument était d'autant plus piquant que Carlstadt était connu pour ne pas mépriser dame pécune :

— Vous criez : « Frappe, déchire, jette, brise, perce les idoles, assomme-les sur la gueule! te présente-t-on un crucifix, crache-lui au nez! » Dites donc, cher ami, vous avez l'image de saint Joachim gravée sur nos écus; quand ou vous en met dans la main, les rejetez-vous avec horreur?

Luther disait avec bon sens : « Laissons les images pieuses décorer les murs de nos édifices si le public y trouve satisfaction; l'important est de ne pas les vénérer comme les païens le font de leurs idoles. »

Mais la grave question, qui sépara Luther de Carlstadt, fut celle de la présence réelle du Christ dans le pain et le vin consacrés sur l'autel. Les paroles du Christ à la Cène : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, ont fait l'objet de discussions aussi diverses qu'acharnées. De ces paroles

qui semblent si simples et si claires, il a été donné à notre connaissance huit ou dix interprétations différentes. Celle de Luther nous paraît la moins raisonnable de toutes.

La doctrine catholique enseigne que le pain et le vin deviennent, dans le sacrifice de la messe, corps et sang du Christ. C'est la *transsubstantiation*.

La doctrine de Carlstadt, qui sera bientôt reprise par Zwingli et par Calvin, veut que les paroles du Christ ne soient prises qu'au figuré : le pain et le vin restent pain et vin; mais on les considérera comme *représentant* le corps et le sang du Christ.

Dans le fond de son cœur Luther restait attaché à la pensée catholique; mais, sur ce point central de la liturgie chrétienne, il ne voulait cependant pas prononcer une doctrine identique à celle de l'Eglise romaine; par quoi il arriva à ce compromis : dans la communion le pain et le vin restent pain et vin; mais, par la consécration, le corps et le sang du Christ y sont introduits. Le pain et le vin vont servir de véhicule au corps et au sang divins. C'est la *consubstantiation*. Et pour éclaircir sa pensée — aussi bien en avait-elle besoin — notre théologien recourt à une image : de même qu'une barre de fer rouge reste du fer, bien que le feu s'y soit introduit; de même le pain et le vin, après la consécration, restent du pain et du vin, bien que la divinité les ait pénétrés.

Dans la suite quelques adversaires du réformateur crurent devoir lui faire une concession pour se rapprocher de lui : « La consécration, accordent-ils, rend la chair et le sang du Christ présents dans le pain et le vin, mais cette chair et ce sang ne sont absorbés dans la communion que spirituellement. *Distinguo* que Luther rejeta avec mépris, tout en se déchaînant avec fureur contre ceux qui niaient la présence réelle dans le sacrement, ceux qu'on nommera les *sacramentaires*, sans oser toutefois s'attaquer à Calvin de qui il redoutait la vigueur intellectuelle et l'invincible énergie. De leur côté les sacramentaires se rebiffaient; ils appelaient les luthériens des *mangeurs de chair divine* des *buveurs de sang*, des *théophages*, des *avaleurs de Dieu* pani-

fié (eingebrotenen) d'un *Dieu cuit au four* (gebakenen), *adorateurs d'un Dieu en mie de pain* (bröthernen). Et Luther répliquait en sa grossièreté familière :

— Vous pensez sans doute que l'ivrogne Christ, ayant trop bu à souper, étourdit ses disciples d'un vain bavardage?

Carlstadt était d'une nature mystique et rêveuse. Il se retira en un village voisin de Wittenberg, Segrehna, d'où sa femme était originaire, pour y mener une vie humble, terne, en société de paysans, vivant comme eux, comme eux ne s'habillant que de couleur grise. « J'ai vu Carlstadt en un village, dira Luther (automne 1533), je l'ai vu pieds nus dans du fumier qu'il chargeait en une charrette en vrai paysan » (*Pr. de t.*, n° 634). Carlstadt ne souffrait plus qu'on l'appelât *père* ou *maître*, mais bonnement *voisin André*. Il faut, disait-il, chasser de son cœur toute passion, toute ambition, détacher sa pensée de la terre, ne plus vivre qu'en Dieu, s'y effacer, se perdre en lui, dans l'insouciance des biens et des maux terrestres, ne même pas chercher le bonheur dans l'humilité du cœur et la tranquillité de l'esprit, mais à cette insouciance et indifférence mêmes ne s'attacher qu'avec insouciance et indifférence : vague évaporation de l'être en l'infini divin.

Insouciance mêlée d'ennui : une ferveur ennuyée, une ardeur lasse, tel un arbre brûlé dont l'écorce se détache; vie idéalement perdue dans la pensée du Christ et qui se réalisera dans la mesure des possibilités humaines, les dimanches et autres jours de l'année consacrés à la divinité, quand, conformément aux prescriptions de Moïse, le chrétien demeurera dans un repos absolu, anéanti en son extase béate, silencieux; immobilisé en un service divin plus beau et plus pur que tout ce que la fantaisie des hommes a pu imaginer. En somme le *nirvâna* bouddhiste. « Au lieu de nous enseigner ce qui donne la paix du cœur, disait Luther, ils nous engagent en des pratiques singulières qui rendent le corps bleu. »

La cure d'Orlamunde étant devenue vacante, Carlstadt s'y rendit, y prêcha, gagna la faveur de la commune qui le choisit pour pasteur; et tout aussitôt de faire détruire

les images dont le lieu saint était décoré. Il parle contre la présence réelle, contre le baptême des enfants. Pour renforcer son interprétation exclusivement spirituelle des paroles — « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » — il disait avoir reçu les confidences d'un paysan auquel cette même interprétation avait été communiquée par voie divine. Il acquit une imprimerie à Iéna où il fit composer des livres qui exposaient sa doctrine et en prenaient la défense. Il appelait les luthériens de Wittenberg « nouveaux papistes » et les traitait de « bambocheurs ».

Luther, hors de lui d'émotion, d'irritation, intervint près de l'Électeur de Saxe.

« Carlstadt a érigé une imprimerie à Iéna, écrit le réformateur (7 janvier 1524) mais l'Électeur (de Saxe) et notre académie ont promis, conformément à l'édit impérial, de ne tolérer aucune publication qui n'ait été soumise à l'examen des « Commissions », autrement dit de la censure.

Ainsi voilà notre docteur invoquant les édits de l'empereur catholique-romain et la censure d'une commission de contrôle, contre les sectateurs de la religion réformée qui ne croyaient pas devoir se coller étroitement à sa doctrine. Quels cris, quelles protestations n'aurait-il pas proférés contre celui qui aurait osé en agir pareillement avec lui!

Le 21 août 1524, Luther se rendit personnellement à Iéna. Le jour même, du haut de la chaire, en l'église Saint-Michel, il parla avec véhémence contre les destructeurs d'images et contre les *sacramentaires* qui réduisaient à rien le saint usage de la Communion. Carlstadt assistait au sermon, « la tête enfoncée dans un bonnet de castor pour ne pas être reconnu ».

Après l'office il courut rejoindre le réformateur à l'auberge de *l'Ours noir*. Là s'engagea entre les deux prophètes, devant une nombreuse assistance, un singulier dialogue :

— A Wittenberg, dit Luther à son contradicteur, ton esprit nous est apparu sous un jour qui n'était rien moins que divin.

Carlstadt répliqua qu'on le tenait alors pieds et poings liés, mais qu'on le laisse parler et agir librement!

— Fais-le, répliqua Luther, et en gage de ma parole je veux te donner un gulden (florin, écu).

Il le lui mit dans la main et Carlstadt de le montrer aux assistants en témoignage de la liberté que Luther lui donnait d'écrire contre lui.

Après quoi Luther vida chopine à la santé de son adversaire, en lui renouvelant la promesse de ne pas entraver la publication de l'écrit qu'il avait en tête et d'autant moins que lui, Luther, y serait plus violemment attaqué.

Les deux prophètes se quittèrent en se serrant la main. L'après-midi Luther prononça encore un sermon en la chapelle du vieux château.

Le 24 août il arrivait à Orlamünde, la localité dont Carlstadt était pasteur. Le Magistrat, et nombre d'habitants accoururent à lui. Les paysans, avertis, quittaient leurs travaux des champs. Ils entouraient le réformateur, en grand tumulte. Ils lui reprochaient de les avoir traités d'énergumènes.

— Et ne l'aurais-je pas fait, que je le ferais à présent, à vous voir autour de moi, ardents comme braise et prêts à me dévorer!

Puis l'on parla doctrine. Luther critiquait la destruction des images, l'Écriture ne prohibait que les hommages rendus aux idoles, non aux figures saintes.

Un cordonnier s'agitait entre tous :

— Je te prouverai que les images sont condamnées non seulement par Moïse, mais par l'Évangile.

— Où as-tu vu cela?

— Dieu n'a-t-il pas dit : Je veux ma fiancée toute nue et lui enlever sa chemise?

— Cela signifie-t-il qu'il faut détruire les images?

— Hé oui! si Dieu veut notre âme toute nue, il ne la veut pas enfouie en des statues ou des tableaux.

Quand Luther se retira, pour regagner sa voiture, il y fut poursuivi par les injures et menaces de la foule :

« Quand je vins à Orlamünde par ordre du prince, parmi ces beaux chrétiens de Carlstadt, je fus en danger de mort,

chassé à coups de pierre, couvert de boue; en manière d'adieu ces bonnes gens me criaient :

— F... le camp, par mille diables et puisses-tu te rompre le cou avant d'être loin d'ici! »

De ce moment Luther refusa de poursuivre la discussion entamée avec son disciple insoumis. Contrairement au florin donné en l'auberge de *l'Ours noir*, il obtint de Jean-le-Constant que Carlstadt fut exilé de l'Électorat. Le pros-crit dut y abandonner femme et enfants.

Plusieurs autres prédicateurs, qui enseignaient des doctrines dissidentes du luthéranisme, furent chassés pareillement. « Martin d'Iéna, écrit Luther, a reçu lui aussi l'ordre de partir. Il a fait ses adieux en chaire, tout en larmes, implorant son pardon. Pour toute réponse on lui donna cinq florins, puis on fit mendier par la ville ce qui produisit encore 25 gros. Voilà, je pense, qui tournera au plus grand bien de la prédication, les prédicateurs y trouvant une épreuve de leur vocation. Ils y apprendront non seulement à prêcher, mais à se conduire avec prudence (lettre du 27 oct. 1524). Plusieurs sectateurs de Carlstadt furent jetés en prison.

Carlstadt tomba dans la misère et celle-ci le fit revenir à Luther. Leurs anciens liens d'amitié, les luttes où ils avaient combattu côte à côte, n'avaient pu s'effacer du souvenir. Au reste Luther était bon, bienfaisant, il agissait en homme de cœur quand sa mission divine et la doctrine qu'il tenait du ciel n'étaient pas en jeu. Carlstadt le connaissait. Dans sa détresse le malheureux « prophète » cria : au secours! Il ne serait plus question de sa doctrine, mais Luther devait obtenir de l'Électeur de Saxe qu'il rouvrît à l'exilé les frontières de ses États. Luther y consentit et, en attendant que l'autorisation sollicitée fût obtenue, il prit dans sa propre demeure son contradicteur soumis, le logea en son couvent de Wittenberg et si secrètement que Catherine Bora elle-même, la femme de Luther, ignore sa présence. Après quoi, avec l'autorisation de l'Électeur, Carlstadt alla s'établir à Kemberg, où il passa tranquillement trois années, livré au travail des champs et au com-

merce du bois. Mais les inspirés de Dieu ne peuvent résister indéfiniment aux voix célestes qui les poussent à agir. Comme en Luther, elles sonnaient en Carlstadt avec trop de véhémence. Le « prophète » reprit donc ses prédications. Poursuivi, il se réfugia à Habstein, chez l'anabaptiste Melchior Hoffmann, puis s'enfuit en Frise. Nous le retrouvons à Bâle où avaient triomphé les doctrines de Zwingli qui, sur le point capital de la Cène, concordaient avec celles de Carlstadt. Celui-ci y obtenait une chaire de théologie. Il mourut à Bâle entouré de considération, en 1541.

« Carlstadt est mort tué par le diable, écrit Luther en date du 7 avril 1542. Pendant qu'il prêchait Satan apparut parmi ses auditeurs sous la forme d'un homme de haute taille, qui sortit avant la fin du prêche pour se rendre dans la maison de Carlstadt où il dit à son fils qu'il reviendrait dans trois jours pour emporter son père. Et Carlstadt mourut ce troisième jour, sous l'étreinte de la peur, car il avait toujours eu de la mort une terreur misérable ».

« La preuve, disait Luther, que le « prophète céleste » était inspiré du démon, c'est qu'il rejetait ce qui fait le noyau même de la théologie : la justification par la foi qui donne une bonne conscience, un cœur paisible, joyeux devant Dieu ».

Reprise incessante du même refrain, le chant du cloaque en la tour, qui avait su adoucir les angoisses du pauvre Frère Martin, apaiser ses tortures morales et qui, puisqu'il lui avait permis de vivre d'une pensée plus calme, devait régir le monde.

Carlstadt avait été l'un des premiers, sinon le premier disciple de Luther à favoriser par sa prédication la révolte des paysans; sitôt suivi d'un personnage bien autrement redoutable : Thomas Münzer.

Münzer était un moine franciscain qui, dès l'abord, avait adhéré à la Réforme, mais sans adopter en tous points la doctrine luthérienne. Celle qu'il enseignait s'apparentait plutôt aux conceptions de Carlstadt. Naturellement, comme ce dernier et comme Luther, il était inspiré par Dieu qui lui révélait la vérité quand il dormait, en songe. Münzer vou-

lait, comme Carlstadt, un culte sans images; il voulait, comme Carlstadt, que le chrétien vécût en contact permanent avec la divinité : la fin de la vie était l'anéantissement en Dieu. Lui et ses sectateurs, à l'instar de Carlstadt et des siens, noyaient l'activité humaine dans un état de demi-somnolence; mais il avait avec Luther ce trait commun qu'il était, comme lui, torturé de scrupules incessants et d'angoisses morales « éprouvant par elles des souffrances infernales ».

Chassé de Prague, il se fixa à Alstädt en Saxe, où il obtint une chaire de prédicateur et épousa une religieuse. Comme Carlstadt à Orlamünde, il y conquist l'adhésion enthousiaste de la foule.

Münzer reprenait la doctrine des premiers chrétiens : fraternité universelle, communauté des biens. Il s'élevait contre le pape à l'instar de Luther; mais bientôt il se dressa contre Luther lui-même avec beaucoup plus de vivacité encore que contre le pontife romain. Les propriétaires et seigneurs qui s'opposeraient au partage des biens seraient décapités, « tyrans, disait Münzer, qui veulent extirper la foi chrétienne; ils doivent être assommés comme chiens enragés! »

Münzer était un homme très savant et en de multiples domaines, très habile, d'une éloquence entraînante par la passion qui l'animait; mais lourd et cru, populairement agressif, un esprit sombre et violent, dangereux par son audace.

Luther commença par vouloir le calmer, mais comment endiguer des flots d'une telle véhémence? La correspondance qui s'engagea entre les deux hommes n'eut d'autre résultat que d'exaspérer le prophète de Wittenberg et celui d'Alstädt l'un contre l'autre. Luther écrivait au receveur des contributions d'Alstädt : « Münzer est un fou ou un ivrogne, gardez-vous de cet inspiré de Dieu ».

Nous avons dit qu'à l'instar de Carlstadt, Münzer était l'ennemi des images. Le 24 mars 1524, à la tête d'une bande de fidèles, il alla incendier au village de Mallerbach, une chapelle de la Vierge, lieu de pèlerinage vénéré. Il avait,

comme Carlstadt, établi une imprimerie où ses écrits se dispensaient également de toute censure; mais ses pamphlets dépassaient en violence, et de beaucoup, ceux de son confrère en dissidence luthérienne. En un sermon du 13 juillet 1524, prononcé devant l'Électeur Frédéric-le-Sage lui-même et son frère Jean, Münzer réclamait l'anéantissement de tous les impies, la mort de tous les curés et de tous les moines. Münzer avait l'audace d'ajouter : « Si votre Seigneurie ne faisait en cela son devoir, Dieu la frapperait d'un bâton de fer, puis la rejetterait comme vieille vaisselle brisée ».

A ces prédications exaltées la foule accourait de toute part.

Luther, qui entrevoyait l'importance du mouvement, demanda à Münzer de venir s'expliquer avec lui à Wittenberg. Münzer répondit qu'il préférerait aller se justifier devant les papistes et devant les Turcs. Luther crut alors devoir s'adresser directement à l'Électeur Frédéric et à son frère Jean : *Brief an die Fürsten von Sachsen von dem aufrührischen Geist* (Lettre aux Princes de Saxe concernant l'esprit révolutionnaire, juillet 1524). Parlant de Münzer l'auteur disait ironiquement :

« Cet esprit qui s'est élevé au-dessus de nous autant que le soleil est au-dessus de la terre, qui nous regarde à peine comme il le ferait d'insectes et de vermisseaux... »

Voici la conclusion :

« Qu'on laisse le Satan d'Alstädt prêcher en paix; mais s'il tentait d'aller plus loin et voulait frapper du poing, il serait urgent d'intervenir ».

Luther fit imprimer sa lettre. Münzer y répondit de Mülhausen (Thuringe) où il s'était réfugié ne se sentant plus en sécurité à Alstädt. Il s'adressait à l'Électeur : « Luther est un menteur, un impie qui ose traiter de satanique l'esprit dont Dieu anime ses élus ». Münzer se déclarait prêt à se justifier devant une assemblée composée de ceux que les nouveaux papistes (les luthériens) avaient fait souffrir pour leurs croyances et fait désespérer en leur cœur. Devant eux il se justifierait et non devant les pourceaux

auxquels on lui demandait de jeter des perles ». A Wittenberg même Münzer publiait un pamphlet : *Eine Schutzrede wider das geistlose sanftlebende Fleisch zu Wittenberg* (Un discours défensif contre la chair sans âme vautrée dans la mollesse à Wittenberg). Luther y était traité de fieffé païen, de voyou, de basilic et, injure suprême, appelé « pape de Wittenberg ». Il n'était qu'un hypocrite qui flagornait les princes pour d'eux obtenir églises et biens religieux.

« Tu n'es qu'un pitoyable pécheur, écrivait-il directement au réformateur, misérable vipère en ta dégoûtante humilité. L'extravagance de ton esprit a produit, en compagnie de ton saint Augustin, une doctrine d'une impiété audacieuse qui détruit le libre arbitre au déshonneur de l'humanité. »

Cependant qu'enflammés par ses discours enthousiastes les paysans se pressaient par milliers autour du nouveau prophète qui leur annonçait la formation du royaume de Dieu sur terre par l'abolition des contraintes et des droits seigneuriaux; des chœurs de jeunes gens et de jeunes filles chantaient des hymnes au pied de sa chaire : « Jehovah disait aux fils de Juda : Demain vous vous mettez en route et le Seigneur sera avec vous ». Et les bonnes gens d'Alstädt et de Mülhausen de se mettre en route, on veut dire d'aller pieusement, mais énergiquement, « conformément au droit chrétien » prendre chez les riches les biens qu'ils estimaient répondre à leurs besoins.

Münzer entraîna non seulement le peuple des campagnes, mais les habitants de Mülhausen, d'Erfurt, de Nordhausen, d'Eisleben, de Halle, d'Eisenach et de quelques autres localités. En leur mysticisme surchauffé ses fidèles formèrent la partie la plus exaltée de la révolte paysanne : un communisme en armes sous un jour de révélation divine. « Le diable s'est incarné dans Münzer, criait Luther; il est dans les paysans, il faut les étrangler comme chiens enragés ! »

Les princes remportèrent sur les insurgés que Münzer dirigeait, une victoire écrasante à Frankenhäusen (15 mai 1525); 300 prisonniers, parmi lesquels Thomas Münzer,

furent tous mis à mort. Les témoignages sur les derniers jours du prophète sont divers et contradictoires. Mélancton lui a consacré une courte biographie, tendancieuse, inspirée par Luther. Münzer se serait caché dans un lit, contrefaisant le malade pour échapper au vainqueur.

Münzer eut la tête tranchée, laquelle fut ensuite fichée sur un pieu que l'on planta sur le haut d'une montagne escarpée, d'où elle dominait la plaine en épouvantail à ceux qui tenteraient des révoltes nouvelles; mais le lugubre trophée y fut l'occasion aux populations de toute la contrée de manifester le souvenir laissé en elles par le prophète. Le mont escarpé, au haut duquel verdissait et se décomposait la tête tranchée, devint lieu de pèlerinage. Les dévots à la mémoire de l'apôtre étaient si nombreux que leurs pas eurent bientôt transformé le menu sentier qui gravissait la côte, en chaussée de grand chemin; il fallut que les autorités intervinsent : la mémoire de Münzer était en voie de se muer, dans la piété populaire, en culte sacré (*Pr. de t.*, n° 99).

De Thomas Münzer on peut rapprocher les prophètes de Zwickau, *die Zwickauer*. Le 27 décembre 1521, trois personnages venus de Zwickau (Saxe, sur la frontière de Bohême) venaient à Wittenberg se présenter à Melancton : deux tisserands dont l'un costumé en lansquenet, il se nommait Nicolas Storch; le nom du second est demeuré inconnu; puis un théologien appelé Marc-Thomas Stübner, ancien élève de l'université de Wittenberg, pour lequel Mélancton avait grande estime. Tous trois se disaient eux aussi inspirés de l'esprit divin. Ils ne contredisaient d'ailleurs pas à l'œuvre de Luther; mais déclaraient que le monde serait réformé par un plus grand que lui. Dans la doctrine nouvelle, ils attaquaient le baptême que le réformateur avait conservé du catholicisme, trouvant plaisant qu'une « poignée d'eau » pût faire d'un homme un juste et un chrétien.

Ils désiraient une entrevue avec Luther, mais Stübner ne l'obtint que pour avril suivant. Mélancton y assista, quand et un disciple que Stübner avait à Wittenberg,

nommé Cellarius. La conversation qui s'engagea dans cette assemblée de prophètes est des plus curieuses. Tous — cela va sans dire — avaient reçu spécialement une mission de Dieu. Avec grande politesse Cellarius avoua cependant que la mission divine de Luther était plus grande que celle des prophètes de Zwickau; avec non moins de bonne grâce Luther protesta. Ce début était excellent; mais voici que « ceux de Zwickau » se mirent à exposer les conceptions qui leur étaient venues du ciel. Luther les écouta froidement et, quand ils eurent terminé, leur déclara que tout ce qu'ils avaient raconté n'était qu'extravagance inspirée par l'esprit de mensonge. Cellarius s'emporta :

— Stübner, criait-il, est un prophète divin!

Il frappait le sol du talon et la table de ses deux poings. Stübner, plus calme, assura qu'il tenait effectivement sa doctrine de Dieu. Luther essaya de lui faire entendre raison.

— Je suis inspiré de Dieu, répondit Stübner et, pour preuve, je vais vous dire ce qu'intimement vous pensez en ce moment.

— Eh bien?

— Vous commencez à vous rendre compte de la vérité de ma doctrine.

Luther, un instant demeura bouche bée : effectivement dans le moment, il se demandait ce qu'il pouvait y avoir d'exact dans les propositions de son interlocuteur; mais, se raidissant et repoussant Stübner du poing :

— Arrière, Satan! et que Dieu te punisse!

— Je justifierai par un prodige le caractère céleste de la mission que Dieu m'a confiée, répondit le prophète de Zwickau; puis, cette réplique si curieuse de Luther et qui jette un jour singulier sur la nature enfantine de ses conceptions théologiques :

— Je défie votre dieu d'accomplir un prodige sans le consentement du mien et mon cher Seigneur saura bien l'entraver!

Les prophètes se séparèrent. Dans la suite « ceux de Zwickau » essayèrent de reprendre contact avec « celui » de Wittenberg, mais ce dernier s'y refusa.

— Fais que le docteur Luther se réconcilie avec nous; disaient « ceux de Zwickau » à qui leur servait d'intermédiaire.

— Fais qu'ils s'humilient, répondait Luther.

Mais Thomas Stübner :

— Dieu même ne me ferait pas renoncer à ma doctrine.

Dans la suite Luther reçut encore la visite d'un disciple de Stübner :

— Mon père m'a envoyé vers toi.

— Et qui donc est ton père? questionna le réformateur.

— Dieu.

— Il est également le mien. Nous sommes frères, et quelles nouvelles apportes-tu de notre père commun?

— Dieu est irrité contre le monde.

— Mais ce n'est pas là une nouvelle! L'Écriture sainte déjà enseigne que Dieu est irrité contre le monde.

« Sur quoi, dit Luther, mon homme se retira lui-même très irrité. »

Le réformateur ajoute :

— Je crois avoir eu à souffrir de plus de soixante importunités pareilles.

Il conclut :

— Quant à ma doctrine, je dis avec le Christ : elle n'est pas mienne, elle est de Celui qui m'en a fait part. Je ne puis la prostituer comme voudrait le monde. Mis à l'épreuve par l'improbité des messagers de Satan, je ne me laisserai pas émouvoir par des blasphèmes orgueilleux. Bientôt se lèvera le jour où tous s'écrouleront et rouleront dans l'abîme (*Pr. de t.*, n° 2060).

L'un des plus remarquables parmi les adversaires non catholiques du réformateur était Jean Campanus, originaire des Pays-Bas. Théologien, ancien élève de l'Université de Wittenberg, il écrivait contre la Trinité. Lui aussi se vantait d'être depuis les apôtres, le premier à enseigner la vérité. Il appelait Luther « un menteur diabolique »; celui-ci en retour disait que Campanus était fils de Satan. Campanus déclare : « Aussi vrai que Dieu existe, aussi vrai est-il que la voix de Luther est la voix du diable »; mais, ajoute

Luther : « Je sais et je dis que ma voix est celle du Saint-Esprit et, comme Paul l'enseigne : « Croissez en la connaissance de l'Esprit-Saint. »

Campanus trouva un asile protecteur dans le duché de Clèves.

Contrairement à ce qui a été écrit, jamais Luther ne consentit à se réconcilier avec « ceux de Zwickau ». Sur la fin de 1531, dix ans après les faits dont nous venons de parler, il disait encore :

— Je mourrai ennemi de la ville de Zwickau... Ceux de Jessen (lez-Wittenbach) étant sur le point d'adhérer aux doctrines de Zwickau, je me suis rendu parmi eux et ai voulu les admonester; mais ils m'ont renié. Je m'étais promis de demeurer bon temps sans me mettre en colère; ceux de Zwickau m'ont fait manquer à ma résolution.

Nous ne pouvons suivre les incessants, interminables conflits du réformateur avec les innombrables contradicteurs issus de son propre enseignement, avec Bucer, Oecolampade et les *sacramentaires* (ceux qui niaient la présence réelle du Christ dans le pain et le vin de la communion); avec Augustin Bader, Balthasar Nubmaier, Hans Hut et les *anabaptistes* (ceux qui niaient la valeur du baptême donné aux enfants en bas âge); avec Agricola et les *antinomiens* (ceux qui niaient la valeur des lois dictées par la Bible).

« Pourquoi m'irriter contre les papistes? dit Luther douloureusement. Leurs attaques sont de bonne guerre, ne sommes-nous pas ennemis déclarés? Ceux qui me font mal sont mes plus chers enfants, *fraterculi, aurei amiculi mei* (mes petits frères, mes doux petits amis dorés), eux qui, sans moi, ne sauraient rien du Christ, rien de l'Évangile et n'auraient pas secoué le joug pontifical. En eussent-ils eu le pouvoir et le désir, le courage leur en eût manqué. Oui, je croyais avoir gravi toutes les côtes de l'adversité; mais mon Absalon (Agricola), l'enfant de mon cœur, n'avait pas encore délaissé son père. Mon Judas, terreur des disciples du Christ, le traître qui livra son maître, ne m'avait pas encore vendu : le crime est consommé. »

Nous bornerons ces pages consacrées aux dissidents de

la doctrine luthérienne en parlant du plus grand d'entre eux; Ulrich Zwingli, avec Luther et Calvin l'une des trois plus glorieuses figures de l'histoire du protestantisme.

Zwingli naquit en Suisse, à Wildhaus dans le Toggenbourg, le 1^{er} janvier 1484. A vingt-deux ans il était élu curé de Glaris, mais sans avoir reçu les ordres. Il fut un théologien très savant, versé dans la langue grecque et dans l'hébreu. En lui battait le cœur d'un patriote. Pour sa patrie, la Suisse, à son honneur et à sa prospérité tendaient ses aspirations les plus chères. Sur ce point du moins il se compare à Luther. Il souffrait de voir ses compatriotes faire du métier des armes une industrie, vendant leurs bras et leur vaillance, en qualité de mercenaires, au plus offrant. Mais il voulut accompagner ses ouailles en Italie, combattre dans leurs rangs à Ravenne, à Marignan, l'épée ou la hallebarde en main. Nommé, au retour, prédicateur en l'abbaye d'Einsiedeln, il y trouva une statue de la Vierge dont la seule vue remettait les péchés; aussi attirait-elle des flots de pèlerins. L'abus fait de la dévotion le révolta comme elle avait révolté Luther. Devenu en 1518 curé de la cathédrale de Zurich, il prenait en main, avec toute l'énergie de son caractère, la cause de la Réforme. Ennemi du célibat « que le diable a introduit dans le monde », il contracta en 1522 un mariage de conscience avec Anna Reinhard et l'épousa régulièrement en 1524. Tout en suivant le mouvement luthérien, Zwingli se sépara du réformateur sur plus d'un point. Il se refusait notamment à admettre la présence réelle, la consécration des deux espèces n'était à ses yeux qu'un symbole, une commémoration du sacrifice divin.

On a vu que Luther ne tolérait pas en ses disciples l'indépendance de la pensée, aussi une lutte très âpre ne tarda-t-elle pas à s'engager entre les deux hommes. Zwingli attaque la doctrine de la présence réelle en son *Amica exegis* (1527); Luther répond par son libelle : *Que ces paroles : Ceci est mon corps... sont encore la vérité*; qui eut pour réplique le pamphlet de Zwingli : *Que ces paroles... auront éternellement leur sens ancien et unique*. La querelle s'était déjà haussée au diapason le plus aigu, les deux théologiens étant

l'un et l'autre violents et emportés. « La doctrine de Luther, écrivait Zwingli, est une erreur crasse, une rechute dans le borbier papiste et dans l'impureté. » Les deux réformateurs se séparaient sur d'autres points : la nature du péché originel; la divinité du Christ, la sainte Trinité, la destruction des images. Luther, avons-nous dit, ne se doutait pas à quel point il demeurerait imprégné de pensées et de sentiments catholiques. Aussi ne tarda-t-il pas à nourrir contre son disciple une haine ardente. Voilà Zwingli transformé, lui aussi, en hérétique, le plus dangereux de tous; il est l'antechrist en personne. Il est vrai que le pape également était l'antechrist en personne. Cela faisait deux antechrists; le Suisse plus méchant encore que le Romain.

Cependant en 1525 le Magistrat zurichois adhérait officiellement à l'enseignement de son pasteur dont la doctrine devenait religion d'État. La pratique du catholicisme était interdite dans le canton où les statues, images, tableaux religieux devaient être partout détruits. La loi allait jusqu'à défendre d'en conserver en demeure privée. Quelques membres du Magistrat ayant osé, par accoutumance, remplacer le vendredi la viande par le poisson, furent exclus de l'assemblée

Luther de son côté s'obstinait contre ceux qu'il nommait à son tour les « hérétiques ». Quelques-uns de ses fidèles lui objectaient le danger que la division, entre luthériens et zwingliens, faisait courir à la Réforme et voilà que non seulement des Suisses mais les Strasbourgeois adoptaient les théories dissidentes. « Certes, répondait-il, en cette affaire je suis roide, entêté, et, s'il plaît à Dieu, je le demeurerai; je ne céderai d'un cheveu, advienne que pourra! Ceux de Zurich sont les valets du diable, Zwingli est un perversi, il a renié le Christ. »

Un essai de conciliation fut tenté en octobre 1529, au château de Marbourg, sous la présidence du landgrave de Hesse; il échoua. Jonas, qui assista à l'entrevue aux côtés de Luther, peint Zwingli comme un homme rude, arrogant, aux allures de paysan. Luther disait en sortant : « Zwingli ne sait pas discuter » et il haussait les épaules.

Mélancthon écrivait à des amis : « Notre cause ne serait pas détestée comme elle l'est, si les Zwingliens ne la compromettaient comme ils le font : non seulement ils soutiennent des doctrines insupportables, mais sont animés d'un esprit de révolte contre l'Empereur lui-même : « Nous aurons tôt fait, se vantent-ils, de bouleverser l'Empire. »

Les cantons catholiques de la Suisse ayant pris les armes contre les réformés, Zwingli, en homme de guerre qu'il avait été, se mit à la tête des siens. Il fut tué le 11 avril 1531 à la bataille de Kappel où les catholiques remportèrent la victoire. Luther en poussa un cri de joie : « Heureux événement ! Sans lui le landgrave (de Hesse), Strasbourg, d'autres de nos voisins ne nous seraient pas demeurés ! Dieu sait ce qu'il fait » (*Propos de table*, n° 1232).

« Qui se dresse contre moi, obstinément, doit périr, ajoute le réformateur, car ma cause est celle de Dieu (*Propos de table*, n° 1484). Il cite les noms de ceux qui, après s'être nourris de sa doctrine, se sont retournés contre lui et, en châtement du ciel, sont morts de mort violente : Münzer et Zwingli, les anabaptistes Hübner et Jean Hut, Hetzner et Jean Denck. Ce qui le contrarie c'est que deux de ses plus fameux partisans : les chevaliers Ulrich von Hutten et Franz von Sickingen ont péri eux aussi de manière lamentable : « Bah ! conclut-il, Dieu est un juge juste mais surprenant. »

« La lutte la plus rude, conclut Luther, et la plus vive est celle que je dois soutenir contre les faux frères. Ah ! s'ils se décidaient à reconnaître qu'ils sont des Hérode, des Pilate, des Caïphe, renoncer au titre de chrétiens et s'avouer ennemis de Jésus, je souffrirais tout le mal qu'il leur plairait de me faire ! mais comme ils prétendent arborer le nom du Christ, nous ne voulons ni ne devons tolérer qu'ils parlent et agissent d'une manière qui ne convient pas à des chrétiens ; car nous autres théologiens établissons le gouvernement des consciences à notre plaisir, et déclarons que ce gouvernement nous appartient, n'entendant pas en être dépouillés de quelque façon que ce soit » (*Pr. de t.*, n° 2189). Mots à retenir : ils marquent le point où le bât blessait le réformateur de la manière la plus sensible.

LA DOCTRINE

La doctrine elle-même est ce qu'il y a de moins intéressant dans l'histoire de Luther et du luthéranisme. Ce qui fait du réformateur une puissante figure, c'est l'homme; la doctrine est enfantine. Elle s'est essentiellement formée de trois éléments :

1^o La source principale en demeura l'éducation et l'enseignement catholiques qui avaient agi sur sa jeunesse et dont il restera pénétré;

2^o Les sentiments de révolte mis en lui par les scandales de la Cour de Rome et les abus qu'il constata en Allemagne même : nominations ecclésiastiques, vie des hauts dignitaires de l'Église, trafic des indulgences, exploitation des pèlerinages et des images consacrées.

3^o Les pensées et sentiments qui jaillissaient de sa propre nature, nerveuse, sensible, exaltée, outrancière, nés des angoisses dont il était tourmenté dans la crainte d'offenser Dieu, d'éveiller sa colère par des fautes qui le précipiteraient aux enfers; terreur du diable qu'il sentait rôder autour de lui; craintes et angoisses contre lesquelles il chercha fébrilement un refuge auquel il s'accrocha désespérément du jour où il crut qu'une révélation divine le lui avait indiqué.

Luther s'est exprimé maintes fois sur la conception qu'il s'était faite du monde. Elle est précise et concrète. La terre en est le centre bien que les étoiles soient plus grandes

qu'elle. Au-dessus de la terre une voûte immense que les anges, d'une force merveilleuse, font tourner en vingt-quatre heures. Car la voûte d'azur, trop souvent obscurcie de nuages, qui se déploie sur nos têtes, est ferme, solide; et, par-dessus s'étend le ciel. L'enfer est dans l'intérieur de la terre, sous nos pieds. Il est la demeure des démons comme le ciel est celle des anges. Nous avons vu que Luther entend le diable sortir des boisseaux de son enfer pour les traîner sur terre; il l'entend rouler des tonneaux dans les escaliers; il le voit faire des grimaces et lui montrer son derrière.

L'abbé Copernic est venu prétendre que la terre tournait autour du soleil. Luther en a haussé les épaules. On lit dans la Bible que Josué a arrêté le soleil; ce n'est pas la terre qu'il a arrêtée. Copernic est un sot.

Aussi bien n'est-ce pas merveilleux témoignage de la puissance de Dieu, qu'il ait pu construire une voûte pareille, sans qu'elle soit soutenue d'aucun pilier?

Ainsi, dans la pensée du réformateur, tout dans l'univers prend forme précise, matérielle, d'où vient grande partie de la netteté de cette pensée et de son énergie. Certain jour dans la campagne il s'effrayait à la crainte que de gros nuages noirs, suspendus au-dessus de lui, ne lui tombassent sur la tête; quand il vit apparaître un arc-en-ciel qui les soutint et les empêcha de tomber. Et Luther de s'émerveiller à la pensée de cet arc-en-ciel si léger, si fin, diaphane, qui supporte le poids de ces gros nuages noirs, épais, opaques, massifs et si lourds sans aucun doute.

« La comète » — car Luther croit qu'il n'y en a qu'une — est une étoile vagabonde qui erre par le ciel, « enfant de quelque fille publique », une orgueilleuse parmi les étoiles et qui s'imagine que la voûte céleste est faite pour elle. « Elle a l'âme des hérétiques qui veulent seuls paraître des hommes sur terre et s'enorgueillissent sur tous autres. »

Docteur Martin sait exactement ce qui se passe dans le ciel. Dieu y trône entouré de ses anges lesquels ont le bras tellement long que, du haut du ciel, ils nous protègent sur terre. Quand un diable vient à l'un de nous pour lui nuire, fréquemment un ange le repousse.

Le réformateur sait ce qu'Adam disait au paradis terrestre; les propos du premier homme lui sont une justification à ses doctrines en matière de foi. Il sait ce que Dieu lui disait. Au fait, notre premier père n'a-t-il pas écrit ses mémoires, qui ont été recueillis par Moïse, mémoires où étaient brièvement contés la création, la première faute et le reste (*Pr. de t.*, n° 291).

Dieu a tout créé pour l'homme : la mer, les lacs, les fleuves qui lui servent de « caves » où il peut aller boire; les forêts, où il peut chasser; la terre avec ses mines d'or, d'argent, de cuivre, et qui lui produit céréales et légumes. Tout dans le monde est ainsi fait par Dieu pour le bien de l'homme. Il est vrai qu'il y a sur terre des animaux nuisibles, des loups, des ours, des serpents, des lézards; mais ils ne sont nuisibles que depuis le péché originel et par suite de ce dernier : effet de la colère divine. Dans le paradis terrestre ils étaient tous doux et gentils comme de petits agneaux. D'ailleurs les animaux bons et utiles sont plus nombreux que les méchants : il y a plus de moutons que de loups, plus d'écrevisses que de scorpions, plus de poissons que de serpents, et plus de légumes et de blé que de mauvaise herbe et de ronces.

C'est aussi par suite du péché originel que nous sommes obligés de nous vêtir, de demeurer en des maisons de pierre et de bois. Conséquence du péché d'Adam. « De même qu'à un malade il faut des drogues que fournit l'apothicaire, il nous faut des maisons, des vêtements, des lits. » Sans la chute d'Adam nous serions tous des « jeunes gens gambadant tout nus, point de menuisiers, de maçons, de cordonniers, de maisons. » C'est aussi parce qu'Adam a mangé une pomme que nous sommes astreints, de notre côté, à manger et à boire.

La conception du paradis, séjour des élus, que s'est faite Luther, est toute matérielle. Les bienheureux y trouveront des animaux utiles et agréables et n'en trouveront que de cette façon-là. Tous les scorpions y seront des écrevisses et tous les loups des agneaux. « Les crapauds et serpents et autres animaux venimeux n'y chercheront plus à nous

nuire. Ils seront gentils et aimables, gais et agréables; nous aurons plaisir à jouer avec eux. » Au paradis les toisons des brebis sont faites de fils d'or, les fleurs et leur feuillage ne sont que perles et émeraudes, les punaises répandent un parfum délicieux (*Pr. de t.*, nos 579-580, 2652 bis).

Luther s'inquiète aussi de la façon dont, en cette éternité interminable, nous pourrons bien passer le temps. « Il n'y aura là ni changements, ni travail, ni affaires, nous n'aurons même pas à y boire et manger »; et, tout de même, on ne peut passer une éternité à jouer avec des crapauds et des serpents. « Espérons, opine finalement le réformateur, qu'on y aura suffisamment d'objets à contempler pour passer son temps. » A quoi Mélanchton, qui avait plus de bon sens que son prophète, objecte simplement :

— Maître, montre-nous le Père, cela nous suffit.

La doctrine catholique.

Déjà Michelet a fait observer que Luther se faisait de l'enfer une idée beaucoup plus spirituelle, immatérielle, que du paradis. On n'y est pas cuit à petit feu dans des chaudières, ni lardé à coups de fourches par des diables encornés; pour Luther la peine de l'enfer consiste dans le « grincement de dents » dont parle l'Évangile. La désespérance qui doit étreindre une mauvaise conscience dans la désolante certitude d'être à jamais séparé de Dieu, tel sera le châtement éternel. L'idée est très belle.

Quant à l'existence du purgatoire Luther ne l'admet qu'avec indécision. « Pour le purgatoire, déclare-t-il, je crois que c'est une chose fort incertaine. Il est vraisemblable qu'à l'exception d'un petit nombre, les morts dorment insensibles, comme hannetons dans la froide terre durant les mois d'hiver. Les âmes des morts peuvent dormir entre ciel et terre dans un profond sommeil... Je crois que c'est cette peine qu'on appelle *l'avant-goût de l'enfer*, dont Moïse, Abraham, Jacob, Job, Ezéchias et beaucoup d'autres ont tant souffert, peine temporaire qui doit constituer le purgatoire. »

Luther sait précisément la date de la création du monde : 4116 avant la naissance du Christ; et il est certain que le monde finira en 1560.

Quant à l'image que Luther se trace de Dieu, elle est vraiment divertissante en son inconscience et ses contradictions. Cicéron disait des poèmes homériques que le poète avait donné à la divinité les vertus et les vices des hommes; Luther, lui, a naïvement donné les siens, comme tous les réformateurs religieux, croyons-nous, qui ne se tiennent pas à une doctrine traditionnelle. Aussi bien ne peuvent-ils juger de l'Être suprême que par leur propre pensée, par ce qu'eux-mêmes considèrent comme le bien et le mal. « Tel homme, disait Gœthe, tel est son Dieu. »

Certes Dieu est grand et puissant, pense Luther, et bon et miséricordieux, et tout ce qu'on peut imaginer dans cette direction, mais il est stupide¹. C'est un tyran. Moïse agissait par sa volonté, comme son lieutenant, en maître bourreau que nul n'a dépassé, voire égalé à effrayer, terroriser, martyriser le pauvre monde. Il vous empoigne la conscience et, le glaive en main, l'épouvante et la torture. « Sais-tu comment Dieu s'y prend pour demeurer le régent de l'humanité? Il paralyse les vieux et aveugle les jeunes, par quoi il demeure le maître (*Pr. de t.*, n° 2115 B). » Assurément Dieu est bon, très bon, la bonté même, la bonté faite Dieu; « mais je ne serais pas rassuré si je ne lisais en ses commandements, article V : « Tu ne tueras point! » grande consolation! car enfin Dieu ne va pas se plaire à m'égorger, lui qui interdit lui-même de le faire (*Pr. de t.*, n° 942). » Il s'est montré plus paternel envers Caïphe, Pilate et leurs semblables, qu'avec son propre fils qu'il a laissé martyriser lamentablement (*Pr. de t.*, n° 2754 A). Et combien il apparaît changeant, inconstant! A Adam même il fait des promesses qu'il ne tient pas; il lui prescrit des cérémonies qu'ensuite il modifie; à Abraham également il prescrit des cérémonies, donne à Moïse le don des miracles, une loi au peuple d'Israël; puis tout cela est balayé par l'Évangile (*Pr. de t.*, n° 2182 B). Et pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme, lui qui savait qu'il ne resterait pas fidèle à ses origines?

1. Deus est stultissimus. *Propos de table*, n° 963, éd. de Weimar, I, 487.

Il est vrai qu'un grand seigneur doit avoir chez lui des pots de chambre — Luther se sert d'expressions plus crues — ses autres vases en sembleront plus fins et l'excellence de sa demeure en sera rehaussée (*Pr. de t.*, n° 2164 A).

Le docteur Jonas lui ayant reproché d'avoir insulté Dieu en son psaume *Quare fremuerunt gentes*, Luther répond (*Pr. de t.*, n° 2505 B) :

— Certes, mais quel prophète n'a pas insulté Dieu ?

Un autre jour :

— Si Dieu ne remettait pas les péchés, je le jetterais par la fenêtre (*Pr. de t.*, n° 2007).

Au reste, si Dieu a mis du mal dans le monde, s'il a voulu faire l'homme malheureux, c'est afin que nous aspirions à la vie future (*Pr. de t.*, n° 2652 B).

C'est aussi pour briser notre orgueil. Pour briser notre orgueil Dieu a créé les moucherons, les poux et les puces qui nous piquent et nous mordent ; pour briser notre orgueil il a fait le diable, et s'il se conduit parfois à notre égard tout autrement que ne le ferait un père, c'est pour briser notre orgueil (*Pr. de t.*, n° 2163 B).

Dieu n'a-t-il pas agi inconsidérément en voulant que le monde fût régi par des paroles de vérité et surtout en enrobant cette vérité en la pauvre petite parole de la Croix ? car le monde ne désire pas la vérité, il demande du mensonge ; il ne fait pas non plus volontairement ce qui est bon et ce qui est droit, mais sous contrainte, quand il y est forcé (*Pr. de t.*, n° 2168 B).

Il est vrai, dit Luther, qu'il serait presque regrettable que nous fissions tout ce que Dieu ordonne, car Dieu en serait pour sa divinité ; il en deviendrait un menteur et ne pourrait se tenir en sa place. La parole de saint Paul aux Romains en serait jetée dans la boue, quand il a dit : « Dieu a tout ordonné sous le péché, afin qu'il prît pitié de nous. » Le *Notre Père* ne servirait plus de rien, ni le *Credo* ; la foi, la rémission des péchés en deviendraient inutiles, superfétatoires.

Hé, mais voilà qui va bien ! Péchons, dans l'intérêt de Dieu. Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture...

« J'estime, dit Luther, que Dieu dépense plus, chaque année, à nourrir les moineaux que le roi de France n'a de revenus en ses immenses richesses. Et que ne fait-il pas pour les autres oiseaux plus grands et plus voraces, les corbeaux, les corneilles, les geais, les pinsons?... Que si Dieu dépense tant pour nourrir des oiseaux inutiles, et les nourrir surabondamment, quel homme pourrait désespérer d'être nourri par lui et pourvu de ses besoins?

« Les moineaux sont les moindres, les plus libres des oiseaux et vivent dans la plus grande magnificence. Tout le long de l'année ils ont leurs meilleurs jours tout en causant les plus grands dommages. L'hiver ils vivent dans les granges et sur les réserves de blé; au printemps ils se régalent de semences dans les champs; au temps de la moisson les champs encore les fournissent du nécessaire; en automne, ce sont les vignobles et les arbres fruitiers ». Le tableau ne laisse pas d'être agréable mais la conclusion en est inattendue : « Les petits moineaux ne sauraient donc être trop persécutés ». A lire le début on croyait que c'était le bon Dieu qui les nourrissait (*Pr. de t.*, n° 2123 b).

En ses considérations sur la Trinité, Luther veut se hausser à une théologie d'un ordre élevé. Dieu a mis la Trinité, non seulement en sa divinité, mais en toute créature : hommes, femmes; bœufs, porcs, etc. Trinité dans le soleil : substance, éclat et chaleur; trinité dans les fleuves et les ruisseaux : substance, courant et puissance; trinité dans les astres : mouvement, lumière, influence astrale; dans la musique par les trois notes, ré, mi, fa; en géométrie, les trois dimensions; en grammaire, les trois parties du discours; en arithmétique, les trois nombres; en rhétorique : la disposition, l'élocution, l'action, trinité partout. Luther ajoute : « Les scolastiques ont négligé ces signes importants pour s'attacher à des niaiseries ». Où sont les niaiseries? Il termine ainsi :

« Les herbes et les fleurs ont : 1^o la forme qui représente Dieu en sa puissance; 2^o l'odeur et la saveur qui sont le Fils en sa sagesse; 3^o la force ou action qui sont le Saint-Esprit. (*Pr. de t.* n° 815). Conclusion : « Dieu est présent en toutes

les créatures, en la moindre feuille, dans le moindre grain de gravat ». Argument inattendu sur les lèvres de Luther en faveur de ce panthéisme qui faisait bondir Calvin; cette grande doctrine panthéiste, celle de Plotin, de Giordano Bruno, de Michel Servet, de Spinoza, de Retif de la Bretonne, de Goëthe et de Hegel, qui se sont rencontrés, en la même manière de concevoir le monde, sans s'être concertés ni influencés les uns les autres.

Mais en conclusion cueillons cette belle pensée de Luther sur l'action divine : « Une loi bonne et où se trouve la vie est la bonté que Dieu, par le Saint-Esprit, à répandue dans nos cœurs ».

L'idée que le réformateur se fait de Jésus-Christ n'est pas moins curieuse que celle qu'il a conçue de son divin père. Il le place au-dessus de tout. Toute notre pensée doit aller à Jésus de qui son père a dit :

— Celui-là vous devez l'écouter.

Un Dieu qui ne parle pas par la voix du Christ n'est pas Dieu. Christ est la source de tout bien, de toute vertu, de toute force. En dehors de lui, les actions des hommes, — seraient-elles les plus dignes d'admiration, celles d'un Fabricius, d'un Regulus, — n'ont qu'un goût de mûre sauvage comparée au fruit du figuier. Le Christ est comme un de ces petits vers qui percent le bois le plus dur : il est chétif et doux de corps, menu d'apparence, de santé frêle, il est mortel; mais sa faiblesse est douée d'une puissance divine, qui empoignera les impies, triomphera du péché, de la mort, de la loi (prescriptions de Moïse), du diable et de l'enfer (*Pr. de. t.* n° 1355). Comme on parlait des persécutions dont les fidèles devaient souffrir en maints lieux :

— Laissez le Christ entrer en campagne. Il n'entend pas se battre contre les humbles, contre les mendiants; mais contre les grands, les puissants, les rois et les princes. Ah! le monde veut dévorer le Christ! Christ le dévorera » (*Pr. de. t.*, n° 2403 B).

« Je me plaçais un jour, à Staupitz, dit Luther, de la sublimité de la prédestination hors d'atteinte de mon

esprit. Il me répondit : « Par les plaies du Christ on comprend la prédestination et on l'y trouve, non ailleurs, car il est écrit : « Écoutez celui-là ». Le Père est trop haut, mais le Père a dit : « Je vous donnerai la voie pour venir à moi, « à savoir le Christ. Allez et croyez, accrochez-vous au « Christ, vous finirez par découvrir qui je suis ». C'est parce que nous ne faisons pas ainsi, disait Staupitz, que Dieu nous demeure incompréhensible, inconnu. Il ne peut être compris en dehors du Christ. Et voulez-vous savoir pourquoi il y a tant de damnés? Parce qu'on n'écoute pas ce que dit le Père : « Auprès du Christ vous trouverez qui je suis, ce que je veux; ailleurs vous ne le trouverez ni sur terre, ni au ciel ». (*Pr. de t.*, n° 14901). Le Christ dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés et dans la peine, et je vous soulagerai (»*Matthieu*, XI, 28). Celui qui tient cette sentence, conclut Luther, tient la sentence essentielle, le cœur, la moelle, la vie du christianisme (*Pr. de t.*, n° 583).

« Quand il (le Christ) dit un mot, il vous ouvre une gueule (*Maul*) grande comme la terre et le ciel, ne fût-ce que pour parler d'une herbe des bois » (*Pr. de t.*, n° 2569).

Luther se rencontre d'ailleurs avec Ernest Renan pour reconnaître que ni les évangélistes, ni les apôtres n'ont parlé de la divinité du Rédempteur; mais tandis que Renan en conclut que Jésus-Christ ne se croyait pas fils de Dieu, le réformateur y trouve cette explication : « Les évangélistes et les apôtres se sont abstenus d'appeler le Christ « Dieu » de crainte qu'ils ne parussent aux Juifs reléguer leur vrai Dieu parmi les vieilles lunes en prêchant un Dieu nouveau et donner par là occasion de persécuter les fidèles » (*Pr. de t.* n° 1159).

Jésus-Christ est le refuge du pécheur, l'abri de celui qui craint. Il a donné sa vie, il s'est laissé martyriser pour le rachat de l'humanité quand une seule goutte de son sang, une goutte unique eût suffi pour rédimmer toutes les fautes de l'humanité entière depuis ses origines jusqu'à son dernier jour. En dehors du Christ, nulle rémission des péchés.

« Je le répète et le répéterai sans cesse, celui qui veut

s'élever à une pensée, à une spéculation salutaire sur Dieu, doit tout subordonner à l'humanité du Christ. Qu'il se la représente sans cesse dans son action, dans sa passion, jusqu'à ce que son cœur s'amollisse... C'est par là qu'il commencera à goûter la douceur infinie de la volonté du Père, révélée dans l'humanité du Christ ».

Et, dans la vue de rendre son sacrifice plus grand, Jésus a tenu non seulement à se faire homme, mais à partager toutes les faiblesses, les petitessees mêmes et jusqu'aux vices de l'humanité. Sur le Mont des Oliviers il ne comprenait plus rien à la justice de Dieu, au point qu'un ange dut venir le consoler (*Pr. de t.*, n° 1234). Entraîné sur cette pente notre docteur Martin tombe en des énormités, on oserait dire une dépravation intellectuelle qui n'a encore été relevée, semble-t-il, par aucun de ses nombreux biographes.

« Le Christ, dit Luther, a commis l'adultère une première fois avec la femme à la fontaine dont parle Jean. Ne murmurait-on pas autour de lui : « Qu'a-t-il donc fait avec elle? » puis avec la Madeleine, puis avec la femme adultère qu'il a tenue quitte si légèrement. Ainsi le Christ, si pieux, a dû, lui aussi, forniquer avant de mourir »¹.

Jésus-Christ amant de la Samaritaine, de la Madeleine, de la femme adultère! des libres penseurs, des athées à qui nous citons le trait s'en sont effarés. Ce serait à croire que docteur Martin était ivre quand il se répandait en propos pareils; mais on ne saurait l'admettre car, du moins ce jour-là, ses fidèles disciples se seraient-ils abstenus de recueillir pieusement ses paroles.

Telles constatations n'empêcheront pas notre prophète de donner au Christ toute sa confiance, sa dévotion. Certes, par moments, le Christ a parlé et s'est comporté d'une

1. *Christus adulter*. Christus ist am ersten ein ehbrecher worden (JOH. 4) bei dem Brunn *cum muliere, quia illi dicebant : Nemo significat quod fecit cum ea? Item cum Magdalena, item cum adultera* (JOH. 8) die er so leicht davon lies. Also mus der from Christus auch am ersten ein ehbrecher werden, ehe er starb. *Propos de table*, n° 1472, éd. de Weimar, II, 107.

manière absurde à l'exemple de son glorieux père; il n'en est pas moins le seul Dieu, le seul Dieu véritable.

« Bien qu'aucune religion ne soit extravagante au degré de la religion chrétienne, conclut le réformateur, je crois en un seul juif, en Jésus-Christ fils de Dieu » (*Pr. de t.*, n° 2139).

Luther fait d'ailleurs son choix dans les Écritures, il sépare le bon grain de l'ivraie. Le premier livre des *Macchabées* lui donne satisfaction; mais les suivants sont bons à mettre au panier. Le livre de Judith ne lui dit rien qui vaille; il fourmille d'erreurs de chronologie, de topographie, d'onomastique. C'est une fable, estime-t-il, comme la légende de sainte Marguerite et celle de saint Georges. Un poème, une manière de tragédie. Le réformateur compare le poème de Judith à ceux d'Homère et de Virgile. Il dit du livre d'Esther : « Je voudrais qu'il n'existât pas; il est plein de juiverie et de malhonnêteté païenne ». Quant au livre de Tobie, c'est une aimable comédie. Poèmes primitifs que Luther compare ingénieusement aux jeux de la Passion en vogue en Allemagne. La partie de l'Ancien Testament que Luther préfère, est formée par les psaumes; il les aime avec tendresse. Quant à Moïse il ne peut en entendre parler. Moïse est pour lui comme un ennemi personnel, ennemi à sa taille. « Nous n'acceptons pas Moïse; il n'est bon que pour les Juifs. Il ne nous a pas été envoyé par Dieu (*Pr. de t.*, n° 356). Luther dira encore : « Si l'on te parle de Moïse pour te contraindre à ses commandements, réponds hardiment.

— Va parler aux Juifs de ton Moïse! Je ne suis pas Juif, laisse-moi en paix!

Que si le réformateur n'aimait pas Moïse, il avait grande prédilection pour Jérémie, pour son mysticisme, sa tendresse, son éloquence passionnée.

En ses préférences les évangiles ne se placent pas tous sur le même rang; mais son exégèse ici se trouve en défaut. L'évangile qu'il prise le moins, celui de saint Marc, est précisément le premier en date et le fondement des autres; quant à l'évangile selon saint Jean, qui absorbe sa con-

fiance, — admirable certes de forme et de charité chrétienne — il a été écrit de nombreuses années après la mort de Jésus...

L'évangile selon saint Jean et les épîtres de saint Paul — surtout celle aux Romains, puis les épîtres aux Galates et aux Éphésiens — nourrissent la pensée du grand réformateur. Ils forment à ses yeux le noyau de l'Écriture. « La voix de saint Paul, écrivait-il de la Wartburg, est la voix de la majesté divine ». Dans saint Jean et saint Paul Luther a trouvé, le plus fortement exprimée, sa doctrine de la grâce qui constitue à ses yeux la religion quasiment tout entière.

« L'idée de cet évangile (saint Jean) est que l'homme ne peut rien, n'a rien de soi-même, qu'il tient tout de la miséricorde de Dieu ».

Le réformateur déclare que c'est dans l'épître de Paul aux Romains qu'il a trouvé la voie vers le bonheur dans le Christ. Elle est la pièce maîtresse du Nouveau Testament. Tout chrétien devrait, non seulement la savoir par cœur, mot à mot; mais en faire la nourriture quotidienne de son âme.

Telles sont les pures sources de la foi; tout ce que, dans la suite, la tradition et l'Église ont pu y ajouter ne vaut tripette. Les théologiens scolastiques ne sont qu'un troupeau de porcs — c'est notre héros qui parle.

En son appréciation de l'Apocalypse, Luther s'accorde avec l'exégèse moderne : « Je ne puis me faire à cet ouvrage. Une seule raison suffirait à m'en détourner : Jésus-Christ n'y est ni adoré, ni enseigné tel que nous le connaissons ».

L'évangile doit être à l'homme ce que la prairie est au bétail, le nid à l'oiseau, le rocher au chamois, le fleuve au poisson. Il doit s'y tenir fermement, s'y attacher d'une foi aveugle, s'en imprégner en bannissant la raison, ne l'aborder qu'avec son âme. *Ista sunt mihi quidem incredibilia, sed quia Deus hoc dicit, credam.* « Voilà certes qui est incroyable, mais puisque Dieu l'a dit, je le croirai ». C'est le *Credo quia absurdum* en sa brutalité.

« Nous devons nous tenir au Verbe révélé par l'Évangile

si fort que si je voyais tous les anges du ciel venir à moi pour me parler dans un autre sens, non seulement je ne serais pas tenté d'en mettre en doute une syllabe; je fermais mes yeux et me boucherais les oreilles car ils ne seraient dignes d'être vus ni entendus (*Pr. de t.*, n° 1687).

Et gardons-nous de voir dans l'Évangile un texte législatif, un code de lois imposées, une nouvelle table de Moïse; l'Évangile n'est pas un recueil de préceptes, mais exclusivement une merveilleuse prédication sur les bienfaits du Christ. « Si je pouvais, penché sur l'Évangile m'empêcher d'y appliquer une étude réfléchie, j'aurais fait beaucoup; car l'on doit se garder de spéculer en ces matières, mais empoigner le Christ simplement »; et cette prédication, encore une fois, nous garder d'en saisir notre raison; — l'accueillir uniment d'une inspiration émue.

Acceptons les paroles de l'Écriture d'une foi crédule : Dieu a créé le ciel et la terre, notre vie est en ses mains; remettons-nous en à lui de toutes choses, pleinement, simplement, avec amour.

Nous venons de dire que la doctrine de Luther était née tout entière, d'une part de l'éducation catholique dont il avait été animé jusqu'à la prêtrise, et qui laissa en lui des empreintes profondes, empreintes encore vivaces à l'heure de la mort : d'autre part, de la terreur malade dont le remplissait la pensée de la colère céleste et du châtement infernal pour lequel il pouvait être dès alors marqué par la prédestination. « Je ne puis le nier; souvent j'ai peur, je tremble, quelle angoisse! » (*Pr. de t.*, éd. de Weimar, I, 459). Une crainte lancinante le hante, le torture, on peut dire nuit et jour : il tourne et retourne les problèmes théologiques sous toutes leurs faces, en toutes leurs formes dans la vue de se rassurer, de se fortifier dans la pensée qu'il n'ira pas en enfer parce que ses péchés lui auront été pardonnés.

Pour comprendre l'intensité de ces terreurs accablantes, il faut en saisir le caractère concret, il faut en réaliser la brutalité dans la pensée d'une action matériellement effective, immédiate. Aujourd'hui notre âme se perd dans

l'infini des mondes, elle s'y évapore, s'y dilue. Par la puissance du télescope notre vue atteint des étoiles qu'un aviateur, volant à une vitesse de trois cents kilomètres à l'heure et volant sans arrêt, n'atteindrait pas avant des milliers et des milliers d'années. La lumière franchit 300.000 kilomètres à la seconde. Les astronomes ont observé des nébuleuses qui sont éloignées de la terre d'une distance telle que la lumière, franchissant 300.000 kilomètres à la seconde met 150 millions d'années à nous parvenir; encore ces distances fabuleuses ne représentent-elles qu'un espace minuscule dans l'immensité de l'univers. Pour Luther le monde était, comme nous l'avons indiqué, étroitement et précisément borné. Il entend le diable qui sort de l'enfer comme une belette de son trou. Dans ces conditions on se représente l'énergie agressive de toute pensée relative à cette vie future que le réformateur sentait vibrer en lui. Il se voit dans ses rêves, mort, debout, quasiment nu, couvert de quelques misérables loques, frissonnant dans l'angoissante attente de son destin : sera-t-il élevé aux joies célestes ou précipité dans les tourments de l'enfer? « Et mon rêve, se disait-il à son réveil, mon rêve se réalisera! » (*Pr. de t.*, n° 1109). « J'ai expérimenté d'expérience douloureuse ce verset du psaume : « Je me suis fatigué à gémir, « j'ai arrosé mon lit des sueurs de l'angoisse » (*Pr. de t.*, n° 977). J'ai passé plus de cent nuits dans un bain de sueur » (*Pr. de t.*, n° 320).

Parfois ces attaques de conscience sont d'une violence telle que, dureraient-elles seulement la dixième partie d'une heure « tous les os du corps en seraient réduits en poussière ». L'épreuve, heureusement, est de courte durée. Après de tels combats contre l'ennemi (*Satan*), docteur Martin se sent si las, si brisé en ses membres « qu'à peine peut-il encore respirer »; il demeure de longs instants sans bouger, affaissé, haletant, hagard.

Nous sommes ici en présence d'une nature maladivement nerveuse, scrupuleuse, inquiète. Certainement un cas pathologique mais qui va avoir doctrinalement un grandiose écho. L'un de ces fameux *Propos de table* (juin

ou juillet 1532) répand sur ce point une clarté lumineuse. Nous voyons qu'il en allait chez Luther des maux physiques comme des tortures morales. Ci et là, c'est le même homme, le même tempérament. Se sentait-il indisposé il se tâtait le pouls, mais il en allait lors exactement comme quand, inquiet sur l'un ou l'autre point de sa doctrine ou de sa conduite rapport au péché et à la justice de Dieu, il se scrutait fébrilement : l'examen en question ne faisait qu'exacerber ses inquiétudes et son tourment :

« Je donnerais cent florins pour ne pas pouvoir me tâter le pouls, car, en me tâtant, je ne tarde pas à me faire beaucoup plus malade. » De même qu'il surexcitait, décuplait ses angoisses en leur cherchant fondement et remède.

Ce fut dans ces conditions qu'à la fin de l'année 1518, en des circonstances que nous avons contées, le Saint-Esprit illumina le nouveau prophète d'une aurore divine qui le remplit d'espoir joyeux. « De ce moment je me mis à penser tout autrement. La perspective de la justice de Dieu n'effraiera plus le pauvre pécheur ni les consciences troublées, mais les consolera. Et je fus consolé et fortifié et certain que la justice de Dieu n'est pas celle qui punit sévèrement, mais celle qui justifie et donne la béatitude au pécheur repentant, et mon cœur se trouva en paix » (*Pr. de t.*, n° 1681).

Aussi avec quel soin et quelle attention — un chat qui tient une souris entre ses pattes — le réformateur va-t-il s'efforcer désormais de conserver la doctrine révélée qui lui donne la paix et le salut. Christ a sacrifié sa vie pour racheter les péchés des hommes. Nos péchés ne sont plus les nôtres, ils sont dans les mains du Rédempteur; ayons foi en lui, par lui notre salut sera réalisé. Et cette foi elle-même qui justifie n'est pas l'œuvre de l'homme, mais celle de Dieu même, un don du Saint-Esprit.

Cependant fallait-il des textes confirmant que cette révélation, tombée sur lui en un cloaque infect, était bien d'origine céleste.

Cette justification de sa « justification » Luther la trouve

en premier lieu dans ce que Dieu dit à Adam au paradis terrestre.

« Adam a entendu que la parole de Dieu repose fermement sur cette vérité que, sans œuvre humaine, l'homme paraît juste devant Dieu et obtient de lui la rémission de ses péchés par pure grâce. » (*Pr. de t.*, n° 1886).

Après Adam, le prophète Habacuc qui a dit :

— Le juste vivra par la foi.

Après Adam et Habacuc, saint Jean, ce qu'il écrivit en son évangile concernant la nature justifiante (*rechtschaffene Natur*) et le caractère de la foi. « Saint Jean, dit Luther, déclare que notre salut se trouve entièrement entre les mains du Christ qui nous l'a acquis bien cruellement, amèrement, par son martyre et par sa mort. Notre salut, il nous l'a mis dans le cœur, il nous en a fait présent par pure grâce et sans qu'il y faille aucun mérite de notre part » (*Pr. de t.*, n° 2209 B).

Après Adam, Habacuc et saint Jean, saint Paul donne son autorité souveraine à la doctrine de la rédemption par la foi, particulièrement en son épître aux Romains; enfin saint Augustin.

Aussi le diable vient-il encore avec ses tentations pour nous troubler :

— Non, non, mon vieux, on ne me la fait plus! Que Dieu s'irrite et punisse les coupables, oui dà! mais il ne s'agit que des opiniâtres, incapables de contrition. Dieu est aimable et bienveillant à ceux qui ont le sentiment de leur misère et ont soif de sa grâce. Et cette grâce est mille fois plus grande que ne peuvent être mes péchés. Dieu a bien pu se mettre en colère, mais cela ne dure qu'un instant. Il a joie de la vie. N'a-t-il pas dit par ses prophètes : « Je n'ai nul plaisir à la mort du pécheur ». « Ai-je péché? Christ me vient en aide; lui qui s'est sacrifié pour notre rédemption » (*Pr. de t.*, n° 591).

Il est bien certain que, dans ces conditions, le diable n'avait plus qu'à se sauver sa vilaine queue entre les jambes.

Aussi bien, par la foi qui assure la grâce par le Christ, nous devenons, lui et nous, une seule et même persona-

lité; tant et tant qu'on peut en venir à dire avec assurance : « Je suis le Christ » (*Commentaire à l'épître de saint Paul aux Galates*).

Par cette stupéfiante déclaration : « Je suis le Christ », le réformateur entendait, comme il l'explique lui-même, que « la justification par le Christ ainsi que son triomphe, sa vie, ses souffrances, sa mort, deviennent l'intime propriété du croyant, dont les péchés deviennent les péchés du Christ, en ce sens que cette justification par la foi donne au croyant tout le bénéfice de cette justification, en sorte que tout le poids de ses péchés est jeté sur les épaules du Rédempteur par quoi le pécheur en est déchargé. »

Il était évidemment difficile de rien imaginer de mieux agencé pour se débarrasser de ses troubles de conscience et de ses remords.

Par cette nouvelle doctrine de la justification du pécheur, le réformateur opéra une transformation profonde dans l'âme d'une partie de l'Europe : à une religion, se manifestant par les cérémonies, la pratique du culte, la dévotion aux images, les pèlerinages, le recours aux indulgences, Luther substitua une religion concentrée dans l'âme des fidèles, fixée par des liens mystiques de foi et d'amour entre le créateur et ses adorateurs. Conception qui, certes, ne manquait ni de beauté ni de grandeur et qui s'adaptait mieux — comme nombre d'historiens allemands n'ont pas manqué de le noter, — à la nature, à la mentalité — pour employer ce mot si vilain et si utile — des races germaniques.

Mais sous cette action définitivement et absolument salvatrice par la foi seule, que deviennent les bonnes œuvres du chrétien, œuvres pieuses, œuvres bienfaitantes, œuvres de charité?

« Que ferons-nous, demandaient les Juifs à Jésus-Christ, pour réaliser les œuvres de Dieu » ? Jésus répond : « L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en Celui qui m'a envoyé » (S. Jean, VI, 28-29).

Les bonnes œuvres ne peuvent rien pour notre salut, qui est entièrement dans les mains de Dieu; elles n'ont d'autre

raison que d'être utiles au prochain. Aussi bien, sous ce jour, sont-elles nécessaires à l'ordre, à la paix, aux bons rapports des hommes entre eux. D'ailleurs l'homme qui est juste par la foi, par la grâce et la justification divine par cela seul fera de bonnes œuvres et les fera naturellement comme la vigne produit du raisin et le rosier des fleurs. « Si l'on te demande : le justifié par la foi doit-il faire de bonnes œuvres? réponds : Il est aussi déraisonnable de dire : Le juste doit faire de bonnes œuvres, que de dire : Dieu doit faire le bien, le soleil doit donner de la lumière, le poirier doit porter des poires, 3 et 7 doivent faire 10. Tout cela se réalise naturellement, sans contrainte ni obligation. »

Ce ne sont pas les bonnes œuvres qui font l'homme bon et pieux, c'est l'homme bon et pieux qui fait de bonnes œuvres.

Nous ne pouvons être sauvés que par l'action de Dieu. Les œuvres de Dieu et celles des hommes sont d'ailleurs distinctes au point que rien ne pourra jamais les confondre ou même les rapprocher, séparées qu'elles sont par un espace grand comme celui qui sépare le ciel de la terre. « Les œuvres de Dieu viennent d'en haut, elles sont de caractère exclusivement céleste et nous acheminent aux félicités éternelles; les œuvres humaines sont et demeurent exclusivement terrestres, elles ne peuvent rien pour notre salut par delà la mort. » Au reste nulle bonne œuvre ne s'accomplit par sagesse et clairvoyance humaines; elles se font sous l'impulsion de Dieu dans une sorte de vertige et d'assoupissement. En toute l'hagiographie papiste, Luther ne parvient pas à découvrir un véritable saint, il veut dire un homme qui possède la sainteté par la foi. Ce sont de bonnes gens qui ont beaucoup prié, beaucoup jeûné, beaucoup travaillé, qui se sont mortifiés, ont couché en de mauvais lits et vêtu de durs cilices. Mais les chiens et les porcs ne peuvent-ils pas jeûner et peiner, coucher sur la paille et gretoter de froid?

Luther n'entend d'ailleurs pas condamner les œuvres méritoires; tout au contraire, Dieu les a prescrites : « Les œuvres ne vous acheminent pas au paradis, mais elles

ornent la foi qui justifie. Conduisez-vous bien, sans y compter pour aller au ciel. »

La doctrine de Luther sur l'inefficacité des œuvres et le salut de l'homme par la seule grâce de Dieu entraînait fatalement la prédestination. « Cet homme, écrit Michelet, a ressuscité les théories augustinienne de l'anéantissement de la liberté. Il a immolé le libre arbitre à la grâce, l'homme à Dieu, la morale à une sorte de fatalité providentielle. »

« Si le Seigneur, lisons-nous dans l'évangile selon saint Marc, n'avait abrégé ses jours, nul homme n'aurait été sauvé, mais il a abrégé ses jours à cause des élus qu'il a choisis. » (S. Marc, XIII, 20). Saint Jean de son côté fait parler le Christ : « Je sais ceux que j'ai choisis » (S. Jean, XIV, 18). Ailleurs : « Personne ne peut venir à moi que mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire. » (VI, 44). « Dès lors, ajoute l'évangéliste, plusieurs de ses disciples se retiraient et n'allaient plus avec lui » (VII, 67). « La sentence de la prédestination, commente Luther, telle qu'elle est dans saint Jean, nous montre que nous ne pouvons rien faire par nos propres forces. » Et la Bible même, par le double sacrifice, celui de Caïn et celui d'Abel, l'un agréé par avance et l'autre maudit de Dieu, n'avait-elle pas déjà fourni un frappant argument en faveur de la doctrine désolante ?

Mais ce qui devient terrible dans la théologie augustinienne accentuée par Martin Luther, c'est qu'en précisant sa pensée celui-ci en vient à conclure que, par la volonté de Dieu fixée de toute éternité, la dixième partie à peine de l'humanité serait sauvée et le reste — quoi qu'en eussent les malheureux — jeté dans les tortures éternelles (*Pr. de t.*, n° 1336, 2440).

Ce n'est pas que Luther lui-même ne sentît tout ce que cette organisation, pour céleste qu'elle fût, avait d'affreux. A cette prédestination qu'il enseigne, il ne veut pas penser ; elle le fait douter de Dieu : « Dans la prédestination nous oublions Dieu : le *Laudate* se change en *Blasphémate* » (*Pr. de t.*, n° 1820). Déjà au temps où il était encore moine, Staupitz ne lui disait-il pas :

« Quand je pense à la prédestination, je tiens Dieu pour

un malfaiteur et un geôlier » (*Ibid.*). Aussi notre docteur Martin estime-t-il que ces réflexions et méditations sur les desseins de Dieu, ne sont que tentations du diable.

« C'est lui qui me pousse à scruter la majesté divine. Satan le fait pour que finalement nous prenions Dieu en haine et désespérance. Aussi, une fois dégagé de ces pensées qui me tourmentent, je lui crie :

« Housse! vilain diable! Tu voudrais que je m'occupasse de toi? Hop! grimpe jusqu'au ciel où tu trouveras Dieu pour te répondre et comme il faut! »

« La pensée de la prédestination, dit-il encore, quand elle vient nous tourmenter, est comme un feu inextinguible, plus on la tourne et retourne, plus elle nous désespère. »

Et cependant Luther avait sous la main, découverte par lui-même, la solution du terrifiant problème: « Dieu, dit-il, doit être tenu en dehors du temps » (*Pr. det.*, n° 515 et 517).

Pour Dieu le temps n'existe pas; comme dit Luther, il est en dehors du temps. Le passé comme l'avenir sont pour lui du présent. Il voit chacune de nos actions, dans le cours des siècles, comme si elle s'accomplissait immédiatement sous ses yeux. Je vois un homme, du haut d'un sixième étage se précipiter sur le pavé de la rue. Est-ce parce que je le vois se donner la mort qu'il a voulu se tuer? Dès le premier instant je sais qu'en touchant le sol il va s'y écraser. Est-ce parce que j'ai prévu son décès que son âme quittera son corps? Il est des oiseaux qui prévoient, plusieurs semaines à l'avance, le temps qu'il fera. Est-ce la prescience des hirondelles qui produisit en 1933 un mois de septembre si rigoureux? Il en va de même de la prescience divine, le plus fort argument qui ait pu être invoqué en faveur de la prédestination.

Et c'est ainsi que le libre arbitre, qui fait la noblesse et la dignité de la vie humaine, est étranglé dans la théologie luthérienne. L'homme s'y transforme en une manière de bourrique conduite soit par Dieu, soit par le diable. « Si Dieu est en nous, écrit le réformateur, le diable n'y est point, et nous ne pouvons vouloir que le bien; si Dieu n'y est pas, le diable y est et nous ne pouvons vouloir que le

mal. » Idées puissamment développées par notre théologien en son important ouvrage du *Serf arbitre* (*De servo arbitrio*, 1525), écrit en réponse au *Libre arbitre* d'Erasme. Sentait-il lui-même la faiblesse, on oserait dire l'immoralité de son écrit? Il s'y tient désespérément. « Aucun de mes livres, affirme-t-il en 1527 à Capito, n'est aussi bien fondé que mon *Serf arbitre* »; tandis que des écrivains allemands et protestants, Kattenbusch, Otto Scheel y ont vu comme un reflet de penchants morbides. « Dans ce travail sur le *serf arbitre*, écrit Kattenbusch, se révèle en l'auteur une disposition qui n'est pas normale. » En réalité c'était toujours la même crainte d'une responsabilité personnelle au tribunal de Dieu qui le hantait, le faisait trembler et l'amena à chercher d'instinct les thèses les mieux faites pour l'en affranchir. Ne l'avoue-t-il pas? « Sans cette doctrine (d'une volonté humaine asservie) je croirais devoir toujours me tourmenter dans l'incertitude, ma conscience ne serait jamais en repos; m'offrirait-on la liberté de mon vouloir, je n'en voudrais pas. »

« Dieu est, de toute nécessité, un Dieu sous la décision duquel, tout s'accomplit. Les païens eux-mêmes n'ont-ils pas attribué à leur Jupiter une volonté suprême qu'ils appellent *Fatum* (le destin)? Nont-ils pas reconnu que nulle volonté humaine ne peut se soustraire à cette emprise éternelle? La toute-puissance de Dieu, jointe à sa prescience éternelle, font disparaître de toute nécessité une raison agissant librement en nous. » (*De servo arbitrio*, 1525).

Nous avons vu que, sur cette voie, Luther en arrive à déclarer que Judas, en trahissant le Christ, agit sous l'impérieuse décision du Tout-Puissant. « Sa volonté était dirigée par Dieu; Dieu le faisait mouvoir en sa toute-puissance. » Adam lui-même au paradis terrestre fut contraint d'agir comme il agit. Il se trouvait mis par Dieu dans une situation telle qu'il lui était impossible de ne pas tomber.

Ce qui nous amène, après la théorie de la grâce, la prédestination et le *serf arbitre*, à la quatrième des idées maîtresses, dirigeantes, de la théologie luthérienne, le péché originel.

Il a bouleversé le monde. Dieu avait tout créé bon, beau, parfait. Sans la faute d'Adam les hommes joueraient avec les aspics et les serpents comme avec de petits chats et de petits chiens — nous suivons la description de Luther, — nulle plante vénéneuse; l'homme serait toute innocence et bienveillance; quand la transgression de l'ordre divin par notre premier père amena le cataclysme. « Le premier acte a tout perverti; la force en a été enlevée à toute chose de façon qu'elle ne puisse plus nous servir utilement. » Le péché originel a vicié notre jugement, il a rendu notre perception obtuse, troublé notre raison, détérioré nos sens; notre vue en a été altérée. « Depuis la faute d'Adam nous ne voyons plus le monde qu'à travers des lunettes bleues. » (*Pr. de t.*, nos 866, 1193, 1197).

Le péché originel a fait de nous des maudits. Assurément par piété, vertu, foi en Dieu nous pouvons en effacer les traces lépreuses de notre âme, mais elles ne tardent pas à reparaître. Le réformateur se trouvait à Eisleben dans l'échoppe du coiffeur avec son ami Jonas. Tandis que l'artiste capillaire lui coupait les cheveux et le rasait, Luther faisait observer à son compagnon :

« Le péché originel est comme notre barbe, vous la rasez de manière à vous faire un beau visage propre et bien lisse, dès le lendemain elle a repoussé : les germes en sont restés en nous; il en va de même du péché originel que nous devons raser et raser sans cesse comme notre barbe. » (*Pr. de t.*, n° 138).

Suivons à présent Luther en ses constatations effarantes; pensons que la faute initiale commise par Adam au paradis terrestre, dont l'univers a été plongé en un abîme de calamités et qui font encore sentir leurs terrifiants effets après des milliers d'années, des centaines de générations — que cette faute a été commise par un malheureux qui, de la volonté même de Dieu, ne pouvait pas ne pas la commettre. Quelle conclusion? Nous dirons avec Luther lui-même que Dieu est un être extravagant. Encore le mot est-il trop faible.

Dieu crée un homme qui n'a pas demandé à venir au monde et le place avec une femme séduisante dans un beau

jardin où s'élève un arbre aux fruits délicieux; mais à ces fruits il lui est interdit de toucher. Or par décision même de Dieu le pauvre homme ne peut pas ne pas lui désobéir. Cette pomme il est obligé et par Dieu même de la manger. Et voilà qu'apparaît un ange armé d'une épée flamboyante qui le chasse du paradis, et non seulement sur l'humanité tout entière mais sur tout l'univers s'abattent les plus affreuses calamités. Les hommes sont maudits jusqu'à la fin des siècles. Il y a plus affreux encore : ces milliers et milliers d'êtres marqués par la colère de Dieu, bien qu'ils n'aient en rien participé au crime, sont désignés par avance, du fait de la prédestination, dans la proportion de neuf sur dix, déclare Luther, pour un supplice éternel et dont nulle souffrance sur terre ne saurait approcher. Bien plus, ces malheureux, châtiés pour une faute que leur arrière-arrière-arrière-grand-père a été contraint par Dieu de commettre, ne peuvent même pas se rédimmer par une vie de sacrifices, de dévouement, d'abnégation, de vertu; ils n'ont pas de libre arbitre. Aveuglément, inéluctablement ils doivent se plier à la décision que Dieu a prise à leur égard de toute éternité, et tout cela encore, nonobstant le supplice, le martyre que Dieu a imposé à son fils — en vue de racheter les péchés des hommes — péchés qu'ils ont commis contraints et forcés, supplice et martyre qui, par surcroît, sous la prescience et décision divines — devaient demeurer vains. Dans ces conditions on ne comprend que trop bien que Luther en soit arrivé à déclarer que Dieu agissait comme un fou (*Pr. de t.*, n° 932). Il faut dire plus. Si Dieu était réellement tel que Luther le représente, si le monde s'était gouverné et se gouvernait comme le réformateur l'a enseigné, Dieu serait le plus horrible criminel qui aurait jamais paru, un monstre de méchanceté, de perversité et de cruauté sadique trouvant un hideux plaisir à faire souffrir de pauvres êtres sans défense, et à les torturer.

Certes Luther, en sa puissante intelligence, ne pouvait manquer de souffrir des contradictions, comme des conséquences affreuses — nous ne dirons pas de *son*, mais de *ses* systèmes. Aussi en quelle fureur cette raison raisonnante,

qui le fait raisonner sur ces faits d'ordre céleste ne le jette-il pas. « Je sais par expérience personnelle, écrit-il à un ami, que, seule, la maligne intelligence de notre raison est la cause de notre trouble et de nos inquiétudes. »

Mais comment se fait-il que cet homme de haute et grande valeur ait pu être jeté en ce tohu-bohu, en ce charivari de conceptions et de théories à la fois néfastes, risibles, hideuses et contradictoires? — Par l'impérieuse contrainte des mobiles auxquels obéissait sa pensée.

Celle-ci est profondément imprégnée de catholicisme, mais avec un impérieux besoin de contrecarrer l'enseignement et les pratiques de la Cour romaine.

Dieu est bon et juste dans la conception première que Luther s'en fait, mais la terreur que lui cause la perspective du châtiment éternel fait qu'il ne peut supporter l'hypothèse pour lui d'un péché devant Dieu, ce qui l'amène à rejeter le libre arbitre.

Cet état d'inquiétude morbide fait qu'il faut au prophète une base ferme, solide, inébranlable, sur laquelle il puisse s'appuyer en toute assurance. Ce fondement il le trouve dans l'Écriture, l'Ancien Testament, les évangiles, les épîtres de saint Paul. En cette histoire du péché originel notre pensée évidemment s'effare; mais saint Paul a écrit : « Par un seul homme le péché et la mort se sont répandus sur le monde et se sont emparés de ceux qui n'ont pas péché. Nous n'avons qu'à nous incliner. » En s'accrochant ainsi désespérément, obstinément, immédiatement — dans une terreur lancinante de lâcher la rampe — en s'attachant à la lettre des textes bibliques et en en déduisant les conséquences jusqu'à l'extrême — textes différents les uns des autres par leur caractère, leurs origines, leur autorité et donnant lieu pour la plupart à des considérations elles-mêmes contradictoires entre elles — le réformateur devait inévitablement aboutir aux plus cacophoniques conclusions.»

Aussi bien celles-ci lui valurent-elles des déboires. Luther tenait par-dessus tout, pour les raisons que nous avons dites, à sa doctrine de la justification, il en farcissait ses homélies, dissertations qui faisaient bailler son auditoire

ou lui faisaient marquer son ennui par cette petite toux si redoutée des orateurs; tandis qu'il écoute avec attention, dit notre prédicateur, quand on se met à lui raconter des histoires (*Pr. de t.*, n° 2407). Ou bien encore, quand le réformateur explique en chaire que l'homme ne peut parvenir à son salut par la voie des bonnes œuvres « les gens s'imaginent, dit-il, que nous les engageons à se donner du bon temps et à faire tout ce qui leur plaît ». (*Pr. de t.*, n° 1947). « Fort des paroles de Luther, écrit un témoin, on mène une vie déréglée. Ne dit-il pas : « Il n'y a d'œuvre si mauvaise « pour damner un homme : seul le manque de foi nous « damne; ce n'est pas l'adultère qui mène en enfer. » Le duc Georges de Saxe se plaint de la multiplication des adultères et du développement de la prostitution par la diffusion des théories luthériennes : « Nombre de gens ne croient plus qu'il puisse y avoir là quelque péché. »

En 1546, l'armée des réformés était en campagne contre l'empereur Charles-Quint. Un de ses aumôniers, Théobald Thamer, en écrit : « La soldatesque se livrait aux pires excès... En vain leur disais-je : « Nous qui nous proclamons « évangéliques nous devrions former une armée modèle et, « par l'exemple même de notre conduite, déterminer des « conversions. » Sur quoi ils m'injuriaient, me traitaient de radoteur en m'objectant mes propres paroles : « N'en- « seignes-tu pas que par lui-même l'homme est impuissant « à faire le bien et à se justifier devant Dieu? Ne nous dis- « tu pas que, seuls, les mérites du Christ peuvent nous « sauver? »

Pourquoi se contraindre?

Il n'en demeure pas moins qu'en prenant la doctrine et les réformes luthériennes dans leur ensemble, elles présentent un vaste et puissant effort pour adapter au caractère et au tempérament des peuples germaniques une religion qui leur avait été imposée par la violence et qui, par son style même, leur était demeurée contraire. Luther, conclut le célèbre historien d'outre-Rhin, Treitschke, « créa un culte qui est propre au génie allemand. »

LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE

LUTHER était si convaincu que la vérité lui avait été révélée par l'Esprit Saint et qu'il en était le fidèle interprète que, dans les débuts de sa prédication, il s'imaginait que le monde, pour entendre la doctrine divine, accourrait en foule afin de s'en nourrir avec avidité. « J'ai été misérablement détrompé, dira-t-il dans la suite; j'en fais la douloureuse expérience (juin-juillet 1532, *Pr. de t.*, n° 1682).

Douleur à laquelle ne tarda pas à succéder une vive irritation. Ceux qui se refusaient à accueillir le Verbe s'avouaient enfants du démon : méritaient-ils des égards? Le 1^{er} octobre le réformateur écrivait à l'Électeur de Saxe, Jean le Constant, qu'on ne pouvait tolérer plus longtemps, entre les limites de l'Électorat, des cérémonies non chrétiennes, lisez *non luthériennes*. Le Christ ne s'était-il pas armé d'un fouet pour chasser les vendeurs du Temple? Pour le moins convenait-il de mettre fin aux horreurs de la messe romaine.

Il ajoutait, en s'adressant à l'Électeur de Saxe, qu'il ne devait plus permettre que les ecclésiastiques continuassent à jouir dans ses États de leurs revenus et gains temporels. Aussi bien un gouvernement digne de ce nom ne pouvait-il admettre que ses sujets vécussent dans la division, sans unité de croyance; sous son autorité il ne pouvait être permis à des prédicateurs de glorifier en chaire des dogmes

différents; il ne pouvait en résulter que factions et guerre civile.

Que si Louis XIV eût désiré une justification de sa révocation de l'édit de Nantes, il l'eût trouvée complète et précise sous la plume de Luther.

Celui-ci demande que ses prescriptions et ses règlements de caractère religieux soient imposés à tout le pays par loi d'Etat. Le très doux et charmant Mélanchton, le plus sage auxiliaire du prophète, déclarait froidement :

« Si l'autorité civile n'intervenait pas, que deviendraient nos prescriptions? — des lois platoniques ».

Le réformateur allait jusqu'à demander contre les anabaptistes — ceux qui osaient réclamer pour le chrétien un second baptême à l'âge adulte — des répressions sanglantes. Docteur Martin oubliait la belle proposition qu'il avait précédemment formulée et qui lui avait fait d'autant plus d'honneur qu'elle avait été condamnée en Cour de Rome:

« Brûler les hérétiques est contre la volonté du Saint-Esprit. »

« Frappez-les comme des blasphémateurs! crie-t-il à présent, votre devoir est de les livrer à Maître Hans (M^e Jean, surnom du bourreau). Dans les bourgs et cités le Magistrat local doit veiller à ce que les prédicateurs ne commentent l'Évangile que d'une manière conforme à la vraie doctrine, et non par des interprétations à la romaine, ainsi qu'on l'a souffert jusqu'ici. »

Tant et tant que ses propres partisans finissent par protester contre l'esprit dominateur de leur *Führer* qu'on en arrive à appeler « le pape de Wittenberg »; jusqu'à Mélanchton qui se plaint à son ami Dietrich de la « servitude et domesticité » dans laquelle on vit à Wittenberg.

En novembre 1525, les deux principaux champions de la Réforme, l'Électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, au pavillon de chasse de Friedewald, concluent un pacte en vue de défendre l'Évangile (luthéranisme). Après quoi ils s'adressent à Luther pour lui demander ce qu'il conviendrait de faire. Le prophète répond en substance :

« Dans toute l'étendue du Reich l'horreur de la messe

doit être supprimée; on n'y tolèrera plus que des sacrements conformes aux idées du Christ, c'est-à-dire en harmonie avec les idées de Martin Luther; les universités et les écoles doivent être réformées dans le sens évangélique; tous les évêchés seront sécularisés et transformés en organisations laïques, » ce qui ne pouvait que plaire à Jean le Constant et à Philippe de Hesse.

Ce qui rend tout ceci particulièrement piquant, c'est qu'à l'époque même où Luther donnait à l'Électeur de Saxe les conseils qu'on vient de lire, il s'adressait au duc Georges de Saxe, demeuré fidèle au catholicisme, pour le supplier de laisser dans ses États prêcher et pratiquer librement la religion protestante; et quand le duc Georges croira devoir suivre en son pays les directives que Luther traçait à son voisin et cousin l'Électeur, c'est-à-dire ne tolérer sous son autorité qu'un seul et même culte, on entendra Luther pousser des cris épouvantables, allant répétant qu'aucun doute n'était plus possible : le duc Georges était le diable incarné.

Il n'est puissance, déclare le réformateur, qui ne doive se plier à l'Évangile. « Bon gré, mal gré, chacun doit s'incliner devant la parole de Dieu », devant la parole de Dieu, bien entendu, telle qu'elle est enseignée à Wittenberg. « Je ne céderai d'un pouce, ajoute Luther; et s'il y faut la guerre, nous ferons la guerre. Et l'Allemagne en tomberait-elle en ruine! Qu'y pouvons-nous? »

Il disait en août 1532 à un groupe de pasteurs réunis autour de lui :

« Gardons l'Église par nos prédications, par une pure doctrine et en distribuant les sacrements. Quant à ceux qui ne veulent pas les recevoir ni apprendre le catéchisme, laissez-les crever comme des cochons, sans les assister à l'heure de la mort; ne souffrez pas qu'ils soient enterrés au cimetière; ainsi vous leur ferez peur et intimiderez les autres » (*Pr. de t.*, n° 1735).

Les sanglantes exécutions commandées par Henry VIII en Angleterre, le supplice de Thomas More, chancelier du royaume, celui de John Fisher, évêque de Rochester,

furent accueillis à Wittenberg par des applaudissements. Luther en écrit à Mélanchton : « Il est permis de s'abandonner à la colère quand on sait quels traîtres, voleurs, meurtriers sont les papes, leurs cardinaux et leurs légats. Plût à Dieu que l'on vît s'employer à les faire disparaître plusieurs rois d'Angleterre. » Et le doux Mélanchton d'opiner du bonnet : « Faire tomber le glaive sur la tête des impies, c'est obéir à la loi de Dieu. »

Naturellement le pape de Wittenberg rétablit l'excommunication. On y procédera contre l'impie, publiquement, devant la communauté réunie. Quant aux obstinés, dit Luther, « qu'ils aillent au diable! » Après leur mort on les jettera à la voirie. Le corps de celui qui s'est abstenu de la communion sera traité comme celui d'un chien. La force des lois doit soutenir l'Eglise, car les hommes ont naturellement le mépris de l'Évangile. Par ce mot, pris généralement, Luther entend sa propre doctrine. L'être humain demande à être contraint à la vérité par le glaive. Ceux mêmes qui n'ont pas la foi sont tenus d'assister aux sermons. Moines, curés et tous calotins doivent être égorgés. « Et j'y mettrais moi-même la patte : tas de vauriens qui ne sont bons qu'à périr! »

L'Université de Wittenberg, ses maîtres, ses docteurs enseigneront la doctrine luthérienne révélée par Dieu, et les tribunaux y prêteront leur concours. Luther écrit aux bourgeois de Meissen, qui se sont écartés de son enseignement, d'avoir à faire sans retard amende honorable en prenant l'engagement de s'incliner devant ses volontés. Il ne souffrait même plus que les juristes, les membres de la Faculté de droit de Wittenberg exprimassent librement leur opinion et sur des questions d'ordre relativement secondaire et de caractère juridique, comme la digamie ou le convol des hommes de religion. Sur cette voie Luther en arriva à établir ses « visiteurs », inquisiteurs qui pénétraient dans les familles afin de se rendre compte si tout s'y passait conformément à ses prescriptions.

Le réformateur adresse au duc Georges de Saxe des lettres grossières; celui-ci en avise son cousin l'Electeur Jean-

Frédéric qui en réprimande l'auteur et reçoit cette réponse :

« Quand le duc Georges se plaint de mes manifestations qu'il qualifie d'injurieuses, c'est comme si un meurtrier, m'accablant de coups et de blessures, on m'enjoignait de m'y prêter bénévolement sans chercher à me défendre ni à y répondre. » Mais, comme nous l'avons déjà fait observer, le duc Georges se conduisait à l'égard des protestants exactement de la manière dont Jean-Frédéric le Magnanime se conduisait dans le même moment à l'égard des catholiques et non seulement à l'applaudissement mais à la requête de Luther.

En une lettre au duc Albert de Prusse, après la défaite et la mort de Zwingli à Cappel (11 octobre 1531), Luther s'étonne que la doctrine zwinglienne soit encore tolérée dans ses États. Contre les sacramentaires, les disciples de Zwingli, ceux de Münzer, de Carlstadt, contre les anti-nomistes, les anabaptistes et tous autres indépendants nés de son enseignement, le pontife de Wittenberg ne cesse de s'adresser à l'autorité séculière, seigneuriale ou municipale en appels pressants, pour que ces « hérétiques » soient empêchés de répandre leurs idées et faire de la propagande. Finalement c'est aux Juifs que Luther témoigne le plus d'indulgence. A l'égard des Juifs il est presque tolérant. « Les Juifs, écrit-il, peuvent être tolérés parce qu'ils blasphèment ouvertement (!) et, par là même, ne peuvent nuire; ils n'ont d'ailleurs ni autorité, ni sacerdoce et n'y prétendent pas. » Aux athées également et à ceux qui se jettent franchement hors du christianisme Luther est plutôt bienveillant. A Nuremberg, un groupe de jeunes peintres, élèves d'Albert Dürer, niaient hardiment l'existence de Dieu. Une instruction fut ouverte contre eux. Ils déclarèrent qu'ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle du Magistrat nurembergeois. Mais Luther conseilla de ne pas les traiter en impies contre lesquels sévissaient les lois, mais de les considérer comme des *Turcs* qui, en matière religieuse, ne tombent pas sous les pénalités du pouvoir séculier. On les laisserait en liberté tant qu'ils se conformeraient aux lois civiles.

Pourquoi cette indulgence et cette tolérance relatives témoignées par Luther en faveur de personnages dont les idées et pratiques religieuses s'écartaient infiniment plus des siennes que celles des catholiques ou des dissidents? Les Juifs et les athées ne pouvaient être contre lui des *concurrents*.

« Assieds-toi donc sur le trône pontifical! » lui crie un de ces dissidents, nommé Ickelsamer, toi qui ne veux plus entendre chanter que ta propre chanson! » A quoi Luther répondait : « Nous revendiquons le gouvernement des consciences et ne voulons pas nous en laisser dépouiller ». On a vu de quelle manière il insistait auprès de l'Électeur de Saxe pour qu'il fût interdit à Carlstadt de faire paraître aucun écrit. On doit même l'empêcher de sortir de l'électorat, car il ne manquerait pas de susciter ailleurs des troubles dont la responsabilité retomberait sur l'Électeur. Il s'agissait de le garder entre ses mains en lui imposant silence. Mais l'Électeur le bannit; et Luther de se répandre en doléances sur tant de miséricorde. « S'il est chose à regretter, écrira-t-il, c'est que Carlstadt ait eu affaire à des princes trop faibles. Sous d'autres règnes, il se fût gardé de venir jeter le trouble par ses impertinences, car on lui aurait fait danser la tête et celles de ses disciples sur une claire lame d'acier; encore le châtiment eût-il été bien doux. Les princes de Saxe n'ont été que trop patients avec cette cervelle à l'envers. S'ils avaient su manier plus promptement le glaive, l'esprit de Dieu s'en serait mieux trouvé. »

Luther détermina l'Électeur de Saxe à faire construire une prison spécialement destinée aux pasteurs et prédicateurs dont la conduite ou les propos seraient jugés par lui repréhensibles. Il parle lui-même d'un certain Jean Sturm « qui s'était obstiné à croire que le Christ n'était mort que pour l'exemple ». Il fut conduit à Schwrinitz et y fut enfermé dans la tour où il mourut.

Ce qui est triste et attriste l'historien penché sur une étude de la vie et de l'activité intellectuelle de cet homme si magnifiquement doué et qui, par certains côtés, témoignait d'une grande générosité, parfois d'une grande bonté

de cœur est, qu'oubliant lui aussi, les purs enseignements, les enseignements essentiels de cet évangile qu'il avait sans cesse sur les lèvres, il ait cru, lui aussi, devoir pousser aux mesures violentes, aux répressions sanglantes. Sur la fin de 1529, à Reinhardsbrunn six « hérétiques » à la révélation luthérienne furent livrés à ce M^e Hans auquel le réformateur faisait si crûment appel. Leurs têtes tombèrent le 18 janvier 1530.

Et cependant sous cette même plume qui traça de si affreux appels à la cruauté, on en trouve d'autres d'une égale et plus belle éloquence, où le réformateur fait parler la vérité, la justice, la bonté... le vrai christianisme. « On ne doit obliger personne à croire, écrivait-il en 1527, ni le chasser de son incrédulité par loi ou contrainte; le Christ ne veut que des serviteurs bénévoles. » Nul n'a parlé en un plus beau langage du respect que nous devons aux images pieuses que les ancêtres ont vénérées. En décembre 1527, Luther, s'adressant à ses concitoyens de Wittenberg : « Vous attaquez la messe, les images et autres misères et vous abandonnez la charité dont nous avons si grand besoin. » Un autre jour consulté, s'il était permis d'assister à la messe dans une église papiste, un livre pieux en main, en adoration du sacrement : « Hé oui! pourvu que vous conserviez votre pensée intacte dans la vraie doctrine (*Pr. de t.*, n^o 803).

Pourquoi n'a-t-il pas toujours parlé ainsi? pourquoi faut-il qu'on soit obligé — tristement et quoi qu'on en ait — de le rapprocher sur ce point de Calvin, le bourreau de Michel Servet et de Jacques Gruet, l'un brûlé vif, l'autre par trois fois mis à la torture avant d'être décapité; le rapprocher de son ennemi Ulrich Zwingli qui faisait noyer dans le lac de Zurich ceux qui ne pensaient pas comme lui, exécutions contre lesquelles Luther a su protester éloquemment.

Dans les crises de sa nervosité, en sa nature si dangereusement impétueuse et impulsive, l'illustre réformateur peine et déconcerte ses biographes, ceux mêmes qu'il a animés d'une sincère admiration.

LE MARIAGE TURC
DE PHILIPPE LE MAGNANIME

LE landgrave Philippe de Hesse, dit le Magnanime, était en 1539 un prince de trente-cinq ans, petit de corps, mais singulièrement robuste, énergique, actif et d'une santé débordante.

Tenté sans doute par le désir de mettre la main sur les biens ecclésiastiques, en ses États qui s'étendaient entre le Mein et le Weser, Philippe avait adhéré au protestantisme, nonobstant les objurgations de son beau-père le duc Georges de Saxe. En l'ardeur de son zèle luthérien, il fit graver, aux manches de ses gens, les lettres : V. D. M. I. A., qui signifiaient : *Verbum Dei manet in aeternum*. Nous avons parlé de l'accord conclu au mois de mars 1525 avec Jean le Constant, Électeur de Saxe, par lequel Philippe s'était engagé, de concert avec son allié, à défendre le culte réformé de tout son pouvoir. En témoignage de leur union les deux princes donnèrent à leurs troupes des uniformes semblables de couleur blanche. Jean et Philippe devinrent les deux plus puissants et zélés défenseurs de la foi nouvelle.

A la diète de Spire, juillet 1526, le landgrave parut à la tête d'une escorte de deux cents cavaliers. Le président de la diète, l'archiduc Ferdinand, avait interdit dans la ville toute manifestation publique du culte réformé; mais Philippe faisait ouvertement prêcher l'évan-

gile dans la cour de son hôtellerie, et, aux observations de l'archiduc :

— Nul au monde ne m'interdira de faire ce que je crois devoir faire et dût-il m'en coûter la tête.

De Philippe le Magnanime, Luther a tracé le portrait : un jeune prince pieux, intelligent, vaillant et joyeux. La terre où il régnait n'était guère fertile : pierrailles et forêts; par son énergie et son activité, il y maintenait l'ordre et la paix; le voyageur y cheminait en sécurité. Il était d'humeur guerrière, mais ne tirait l'épée qu'à bon escient; emporté, s'irritant de toute contradiction, mais droit, constant et loyal. Luther admire en Philippe de Hesse un héros, chef-d'œuvre du Créateur.

Le landgrave avait épousé la princesse Christine, fille du duc Georges de Saxe; il lui en était né trois fils et quatre filles.

L'activité débordante de Philippe de Saxe se répandait dans tous les domaines, mais surtout dans celui de l'amour. En son *Histoire de l'Hérésie*, Varillas parlera de lui en ces termes : « Le landgrave était d'un tempérament si vigoureux qu'une seule femme ne lui suffisait pas et les chirurgiens, qui l'ouvrirent après sa mort, en trouvèrent une cause naturelle que la pudeur de notre langue ne permet pas de nommer. » En son *Essai sur les mœurs* Voltaire est plus hardi : « La nature lui avait donné au nombre de trois ce qu'elle ne donne d'ordinaire aux autres qu'au nombre de deux. »

Philippe n'aimait pas Christine; il la trouvait laide, elle répandait, disait-il, une mauvaise odeur par la bouche, son caractère était désagréable, de plus, à l'en croire, elle s'enivrait. Le tableau n'est pas flatteur. Est-il exact? Peut-être la passion dont le landgrave s'était pris en 1539 pour Marguerite von der Saal lui en a-t-elle fait accentuer les traits. Cette dernière était fille de bonne noblesse, demoiselle d'honneur de la duchesse Elisabeth de Saxe-Rochlitz, sœur du landgrave. Elle avait dix-sept ans. Sa famille, son rang, son caractère ne permettaient pas de songer à un concubinage. Divorcer d'avec Christine était impossible

étant donné leurs sept enfants et la personnalité de son père, le duc Georges. Philippe conçut alors le projet d'un second mariage, un « mariage turc » comme on l'appela, qui lui assurerait la possession légitime de deux femmes. Il s'en ouvrit à Martin Bucer ex-dominicain converti à la Réforme. Bucer s'appelait Kuhhorn (corne de vache) dont il avait fait *Bucer*, en allemand Butzer, du latin *Bucerus* (relatif aux bêtes à cornes). Il ne s'entendait pas très bien avec Luther qui l'appelait un « moulin à paroles », *Klappermaul*. Les deux réformateurs étaient en désaccord sur la présence réelle dans le sacrement.

Bucer était encore jeune, d'un tempérament vif, rempli de zèle; il communiqua à Luther et à Mélanchton le désir exprimé par Philippe de Hesse; et celui-ci fit parvenir aux trois réformateurs un mémoire où il exposait, dans les termes les plus pressants, la nécessité de voir ses désirs réalisés. Il n'avait jamais aimé sa femme et, dès le second mois de son mariage, s'était par contrainte jeté dans une vie de dérèglement où il avait compris sa santé. Il ne pouvait faire de Marguerite von der Saal uniment sa maîtresse; au reste sa propre femme, Christine de Saxe, donnait son approbation à ce second mariage et la mère de la jeune fille son consentement, sous condition que les trois réformateurs les plus autorisés, Luther, Mélanchton et Bucer, rédigeraient une consultation où ils déclareraient le double mariage autorisé par la sainte Ecriture et légitime aux yeux de Dieu. En conséquence Philippe demandait aux trois réformateurs une consultation écrite. Philippe formulait sa requête, non seulement en termes énergiques, mais sous menace insidieuse qui donnait à entendre que, dans la vie déréglée où ne manquerait pas de le précipiter le rejet de sa demande, il se sentirait trop mauvaise conscience pour s'aventurer à défendre la cause de l'Évangile, l'épée à la main : il ne pouvait risquer de trouver dans les combats une mort qui le ferait tomber en enfer. Or une guerre déclarée contre les puissances demeurées en Allemagne fidèles au catholicisme semblait imminente. Au reste si les réformateurs refusaient d'accéder à son désir, il s'adresse-

rait à l'Empereur, leur adversaire, dont il ne manquerait pas d'obtenir satisfaction grâce aux pots de vin dont il comblerait ses ministres. Saint Paul n'a-t-il pas dit qu'il était préférable de prendre femme que de tomber dans le vice? « Ce que j'en fais, déclarait Philippe, est pour éviter l'impureté et afin de pouvoir vivre et mourir gaîment pour la cause de l'Évangile ». Aussi bien ni l'ancien ni le nouveau Testament n'interdisent à un homme d'entretenir double ménage. « Ce qu'Abraham, Jacob, David et Salomon ont fait, pourquoi ne le ferais-je pas, moi aussi. »

En ce qui concerne le consentement que la landgrave Christine aurait donné au convol de son mari, notons que plus tard, sur son lit de mort, elle déclarera à son fils Guillaume que ledit consentement lui avait été arraché à son insu, après qu'on lui eut fait avaler un soporifique. Le fait est du moins affirmé par plusieurs historiens allemands.

Toujours est-il que la requête du landgrave jeta Luther et Mélanchton dans le plus grand embarras.

Philippe de Hesse était aux réformés un champion indispensable. « L'expérience du passé, écrit Bayle, les rendait timides. Ils voyaient que la violence des persécutions et les armes employées par les princes catholiques contre ceux qui étaient sortis de la communion romaine avaient toujours extirpé les réformations naissantes. »

Grandes furent les hésitations de Luther, celles de Mélanchton. Finalement, sous la pression de ce qui leur sembla une nécessité, ils donnèrent en un mémoire écrit leur approbation à cette union de Philippe de Hesse avec ce que les Allemands appelèrent une « femme à côté » *eine Nebenfrau*; mais, ajoutaient-ils, le texte de cette approbation devra demeurer secret, comme le mariage lui-même. « Nous ne pouvons, disaient les réformés, introduire publiquement et sanctionner, comme par une loi, la permission d'épouser plusieurs femmes. Nous prions Votre Altesse de considérer dans quel danger serait un homme convaincu d'avoir introduit en Allemagne une telle loi qui diviserait les familles et les engagerait dans des procès éternels. » Le mémoire, daté de Wittenberg « après la Saint-Nicolas 1539 »

était signé de Luther, de Mélanchton, de Bucer et de quelques autres pasteurs réformés. Ainsi, pensait Luther, tout serait au mieux : la conscience du landgrave serait apaisée en ses scrupules, la dignité et l'honneur de Marguerite von der Saal sauvegardés, le scandale évité.

L'admirable historien huguenot, Pierre Bayle, ajoute une remarque qui contribue à expliquer la facilité relative avec laquelle Luther céda aux instances de Philippe de Hesse :

« On ne peut nier que les livres de Luther ne contiennent plusieurs choses favorables à la polygamie; on en a donné plusieurs preuves. » Sans doute l'histoire des patriarches, telle qu'elle se déroule dans l'Ancien Testament, y avait-elle été pour beaucoup.

Le mariage de Philippe le Magnanime avec sa *nebenfrau*, Marguerite von der Saal, fut célébré à Rothenburg sur la Fulde, dans la chapelle du château, par le prédicateur de la Cour de Hesse, le 4 mars 1540, en présence de Melanchton, de Bucer et d'un représentant de l'Électeur de Saxe, Eberhard von der Thann. Le landgrave était dans la joie. En témoignage de reconnaissance il envoya au père de la Réforme un tonnelet de vin du Rhin, en y joignant un présent pour Catherine de Bora, la nonnette échappée du couvent devenue M^{me} Martin Luther. Aussi bien, comme Philippe de Hesse l'écrit au réformateur (4 avril 1540) sa nouvelle femme et M^{me} Martin Luther étaient parentes : par quoi ils se trouvaient désormais alliés.

La satisfaction de ses conseillers spirituels était moindre. Comme Michelet le fait remarquer, depuis cette époque les lettres de Mélanchton, voire celles de Luther, sont marquées de tristesse et d'une manière de dégoût. A qui lui demandait appui à la Cour de Saxe, ce dernier répondait : « J'ai perdu tout crédit ». En somme cependant le père de la Réforme paraît avoir pris l'affaire assez facilement et, de sa grosse jovialité, n'avoir pas tardé à balayer les soucis qui pouvaient en naître pour lui; il n'en fut pas de même de Mélanchton. En sa nature sensible, consciencieuse, délicate et tourmentée, il se disait qu'il avait forfait à son

devoir, déshonoré la Réforme, sali son caractère de chrétien. Il en tomba malade. Au mois de juin 1540, Luther recevait à Wittenberg deux lettres, l'une de l'Electeur de Saxe, l'autre du chancelier Brück. Ils le pressaient de se rendre à Weimar où Mélanchton se consumait de remords.

— Mais pourquoi, disait docteur Martin aux disciples qui l'entouraient, ce pauvre Mélanchton se tourmente-t-il ainsi? Il n'y peut rien. En sa nature sensible il songe sans doute au scandale qui éclaterait si l'affaire venait au grand jour. En bon paysan saxon j'ai le cuir plus dur : je m'en f...!

Il partit cependant pour Weimar où il trouva son ami plus mal encore qu'il ne l'avait pensé. Ses yeux étaient éteints, il entendait à peine, ne parlait plus. Un médecin renommé, envoyé par le landgrave, le considérait comme perdu.

— Dieu nous garde! s'écriait Luther devant le lit du malade. En quel état le diable nous a mis cet organe divin!

Il alla à la fenêtre qu'il ouvrit pour adresser une prière à Dieu, mais sur un ton d'autorité; avec Dieu même il s'entendait à le prendre de haut. Il lui citait les textes de sa Bible qui lui prouvaient qu'il ne pouvait laisser périr un fidèle serviteur. « Je lui ai frotté les oreilles », dira-t-il. Et, revenant près du malade : « Courage, courage, Philippe, tu ne périras point! » Il écrira à l'humaniste Lang, « Lang-le-Grec »;

« Nous l'avons trouvé à la mort, par un miracle évident Dieu l'a rappelé à la vie. »

Du miracle qui se serait produit Luther ne paraît pas avoir douté et n'était-ce pas preuve éclatante de l'approbation donnée par le Seigneur à la manière dont les trois réformateurs avaient agi dans l'affaire du mariage turc? Il mande à sa femme : « Je vous écris pour vous dire que je me porte bien : je mange comme un bohème et bois comme un teuton, ce dont Dieu soit loué. Amen. Me Philippe (Mélanchton) était vraiment mort; comme Lazare il est ressuscité. »

Mais voici qu'en juillet 1540, quatre mois après la célé-

bration du second mariage, la nouvelle s'en répand. La mère de Marguerite von der Saal, qui avait exigé la consultation prononcée par les réformateurs, fut la première à la déclarer pour couvrir l'honneur de sa fille. Sur l'insistance sans doute de Marguerite elle-même, Philippe de Hesse l'avouait à son tour. La sœur du landgrave, Elisabeth de Rochlitz, dont Marguerite et sa mère étaient, l'une fille d'honneur, l'autre la maîtresse d'hôtel, répétait à tout venant que Luther et Mélanchton étaient de « fieffés polissons ». Les détails se répandaient, vrais ou faux. On s'indignait du mémoire théologique rédigé par les prédicants. Le tonnelet de vin du Rhin envoyé par Philippe au père de la Réforme faisait l'objet de joyeux commentaires. Et les broderies, les enjolivements, les propos sensationnels des nouvellistes!

— Et vous savez que, déjà, deux femmes ne lui suffisent plus : après avoir fait enfermer la première, il délaisse la seconde, pour en courtiser la sœur!

De Wittenberg, les théologiens, piliers de l'Eglise réformée, s'en prenaient directement à leur chef :

« Partout où il est question du mariage dans l'Evangile, lui observaient-ils, s'affirme la monogamie. Seule une tête obstinée, obstruée, peut faire fi de ce fondement du mariage, faire fi des reproches, des sévères réprimandes du Christ, accompagnés de paroles tonnantes, fulgurantes. Aller, en ces matières, puiser dans l'Ancien Testament, c'est vouloir faire des culottes neuves avec du vieux drap fripé.

Que faire, que faire? se demandaient nos prédicants pris au piège. « Nier, nier! » répétait Bucer et, pour donner au démenti l'autorité nécessaire obtenir de Marguerite une déclaration devant notaire par laquelle elle s'avouerait uniment simple concubine du landgrave; mais celui-ci répliquait :

— Je n'ai jamais menti et ne veux pas mentir.

Qu'allait-il se passer? Pour garantir Marguerite, qu'il aimait passionnément, des propos déshonorants dont on s'efforçait de l'atteindre, le landgrave irait-il jusqu'à publier les termes de la « consultation »? Les auteurs en trem-

blaient de peur. Le 15 juillet, à Eisenach se réunirent les conseillers de la Cour de Hesse et ceux de l'Electeur de Saxe. Luther se joignit à eux. Il s'opposait avec vivacité à la publication de la consultation. C'était, répétait-il, un « conseil de confession », *Beichtrat*. Par sa nature même le document devait demeurer secret. Quel tort la divulgation en causerait à l'Eglise chrétienne, à l'Évangile, à Dieu même!

— Quel mal y aurait-il, à ce que, pour un plus grand bien, et en considération de l'Eglise chrétienne, on fit un « bon mensonge »?

De la publication du conseil de confession un schisme pourrait résulter. Au reste lui, Luther, et ses amis avaient rédigé le document en question sous la condition qu'il demeurerait secret. Le réformateur écrit au chancelier du landgrave de Hesse :

« Ce qui est un *oui* secret ne peut se muer en *oui* public, autrement *secret* et *public* se confondraient en une même chose. Le *oui* secret doit demeurer un *non* public et inversement. »

L'illustre jésuite Antonio Escobar y Mendoza ne dira pas mieux.

Et du scandale éclatant quelle joie triomphante ne tiraient pas les papistes?

Aussi bien lui, Luther, s'obstinerait-il à nier. Son « conseil » était œuvre de confesseur et c'était non seulement le droit, mais le devoir du confesseur de dérober au public ce qui s'était dit dans un mystère sacré. Et, face à Philippe le Magnanime, il se redresse fièrement. Il le menace : ce n'est pas dans son intérêt à lui, Luther, qu'il veut ensevelir l'affaire en des ténèbres profondes, mais dans l'intérêt du landgrave. Celui-ci doit connaître les édits impériaux contre les bigames. « Quant à moi, je saurai bien me tirer d'embarras — Dieu me viendrait en aide — laissant Votre Grâce s'embourber. »

Un récent décret impérial (1532) prononçait effectivement la peine de mort en châtement de la polygamie. Aussi Philippe de Hesse gardera-t-il secret le « conseil de confession » qui ne viendra au jour qu'un siècle plus tard. Une

tranquillité amoureuse s'installa dans son cœur; quant au réformateur, grâce à son vigoureux besoin d'optimisme, après quelque remue-ménage au fond de sa conscience, une tranquillité pareille finit par s'y installer également. « Ce qui s'est fait ne me plaît pas, dira-t-il encore à ses intimes; ah! si je pouvais le changer! » Il ajoutait en plaisanterie :

— Bah! que font les papistes? Ils tuent les gens; nous, nous créons de la vie en épousant deux femmes à la fois.

Enfin, se secouant :

— Je ne ferai pas au diable comme aux papistes le plaisir de me tourmenter davantage à ce sujet. Dans trois mois la chanson sera chantée. Dieu arrangera l'affaire, je la mets entre ses mains...

Le huguenot Pierre Bayle fait observer que c'était peut-être là le langage qu'il aurait fallu tenir quand Philippe de Hesse menaçait les prédicants d'abandonner leur cause s'ils ne lui donnaient satisfaction :

— Dieu prendra soin de son Eglise; nous la mettons entre ses mains.

Mais peut-être les écrivains protestants eux-mêmes ont-ils montré en cette circonstance une sévérité trop intransigeante : « Le double mariage de Philippe de Hesse est la plus grande tache sur l'histoire de la Réforme », écrit Köstlin. Soit dit en passant, le supplice de l'admirable Michel Servet à Genève y est une tache d'une autre gravité. Julius Köstlin a écrit, nous ne dirons pas la biographie, mais l'hagiographie de Martin Luther en deux volumes qui sont un monument. Son collaborateur Kawerau, puis Kolde, Bezol prononcent sur Luther, dans cette circonstance, un pareil jugement. Pour notre part nous y trouvons bien des circonstances atténuantes. L'œuvre de la Réforme était encore à ses débuts : la défection, l'hostilité peut-être d'un homme de valeur et dans la situation de Philippe de Hesse risquait de la frapper à mort. D'autre part refuser au prince ce qu'il sollicitait n'était-ce pas lui ôter l'occasion d'une existence relativement rangée dans un intérieur de physionomie conjugale? N'était-ce pas le replonger dans

la vie de dissipation et de débauche dont il sollicitait le moyen de sortir? Puis, comme Bayle le note assez justement, le spectacle qu'offraient vers la même époque la papauté et la Cour romaine, dont tant de contemporains, des prélats comme Joachim du Bellay, ont tracé l'effrayant tableau, n'était-il pas pour faire pâlir la faute commise en cette occasion par les prédicants?

Décidément nous sommes disposé à la ranger dans la colonne des péchés véniels.

GOTT MIT UNS

Aussi bien ce qui domine en Luther est son âme et sa pensée allemandes. On en a fait la juste remarque : tandis qu'un Calvin, un Zwingli aspirent à répandre leur réforme sur le monde, Luther n'a jamais songé qu'à son cher peuple allemand. Ce n'est pas à la Chrétienté qu'il parle, mais aux seuls Allemands. Guillaume Farel s'étant mis à prêcher la Réforme à Metz, à la suite de leur pasteur quelques citoyens de la ville, acquis aux doctrines nouvelles, demandèrent à entrer dans la ligue de Smalkalde. Le Landgrave de Hesse opinait qu'il fallait les y admettre; mais Luther s'y opposa : « Il n'avait pas confiance en ces messieurs de Metz qui portent des noms français et sont d'origine française. »

Il ne faisait d'ailleurs pas meilleur accueil aux Anglais.

Pour lui aussi le peuple allemand est le peuple élu; le peuple allemand passe sur tous les autres : *Deutschland über alles*. « L'Allemagne, dit-il, a toujours été le meilleur pays, la meilleure nation » (*Pr. de t.*, n° 904). Il oppose les solides vertus germaniques à l'orgueilleuse bouffissure celtique (*Celtische Aufgeblasenheit*). « Les Allemands, déclare-t-il, se distinguent par la noblesse de leur caractère, leur constance, leur fidélité. Allemands, nous voulons rester Allemands ». Pour flétrir Léon X, il le nomme le pape « welsche ». Le mot *wälsch* venait de *gallicus*, « français ». En dépit de son hostilité contre Charles-Quint, l'ennemi

immédiat, l'ennemi puissant de sa doctrine, de lui-même et des siens, Luther continue de célébrer « le pieux et noble sang de Charles » par opposition aux Français, note son hagiographe Kawerau, « par un sentiment de fidélité qu'il continuait de garder à son empereur ». Il donnerait « une oreille et un œil » pour que les Français se soumissent à l'empereur allemand. Les mots « mon Allemagne, ma chère Allemagne » ne cessent de revenir sous sa plume. « Dieu est avec nous, écrit-il à son fidèle et ardent Ulrich von Hutten, *Gott mit uns* » (4 juin 1520) Il va plus loin : *Wir sind Gottes mächtig*, écrit-il en son *Livre de la Liberté*. « Dieu est en notre pouvoir ».

La langue allemande est la première du monde. « Elle fait sentir que les Allemands sont les gens les plus simples et les plus vrais », au contraire, ne dit-on pas en commun proverbe : *Les Français écrivent autrement qu'ils ne parlent* (allusion à l'orthographe ridicule de notre belle langue française) et *parlent autrement qu'ils ne pensent.* »

Le vœu qu'il forme pour nous autres Français, c'est que « Dieu nous aide à périr ». Son *Manifeste à la noblesse chrétienne de nationalité allemande*, écrit Lucien Febvre, « sonne comme un cri de ralliement des Germains ». « Souvenez-vous que vous êtes germains! » ne cesse-t-il de crier à ses chers Allemands. A quoi Hitler répondra de nos jours en un bruyant écho. Aux masses qui le suivent il s'adresse en prophète allemand. En son *Admonestation à ses chers Allemands* (*Warnung an seine liebe Deutschen*). « Je suis, leur dit-il, le prophète des Allemands. C'est pour vous Allemands que je cherche le salut et la sainteté... Je suis votre apôtre » (*Pr. de t.*, n° 678). Il veut réaliser une Eglise allemande (Köstlin-Kawerau, I, 552). Le souci de sa chère Allemagne occupe sa pensée autant que celui de l'Evangile. « Je pense souvent à la misère du pays d'Allemagne, j'en ai la sueur » (*Pr. d. et.*, n° 2498 a).

Il souffre des divisions qui sévissent entre ses compatriotes; de leurs luttes intestines, du particularisme des princes. En 1534, comme l'a noté Imbart de la Tour, il ira, dans son ardent désir de concorde entre les Allemands,

jusqu'à accepter un partage du pays, entre les deux doctrines, en sentiment d'union et d'apaisement. Dans cette vue il demandait la convocation d'un « libre concile chrétien allemand, *ein frei christlich deutsch Konzil* ».

Ce qui le pousse à lutter avec tant d'ardeur et de véhémence contre la suprématie religieuse de la Cour romaine c'est, plus encore qu'une question de doctrine, la volonté d'affranchir l'Allemagne d'une domination italienne. « Nous autres Allemands ne sommes, au jugement des Italiens que des animaux tudesques, des brutes. Ils nous exploitent en charlatans, et sucent le pays jusqu'à la moelle : Germanie éveille-toi ! » Par une foule d'inventions ingénieuses et perfides : réserves, indultes, annates, exemptions, collations de dignités ecclésiastiques et de bénéfices, décimes et indulgences, Rome puise à pleines mains dans les coffres où le bon peuple d'Allemagne a rangé le fruit de son labeur, de ses peines, de ses efforts. « Ils nous prennent, conclut Luther, le tiers de notre patrimoine. » « Et qu'on jette hors d'Allemagne toutes législations, institutions, coutumes, pratiques, cérémonies et langage qui ne sont pas de chez nous. » Loin de toute ingérence étrangère les Allemands doivent s'unir étroitement entre eux et, unis entre eux, du mouvement de leur âme s'unir directement à Dieu. Ce qui est, certes, une très belle et grande pensée.

Aussi ses compatriotes, comme Crotus Rubianus, se plaisent-ils à célébrer en Luther le père de la patrie.

Ce qui amène notre réformateur à exalter les écrits des mystiques rhénans du xv^e siècle, Tauler, Suzo, Wessel, van Goch, c'est qu'ils représentent une « théologie allemande ». « Quelle joie, écrit-il, de voir enfin mise au jour une vraie théologie, véritablement allemande — pour Luther les deux ne font qu'un. » Si l'Allemagne consent à suivre ces maîtres, la scolastique aura tôt fait de disparaître : tous les Allemands deviendront des enfants de Dieu et de vrais chrétiens. »

En 1525 Luther travaille à une « messe allemande » dont les paroles prononcées, la musique, les chants seront pris dans la langue et dans les mélodies populaires allemandes.

Œuvre admirable, certes. A dater de cette époque Luther n'écrivit plus guère qu'en allemand : foin du latin, langue internationale. En 1529 il publie son catéchisme allemand, *Deutsch Kateschismus*. Au cours du service divin, les chants désormais en langue allemande, ne retentiront plus seulement au fond du chœur des églises, mais seront chantés d'une voix par la foule des fidèles qui emplissent les nefs. Ce qui l'amène à l'une de ses belles, grandes et utiles réformes : l'enseignement, un enseignement cultivé avec zèle, du chant et de la musique dans les écoles populaires. Les conséquences en furent profondes, fécondes. Un savant historien de la musique m'affirmait que c'était à Luther que, par cette voie, l'Allemagne était redevable de ses Jean-Sébastien Bach, Georges-Frédéric Haendel et Ludwig van Beethoven.

De cette conviction où se trouvait le célèbre réformateur que son cher peuple allemand était le peuple élu, le peuple de Dieu, un passage de ses *Propos de table* (Tischreden) donne un témoignage bien caractéristique. « Le roi de France, dit notre prophète, triomphe sur les champs de bataille par l'espionnage et par la trahison. La plus forte place que je connaisse est celle de Brunswick : nulle force armée n'y pénétrerait contre la résistance des assiégés ; mais un âne chargé d'or passe par les plus épaisses murailles. Ainsi vit-on, il y a quelques années, le roi de France, dans sa guerre contre le pape Jules II et les Vénitiens, avec quatre mille hommes, mettre vingt mille ennemis en déroute : voilà ce que fait la trahison » Et immédiatement après, le germanique réformateur parle d'une victoire que l'empereur allemand Maximilien, également par quatre mille hommes, remporta sur ces mêmes Vénitiens en nombre infiniment supérieur, et il commente : Voilà l'œuvre de Dieu (*Pr. de t.*, n° 2707 a-c).

Que si les Français triomphent c'est par la cavalerie de saint Georges ; si les Allemands triomphent c'est par la grâce de Dieu.

Aussi de nos jours les Allemands n'ont-ils aucun effort à faire pour saluer en leur glorieux réformateur l'idéal de

« l'honorabilité et de la droiture allemandes ». Luther est devenu pour eux l'Allemand type, l'Allemand *standard* comme disent les Anglais. Avec lui ils se sentent à l'aise. Luther a senti, pensé, rêvé, agi, comme ils souhaitent eux-mêmes sentir, penser, rêver, agir. Il est, à leurs yeux, en grande magnificence, le parangon de leurs qualités, de leur énergie, de leur pensée libre et puissante, de leur vaillance, de leurs vertus. Hitler, qui est catholique, a fait proclamer fête nationale en Allemagne, l'anniversaire du 31 octobre 1517 où le moine augustin révolté fit afficher aux portes de l'église du château de Wittenberg ses fameuses quatre-vingt-quinze propositions contre la suprématie et les doctrines pontificales; et l'image du grand citoyen, figure idéale de son peuple, passe désormais de main en main, chez nos voisins d'Allemagne, en profil sur leur monnaie d'argent. (pièces de 5 et de 2 marks).

XXIV

L'ORATEUR, L'ÉCRIVAIN

EN Luther l'homme, l'écrivain, le prédicateur, on peut dire l'artiste, ont été très supérieurs au théologien et au doctrinaire. Luther eut, très justement semble-t-il, la réputation du premier prédicateur de son temps. Il était doué d'une puissante et prenante éloquence. Dès les débuts de sa vie religieuse, alors qu'il était encore vêtu de la robe de laine noire des Augustins, parmi les Frères du couvent où il sermonnait en manière d'exercice, sa parole conquiert tous les suffrages. Le prédicateur de l'église paroissiale étant tombé malade, Frère Martin fut désigné pour le remplacer. « Entraîné, observe un contemporain, il entraînait, il séduisait. Il jetait à la foule sa pensée en la forme sous laquelle elle se présentait à lui dans le feu de l'inspiration; mais le fond de la prédication était toujours fortement préparé : parole populaire sous une apparence négligée, sublime ou triviale au désir de son esprit dans l'état du moment. » Du reste aucun artifice, nulle recherche des effets oratoires.

A un prédicateur qui lui demandait des conseils sur la manière de parler devant un prince régnant :

« Ne parle pas pour le prince, mais pour l'homme le plus simple, le plus grossier de ton auditoire. Si je prêchais pour Mélanchton je ne ferais rien de bon; mais en parlant pour la tête la moins savante de l'assistance, je fais qu'un chacun, dans ce que je dis, trouve à glaner. » « Le prédicateur, répétait-il, doit aller droit au but qu'il s'est proposé, sans

détours ni digressions, développer l'objet essentiel de son sermon et ne pas se laisser aller à tout ce qui, d'aventure, lui peut tomber dans l'esprit, comme une petite bonne qui, au marché, s'arrête à toutes les boniches qu'elle rencontre pour tailler un bout de causette. Éviter les présomptueux et vains étalages de science, les déballages artistes. Le prédicateur ne doit s'inspirer que de ce qui lui vient d'en haut, et le chercher dans la prière. Quant à moi, ajoutait-il, bien que je sois un vieux routier, exercé, expérimenté, je me sens toujours saisi de crainte quand je dois prêcher; prêcher n'est pas œuvre humaine. »

Luther estimait qu'il était désirable qu'un prédicateur fût bien fait, agréable de sa personne, tel que les bonnes femmes, les fillettes mêmes puissent l'aimer.

Parvenu à une gloire européenne le réformateur conservait une intime prédilection pour ses sermons de jeunesse : le recueil de ses premières prédications évangéliques lui sera un de ses livres les plus chers. En 1528, il en disait encore d'un sentiment qui ne laisse pas d'être touchant et sent son brave homme :

— Les papistes eux-mêmes l'aiment bien.

Avec l'âge cependant sa manière de prêcher devint plus sobre, plus mesurée. « Naguère ma faconde était grande, dira-t-il, à présent j'ai pris la verbosité en aversion. » Pensée sur laquelle il reviendra plusieurs fois (*Pr. de t.*, nos 1317, 2419).

Un fervent, parfois aveugle admirateur de Martin Luther, Gustav Kawerau, juge ainsi son éloquence religieuse :

« La force avec laquelle les sermons de Luther, aujourd'hui encore, nous empoignent et nous retiennent, le charme aimable avec lequel ils agissent sur nous sont dus à l'art si simple avec lequel la formidable parole divine y est exposée, en traits clairs et en une langue savoureusement populaire. » Les sermons et discours de Luther sont très différents les uns des autres et par la forme plus encore que par le fond : les uns violents, impétueux, coups de poing et coups de tonnerre, d'autres insinuants et habiles, d'autres fois c'est la grâce, la familiarité, l'humour, une

aimable et souvent très chaude poésie. Et ses *Hauspostille* (sermons prononcés chez lui, à la maison) en leur forme familière, intime, sur un ton de bonhomie, sont peut-être d'un charme plus grand encore, plus prenant que ses discours prononcés du haut de la chaire devant la communauté des fidèles. »

La grande œuvre de Luther et qui immortalisera son nom est sa traduction en allemand de la Bible, Ancien et Nouveau Testament : grande œuvre assurément, entreprise d'enthousiasme, d'un cœur généreux, d'un cœur patriote, d'une âme convaincue et qui ne peut recueillir que des paroles d'admiration.

Il commença par la traduction du *Nouveau Testament* dont il réalisa la première rédaction, parmi les apparitions et les agaceries du diable, à la Wartburg où, comme on l'a vu, l'Électeur de Saxe l'avait mis à l'abri de ses persécuteurs. Assurément existait-il déjà des traductions allemandes des livres saints antérieures à celle de Luther — on en a compté jusqu'à dix-sept — mais toutes avaient été faites sur le texte latin de la vulgate et d'une manière plus ou moins fidèle, écrites d'un style qui laissait beaucoup à désirer. Aussi le texte même de la Bible était-il peu en faveur. Le réformateur en parle en ses *Propos de table* : « Au temps de la souveraineté pontificale le texte même de la Bible était peu connu... Lors de la diète d'Augsbourg (1530) il arriva que l'archevêque de Mayence jeta les yeux sur un exemplaire des livres saints. Il l'ouvrit au hasard, commença de lire, survint un de ses conseillers :

— Que fait de ce livre Votre Grâce électorale ?

— Je ne sais quel livre c'est, répondit l'archevêque-Électeur ; mais je vois que tout ce qui s'y trouve est contre nous. »

« Un moine augustin, poursuit Luther, le docteur Usinger qui fut mon précepteur au couvent d'Erfurt, me disait quand il me voyait lire la Bible avec tant d'attention :

— Frère Martin, laissez ce livre... ce sont les Pères de l'Église qu'il faut lire, eux qui ont extrait le miel de la vérité. Le texte de la Bible lui-même ne produit parmi nous que troubles et dissensions. »

Luther fit sa traduction de l'Évangile (Nouveau Testament) d'après l'original grec en se servant du texte qu'Érasme avait fait paraître en 1519. Il s'aidait, d'une part, de la profonde érudition du savant Mélanchton quand il s'agissait du grec; d'autre part, des conseils de Spalatin, secrétaire et confident de l'Électeur de Saxe — dont il prisait très haut le beau langage allemand, — pour la traduction dans la langue nationale; tout en recommandant à Spalatin de ne lui suggérer que des mots et des locutions de caractère populaire et non des expressions à la mode des châtelains et des courtisans. Luther s'efforçait d'éviter de même les mots d'origine étrangère. Il ne s'y résignait qu'à toute extrémité. Il ne se console pas d'être contraint d'employer le mot *person* (personne) faute d'une expression d'origine germanique pour le remplacer.

L'œuvre était sur le point de paraître, quand Luther adressa à l'un de ses familiers la lettre suivante où se découvre la voie qu'il s'était tracée :

Cher ami, à présent que la Bible est mise en allemand et toute prête à paraître — il s'agit du Nouveau Testament — un chacun peut la lire et s'en rendre maître; un chacun peut en parcourir trois ou quatre feuilles sans être arrêté, sans se douter aussi de toutes les pierres, de toutes les bûches dont le texte était encombré, à présent qu'il s'y promène comme sur une passerelle; mais ce que nous avons sué et peiné avant d'être venu à bout de notre tâche et parvenu à déblayer la route de toutes ces bûches et de toutes ces pierres afin qu'on y puisse gentiment cheminer!... Car j'ai voulu parler allemand et non latin et grec.

Lorsque le Christ dit : Ex abundantia cordis os loquitur (Nous dirions en français : Lorsque la bouche parle d'abondance de cœur) dois-je traduire en allemand : Aus dem Überfluss des Herzens redet der mund (littéralement en français la bouche parle du trop plein du cœur); mais la ménagère en sa maison, l'homme du peuple à la foire ou au marché — dem du auf das Maul sehen sollst, ajoute Luther (auquel tu dois regarder sur la gueule. Maul en allemand a un sens

intermédiaire entre le français gueule et le français bouche) ces gens du peuple diront : « Ce qui déborde du cœur passe sur les lèvres ».

De même quand l'ange salue : Ave Maria gratia plena (Salut Marie pleine de grâce). Quel Allemand s'exprimerait ainsi? Cela le ferait penser à un tonneau plein de bière ou à un sac plein d'écus. Aussi ai-je traduit gratia plena (pleine de grâce) par holdselig (gracieusement bienheureuse). Et mieux, encore, pour traduire en allemand le meilleur, j'aurais dû dire : Gott grüßet dich du liebe Maria (Dieu te salue Marie bien aimée), car c'est là ce que l'ange veut dire et c'est ainsi qu'il se serait exprimé s'il avait salué la Vierge en allemand. Qui connaît la langue allemande sait quelle expression herzlich fein (cordialement délicate) est liebe Maria (Marie bien aimée). Nous disons der liebe Gott, der liebe Kaiser, der liebe Mann (le cher Dieu, le cher empereur, le cher homme); mais je ne sais si l'on pourrait traduire ce mot lieb d'une manière aussi cordiale et complète en latin ou en aucune autre langue, par un mot qui pénètre et sonne dans le cœur par tous les sens comme ce mot le fait dans notre langue ».

Ici Luther a profondément raison; le mot *lieb*, appliqué à une personne signifie en allemand non seulement qu'on l'aime, mais qu'elle est délicieusement digne d'être aimée.

Luther va plus loin : « Quand un de nos dictons allemands ou de nos aphorismes, disait-il, cadre avec les textes sacrés, il ne faut pas hésiter à l'adopter » (*Pr. de t.*, n° 1183).

Pour germaniser son récit, Luther transforme la lentisque du texte grec en tilleul; les jeux de mots qui peuvent s'y trouver sont traduits en petits vers.

Frère Martin fut si convaincu de l'importance de l'œuvre réalisée par sa traduction des livres saints, qu'il se persuadait qu'une fois la Bible accessible à tous par une bonne traduction, la manie que les hommes ont d'écrire n'aurait plus de raison d'être et tomberait d'elle-même, l'humanité ne pouvant manquer de se contenter de la parole de Dieu.

Enfin le 25 septembre 1522, la traduction du Nouveau

Testament paraissait à Wittenberg. Le prix en était assez élevé; un florin et demi l'exemplaire. Presqu'immédiatement après, une nouvelle édition paraissait à Bâle; et le débit en fut si rapide qu'une nouvelle édition en parut encore au mois de décembre. Un savant adversaire de Luther, le chanoine Jean Cochläus — de son vrai nom Johan Dobeneck — doit avouer le succès : « Le Nouveau Testament (traduction de Luther) s'est multiplié : les cordonniers, les femmes et toutes catégories de laïcs le lisent, le portent sur eux, en apprennent des morceaux par cœur »;

La traduction allemande de l'Évangile fut ainsi terminée en 1522, celle de l'Ancien Testament douze années plus tard. La difficulté du second travail avait été plus grande encore que celle du premier. Traduire l'hébreu en langue allemande familière était une tâche plus difficile que lorsqu'il s'était agi du grec. Luther en écrivait à son ami Link (14 juin 1528) :

« Quel grand travail, mon Dieu, et rude! Je sue sang et eau pour amener les écrivains hébraïques à parler allemand; ils se rebiffent : il semblerait qu'on veuille contraindre un rossignol à laisser ses fines mélodies pour le cri monotone du coucou. » Le réformateur avait lui-même étudié la langue des anciens Juifs, mais ses connaissances eussent été loin de suffire à la tâche; il s'adjoignit le savant professeur d'hébreu à l'Université de Wittenberg, Mathieu Aurogallus et l'inépuisable Mélanchton, qui furent ses deux principaux collaborateurs auxquels vinrent ensuite s'ajouter Jean Bugenhagen, Juste Jonas, Gaspard Kreuziger (Crucigerus) et deux doctes hébraïsants, Bernard Ziegler et le docteur Fortsemius. « Tout un sanhédrin » dira Luther.

Non seulement Luther avait une profonde vénération pour l'Ancien et pour le Nouveau Testament à cause des vérités divines dont ils sont l'expression, mais il en admire la forme, la beauté littéraire qu'il juge parfaitement :

« Les Grecs ont parlé un langage excellent et d'une exquisite douceur; quant à la langue hébraïque, elle coule avec une telle simplicité, une telle majesté qu'elle en est

inimitable. Jean l'Évangéliste s'en est rapproché. Que penser de ces mots : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu? » Jean dit la plus haute majesté avec les mots les plus simples. Avec quelle simplicité il peint Dieu le créateur et les créatures. Il les peint d'un jet, comme d'un éclair. Que si quelque Plaute ou Virgile, un philosophe ou un grand savant avait traité du même sujet, il aurait eu recours à des mots puissants, grandioses, prétentieux, comme l'ont fait ceux qui ont voulu parler de l'Être et de l'essence des choses, de la puissance divine : des mots inintelligibles ou qui ne signifient rien. »

La traduction de la Bible se présente d'ailleurs à nous plus libre encore que celle de l'Évangile. On a pu dire non sans raison, qu'elle constituait en réalité une création nouvelle : l'œuvre des patriarches et des prophètes pensée à nouveau. Le réformateur écrira : « Si j'avais à traduire Moïse je voudrais faire de lui un Allemand, j'en extirperais les hébraïsmes, de façon que nul ne puisse dire, en lisant ma traduction, que Moïse était hébreu » (*Pr. de t.*, n° 2771 a). Son rêve était de faire parler le prophète comme on parlait au marché de Weimar ou à celui de Wittenberg. Aussi les Juifs diront-ils, quand l'œuvre de Luther aura paru : « Il nous a donné un nouveau Moïse. »

« Au cours de son travail, écrit Köstlin, il ne cessa d'avoir présent à sa pensée son cher peuple allemand, ainsi parvint-il à mettre au jour grand nombre d'expressions caractéristiques qui devaient être comprises par l'esprit, le sentiment du peuple et passer, par la bouche populaire, en locutions coutumières, ce qui n'eût pu se faire par une traduction littérale. »

Luther dira qu'il lui arriva de passer des semaines à chercher la traduction d'un seul mot. Et, en sa préface au livre de Job :

« Mélanchton, Aurogallus et moi avons plus d'une fois peiné quatre jours à traduire trois lignes. »

Sur les manuscrits, qui ont été conservés et ont servi à l'impression, on peut voir avec quel soin, quel souci de la

perfection et jusque sur les épreuves encore, Luther a travaillé.

Ainsi que des écrivains catholiques, comme le Père Grisar, n'ont pas manqué de le reconnaître, « non seulement par sa traduction Luther s'est efforcé de donner un bon modèle de la langue allemande, unissant l'élégance de la Cour de Saxe à la savoureuse vigueur du langage populaire, mais, par sa traduction même, il éclaire parfois d'une vive lumière des passages du texte original en eux-mêmes difficiles à comprendre ».

En sa tâche, le livre de Job lui donna une peine particulière. Il en écrit à Spalatin : « Job paraît vouloir aussi peu supporter notre traduction que, jadis, les consolations de ses amis ». Quant à la translation en allemand des psaumes, elle fut pour Luther son œuvre préférée, celle où il s'écarta le plus librement de l'original pour donner à son style une pure couleur allemande.

En tout cela, Luther est admirable par la sincérité de sa foi, par la générosité de son cœur, par son ardent et bienfaisant patriotisme, un patriotisme empreint d'un sincère, humain, pitoyable amour de son pays.

La traduction de l'Ancien Testament parut donc en 1534. L'œuvre était achevée. La préface en est empreinte d'un beau et sincère sentiment de modestie. Il dit très simplement la difficulté du labeur accompli; il reconnaît généreusement les concours qui lui ont permis de franchir les obstacles du chemin. Il ajoute : « Mais à présent la boue va coller à la roue ». (Allusion aux critiques qui ne manqueront pas de s'attaquer à son œuvre). « Aussi, dit-il, vais-je prier un chacun de m'épargner ses railleries; mais de me seconder à mieux faire et de tout son pouvoir ». La préface se termine par ces mots : « Que Dieu mène à bonne fin l'œuvre qu'il a entreprise. *Amen.* »

Le succès alla par delà les nues. De l'apparition de l'ouvrage à la mort de l'auteur, on compta 52 réimpressions à Wittenberg, 98 dans le reste de l'Allemagne. De 1534, où fut imprimée la traduction de l'Ancien Testament à 1584, les seules presses de Wittenberg imprimèrent

au moins 100.000 exemplaires de la Bible luthérienne.

A côté de grands éloges l'œuvre du réformateur souleva naturellement de vives critiques. Le plus grave fut d'avoir, en des passages importants ajouté ou supprimé l'un ou l'autre mot de manière à faire du texte un appui aux doctrines du traducteur sur la grâce, le libre arbitre et autres qui lui tenaient à cœur. Luther répondit que telle interpolation, telle suppression ne faisait que rendre plus claire la pensée de l'apôtre — il s'agissait des épîtres de saint Paul; — à quoi les critiques répondirent que les altérations dont il s'agissait rendaient pour Luther plus claire la pensée de saint Paul, parce que lui-même lui attribuait ses propres pensées.

Il est du moins certain que l'œuvre réalisée par Luther fut de la plus entière bonne foi. Il avait prévu les critiques :

« La traduction de la Bible a été un grand travail. J'y ai consumé beaucoup d'huile et cependant il y aura des gens pour prétendre faire mieux que moi. Ils m'attraperont sur un mot, et, s'ils faisaient eux-mêmes le travail, ce serait sur une centaine que j'aurais à les critiquer. Je donne 50 florins à qui traduira convenablement les psaumes 72 et 73 sans se servir, bien entendu, de ce que j'ai fait ». Exaspéré, poussé à bout par les critiques qui le piquaient de cent coups d'épingles, il en arrivera à écrire : « Par la grâce de Dieu, je me sais plus savant que toutes vos Universités avec leurs sophistes ». Il se fâche et le prend de haut : « Les catholiques, me dites-vous, me reprochent de fausses interprétations; les gaillards portent de trop longues oreilles et, avec leurs *ihan! ihan!* sont incapables de juger ma traduction. Répondez leur que le docteur Martin entend qu'il en soit ainsi et qu'un papiste et un âne ne font qu'une seule et même bête : *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas* » ! « Par moi, dira-t-il, pour la première fois, l'Évangile est venu au jour. »

Mais ces sorties ne font que couvrir d'un faux miroitement la modestie réelle avec laquelle il reconnaissait ses imperfections.

Malgré le succès de vente, Luther ne fut pas satisfait de l'écho que son œuvre trouva parmi les fidèles. « Servez-vous de mon œuvre après ma mort, dira-t-il à ses disciples, elle m'a donné assez de mal. Et la voilà peu estimée. Mes adversaires la lisent plus que mes partisans. Le duc Georges de Saxe (demeuré catholique et ardent adversaire de Luther) a lu mon œuvre plus à lui seul que toute notre noblesse ».

Cependant le docteur Martin continuait de travailler à son grand ouvrage, s'efforçant de le perfectionner d'une édition à l'autre, tâchant à en faire disparaître les erreurs, les défauts qui lui étaient signalés. Il s'entourait de nouveaux conseils. Une édition revue et corrigée parut en 1544. Cette traduction des livres saints, qu'il considérait comme ce qu'il avait fait de plus utile et de plus important en toute sa vie, l'occupa jusqu'à son dernier jour. En traduisant la Bible de l'hébreu et du grec en allemand, Luther réalisa une œuvre immortelle et qui restera vivante parcequ'il a su en concilier l'esprit, la couleur même, l'âme, les sentiments si variés et si divers, et, pour la plupart, étrangers à notre vie coutumière, avec le génie populaire de son peuple. On a dit avec raison que ce n'était pas seulement une traduction, mais une création nouvelle. C'est, par le génie et le sain patriotisme d'un grand citoyen, la parole de Dieu sincèrement exprimée, dite par une pensée, par un cœur et dans un sentiment allemands.

Luther, écrit Henri Heine, créa la langue allemande et cela en traduisant la Bible. Sur la fin du Moyen Age la langue allemande ne se composait guère encore que de dialectes. Dans le courant du xv^e siècle, une langue nationale, dite l'allemand *commun* ou *vulgaire* tendit à se former. L'empereur Maximilien en favorisa la diffusion; mais cet allemand *commun* ne devint langue littéraire qu'après que Luther l'eut répandu. « Je n'écris pas, dit-il, en un langage singulier et qui m'appartienne en propre, mais l'allemand *commun* afin que tous, en haute comme en basse Allemagne, puissent le comprendre. Je me sers du langage de la chancellerie saxonne — dont font usage aujourd'hui presque tous les princes allemands, depuis l'empereur Maximilien

jusqu'à l'Électeur et au duc de Saxe —, après avoir fondu en une langue unique les dialectes divers de l'Empire ». (*Pr. de t.*, n° 2758 b).

Il s'inspire de l'idiome populaire, des images, comparaisons, locutions, aphorismes courants parmi ouvriers et paysans, locutions proverbiales, aphorismes, dictons populaires qu'il affectionnait, recherchait, collectionnait. Il en avait écrit quelques-uns aux murs de sa chambre et aux marges de son psautier de manière à pouvoir journallement en relire l'un ou l'autre. De proverbes populaires il forma un recueil qui a été imprimé en 1900. Son vif plaisir était de pouvoir en utiliser dans sa traduction des saintes Écritures, quand il y rencontrait une pensée, un sentiment que ses chers Allemands avaient populairement exprimés. Il les écrivait en manière de dédicace aux pages liminaires du livre qu'il offrait à des amis; il les citait en ses sermons. Il mit en vers allemands nombre de ces proverbes et sentences populaires.

En 1535, il écrit à son ami Link, qui se trouvait à Nuremberg : « Veuillez me faire ramasser toutes images allemandes, rimes, chansons, tous chants de maîtres chanteurs (*Meistersinger*) qui ont été, à Nuremberg, peints, rimés, composés, imprimés par vos poètes et dessinateurs. De livres latins nous avons ici bon nombre; mais c'est à écrire en bon allemand que nous travaillons toujours, et diligemment, espérant dans l'avenir faire mieux que nous n'avons encore fait jusqu'ici ». « Qu'on se défie, écrit-il avec un exact bon sens, de ceux qui s'ingénient à trouver des mots nouveaux ou inusités ». Pour les expressions théologiques elles-mêmes il fuit le latin, s'adressant à ses chers mystiques rhénans du xv^e siècle, au besoin recourant à des métaphores.

Il lui arrive d'ailleurs de créer des mots, mais dans un style, d'un caractère essentiellement allemands, des onomatopées. Ils furent si bien imaginés que quelques-uns d'entre eux ont passé dans la langue courante. En voici un exemple, dont nous n'avons pas en français l'équivalent : Le verbe *zwischen*, infinitif. Le *z* allemand se prononce *tz*,

prononcez *tzischene*. Zischen dit le bruit que fait l'eau froide tombant sur une plaque brûlante, c'est le bruit que fait une flèche, une balle traversant l'air avec rapidité et aussi le sifflement un peu gras que les Allemands font passer entre leurs lèvres pour traduire un sentiment de mépris ou de dédain.

Le meilleur des critiques, lui-même écrivain de génie, Henri Heine, a jugé l'œuvre littéraire de Luther au point de vue de la langue :

« Je ne sais pas comment est née la langue de Luther — nous venons de le dire — mais je sais que, par sa Bible la langue luthérienne se répandit par toute l'Allemagne. Elle y règne encore... Le style de Luther dans la Bible offre ce caractère d'intimité que l'on trouve dans les langues qui se forment d'un seul dialecte et ce vieux livre est une source de rajeunissement éternelle pour notre langue. Toutes les expressions, toutes les tournures que l'on trouve dans la Bible de Luther sont allemandes, les écrivains peuvent les employer, et comme ce livre est dans les mains de la classe la plus pauvre elles n'ont pas besoin de leçons savantes pour s'exprimer dans une forme littéraire. »

Voilà qui est grand, voilà qui est beau! voilà qui devait faire battre le cœur du réformateur d'un joyeux et légitime orgueil! Voilà qui justifie les Allemands d'avoir fait de Luther leur héros national.

En ses écrits polémiques, voire en sa correspondance, Luther écrit souvent d'une autre encre qu'en sa traduction des livres saints. En cette dernière, la tenue est toujours digne, respectueuse de la pensée divine; en ses autres écrits le réformateur s'abandonne parfois à des violences, à une rudesse plébéienne estime Henri Heine, « aussi repoussante que grandiose ». « En ce style baroque et rocailleux, poursuit Heine, le hardi moine apparaît quelquefois comme un Danton religieux, comme un prédicateur de la Montagne qui, debout à sa cime, fait rouler sur ses adversaires ses paroles écrasantes comme des quartiers de roc ».

Tous les biographes ou critiques du réformateur; à quelque opinion qu'ils appartiennent, proclament en lui le

plus puissant écrivain que l'Allemagne ait connu — et surtout si l'on tient compte de l'époque où il a écrit. Goëthe assurément a fait preuve d'une plus grande et délicate fécondité, d'un plus beau génie poétique, mais, avec un art inégalé, il s'est servi de la langue que Luther d'un génie prodigieux avait forgée, coulée en un métal uniquement, exclusivement, merveilleusement national.

Ici un Français doit s'arrêter, étreint d'un douloureux serrement de cœur. En ce même xvi^e siècle, où Luther créait une langue splendidement nationale, que faisaient en France nos écrivains? Ils avaient le bonheur merveilleux de posséder l'exquise langue française du Moyen Age, toute de finesse, de précision, de netteté, et si foncièrement, purement, délicieusement française, une orthographe toute de clarté, de bon sens, de logique française, sans parler de son élégance; pour leur poésie des lois simples, faciles à suivre, répondant parfaitement au rôle de la poésie, un chant sans musique proprement dite, une musique faite de rythme et d'harmonie. Ce trésor exquis et qu'il eût fallu vénérer à genoux, a été lamentablement saccagé, foulé aux pieds; loin de respecter la langue diaphane de leurs pères nos écrivains sous l'effroyable influence de ceux qu'on osa nommer les humanistes, ont commencé par barbouiller leur langue maternelle, de grec, de latin, d'espagnol, d'italien, ils l'auraient farcie de chinois et de hottentot s'ils en avaient eu à leur disposition. Ah! si, avec leur génie littéraire merveilleux un Ronsard, un Rabelais avaient compris, comme le faisait divinement Luther, que lorsqu'on écrit dans la langue de sa patrie, il faut écrire dans la langue de sa patrie et que la source vivifiante ne s'en trouve ni dans Homère, ni dans Cicéron, ni dans Dante ni dans Pétrarque, mais uniquement, exclusivement dans le génie populaire :

Enfin Malherbe vint!...

Cher Boileau, vous ne saviez pas à quel point votre cri tout à la fois de joie et d'alarme, était justifié.

« Quand je suis embarrassé sur un mot ou sur un détail

de style, disait Malherbe, je vais consulter les débardeurs du Port-au-foin. »

Cher et grand Malherbe, que ne puis-je avoir l'honneur et la joie de vous serrer sur mon cœur. Oui, je sais que votre plus beau vers est l'œuvre de votre prote; mais pour la parole ci-dessus ce n'est pas une, c'est dix, vingt statues qu'il conviendrait de vous élever.

Nos beaux poètes du xvi^e siècle, tout à l'admiration de Virgile et de l'Arioste ne se souciaient pas de nos prodigieuses épopées, qui leur auraient cependant fourni avec la Chanson de Roland, le chef-d'œuvre de la littérature de tous les temps. Mais Luther, la vieille littérature héroïque chantée par l'Allemagne du xiii^e siècle le remplissait d'enthousiasme et d'émotion. Le poème saxon du *Reinecke-Fuchs* (forme populaire allemande notre *Roman du Renard*) lui arrachait des cris de joie. Il y voyait la plus saisissante peinture de la vie de Cour dans les féodales seigneuries allemandes. De même les farces et bouffonneries de l'*Eulenspiegel* (Miroir aux chouettes) et du *Pfaffe von Kahlenberg*. En ses commentaires au psaume 128 sur le bonheur dans l'état de mariage, il cite des chansons populaires qui célèbrent le bonheur que peut donner une femme fidèle et aimante.

Dans le trésor de la littérature antique le livre qu'il estimait le plus était le recueil des fables d'Ésope. Après la Bible, assurait-il, le recueil des fables d'Ésope forme le meilleur des livres. Vers 1530 il en entreprit une traduction, il s'aidait, d'une part des médiocres traductions existantes, de l'autre, de son cher et précieux Mélanchton. Le travail entrepris n'a pas été achevé, bien que Mélanchton y poussât beaucoup son ami, ajoutant qu'il avait obtenu d'un noble seigneur promesse d'une subvention de mille florins pour la publication. Nous ne possédons que treize fables d'Ésope traduites par Luther, toujours en langue familière, avec des proverbes ou dictons allemands en manière de conclusions ou moralités. En une sorte de petite préface le traducteur les commentait :

« Pour la vie intérieure je ne sache, en dehors des saintes

Écritures, aucun livre préférable à celui-ci, car on y trouve utilité, art et sagesse, sans hautes déclamations. En langage médiocre et récits simples, les fables d'Ésope donnent l'enseignement le plus fin, des avertissements pratiques, une instruction précieuse sur la manière de tenir sa maison, sur la conduite à suivre vis-à-vis inférieurs et supérieurs, sur la manière de vivre prudemment et pacifiquement parmi les méchantes gens en ce monde faux et mauvais ». Avec un sens critique, très avisé pour l'époque, Luther avait bien compris que les fables d'Ésope ne pouvaient être sorties du cerveau d'un seul homme, mais étaient en réalité l'œuvre d'une pensée et de traditions populaires. « Ésope, il n'y a peut-être jamais eu d'homme de ce nom, dit notre docteur Martin : vraisemblablement ces fables ont été créées par le peuple ».

L'œuvre de Luther est d'une grande diversité : à côté de traités doctrinaux, comme le *Serf arbitre*, dont il a été question plus haut, à côté de sa magnifique traduction de la Bible et de ses sermons, voici son opuscule sur la *Liberté du chrétien*, intime, familier, écho de ses chers mystiques. « C'est un des traits caractéristiques des écrits de Luther, qu'après les invectives les plus violentes et les apostrophes les plus véhémentes il sait prendre un langage qui charme et captive » dit un de ses biographes catholiques.

Apostrophes violentes dont ses pamphlets donnent des témoignages qui font un singulier contraste avec la *Liberté du chrétien*. Des gens pieux, écrit Kawerau, lui avaient envoyé des vers satiriques raillant la hiérarchie romaine et divers ordres religieux, Luther les fit orner de gravures — vraisemblablement dans l'atelier de Cranach — et les publia en 1526 avec des commentaires de sa façon :

« Assurément, écrit-il, des railleries comme celles-ci ne suffisent plus. Il s'agit désormais de donner sur la tête à cette p... (l'Église romaine) avec laquelle forniquent princes et souverains, de la faire rouler dans la boue où elle sera foulée aux pieds comme une ordure, car rien n'est plus abject que cette Jézabel assoiffée de sang ».

« Je méprise mes contradicteurs, crie-t-il, je les tiens

pour fous ». « D'ailleurs ils ne croient pas eux-mêmes à ce qu'ils disent ». « Emser est un bouc, Coclée un âne, Eck un porc, Lemp un chien ». Et cependant, malgré sa formidable puissance verbale par laquelle il dominait, pouvait écraser ses antagonistes, peut-être même à cause de ses violences, Luther fut un médiocre polémiste. Il procédait à grands coups de massue en des matières où l'adroite, insinuante finesse d'un stylet habile à disséquer les arguments de l'adversaire eût été plus efficace. Ainsi que doit l'avouer le plus zélé de ses apologistes, Julius Köstlin, en ses principales polémiques, se mit-il en bataille contre Emser, Eck, Érasme, Zwingli ou Oekolampade, Luther finit par laisser le dernier mot à ses contradicteurs, soit lassitude, soit impuissance à trouver et formuler une réplique définitive.

Et sa correspondance. Trois mille lettres conservées, sans compter le nombre sans aucun doute beaucoup plus grand de celles qui sont perdues. Encore l'auteur en estimait-il qu'il n'écrivait pas beaucoup : « Je n'écris pas volontiers des lettres, disait-il à ses familiers, celui à qui j'écris peut dire que je lui suis un bon ami. Aussi la reine Marie (de Hongrie) dit-elle à un jeune homme qui lui apportait une lettre de moi :

— Je vois que le docteur Martin Luther m'aime bien ». (*Pr. de t.*, n° 2311 a).

Peut-être le docteur Martin se rengorgeait-il un peu.

Cette correspondance met sous nos yeux l'histoire de sa vie et sa doctrine. Il s'y montre tantôt sous un jour intime, parlant gentiment de son intérieur, de son ménage, écrivant plaisamment « A son cher Seigneur Madame Catherine Luther » (*Meinem lieben Herrn Frau Katherine Lutherine*. En allemand le mot *Herr* signifie quand et quand « Seigneur » et « Monsieur ».) D'autres fois les lettres sont adressées à des savants, à des princes, voire au Souverain Pontife; c'est la science grave et réfléchie; l'homme d'Église se dresse en sévères remontrances.

Enfin ses célèbres et savoureux propos de table (*Tischreden*), qui n'ont été publiés qu'après sa mort. Document d'une valeur unique pour la biographie d'un grand homme.

Le réformateur y apparaît tout entier peint par lui-même, et avec quelle couleur, quelle sincérité! Ses plus fidèles disciples, assis autour de lui notaient, tout en vidant chopine de compagnie, depuis ses réflexions du caractère le plus élevé, jusqu'à ses boutades les plus triviales, les plus grossières parfois. D'éminents écrivains protestants comme Bayle et Seckendorf en ont déploré la publication. Bayle note à ce sujet :

« Il y eut une grande imprudence à publier une telle compilation. Ce fut l'effet d'un zèle inconsidéré, ou plutôt d'une préoccupation excessive qui empêchait de reconnaître les défauts de ce grand homme. On ne peut nier que l'ardeur impétueuse de son tempérament ne lui arrachât des paroles qui méritent condamnation ». Et cependant cette publication, peut être plus encore que ses écrits — a-t-elle contribué à la popularité du réformateur, par le ton naturel et vivant de ces conversations, par leur prenante sincérité. Plus que ses dissertations les plus étudiées, celles-ci ont contribué à répandre sa doctrine, ses pensées, partant son influence, à les ancrer profondément dans les esprits.

D'un vif intérêt sont les jugements que le réformateur a portés sur ses propres œuvres. Vers 1530, en une lettre à Brenz (Brentius) : « Je ne veux point te flatter, je ne me trompe pas moi-même quand je te dis que je préfère tes écrits aux miens. Ma manière d'écrire est inexpérimentée, informe, une forêt inculte, un chaos de mots; batailleur, agité, impétueux, luttant contre des monstres renaissants. S'il est permis de comparer de petites choses à de très grandes : il m'a été donné quelque chose de l'esprit multiple et varié du prophète Élie; vents impétueux, tremblements de terre, flammes, ravages qui culbutent des montagnes, émiettent des rochers; mais à toi, Brenz, est échu le tranquille, doux, rafraîchissant souffle de la brise. Ton œuvre est meilleure que la mienne; mais je me console en pensant que notre Père céleste a besoin, pour la tenue de sa maison immense, de l'un et l'autre serviteur; l'un dur contre les durs, rude contre les rudes : un coin grossier à enfoncer dans les bûches grossières. Quand Dieu tonne, il

ne répand pas seulement la pluie qui tombe, mais la foudre qui ébranle, l'éclair qui purifie l'espace, afin que la terre en produise d'autant mieux et plus abondamment ses fruits et ses moissons. »

Docteur Martin écrivait de même à Mélanchton (1529), qu'il préférait ses livres, à lui Mélanchton, aux siens. « Ma destinée est de ferrailer contre les factieux et les démons, d'où mes livres trop impétueux et batailleurs. Je dois déraciner les troncs, extirper les lourdes racines, arracher les haies d'épines, assécher et combler les bourniers; je suis le grossier bûcheron qui fraye le chemin; tandis que Me^e Philippe (Mélanchton) procède proprement, tranquillement, construit et plante, sème et anime dans la joie, Dieu l'ayant abondamment pourvu de ses dons. »

Sur la fin de sa vie, Luther dira que, tous ses livres, comme Saturne ses enfants, il voudrait les dévorer, à l'exception de son *Serf arbitre* et de son *Catéchisme*. Ayant appris que, dans la Bibliothèque de l'Électeur de Saxe, on avait formé une collection de ses ouvrages, il en exprimait son déplaisir. Quant aux prêches et aux sermons qu'il avait prononcés, il les jugeait, avons-nous dit, beaucoup trop prolixes.

LE POÈTE ET LE MUSICIEN

Le génie poétique de Luther apparaît dans la traduction même de l'Ancien Testament. Comme le note justement son apologiste Julius Köstlin, en parlant plus particulièrement de la traduction des psaumes : « Luther les a animés d'une âme nouvelle, d'une âme chrétienne, d'un souffle « Nouveau Testament », écho des luttes, peines et souffrances de la Chrétienté de son temps ». Il rêvait de doter le peuple allemand d'une ample collection de chants d'Église en langue allemande; on n'en possédait que trois : un chant de Pâques, un chant pour la Pentecôte, un chant de Noël. Il en composa lui-même; il en fit composer par des amis. « Nous cherchons des poètes de tous côtés, écrit-il à Spalatin; mais puisque tu es doué d'une belle faconde, d'une grande éloquence, je te demande de me seconder en t'efforçant de traduire quelques psaumes à l'exemple de ce que j'ai déjà fait. »

Lui-même composa originalement des chants d'Église qui eurent le plus grand retentissement et sont, de nos jours encore, chantés par les communautés protestantes. Le plus célèbre d'entre eux date de 1527 ou 1528 :

Eine feste Burg ist unser Gott

« Solide forterresse est notre Dieu — Un bouclier, une bonne épée — Il nous délivre de nos peines — Des peines qui nous font souffrir... »

Cet hymne est devenu, disent les pasteurs luthériens, le grand chant de la communauté évangélique. Les soldats luthériens le chantaient en allant au combat. « Le chant avec lequel Luther entra à Worms, suivi de ses compagnons, était un vrai chant de guerre. La vieille cathédrale trembla à ces sons nouveaux, les corbeaux en furent effrayés dans leurs nids obscurs, à la cime des tours. Cet hymne, la *Marseillaise* de la Réforme, a conservé jusqu'à nos jours sa puissance énergétique » (Henri Heine).

Paraphrase du 46^e psaume, mais sensiblement détourné de sa portée originale pour être ramené aux préoccupations, aux angoisses religieuses, aux troubles de conscience, aux tentations morales qui torturaient le réformateur, attaques du démon contre lesquelles Dieu est la forteresse, le bouclier, l'épée...

On en retrouve la mélodie dans les *Huguenots* de Meyerbeer.

Le premier de ces chants composés par Luther date de 1523, écrit à la mémoire de deux martyrs luthériens exécutés à Bruxelles comme hérétiques.

Des nombreux chants, hymnes, cantiques attribués à Luther, trente-sept peuvent être placés sous son nom avec certitude, pour la plupart paraphrases des psaumes de l'Ancien Testament, ou bien imitations de vieilles poésies allemandes, particulièrement de vieux « Noëls ».

Ces chants luthériens contribuèrent beaucoup à la diffusion de la Réforme; le peuple allemand y trouvait en un magnifique langage, somptueux, tout en demeurant populaire, l'expression de ses plus hautes aspirations et sous une forme musicale qui répondait à son penchant artistique le plus accentué. Luther composa pour les enfants des cantiques de Noël (*Kinderlied auf die Weihnachten vom Kindlein Jesu*, Chansons d'enfant pour la Noël du petit Jésus) inspirés sans doute par ses propres enfants et composés pour eux. Le soir de Noël il faisait paraître devant sa jeune famille un personnage costumé en ange qui leur chantait des noëls, quelques-unes de ces « berceuses » que les enfants psalmodiaient au pied de la crèche dans les églises. Et ces

chansons, conclut Köstlin, représentent le don le plus précieux que Luther ait laissé aux enfants de la Chrétienté allemande. »

Nous avons déjà parlé des petits vers où Luther aimait condenser, sous une forme piquante, les préceptes traditionnels de la sagesse populaire :

Iss was gar ist,
Trink was Klar ist,
Red was war ist.

(Mange ce qui est cuit à point, bois ce qui est clair, dis ce qui est vrai).

Voici en traduction une autre de ces piécettes en vers, de tendance morale :

Il n'est sur terre autre finesse
Que d'être maître de sa langue,
Savoir beaucoup et parler peu,
Ne répondre à toute demande,
Brièvement dire le vrai,
Payer comptant ce qu'on achète
Laisser chacun être soi-même.
Etre soi-même ce qu'on est.

En 1523 parut un recueil des poésies de Luther, republié dans le XXXII^e tome de la grande édition des œuvres du réformateur, dite de Weimar. On a très justement fait observer que, particulièrement en ses poésies et chants de caractère religieux, le poète, en innovation sur ce qui se faisait de son temps, n'a pas seulement, en ses vers, tenu compte du nombre des syllabes, mais très heureusement du jeu des syllabes sourdes et des syllabes accentuées.

Sa pensée revêtait naturellement les formes concrètes, imagées. Voici son tableau du jugement dernier :

Quand Christ, au dernier jour, fera sonner les trompettes, un chacun se glissera hors de son trou, ressuscitant comme les mouches qui demeurent l'hiver sans vie, sans mouvement et se raniment l'été aux rayons du soleil; comme les oiseaux nichés l'hiver dans leurs nids, aux crevasses des rochers, aux

fissures des bois; comme les coucous, les hirondelles au creux des falaises demeurent semble-t-il inanimés et, au printemps, retrouvent leur vie naturelle (Pr. de t., n^o 929).

Pour caractériser la vanité de l'orgueil :

La nature du paon est telle que lorsqu'il voit dans le reflet d'une eau pure sa belle queue épanouie, il se complaît en lui-même, réjouit; mais si d'aventure, en se contemplant de la sorte, il aperçoit ses pieds difformes, terrifié, il en replie son beau plumage. De même, si quelqu'un tend à se glorifier de sa valeur, qu'il considère un peu ses vices, de crainte de se priser lui-même trop haut (Pr. de t., éd. de Weimar, I, 503, note).

Ils ne sont cependant pas de Luther les deux vers passés en proverbe qui lui ont souvent encore été attribués :

Wer liebt nicht Wein, Weib und Gesang
Der bleibt ein Narr sein Leben lang

(Qui méprise vin, femme et chanson
N'est qu'un fou privé de raison)

Le réformateur avait une âme de poète : parfois il va jusqu'à faire penser à François d'Assise : à l'exemple de cette âme exquise ne lui arrive-t-il pas de parler aux oiseaux? En son jardin des pinsons sifflaient sur les branches; ils s'envolaient à l'approche des humains :

« Chers petits oiseaux, ne vous envollez pas, je ne vous veux que du bien et du fond du cœur.

A la vue des blés d'or qui déroulent leur beauté à la clarté du soleil, une prière jaillit de ses lèvres :

« Dieu de bonté, tu nous donnes une année heureuse à la gloire de ton saint nom. Fais, ô mon Dieu, que nous nous épanouissions de même sous ta parole! Tout en toi est miracle; tu fais jaillir de terre ces plantes et ces épis si beaux : Père, donne à tes enfants le pain quotidien! »

En ses ardeurs littéraires l'illustre réformateur aimait beaucoup le théâtre; il ne désapprouvait pas qu'un maître

d'école fit représenter devant ses élèves des comédies de Térence. « Que si l'on voulait interdire les comédies, disait-il, parce qu'il y est question d'amour, oserait-on encore lire la Bible? » Il estimait qu'en basse Allemagne, où la prédication du protestantisme était interdite, la représentation des mystères religieux avait attiré à sa cause maint et maint fidèle.

*
* "

Luther aimait la poésie et le théâtre, mais avant et par-dessus tout la musique. Il eût dit volontiers avec Shakespeare :

The man that has not music in his soul
Is fit for treason...

(L'homme dont l'âme est fermée à la musique est fait pour trahir).

« La musique, disait Luther, est l'art des prophètes; c'est le seul qui, avec la théologie, puisse calmer les troubles de l'âme et mettre le diable en fuite ».

La musique peut mettre le diable en fuite : avec le penchant d'une nature naturellement artiste, voilà la véritable cause de l'attachement enthousiaste de Frère Martin à l'art d'Orphée. Il y trouvait un dérivatif à ses accès de spleen, à ses troubles de conscience, à ses angoisses. « La musique, écrit-il, est un des plus beaux présents de Dieu; Satan en est l'ennemi, parce qu'elle bouscule ses tentations, les mauvaises pensées qui viennent de lui; le diable n'y peut résister (*Pr. de t.*, n° 968).

Luther chantait lui-même agréablement, d'une belle voix au ton grave. Outre les hymnes et chants d'Église il aimait particulièrement chanter des chansons populaires. A table en son couvent de Wittenberg, entouré de sa femme et de ses disciples les plus assidus, il s'efforçait de faire entendre en partie des chorals religieux. Il touchait du luth et jouait de la flûte. Il contera au printemps de l'année 1533 :

« Christ est le dieu de la joie, un chrétien doit être joyeux.

La tristesse le fait tomber dans les griffes du diable. Certain jour, en mon jardin, jouxte le lavoir, j'étais en proie à une vive tentation (en un accès d'humeur noire, voulait-il se noyer?) Je me mis à chanter l'hymne : *Christ, nous te devons nos louanges...* Sans quoi j'aurais péri là » (*Pr. de t.*, n° 522).

« La musique est une aide à la discipline et à l'éducation; elle fait les hommes plus doux, meilleurs, plus sociables, plus raisonnables » (*Pr. de t.*, n° 968).

Le 17 décembre 1538, Luther en son couvent de Wittenberg recevait des chanteurs qui lui firent entendre d'aimables motets. Il en criait d'admiration. « Puisque Notre-Seigneur, en cette vie qui n'est qu'un lieu d'ordure — mot à mot *W.-C.* — nous a comblés d'un si noble don, la musique, que ne verrons-nous dans la vie éternelle! »

Luther professait une particulière admiration pour les œuvres du compositeur français Josquin des Prés, « ses compositions, disait-il, sont joyeuses, coulent de source, sans rien de forcé, de contraint, qui soit étroitement ficelé aux règles : c'est le chant du pinson ».

Néanmoins la musique de ses hymnes les plus fameux, celle notamment de ses strophes célèbres: *Notre Dieu est une forteresse...* et celle de ses plus fameux chorals ne semblent pas être de lui : tantôt c'est une reprise, remaniée sans doute et adaptée, de vieilles mélodies allemandes; tantôt la composition en est de Jean Walther, maître de chapelle de la Cour de Torgau. Walther fit notamment paraître en 1525 un recueil de trente-deux chants, les paroles de vingt-quatre d'entre eux étant l'œuvre de Luther.

XXVI

L'HOMME

JE suis fils d'un paysan, dit le réformateur, mon père, mon grand-père, mes aïeux ont été de vrais paysans » (*Pr. de t.*, n° 855). Et lui-même, par son tempérament et son caractère se montra paysan, un vrai paysan saxon. Origine qui fit sa force, sa force et sa grandeur et donna à son œuvre sa fécondité. Produit du sol natal et du génie populaire, à ce sol et à ce génie il sut demeurer attaché. Par tant de côtés sa vie nous apparaît digne d'admiration, mais celui-là en est le plus admirable.

Érasme, son adversaire, et que Luther combattit si violemment, disait de son contradicteur : « On loue unanimement les mœurs de cet homme et n'est-ce pas en grand hommage que ses ennemis mêmes n'y trouvent sujet de calomnie? » Et son ami Mélanchton : « Ceux qui le connaissent et le fréquentent en intimité, savent qu'il est excellent, doux et aimable, ni opiniâtre, ni querelleur. Il est d'un caractère grave. A ceux qui combattent sa doctrine il témoigne parfois violence et dureté, non par malignité de nature, mais par ardente passion de la vérité. »

Avec l'âge son corps avait pris de l'embonpoint, quelque chose de massif, de lourd tout au moins en apparence, car en réalité il n'avait rien perdu de sa vivacité. « Quand on regarde, écrit Lucien Febvre, les portraits du docteur datés de 1530, 1533, on a la sensation gênante d'avoir, bien des fois, rencontré dans les villes allemandes des personnages quelconques faits à cette ressemblance. Trop de person-

nages, dans trop de villes... Un homme habitué à de fins visages de prélats, chefs-d'œuvre de la piété catholique, avec leurs lèvres minces, leurs traits menus, au fond des prunelles claires le reflet d'une flamme éternelle, l'espèce de vulgarité agressive du gros Luther de la cinquantaine lui demeure une surprise. »

Mais en la vie vivante du grand animateur se corrigeait, disparaissait cette impression de lourde vulgarité. Son allure était imposante, il se tenait très droit et semblait regarder de haut ceux mêmes de ses interlocuteurs qui étaient plus grands que lui.

En son robuste tempérament, docteur Martin était comme nous l'avons dit, d'une extrême nervosité, d'une nervosité qu'on a pu qualifier de malade. Nous avons vu qu'elle eut grande action sur sa vie, sur sa doctrine. Impressionnable à l'excès, il était rare qu'il pût maîtriser l'impression du moment. De cette nervosité venaient ses visions, parfois célestes, le plus souvent diaboliques, ses terreurs, ses nuits d'angoisse, l'impossibilité où il était de vivre dans le silence, le calme, l'isolement; de là aussi l'irritation trop souvent démesurée où le jetait toute contradiction à ce qu'il considérait comme la vérité, ce qui veut dire toute opposition à ce qu'il pensait, cette opposition ou contradiction vint-elle de lui-même.

Mais cet état nerveux n'affaiblissait pas son énergie au travail, sa constance, sa vaillance à surmonter les obstacles divers qu'il pouvait rencontrer.

Cette nervosité en se mêlant à la force, à la vigueur même de sa nature, devait produire la fougue avec laquelle il bataillait en faveur de tout ce qu'il considérait comme le vrai et le bien; parfois contre lui-même : « Je ne parviens pas à me dominer et voudrais dominer l'univers ».

En ses façons journalières il était simple, affable, bonhomme. Dans les jours de sa plus grande gloire cette cordialité lui gagna les cœurs. Ceux qui l'ont approché sont unanimes à témoigner du charme qui se dégageait de sa manière d'être, de ses paroles. Ses yeux brillaient d'un éclat séduisant : il était grandement pourvu de cette puissance

d'attraction qui caractérise ceux qui sont faits pour diriger les hommes. Luther était trop intelligent pour attacher la moindre importance aux mille et une formalités dont tant de gens se plaisent à encombrer leur existence et celle d'autrui; cependant ne laissait-il pas de se montrer sensible aux marques de respect et de déférence qui lui étaient données. Il disait très gentiment à Mélanchton :

— Quand je pénètre dans la salle des cours de l'Université (de Wittenberg) pour y donner mon enseignement et que la classe se lève tout entière à mon entrée, je ne puis m'empêcher de sentir en moi le chatouillement (kitzel) d'un pareil honneur.

Luther était-il orgueilleux? Oui et non. Il était convaincu profondément et très simplement qu'il avait trouvé la vérité en solution aux problèmes surhumains que la religion impose à la pensée humaine. Pour se consoler et se calmer sous les contradictions dont on criblait sa doctrine, il se disait souvent :

— Ne t'en fais pas, tes adversaires écrivent, parlent et crient contre la vérité évidente.

Aussi bien n'en avait-il pas la preuve dans la façon dont Dieu frappait ceux qui s'élevaient contre son enseignement. Il les fait périr misérablement, tels l'archevêque de Trèves, Richard von Greifenklau, le comte Ernest de Mansfeld, le comte Félix von Werdenberg (*Pr. de t.*, n° 1326).

De quoi certes il y avait lieu, pour lui humble mortel, de tirer légitime fierté. « L'âge d'or est arrivé », n'hésite-t-il pas à proclamer. La théologie est parvenue par lui à une telle hauteur, qu'elle ne pourra s'élever davantage. Nous sommes par la pensée au-dessus de tous les Pères de l'Église qui ont écrit depuis mille ans et plus (*Pr. de t.*, n° 1469). Mais, d'autre part — était-ce modestie ou orgueil — il ne s'attribuait aucun rôle en cette manifestation de la vérité. Elle était œuvre de Dieu. « Gardez-vous, enseigne-t-il à ses fidèles, de vous nommer *luthériens*. Qu'est-ce que Luther? Ma doctrine ne vient pas de moi. Saint Paul ne voulait souffrir que ses disciples s'appelassent *pauliens*. Me conviendrait-il à moi, misérable vermine et ordure, de don-

ner mon nom aux enfants du Christ? Nommez-vous *chrétiens*. »

Il s'étonnait lui-même de ne pas s'enorgueillir davantage des dons extraordinaires dont le ciel l'avait comblé : « Depuis mille ans, Dieu n'a donné à aucun évêque d'aussi grands dons qu'à moi. Ne doit-on pas se sentir glorieux des dons de Dieu? Aussi je m'en veux à moi-même de ne parvenir à en tirer plus de joie ».

Par ailleurs Luther était très personnel, ne disons pas égoïste, car il était la générosité même; mais il désirait que les grandes réformes, les grands événements, qu'il avait rêvés, se fissent par lui et qu'il en conservât la direction. Sa grande colère contre les dissidents venait — il l'avoue très simplement — de ce que ces enfants de sa doctrine cherchaient à s'en rendre les leaders (*Führer*). Il répétait avec une touchante sincérité : « Mon Dieu, avec quelle difficulté je me donne à ce que d'autres ont commencé. » Il ne suffisait pas que la vérité et le bien fussent le bien et la vérité, encore fallait-il qu'il en fût, lui Luther, personnellement l'initiateur et l'animateur.

Par moments la pensée du réformateur s'illumine d'éclairs irradiants; d'autres fois elle se perd en de puérils enfantillages. Nous en avons eu témoignage en parcourant ses conceptions religieuses. Il s' imagine que les Italiens peuvent empoisonner les gens en les faisant se regarder dans une glace (*Pr. de t.*, n° 1327). « La dernière fois raconte-t-il, que l'Électeur Jean de Saxe alla à la chasse, il n'atteignait plus aucun gibier : ses bêtes ne reconnaissaient plus leur maître(!) Présage de sa mort (1523). Il croit que les cerfs vivent neuf cents ans (*Pr. de t.*, n° 2223).

Il débite à ses commensaux, en son couvent de Wittenberg, des histoires à se faire pâmer toutes les commères du village.

« L'empereur Frédéric, père de Maximilien, invita à dîner certain sorcier; et voici que tout à coup par ses artifices, à lui Frédéric, les mains et les pieds de son hôte se changent en sabots de bœuf, le sorcier s'étant assis à table, l'empereur lui dit de manger; mais son convive ne se sou-

ciait pas de montrer les sabots dont ses membres étaient pourvus et les cachait sous la table : enfin, ne pouvant les dissimuler plus longtemps, il dit à l'empereur :

— Je désirerais pouvoir également faire montre à Votre Majesté d'un échantillon de mon savoir-faire.

Et voilà que, par sortilège, il fait éclater un grand bruit sous les fenêtres du palais. L'empereur se lève, passe la tête par la fenêtre, pour se rendre compte de ce qui se passe; mais des bois de cerf lui poussent subitement au front, si grands, si vastes que le prince ne peut plus rentrer sa tête dans la chambre.

— Débarrasse-moi de cela, cria-t-il au sorcier, tu l'emportes sur moi.

Et Luther de conclure théologiquement :

« Combien il me plaît de voir ainsi un diable en tourmenter un autre. » « Et nous apprenons par là, conclut-il, que les diables ne sont pas tous également puissants ».

Il est vrai qu'avec une connaissance approfondie des questions théologiques, des écrits des Pères de l'Église, son instruction offrait de profondes lacunes, notamment en histoire. Il s'en plaint amèrement : « J'ai été obligé de gaspiller mon temps à étudier philosophes et sophistes ». L'étude des philosophes en question ne l'avait d'ailleurs pas muni de connaissances psychologiques. Ses plus ardents partisans avouent son incapacité à pénétrer le caractère, à comprendre les sentiments d'autrui.

Aussi bien cette incompréhension de ce qui n'était pas lui-même explique-t-elle — jointe à sa nervosité — grande partie de ses emportements et de ses violences. Ne pouvant se rendre compte de ce qui faisait agir ou penser ses adversaires, tout aussitôt il les déclarait de mauvaise foi, indignes de ménagement.

Quelques-uns de ses biographes ont bien vu que, sous l'action de l'extrême nervosité qui le dominait, le réformateur est fréquemment poussé à des contradictions dont, également, il n'était pas le maître. Érasme l'a souligné très finement en sa polémique contre le théologien saxon : « M. Luther, ajoute-t-il, écrit ces choses sans être en pos-

session de son esprit. » Mais parfois aussi ces contradictions ou restrictions viennent-elles de *distinguo*, dignes du plus subtil Jésuite espagnol.

Si quelqu'un vient vous emprunter de l'argent, est-il permis de lui répondre qu'on n'en a pas?

— Assurément, car, en cette circonstance *Je n'ai pas d'argent* veut dire *Je n'ai pas d'argent à dépenser*.

Luther avait enseigné qu'il n'était pas permis de s'armer contre le prince, celui-ci tenant son autorité de Dieu; mais voici que la lutte s'engage contre le catholique empereur d'Allemagne, Charles-Quint. Il ne serait donc pas permis de lui résister les armes en main? Distinguons, dit Luther : « Il n'est pas permis de lutter contre l'empereur quand il agit en tant qu'empereur; mais quand il attaque la religion, ce n'est plus en qualité d'empereur, mais en agent du pape et, non seulement toute résistance en devient licite, mais encore est-elle recommandée. »

A la nervosité de son caractère jointe à cette incompréhension des idées, des sentiments, du caractère d'autrui sont dus la violence de Luther et ses emportements. Érasme disait de lui :

— Luther est insatiable d'injures et de violence : c'est un Oreste furieux.

A quoi il ajoutait : « Et il veut se donner pour un docteur de l'Évangile »!

En ces emportements notre réformateur semble s'être complu : « Dans la colère mon tempérament se retrempe, mon esprit s'aiguise et les tentations (du diable), les ennuis se dissipent... Je n'écris et ne parle jamais mieux qu'en colère ». Et plus loin : « Si je veux bien composer, écrire, prier, prêcher, il faut que je sois en colère ». (*Pr. de t.*, n° 1210). Colère qui lui semblait juste et nécessaire (*Pr. de t.*, n° 197). Aussi bien ses adversaires ne sont-ils pas les premiers responsables des coups de boutoir — pour reprendre son expression — qu'il se voit contraint de leur donner? Ils connaissent son caractère et ils n'ont qu'à le ménager. Il en écrit à Spalatin (février 1520) : « Je ne puis nier que je ne

sois plus violent qu'il ne faudrait, mais ceux qui me contredisent le savent; c'est à eux à ne pas irriter le dogue. Tu sais par expérience personnelle combien on a peine à se modérer, à contenir sa plume ». « Je veux jusqu'à mon dernier jour couvrir ces misérables d'outrages et d'injures. Ils n'entendront de moi aucune bonne parole, mon tonnerre éclatera à leurs oreilles, leurs yeux seront éblouis de mes éclairs jusqu'à ce que je les aie fait crever ».

Ces accès de rage qui l'envahissent, il ne peut les calmer même à l'heure de la prière. « Si je ne peux plus prier, du moins puis-je maudire. Je ne dirai plus : « Que ton nom soit sanctifié... » mais « Qu'il soit maudit, sali, damné le nom des papistes »! Je ne dirai plus : « Que ton règne arrive... Je répéterai : « Que la papauté soit maudite, damnée, anéantie... Oui, c'est ainsi que je prie et tous les jours et du fond du cœur ».

A propos de sa querelle avec l'archevêque de Mayence :

— Mes amis m'ont conseillé de lui écrire aimablement; j'ai eu tort de le faire. En pareille affaire il faut agir avec emportement, à la manière de Samson emportant les portes de Gaza.

Et plus encore que contre les papistes, le prophète nouveau se déchaîne-t-il contre les dissidents de sa propre doctrine : Oekolampade, Schwenckfeld, Zwingli, qu'il traite couramment de possédés du diable, archipossédés, blasphémateurs, gueules à mensonge.

Et plus vivement encore contre ceux de ses premiers adhérents qui sont ensuite retournés au « borbier », c'est à-dire à l'Église romaine : les Witzel, les Johann Haner, les Crotus, les Christophe Scheurels. Witzel n'est qu'une ingrante vipère, une gueule et un cœur sans pudeur; il ment à sa propre conscience; pour répondre à ses libelles suffirait la criallerie d'un troupeau d'oies. Crotus n'est plus que le lécheur d'assiettes de l'archevêque de Mayence, un vilain crapaud qui jette son venin en ses écrits (Crotus, en allemand *Kröte*, *crapaud*).

Les propres adhérents du réformateur, des prédicants saxons, en arrivent à se plaindre de ses violences. Ils

n'osent plus, disaient-ils à Zwingli, exprimer devant lui leur pensée, par crainte de ses emportements furieux.

Un historien protestant, Planck, voit dans ces colères sans frein la cause des maux dont Luther était affligé : « Son corps se refuse à servir plus longtemps d'asile à une âme depuis tant d'années en proie aux passions les plus violentes ».

En réalité Luther souffrait d'artério-sclérose et de constipation; ce qui lui occasionnait des étourdissements, des vertiges dont il se plaint âprement. Un visiteur était atteint de la gale. Luther lui dit :

— Je voudrais bien changer avec vous et vous donnerais encore dix florins par surcroît. Vous ne savez quelle chose pénible est le vertige. Aujourd'hui je ne puis lire de suite une lettre jusqu'à la fin, voire deux ou trois lignes du psautier. Car le bourdonnement reprend dans les oreilles au point que, souvent, je crois devoir m'écrouler sur mon banc ».

Mais voici que notre homme retrouve meilleure santé; pour quelque temps tout au moins, la violence même de ses sentiments et leur manifestation auraient-elles ranimé ses forces? Mais cette rage sourde, continue qui le mine, le remplit insensiblement d'une sombre misanthropie, dont son caractère s'altère et qui se manifeste de plus en plus en ses écrits comme en ses actes.

Il se rendait compte des bienfaits qu'apportent avec elles douceur et patience. Certes le Christ a chassé avec vivacité les marchands du Temple et peut-être serions-nous par là autorisés à agir de même avec les évêques et autres papistes, mais, corrige Luther, le Christ a agi plus d'une fois comme nous ne devons pas agir; non, nous ne devons pas procéder avec violence contre les ennemis de la Vérité; le Christ a dit : « Aimez vos ennemis, priez pour eux, si même ils vous chagrinent et vous persécutent ». Nous ne devons imiter le Christ que dans les actes qu'il a ensuite formulé en commandements : « Soyez miséricordieux comme votre père est miséricordieux »; *Item* : « Prenez mon joug et apprenez de moi l'hu-

milité »; *Item* : « Qui veut me suivre, porte sa croix » (*Pr. de t.*, n° 775).

Voilà certes qui est bien dit, et, dans le moment où il parlait de la sorte, Luther sans aucun doute était persuadé qu'il agissait de même. Aussi bien lui-même n'était-il pas un modèle de patience, toute sa vie une longue patience? « Il faut que j'aie de la patience avec le pape, avec mes disciples, avec mes domestiques, avec ma femme, toute ma vie n'est que patience ».

Car, à l'instar de sa doctrine et de ses écrits, la vie même de Luther est faite de contradictions, en conséquence de cette nervosité qui le soumet aux contingences, aux impressions du moment. En ses accès de misanthropie eux-mêmes, docteur Martin se montre accueillant, bienveillant, bonhomme; ses crises déprimantes n'altèrent pas en lui le bon vivant, nous serions tenté d'écrire qu'elles l'accroissent.

Dieu n'a-t-il pas dit lui-même que le vin réjouit le cœur de l'homme? (*Pr. de t.*, n° 1605). Cependant notre théologien avait une prédilection marquée pour la bière, spécialement la bière de Torgau. Un professeur à l'école latine de Rothenbourg, nommé Ickelshamer, lui écrit : « Je connais ta conduite : j'ai étudié quelque temps à Wittenberg, j'ai vu ton bel appartement près de la rivière où l'on buvait et faisait bonne chère ». Notre latiniste en est — peut-être un peu trop facilement — scandalisé. Bon vivant est rarement méchant homme. Luther ne buvait jamais d'eau, du moins à Wittenberg, où il passa grande partie de sa vie — dans la conviction que l'eau du pays était mortelle (*letifera*, *Pr. de t.*, n° 2716 b).

De là venaient sans doute les menaces de congestion cérébrale dont il souffrait. Il estimait que l'eau de Wittenberg était mortifère; à l'homme qu'il était, tel qu'il vivait, sa chère bière de Torgau l'était sans doute davantage. Aussi bien les libations copieuses étaient-elles coutumières dans la société du temps. « Certes, déclare Luther, Dieu nous comptera l'ivrognerie en péché véniel, en menu péché quotidien, car nous ne pouvons y renoncer. Maintes fois l'ai-je dit à notre noblesse : « Après vous être levés de

table, vous devriez vous exercer à la lutte et à d'autres sports, et je vous permettrais de boire un bon coup; mais, dès l'aurore, à vous regarder on dirait des têtes de cochons marinés dans le sel ».

Nous avons vu comment Luther cherchait dans « un bon verre de bière » un dérivatif à ses accès de spleen, à ses humeurs noires, à ses moments de découragement ou de dépression où il voyait œuvre diabolique. Il écrivait à son élève Jérôme Weller (juillet 1530) : « Le diable vient-il te tourmenter en te jetant en de tristes pensées, mets-toi à boire, ou à jouer, à dire des gaudrioles; et le diable vient-il te dire :

— Ne bois pas...

« Tout juste, je vais boire et de bon cœur. Tu ne veux pas que je boive? je n'en boirai qu'avec plus d'entrain.

— Fais toujours ce que le diable défend ».

« Vous autres jeunes gens, disait-il à ses commensaux, devez nous excuser, notre Électeur (de Saxe), et moi, pauvre vieux (Luther avait cinquante et un ans), si nous buvons un coup, car nous sommes réduits à chercher coussin et matelas dans notre verre (pour dormir) ».

Luther travaillait immensément et se donnait à sa tâche de toute son âme; le reproche d'ivrognerie que quelques biographes ont cru pouvoir lui adresser, en le déduisant, de quelques faits, de citations isolés, est singulièrement exagéré. De son temps déjà ses adversaires lui reprochaient une vie trop joyeuse; il en parlait à Bugenhagen, son confesseur : « Certes, je me suis dit plus d'une fois que, pour l'édification du monde, je devrais me tenir plus sérieusement, pieusement, mais Dieu ne m'a pas façonné à cela ».

Voilà Luther charmant de franchise et de sincérité. Certes nous apparaît-il orné de plus d'une qualité; mais celle qui en lui séduit le plus — la plus précieuse en son état — fut son manque d'hypocrisie.

Goethe fait paraître notre Frère Martin en son *Gatz von Berlichingen*, et le fait parler en son couvent d'Erfurt :

— Quand vous avez bien bu et bien mangé vous sentez en vous un nouvel être; vous êtes plus fort, plus courageux,

mieux adapté à votre emploi. Le vin réjouit le cœur de l'homme et la joie est mère des vertus. Quand vous avez bu du vin, vous êtes doublement tout ce que vous devez être, deux fois aussi prompt à imaginer, deux fois aussi entreprenant, deux fois aussi prompt à exécuter ».

Par contre le fidèle et sincère Mélanchton en sa *Vie de Luther*, le montre dans le cours général de sa vie, tout au travail, à son œuvre évangélique, d'une extrême tempérance quand il en était besoin, c'est-à-dire la plus grande partie du temps :

« Bien qu'il ne fût ni d'une petite stature, ni d'une complexion faible, écrit Mélanchton, il était d'une extrême tempérance. On le vit, en pleine santé, passer quatre jours entiers sans prendre aucun aliment et souvent se contenter, dans une journée entière, pour toute nourriture, d'un peu de pain accompagné d'un hareng. »

Il s'était attaqué à l'interprétation du psaume 22. Il se fit une petite provision de pain et de sel et s'enferma dans sa chambre. On le crut perdu. Sa femme frappait à sa porte, nulle réponse. Désespérée Kâte fit enfin enfoncer la porte et trouva son théologien dans une méditation dont il ne sortit que pour entrer en une grande colère contre ceux qui le tiraient de sa retraite pieusement studieuse.

Dans ses moments de délassément, de gaieté, surtout quand, au désir de ses principes, pour chasser le démon il avait bu « un bon coup », il lui arrivait de se laisser aller à des plaisanteries d'un goût plus que scabreux, et qui, elles aussi, lui ont peut-être été trop sévèrement reprochées. Luther était fils de paysans, origine dont il faisait justement trophée, — un paysan saxon du xvi^e siècle. « Des mots rudes, lourds, grossiers, qui nous choquent écrit son apologiste Julien Köstlin, reviennent souvent sur les lèvres de Luther, voire en ses écrits, et jusqu'en ses sermons. » Les *Propos de table*, en sont naturellement farcis. Nous n'en voulons reproduire aucun trait. A la même époque un des plus grands écrivains des temps modernes, l'un des plus beaux génies du siècle n'a-t-il pas donné son nom même aux gauloiseries « rabelaisiennes ». Il est vrai que

l'ancien moine augustin n'a pas eu sur ce terrain le style magnifique, d'une ampleur et d'un caractère presque classique, de l'illustre curé de Meudon. Ajoutons, tout en partageant ici l'indulgence des apologistes du réformateur, que nous croyons devoir marquer notre surprise à l'opinion exprimée par quelques-uns d'entre eux, quand ils attribuent en Luther l'origine de cette grossièreté de langage, au fait d'avoir été moine. A une époque voisine de celle où vivait l'ancien augustin d'Erfurt, les ordres monastiques n'ont-ils pas produit les deux âmes les plus pures peut-être, les plus idéalement divines que le monde ait connues, François d'Assise et Fra Angelico? Et au couvent d'Erfurt même, Luther n'a-t-il pas trouvé parmi les moines les plus beaux exemples, Staupitz, Link, le docteur en théologie Paltz, son maître le Père Nathin, modèles de haute tenue morale et intellectuelle?

Les adversaires du réformateur doivent rendre hommage à son désintéressement, à son désintéressement et à son oubli de soi-même dans les circonstances où, par dévouement à son prochain il convient de s'exposer.

Nous avons vu que quand la peste éclata à Wittenberg, tandis que nombre de ses concitoyens, et des plus haut placés, fuyaient les lieux contaminés pour s'en aller au loin se mettre à l'abri, Luther allait visiter les malades, s'asseoir au chevet de leur lit pour leur faire bon courage et, par l'exemple qu'il donnait, mettre si possible une digue aux défaillances. En l'an 1527, où le fléau redouté s'abattit sur Wittenberg, Luther y composa son beau libelle : *Si l'on peut fuir devant la mort*, écrit pour raffermir les cœurs tremblants. La faiblesse, le droit opprimé le voyaient répondre sans hésitation au premier appel.

Aux pauvres sa main était constamment ouverte, plus largement que la modicité des conditions matérielles où il vivait n'eût dû raisonnablement le lui conseiller. Il est vrai que la simplicité coutumière de son train de vie lui permettait de consacrer à des bienfaits partie importante de ses ressources. Non seulement il donnait, mais il donnait en toute bonne grâce, cordialité, affabilité.

Les étudiants pauvres plus particulièrement trouvaient auprès de lui bienveillant accueil, aussi combien grande et de bon aloi était sa popularité parmi la jeunesse studieuse. Un étudiant pauvre étant venu lui demander quelque argent; docteur Martin pria sa femme Käte de lui en donner :

« Mais nous n'avons plus rien à la maison », répondit la ménagère.

Et Luther de remettre au jeune homme un vase d'argent pour qu'il allât le vendre à un orfèvre de la ville.

Son détachement de l'argent était absolu et du style le plus beau. Jamais il ne voulut accepter des libraires les plus légers honoraires pour le débit de ses écrits. Ecrire à la gloire de Dieu et pour la diffusion de la vérité lui était la plus haute et suffisante récompense de son labeur. On sait quel fut le succès de ses livres dans le grand public, ils auraient pu lui assurer la fortune. Il ne voulut jamais recevoir pour ses fonctions de pasteur paroissial le moindre traitement. En 1527 son ménage se trouva en un tel dénuement qu'il fallut mettre en gages trois gobelets d'argent pour cinquante florins et en vendre un quatrième pour douze. Nous avons souvent cité ses célèbres *Tischreden* (Propos de table) échos de la pension de famille que Catherine de Bora s'était décidée à organiser pour se procurer quelques ressources. Les commensaux notaient à table les propos de leur vénéré patron.

En 1542, l'Électeur de Saxe voulut exempter Martin Luther de la contribution levée spécialement pour la guerre contre les Turcs; mais notre théologien tint absolument à en verser sa part comme les autres.

Le principal de son revenu consistait dans le traitement annuel de deux cents florins qu'il touchait en sa qualité de professeur à l'Université de Wittenberg. Et comme l'Électeur de Saxe voulait certain jour y ajouter quelques deniers, docteur Martin lui répondait assez crûment :

— Commencez par vous occuper de votre trésorerie qui n'est pas, que je sache, en trop bon état.

Il disait magnifiquement et sincèrement :

« Les plus grandes richesses sont source de grande misère. Je me trouve riche sans posséder grand'chose, car, quand je dépense quelques écus c'est que je les ai, et sans le souci de mettre mes sous à l'abri. Le soin de conserver son argent est la plus misérable des servitudes » (*Pr. de t.*, n° 1475).

Un autre jour :

« L'argent fait mépriser Dieu » (*Pr. de t.*, n° 2347). Tandis que la Charité — il entendait par là bienfaisance et amour du prochain — est la marque distinctive du vrai chrétien. » « On doit aimer son prochain comme un mari sa femme, d'un amour délicat, union où les vices sont couverts et cachés et n'apparaissent que les vertus. Dans les cérémonies, dans les dispositions législatives, Amour doit régner, non Tyrannie, affection donnée librement, d'abondance de cœur et non prise au filet. Tout doit s'y ordonner au profit et au mieux du prochain. Plus est grand celui qui gouverne, plus doit-il agir dans des vues de charité » (*Pr. de t.*, n° 217).

Docteur Martin priait de grand cœur. Le matin, après s'être levé, il se réunissait à ses enfants pour dire avec eux les dix commandements, le *Credo* et le *Notre Père*, à quoi il ajoutait la lecture de l'un ou l'autre psaume. Le soir, seul dans sa chambre, il priait à voix haute : « Quelle foi, quelle ferveur ! dit l'un de ses familiers : il parle à Dieu comme l'enfant à son père. »

Sa prière préférée était le *Notre Père* ; « nulle autre ne lui est comparable » (*Pr. de t.*, n° 421). En chaire, dans l'église, avant de prendre la parole il ne manquait jamais de réciter un *Pater* ou un *Ave Maria*. Souvent « l'ai-je trouvé, conte Mélanchton, pleurant à chaudes larmes, tout en priant Dieu avec ardeur pour le bien de son église. » Encore sa femme, l'ancienne nonnette Catherine de Bora lui disait-elle curieusement :

— D'où vient, seigneur Docteur, que, sous le gouvernement de la papauté, nous priions si souvent et avec tant de ferveur, tandis qu'à présent nos prières se font froides et rares ?

— Œuvre du diable, répondait Luther.

Luther dit lui-même que trop souvent en priant il se sentait froid, comme inerte, aussi priait-il à voix haute pour se donner à lui-même dans le moment vie et chaleur. Il aimait prier à voix haute, les fenêtres ouvertes.

« Mes péchés, dit-il en ses propos de table, et dont je me confesse, sont de ne pas prier assez et de ne pas remercier Dieu pour ses bienfaits avec assez d'ardeur » (*Pr. de t.*, n° 582). Pour ranimer cette ardeur assoupie, il avait un moyen inattendu, c'était de penser à ceux qu'il détestait, au pape, au duc Georges de Saxe, à Zwingli, aux prophètes célestes dissidents de sa doctrine, par quoi sa prière prenait vie et vigueur. « Quand j'ai le cœur froid et ne puis prier comme il faudrait, je me frappe de l'impiété et de l'ingratitude de mes adversaires, du pape, de ses complices et de sa vermine, de Zwingli, pour que mon cœur s'enflamme d'une juste haine et de colère et que je puisse dire avec vie et chaleur :

— Que ton nom soit sanctifié et que ton règne arrive, que ta volonté soit faite!... En m'échauffant ma prière devient ardente (*Pr. de t.*, n° 2387 a et b).

Il disait qu'il fallait prier brièvement, comme les enfants, simplement, naïvement en toute confiance comme les enfants, matin et soir comme les enfants. Dans le jour, disait-il, tenons-nous au dicton populaire : « Qui travaille bien, prie deux fois ». — « Je bois et mange comme un vieil homme, mais je tête toujours comme un bébé au *Notre Père* et ne parviens pas à m'en rassasier, de même des dix commandements. »

En la préface d'une nouvelle édition de son *Grand catéchisme* (1530) :

« Je suis docteur et prédicateur, instruit et expérimenté autant que tout autre, et je pense cependant et agis comme un enfant à qui l'on enseigne le catéchisme : chaque matin, mot pour mot, quand j'en ai le loisir, je récite les dix commandements, le *Credo*, le *Notre Père*, parfois quelque psaume, et je dois par là-dessus écrire, travailler ; étude, travail qui ne me tirent pas de ma condition d'écolier qui

apprend son catéchisme, condition où je me complais. » Pensant à ses propres enfants, il disait :

— Chers petits, je vois bien que je dois me mettre à votre école (*Pr. de t.*, n° 615).

Ces paroles, sincères comme toutes celles que prononça Luther, sont touchantes assurément. Il a publié un recueil de prières « précieuse collection de sublimes pensées empruntées à la Sainte Ecriture », note le Père Grisar, mais où se retrouve le souci constant de donner des fondements à ses théories religieuses.

Mais ici encore, et dans ces élans mêmes de pieuse humilité, ces mêmes contradictions qui émaillent toute l'existence du réformateur et en toutes ses manifestations :

S'adressant à Dieu :

« Tu as le pouvoir d'exterminer les persécuteurs de tes enfants; si tu ne le fais pas, cela te regarde car c'est toi que le danger menace. Quant à nous, nous avons fait ce que nous devons faire... »

Peut-être n'est-ce plus là le langage d'un enfant, humble, simple et soumis.

Et puis, à cet ardent désir d'être pieux, profondément, simplement, uniment, à ces élans de son âme où il voudrait que celle-ci se perdît, n'est-ce pas contradiction nouvelle que cette crainte de tomber en une piété trop grande?

« Que le diable ne vienne plus m'insinuer que je ne suis pas pieux, et cependant, je ne voudrais pas être trop pieux, au point de ne plus sentir de péchés en moi, au point de croire que la rémission ne m'est plus nécessaire; car si j'en venais là, les trésors semés par le Christ seraient perdus pour moi, de ce Christ qui a dit :

« Je ne suis pas venu pour les âmes pieuses, mais pour les pécheurs, afin de les inciter à la pénitence et les rendre justes et bienheureux » (*Pr. de t.*, n° 466).

Sa doctrine, le réformateur l'avait construite à grande peine dans les angoisses et les tourments que nous avons dits. « Ma théologie je ne l'ai pas reçue d'un jet, elle ne m'est pas tombée dans la tête comme aux « prophètes célestes »; j'ai dû piocher à grand ahan! emmi tentations

et attaques du démon qui me stimulaient; ainsi saint Paul avait, lui aussi, son diable qui le frappait à coups de poing; ce qui le pressait d'étudier diligemment les Écritures. » Sans un diable pareil qui nous laboure les reins nous ne serions que des théologiens spéculatifs perdus en leurs pensées personnelles, en leur seule raison : tels les moines des monastères. « Ainsi nous travaillions et progressions contre le terrible contradicteur que Dieu nous a donné » (*Pr. de t.*, n° 352).

Parvenu de la sorte à ce qu'il considère comme la vérité, par de rudes sentiers, à grande peine et grand labeur, docteur Martin s'y accroche désespérément; aussi tient-il avec la ténacité la plus obstinée à l'absolue certitude des livres saints. Dans les angoisses, les troubles de conscience, les craintes morales qui lui font par moments perler au front la sueur, c'est l'ancre du salut, l'île en terre ferme parmi les flots que bouleverse la tempête. « C'est par grande grâce du bon Dieu que nous possédons un texte certain de la Bible dont nous pouvons dire : « Voilà la vérité »; « Étudions-la la sainte Bible, penchons-nous sur elle pour en déterrer le sens exact »; mais ici encore quelles luttes, quels efforts, quelle angoisse! « Zwingli s'imaginait qu'il savait l'Écriture à fond; tout vieux et savant docteur qu'on me proclame je ne crois même pas savoir à fond mon *Notre père* » (*Pr. de t.*, n° 352).

Sur quoi Satan vient encore jeter entre les jambes du malheureux théologien :

— Hé possèdes-tu vraiment la grâce de Dieu? Es-tu certain de posséder la vérité?

« Et je n'ose lui répondre. »

Le diable lui dit :

— Tu n'a pas aimé Dieu.

« Et je dois répliquer au diable :

« Jésus-Christ est mort pour moi, par quoi j'ai en Dieu un père miséricordieux, car le Christ m'a réconcilié avec lui et, comme dit saint Paul, le Christ m'a été donné par Dieu en témoignage de vérité, de justice, de sanctification et pour ma rédemption » (*Pr. de t.*, n° 352).

Mais c'est duperie de discuter avec le diable, il est trop savant pour nous, dialecticien plus habile que Mélanchton, plus habile avocat que Cicéron (*Pr. de t.*, n° 934-935).

Pauvre grand réformateur en ses angoisses incompréhensibles, en ses troubles de conscience, en ses scrupules sans cesse renaissants.

« Je ne sais encore, dit-il en termes admirables, je ne sais si je possède réellement le sens vrai des psaumes; certes je suis convaincu de l'exactitude de mon interprétation, mais on se trompe. J'y vois des choses que saint Augustin n'a pas vues; et d'autres, je le sais, y verront bien des choses que je ne puis découvrir. »

De l'essence même de sa doctrine, du principe suprême qui domina sa vie entière, il arriva à douter :

« Souvent le diable me dit : Et si ta doctrine contre le pape, la messe, les moines était fautive? Il m'a tourmenté de la sorte au point que la sueur m'en coulait du front; je finissais par lui répondre :

— Va parler de tout cela avec Dieu qui m'a enjoint d'écouter le Christ. Le Christ est chargé de tout; aussi qui veut être chrétien doit en laisser au Christ toute la responsabilité » (*Pr. de t.*, n° 2372).

« Voici le fin du fin : de mon péché aller à la pensée du Christ de qui je sais avec certitude que sa piété est ma piété, aussi certainement que je sais que mon corps est mon corps; car le Christ est mort pour nous, il s'est chargé de nous; nos fautes en sont devenues son faix. » « Et ce qui m'étonne, ajoute Luther en termes vraiment touchants, c'est que de cette doctrine de vérité je ne puisse parvenir à me pénétrer et que mes disciples croient la posséder sur le bout des doigts » (*Pr. de t.*, n° 1351). Il disait à ses commensaux : « J'ai plus grande confiance en ma femme et en chacun de vous que dans le Christ, alors qu'aucun de vous ne ferait pour moi ce que l'être divin a fait pour moi : se laisser crucifier et mourir » (*Pr. de t.*, n° 2397 b).

Nous revenons ainsi au point le plus respectable de toute la vie et de l'œuvre du réformateur et que nous avons déjà signalé : sa grande, profonde sincérité de pensée et de cœur.

« Hélas! s'écrie-t-il encore, je ne puis croire aussi fermement que je prêche, que je parle et que j'écris, et que le public se l'imagine » (*Pr. de t.*, n° 1812). « Posséderaient-je des mondes en nombre infini, je donnerais tout pour savoir parfaitement ce que j'enseigne » (*Pr. de t.*, n° 2131). En 1529, une épidémie de suette sévissait à Wittenberg; docteur Martin répondait à un ami qui s'informait de sa santé : « Physiquement je me trouve assez bien, mais je souffre en mon âme et me trouve faible en ma foi : priez pour moi. » « Ah! si j'avais autant de foi que je devrais en avoir!... la foi me manque; mais une foi faible, n'en est pas moins de la foi et Dieu me dit : Contente-toi de ma grâce; dans ta faiblesse je suis fort » (*Pr. de t.*, n° 2657 a).

Aussi de tout son pouvoir, volontairement, obstinément, s'efforçait-il de faire de sa foi une foi de charbonnier, une foi enfantine, une foi, pourrait-on dire, en image d'Épinal. Au fait, en l'un de ses sermons, ne déclarait-il pas qu'il se représentait la descente du Christ aux enfers telle qu'on avait coutume de la mettre en peinture : le Christ est descendu au monde des ténèbres sa bannière à la main, et y a enfoncé, brisé les portes de l'enfer. « Quant aux hautes, incompréhensibles spéculations ; laissons-les dans les nuages! »

Nous avons vu que saint Augustin a été le Père de l'Église admiré par Luther par-dessus tous, celui en lequel il plaçait sa plus grande confiance. On a nommé l'illustre évêque d'Hippone « le plus subtil des dialecticiens et le plus tourmenté des hommes ». Subtil dialecticien, Luther ne l'a guère été de son côté; mais de tourments intellectuels et moraux il a été torturé plus encore et plus tragiquement que son grand devancier, d'où les rapports étroits entre leurs doctrines.

La doctrine et les sentiments mêmes du réformateur se trouvent traduits, et dans son style d'un caractère un peu enfantin, par les armes qu'il s'est données étant à Cobourg durant l'été de l'année 1530 :

« Une croix noire sur un cœur au naturel, pour marquer que la foi dans le divin crucifié fait notre salut; — si la

croix est noire c'est qu'elle doit nous enseigner la mortification; — le cœur sera placé au milieu d'une rose blanche pour indiquer que la foi est source de joie, de consolation et de paix; — et la rose sera blanche, car le blanc est la couleur des anges; — la rose elle-même sur champ bleu de ciel, car cette joie donnée par la foi est messagère de la joie céleste à venir; — enfin, cerclant ce champ d'azur, un anneau d'or traduisant l'éternité de cette joie divine, précieuse par-dessus tous les biens, comme l'or est le plus beau, le plus noble et le meilleur des métaux. »

XXVII

EN MÉNAGE

EN son *Goetz von Berlichingen* Goëthe fait parler Martin Luther avant que celui-ci n'eût jeté le froc et se fût mis en ménage :

— *Qu'est-ce qui n'est pas pénible en ce monde? Mais rien de plus pénible que de n'oser être un homme. Pauvreté, chasteté, obéissance... trois vœux dont chacun, déjà, nous paraît constituer à lui seul ce qu'il y a de plus insupportable à notre nature. Et il faut les supporter tous trois et gémir découragé sa vie entière sous un tel fardeau, auquel vient s'ajouter le poids plus accablant encore du remords. Ah! Monseigneur, — le moine s'adresse à Gœtz — que sont les fatigues de votre vie auprès des misères d'un état qui, par un vœu mal compris d'approcher de Dieu, barre nos meilleurs penchants, ceux auxquels nous devons la vie, notre épanouissement et le succès... (Il s'essuie les yeux). A la santé de votre femme! Car vous en avez une sans doute.*

GÛTZ

Une noble, une excellente femme.

LUTHER

Heureux mari d'une femme vertueuse !

GÛTZ (à part).

Il me fait pitié; la conscience de son état lui ronge le cœur.

En une lettre souvent citée du réformateur à son ami Spalatin, il disait encore (16 avril 1525) :

« Ne t'étonne pas si je ne me marie pas, moi qui en serais ardent amateur. » Il lui peint sa vie tout encombrée de femmes, de ces petites religieuses auxquelles sa révolte contre l'Eglise romaine a fait désertier le cloître et qui papillonnent autour de lui. Au cours de la même lettre le réformateur parle de « trois épouses » qu'il aurait eues à la fois et qu'il aimait fort; deux d'entre elles l'ont quitté, la troisième s'apprête à le faire. Qu'entend ici Frère Martin par ces mots : « trois épouses »? Comme plus d'une hypothèse trouverait à s'y caser, le mieux, semble-t-il, est de les laisser toutes également à la porte. Toujours est-il qu'il semblerait injuste, d'accuser Frère Martin d'inconduite, sur ce texte incertain.

Après avoir rompu ses vœux monastiques, ce qui n'était pas seulement son droit mais son devoir du moment, que sincèrement, il n'en reconnaissait plus la légitimité, excommunié par le pape, Luther était libre de prendre femme, encore laissa-t-il passer cinq ans avant de s'y décider.

La lettre à Spalatin est du 16 avril 1525; le 13 juin suivant le réformateur se mariait avec Catherine de Bora, une nonnette échappée avec quelques compagnes du couvent de Nimptschen (Saxe). Les témoins du mariage furent le jurisconsulte Appell et le célèbre peintre Lucas Cranach.

On a dit que Luther avait épousé Catherine de Bora pour sa beauté. Les portraits que nous avons de la jeune femme, notamment celui qui a été peint par Cranach, en feraient douter. Il est vrai que, de la beauté féminine comme des goûts et des couleurs.....

Catherine de Bora appartenait à une famille noble, de fortune modeste. Son père était ardent catholique, aussi refusa-t-il de revoir sa fille après que celle-ci eut abandonné son couvent. Née à Lœben, le 29 janvier 1499, la petite Catherine fut placée dès l'âge de onze ans au couvent de Nimptschen où elle prit le voile à seize ans. Dans le même couvent vivait une de ses tantes, Madeleine de Bora, qui en dirigeait l'infirmerie. Celle-ci quittera le

voile après sa nièce; c'est la *Muhme Lehne* du couvent réformé de Wittenberg où Luther, devenu son neveu, la recueillera.

« Ce mariage, dira le réformateur, m'a sans doute valu le mépris de bien des gens, mais j'ai confiance que les anges en auront autant de joie que les diables de chagrin. Mon père le désirait. Je l'ai fait dans des sentiments d'obéissance et voulais, par surcroît, renforcer de mon propre exemple ce que je n'ai cessé de prêcher aux âmes pusillanimes qui craignent de découvrir le vrai chemin à la lumière de l'Évangile. »

Le réformateur trouva en Käte (Catherine) une femme de tête, un peu fière, autoritaire, en ses tendances impérieuses, colère et emportée, parfois accerbe en ses répliques, d'un langage assez cru; mais fidèle et dévouée, mère parfaite à ses enfants, très économe, voire assise sur la caisse, peut-être même avare un tantinet, désireuse d'argent. Elle ne put se décider à retourner au donateur le surprenant présent monnayé que l'archevêque de Mayence lui fit parvenir à l'occasion de son mariage, et le conserva, à l'insu bien entendu de son mari. Nous avons déjà dit que M^{me} Martin Luther avait organisé chez elle une sorte de pension de famille; dont elle aimait charger les pensionnaires, tantôt l'un, tantôt l'autre, d'aller faire en ville l'une ou l'autre emplette pour le ménage; mais elle aimait moins qu'on lui parlât du paiement. Au fait, ce resserrement financier de la ménagère n'était-il peut-être pas à regretter en regard de la générosité de son homme, la main toujours ouverte.

« Dieu m'a donné une bonne femme, dira Luther, je n'échangerais pas ma condition contre celle d'un Crésus; une autre fois: «Ma femme m'est plus précieuse que ne me le serait le royaume de France et tous les trésors des Vénitiens: pour trois raisons: 1^o Käte m'a été donnée par Dieu; 2^o j'entends reprocher aux femmes des autres des défauts plus graves que ceux que je vois dans la mienne; 3^o jamais elle n'a été infidèle au lit conjugal; elle conçoit et enfante avec un égal bon vouloir. Que si tous les maris se conten-

taient de cela, les dissentiments, que Satan sème entre tant de conjoints, seraient tôt effacés » (*Pr. de t.*, nos 49 et 1965).

Fort bien; mais si le docteur Martin parlait de la sorte en 1531, voici comment il s'exprimera en octobre 1532 :

« Le diable disait au pape saint Pierre :

— Tu t'appelles pierre et, ô merveille! tu as des cheveux crépus et une pensée crépue, voilà qui est fort!

« Prenez femme, après quoi votre pensée, pour crépelée qu'elle puisse être, deviendra plate comme un ruban; elle se réduira à ceci: « Fais et pense comme *elle* le veut. » Qui se marie a vu la fin de ses beaux jours » (*Pr. de t.*, n° 2733 a).

D'autres fois Me Martin se déclarait très heureux de s'être marié, mais pour affirmer le lendemain qu'il ne se remarierait pas, lui présentât-on une reine pour épouse. Contradictions qui tiennent, comme ses contradictions doctrinales, à sa nature nerveuse, impulsive et sincère, variable aux impressions du moment.

Catherine était maîtresse-femme d'intérieur. Accablé de tant de soucis et affaires diverses son mari lui était reconnaissant de diriger, avec compétence et autorité, l'administration domestique. Quand il était malade elle le soignait avec le plus intelligent dévouement.

Trop ménagère d'écus en son domestique, Catherine regardait moins à l'argent quand il s'agissait de construire : elle avait la manie de la bâtisse, surtout quand il s'agissait d'une métairie sise à Zulsdorf (deux lieues au sud de Leipzig), où son douaire lui avait été assigné. Après la mort du réformateur, elle se trouvera sans grande ressource et se retirera à Torgau où elle vivra modestement; encore n'aurait-elle pu y subsister décemment sans l'assistance qu'elle recevra de l'Electeur de Saxe et du comte de Mansfeld.

Du caractère trop impérieux de sa femme, Luther paraît avoir donc eu sujet de se plaindre, du moins ne cesse-t-il de revenir sur l'autorité que l'homme doit garder en son ménage, sur la soumission que la femme doit lui témoigner (*Pr. de t.*, n° 2652 a). Il écrit à un ami : « Quand vous avez remarqué que l'âne, pour être trop bien nourri, en prend

trop à son aise — je veux dire que la femme par votre indulgente condescendance, devient revêche, opiniâtre, — pensez que l'on doit obéissance à Dieu plus qu'à sa femme; j'entends qu'on ne doit pas laisser fouler aux pieds le respect qui est dû à l'homme; à l'homme qui représente l'image et l'honneur de Dieu. »

« Si je me remariais, je me taillerais une femme obéissante en pierre; car en trouver une en chair et en os, il n'y faut pas songer. »

A sa Kâte, il disait :

— Arroge-toi toute autorité dans le ménage, mais que mon droit y demeure intact. La domination de la femme n'a jamais rien produit de bon. Dieu avait établi Adam maître et seigneur sur terre et tout y était en perfection, quand la femme survint pour tout bousculer. Aussi ne compte pas me plier sous ta loi (*Pr. de t.*, n° 1046). Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Ne permets pas à la femme de régenter » (*Pr. de t.*, n° 1229).

Docteur Martin était de noce au mariage de la fille de son ami Jean Luffte. Le soir, il accompagna les jeunes époux au lit nuptial. Il déchaussa le jeune mari et plaça l'un de ses souliers sur le ciel du lit, en symbole de la maîtrise que l'homme doit exercer au logis.

Le réformateur se promenait en son jardin avec son ami Jonas et le consul de Torgau :

— Les femmes, disait Jonas, sont toujours les maîtresses chez elles.

— Vous exagérez, disait le consul.

— Bah! concluait Luther, sans cela on n'aurait pas la paix; laissons-les avoir raison.

Catherine de Bora, très intelligente, parlait beaucoup et fort bien, en très beau langage. Luther en était tout à la fois charmé et agacé. Un anglais lui ayant demandé de lui indiquer un professeur de langue allemande :

— Prenez une femme.

Et, d'autre part :

— Il n'est robe qui aille plus mal à une femme que de vouloir paraître intelligente (*Pr. de t.*, n° 1555).

« Quand les femmes parlent de leur ménage elles le font avec grâce, charme et éloquence; auprès d'elles Cicéron y serait un écolier; et ce qu'elles ne peuvent obtenir par leur éloquence, elles l'obtiennent par des larmes. Voilà leur maîtrise et nous n'y sommes que des gamins, mais veulent-elles discourir de ce qui ne concerne pas la vie domestique, elles ne disent que des bêtises (*Pr. de t.*, n° 1054).

Il raillait sa femme de sa bavardise :

— As-tu dit un *Notre Père* avant d'entamer ce long sermon? Si les femmes priaient avant de se lancer en leurs discours, elles nous les épargneraient.

Luther la taquinait :

— Le moment ne tardera pas où le même homme pourra épouser plusieurs femmes :

— Pensée du diable!

— Et pour la bonne raison, Käte, qu'une femme ne peut faire qu'un enfant par an, quand un homme peut en engendrer plusieurs.

— Saint Paul a dit : « Que chacun ait son épouse à lui ».

— Oui dà, « son épouse à lui »; mais il n'a pas dit « une seule épouse ».

Catherine éclata :

— Plutôt que de le souffrir je vous planterais là, tous, vous et les enfants et rentrerais au couvent!

Martin Luther riait de tout cœur (*Pr. de t.*, n° 1461).

En tout cela, certes, rien de grave. Luther et sa femme firent très bon ménage, avec, du côté du mari, cette petite note un peu mélancolique :

— J'aime ma Käte, et sais que je l'aime plus que je n'en suis aimé (*Pr. de t.*, n° 1563).

Luther a souvent parlé des femmes, en termes grossiers, ailleurs dans les termes les plus élevés. « Quand Eve fut amenée à Adam celui-ci s'éclaira du Saint-Esprit pour lui donner le nom le plus beau, le plus glorieux : *Eva*, ce qui veut dire « mère de tous les vivants ». Gloire la plus précieuse, le plus bel ornement de la femme : *Fons omnium viventium*, elle est la source de toute vie humaine. Parole

brève, mais que ni Démosthène, ni Cicéron n'aurait pu dire. Le Saint-Esprit la mit sur les lèvres de notre premier père, et puisqu'il a fait un si noble usage du mariage il est juste que nous couvrons et cachions ce qu'il y a de fragile dans la femme. » Ailleurs : « Le Saint-Esprit loue des femmes comme Judith, Esther, Sara et d'autres; parmi les païennes sont louées, Lucrèce, Artémise. Sans femme point de mariage, le monde ne pourrait subsister. Le mariage est un remède à l'immoralité; la femme est une compagne agréable et douce. La femme met au monde les enfants et les élève avec soin à la maison; elle y répartit convenablement les gains de l'homme de manière que tout y soit bien ordonné. Aussi l'Esprit Saint la nomme-t-il l'Honneur du logis dont elle doit être la dignité, l'ornement et le charme. Les femmes inclinent naturellement à la charité, Dieu les y a destinées; créées par lui pour être la gaieté et la joie de l'homme et se montrer pitoyables. » (*Pr. de t.*, n° 12.)

Quant aux enfants il en parle en termes parfaits, souvent charmants. « La foi et la vie des enfants sont aux yeux de Dieu ce qu'il y a de meilleur sur terre. Ils ont confiance en leur père et disent simplement que Dieu est leur père. Ils ne discutent pas, ils s'en tiennent simplement à ce qu'il a dit et commandé. Nous autres grands fous, par œuvre diabolique, nous nous torturons d'angoisses de cœur, le feu infernal nous dévore; nous discutons de la parole divine à laquelle les enfants ajoutent une foi pure. Voulons-nous être heureux? — Tenons-nous uniquement à ce qu'enseigne le Christ : « En vérité je vous le dis, si vous ne devenez comme des enfants vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Un autre jour, docteur Martin, tirant à lui son petit garçon :

— Tu es le petit fou de Notre Seigneur, sous sa grâce et rémission des péchés, non sous sa loi. Tu ne crains rien et vis tranquille sans te soucier de quoi que ce soit et ce que tu fais est bien. »

Et la conclusion : « Pour nous, dans nos tourments le

mieux serait de mourir bientôt » (*Pr. de t.*, n° 18 et 1712).

Luther aimait tendrement ses enfants : son Jean, sa Madeleine, son petit Martin. Son affection allait plus particulièrement aux plus jeunes. « Mon petit Martin est mon trésor le plus précieux. Les plus petits ont besoin de la plus grande tendresse, des soins les plus attentifs. Mon Jean, ma Madeleine savent parler. Ils ont moins besoin de nous. » (*Pr. de t.*, n° 2754 b.) Ces propos sont d'octobre-novembre 1532. Dans la suite naîtra encore au réformateur un fils qu'il nommera Paul.

Madeleine était une gracieuse et pieuse enfant que ses parents eurent la douleur de perdre quand elle fut sur ses treize ans. Les garçons grandirent. Sans paraître avoir été pourvus de dons exceptionnels, ils ne laissèrent pas de faire honneur au nom qu'ils portaient et à l'éducation que leurs parents leur avaient donnée, en une vie simple, droite et digne.

La *familia* du réformateur en son couvent de Wittenberg, que l'Electeur Jean le Constant avait mis à sa disposition et qui lui servait de logis, comprenait un personnel assez nombreux : outre sa femme et ses enfants, la tante Lehne dont nous venons de parler, des nièces qui aidaient au ménage, un jeune secrétaire boiteux, Wolfgang Sieberger nommé familièrement Wolf. Il s'était fait inscrire à l'Université de Wittenberg en 1515. Luther le vit pauvre, peu doué; il le recueillit. Wolf lui servait pour l'expédition d'affaires séculières. Son maître louait sa fidélité, mais se plaignait de son indolence. Son principal talent était son habileté dans la chasse aux oiseaux, grives, pinsons et merles, qu'il prenait en de petits filets adroitement disposés.

Avec Sieberger, un autre étudiant en philosophie, Johann Riedmann, qui assistait le réformateur en des occupations d'un ordre plus élevé. Comme Sieberger il ne recevait aucun salaire, mais le vivre et le couvert. Il quitta Luther en 1532 pour exercer les fonctions de prédicateur.

Puis un personnage important du ménage, le petit

chien Tölpel, nom qui se traduirait en français par *Pataud*. Luther admirait sa force, sa souplesse, son appétit (*Pr. de t.*, n° 869). Certain jour, du pied de la table Tölpel fixait avec avidité un morceau de viande aux mains de son maître :

— Ah! dit celui-ci, si je parvenais à prier Dieu comme ce chien regarde ce morceau de viande!

Le couvent désaffecté de Wittenberg, où Luther demeurait, n'était encore construit qu'en partie; approximativement aux deux tiers; notre héros l'appelle « une écurie à cochons ». La chapelle en bois était toute délabrée. Un ami du réformateur la compare à l'étable de Bethléem où les peintres ont coutume de figurer la naissance du Sauveur. Aussi Luther demande-t-il que soient opérées dans la bâtisse les transformations et réparations nécessitées par sa vie de famille. Le Magistrat Wittenbergeois lui fit parvenir à titre gracieux les briques et la chaux nécessaires aux constructions projetées. En 1532, y sont aménagées des caves; en 1539, une salle de bain. Sur les instances de sa femme Luther fit venir de Pirma les matériaux de la grande porte d'entrée, construite en grès. Elle subsiste de nos jours et fait le principal ornement de l'édifice.

La chambre même de Luther était entièrement revêtue de bois, du sol au plafond. La porte à cintre surbaissé était garnie d'un heurtoir; à gauche en entrant une baie vitrée dans la profondeur du mur, la partie supérieure arrondie en plein cintre. Dans l'enfoncement du mur, un vaste siège pour s'asseoir. Le couvent dominait l'Elbe; les fenêtres de la chambre donnaient sur le pont. A droite de la porte d'entrée un monumental poêle en faïence véritable édifice atteignant le plafond. Au milieu de la pièce, une grande, lourde table en bois, flanquée de deux sièges en forme de marche-pieds. Contre la muraille, à un pied de distance, des barres de bois surmontées de crochets à pendre les vêtements. Une peinture sur bois, représentant la Vierge et l'Enfant décorait la pièce (*Pr. de t.*, n° 1755).

Luther était accablé d'une formidable correspondance et qui alla sans cesse s'accroissant. Aussi, en sa chambre,

table, tablettes, chaises, bancs, petits bancs, rebords des fenêtres, le plancher lui-même étaient-ils encombrés de papiers, lettres, enveloppes, mémoires, requêtes, plaintes, suppliques, libelles et pamphlets.

En mars 1531, il fut question de démolir la chambrette, à l'occasion de travaux à exécuter à l'enceinte de la ville, où le couvent des Augustins était adossé. Docteur Martin en est tout ému :

— Elle va donc disparaître la pauvre chambrette d'où j'ai culbuté la papauté et qui, par cela seul, méritait de subsister à jamais.

Elle est conservée.

Luther ne laissa d'ailleurs pas d'accroître, par des acquisitions nouvelles, la propriété que la générosité de l'Electeur de Saxe avait mise à sa disposition. Le jardin, notamment, en fut accru par l'adjonction de trois autres jardins et d'une pièce de terre. Catherine de Bora y fit faire des plantations d'arbres fruitiers et de houblon.

Le couvent des augustins possédait le privilège de brasser librement de la bière, privilège dont Käte industrielle se considéra comme l'héritière et qu'elle mit en activité. Au houblon que M^{me} Luther récoltait, l'Electeur de Saxe ajoutait gracieusement du malt.

Luther installa en son jardin des ruches d'abeilles dont il aimait à suivre le travail diligent; il y aménagea un étang dont il se plaisait à venir pêcher les poissons. Son ami Link lui envoya de Nuremberg des semences qui donnèrent de belles récoltes en melons, citrouilles et concombres; d'Erfurt, Lang lui fit parvenir les graines d'une espèce de radis d'une grosseur exceptionnelle. Parmi les arbres fruitiers quelques-uns d'une espèce rare pour le pays, des mûriers, des figuiers; mais l'ornement principal du jardin paraît avoir été un énorme poirier sous lequel Luther aimait venir deviser avec ses amis. En la belle saison, les fleurs brillaient en abondance. Luther écrit à Spalatin : « J'ai planté un jardin, j'ai construit une fontaine, le tout avec succès. Viens! tu seras couronné de lis et de roses. » Enfin un jeu de quilles, jeu et sport favori

du pays où l'homme de religion se divertissait avec ses jeunes compagnons.

En 1564 le couvent des augustins de Wittenberg, qui abrita Luther et les siens, sera vendu par ses héritiers à l'Electeur Auguste de Saxe, qui en fera présent à l'Université.

Au début de son union avec Käte, Luther se trouvait très pauvre. Il cherchait à gagner quelque argent par un métier manuel. Avec son compagnon Wolfgang, il s'adonna à l'art de tourner le bois; puis il s'essaya dans l'horlogerie. « Si le monde ne veut plus nous nourrir pour nos prédications, apprenons à vivre de nos mains ». Outils et instruments lui furent expédiés de Nuremberg. « Je suis déjà passé maître en horlogerie, écrit-il en mai 1527, cela me sera précieux pour marquer l'heure à mes ivrognes de Saxons. »

L'horlogerie néanmoins, ni l'art du tourneur ne se révélèrent de grande ressource. On s'adonna à l'élève de la volaille; on eut des poulets, des cochons, tout une porcherie gouvernée par un porcher nommé Jean.

On surprend l'illustre réformateur à raccommoder ses culottes, peut-être avec plus de bon vouloir que de discernement. Un de ses amis nommé Lauterbach entend Käte se plaindre de ce que, pour rafistoler de vieilles culottes, son mari ait coupé un morceau dans la culotte d'un de ses fils.

« Je ne puis me décider, écrit Luther, à me faire faire des culottes; les miennes ont été raccommodées quatre fois et le seront encore. Les tailleurs ne font rien qui vaille et prennent trop cher. »

A dater de 1527 les ressources matérielles du ménage allèrent s'améliorant. L'Electeur de Saxe porta le traitement annuel du prédicateur-professeur à trois cents florins; auxquels il ne tardera pas à ajouter des envois assez réguliers de blé, de foin et de bois. Les caves électorales étaient à la disposition de notre héros, auquel il arrive aussi de faire venir du vin de l'entrepôt municipal, pour oublier ensuite d'en acquitter la facture qui fut réglée par le Magistrat.

Le roi de Danemark envoyait au docteur du beurre et des harengs saurs.

On vit même arriver au couvent des anciens augustins de la part de la Cour Electorale, un gobelet d'argent, une chaîne de métal précieux, quelques bijoux, dons gracieux du prince.

En 1529 du beau drap brun pour un vêtement journalier et un habit noir, ce qui nous vaut cette très belle lettre, du docteur à l'Electeur (17 août 1529) :

« J'ai longtems différé de remercier Votre Grâce des habits qu'Elle a bien voulu m'envoyer. Je le fais de tout cœur. Cependant je prie Votre Grâce de ne pas ajouter foi à ceux qui me peignent à Elle dans le dénûment. Je ne suis que trop riche au gré de ma conscience. Il ne convient pas à moi, prédicateur, d'être dans l'abondance; je ne le souhaiterais, ni ne le demande. Les faveurs répétées de Votre Grâce commencent à m'effrayer. Je ne voudrais pas Lui être à charge; la bourse de Votre Grâce s'ouvre sans cesse pour tant d'objets importants. C'était déjà trop de l'étoffe brune qu'Elle m'a envoyée, mais, pour ne pas être ingrat, je veux aussi porter en Son honneur, l'habit noir, quoique trop précieux pour moi. Si ce n'était un présent de Votre Grâce je n'aurais pas voulu porter un pareil habit. Je supplie Votre Grâce de vouloir bien dorénavant attendre que je prenne la liberté de demander quelque chose. Votre prévenance m'ôterait le courage d'intercéder pour d'autres qui sont bien plus dignes des faveurs de Votre Grâce.

Les revenus dont pouvait disposer dame Catherine allaient donc croissant. En 1541, l'Electeur assigna aux enfants un petit capital : mille florins. En mourant Luther n'en laissa pas moins sa femme dans une situation, sinon précaire du moins modeste. Käte avait donné à son mari six enfants, dont quatre lui survécurent.

Luther ne voulut jamais fréquenter la Cour électorale, ni aucune autre, quelque avantage qu'auraient pu y trouver les intérêts dont il avait la charge.

— Aller à la Cour! je demande à Dieu de m'en préserver.

Quant à sa vie de famille, il l'a plus d'une fois décrite en termes charmants, les promenades avec les siens sous les voûtes austères du cloître, mais de préférence dans le jardin en fleurs où sèchent, à des cordes tendues, les langes des bébés, les draps du ménage, le linge de corps aux couleurs vives et variées, toute la belle lessive faite sous la direction de la dame de céans; puis les haltes sous le poirier, au bord de la fontaine, les parties de quilles, la pêche dans l'étang; les repas enfin à la longue table de bois précédés de prières, suivis de chants.

Luther aimait beaucoup le poisson, surtout celui de son étang, bien qu'il dût assurément sentir la vase. Comme certain jour où il souffrait cruellement d'un calcul, dame Käte lui demandait ce qu'il désirait manger :

— Du hareng rôti avec des petits pois et de la moutarde.

Luther aimait les fruits, les nèfles particulièrement, les préférant aux figues auxquelles il reprochait d'être « welches ». Ah, le Teuton! On lui a fait grief, bien à tort, d'être un « buveur ». Certes, en bon allemand, docteur Martin aimait lever le coude. Il y trouvait remède à la mélancolie. En est-il un meilleur?

— Le vin est béni de Dieu, disait-il à ses convives, quant à la bière elle est de création humaine (été 1532, *Pr. de t.*, n° 254).

On lui a beaucoup et véhémentement reproché son *verre catéchisme*. Un grand verre à boire marqué de trois raies : la 1^{re}, à partir du bord supérieur délimitait, disait Luther, le décalogue; la 2^e, le *Credo*; la 3^e le *Notre Père*. Luther était à table avec Agricola qui lui sera plus tard un violent adversaire. D'un trait docteur Martin vida le verre tout entier. Agricola ne put parvenir au-delà du décalogue.

— Je te l'avais bien dit, triomphait Luther, que tu ne parviendrais même pas au *Credo*.

Faut-il s'indigner du *verre catéchisme*? Peut-être de la part d'un réformateur religieux la plaisanterie était-elle d'un goût douteux; mais elle témoigne aussi d'une franchise d'allure, d'une jovialité et, ma foi! d'une fermeté de conscience qui permettaient pareilles fantaisies.

Dame Catherine, avons-nous dit, pour alimenter son ménage en ressources supplémentaires, avait transformé en chambres à coucher avec bureau, les cellules des anciens augustins du couvent de Wittenberg. Elle les louait à des étudiants qui devenaient ses pensionnaires. Ils prenaient leurs repas à la table familiale d'où ces précieux, ces incomparables *Propos de table*, document unique dans la littérature de tous les temps pour la biographie d'un grand homme.

De nombreux visiteurs affluaient au vieux couvent dont quelques-uns venaient des points les plus éloignés de l'Europe. Le célèbre réformateur se montrait bon et accueillant aux étudiants pauvres, aux nonnettes échappées de leur monastère à l'écho de la doctrine nouvelle. Parfois, à la table servie par les soins de dame Catherine, sans parler des pensionnaires, dix hôtes étrangers et qui parlaient les langues les plus diverses. Enfin des malheureux de l'un et l'autre sexe trouvaient au couvent gouverné avec autorité par « maître Catherine » (*Herr Käte*) un généreux asile, et pour un temps parfois assez long.

XXVIII

REQUIESCAT IN PACE

LE 20 septembre 1542 Luther eut la douleur de perdre sa fille Madeleine qu'il chérissait tendrement; elle était dans sa quatorzième année.

Les derniers jours il se rendait compte que l'enfant était perdue. Assis auprès de son lit il lui prenait les mains :

— Ma chère petite Madeleine, tu resterais volontiers auprès de ton père, mais tu irais également volontiers auprès de ton autre Père, là-haut.

— Oui, cher père, comme Dieu voudra.

Il se promenait de long en large dans la chambre, en murmurant :

— Je l'aime tant.

L'enfant fut mise en bière. Agenouillé auprès du pauvre petit corps :

— Chère enfant, tu ressusciteras brillante, comme une étoile, comme le soleil. Mon esprit en est joyeux, mais en ma chair je suis affligé. N'est-ce pas chose incompréhensible; de savoir qu'elle est en ce moment en paix, qu'elle est bien heureuse, de tant l'aimer et cependant d'être si triste.

Il en écrit le 23 septembre à son ami Jonas :

« Tu auras appris la renaissance de ma fille au royaume du Christ. Ma femme et moi ne devrions songer qu'à en rendre grâces au ciel, et cependant je ne puis me faire à son départ, sans pleurer, sans gémir, j'en ai la mort dans le cœur. Ses traits y demeurent gravés, ainsi que ses pa-

roles, ses gestes durant sa courte existence et sur le lit de mort... Tu sais combien elle était douce de caractère, aimable et tendre. »

Luther approche de la soixantaine; son humeur s'est assombrie, état d'âme dont sa correspondance porte le reflet. Toute gaîté, jovialité, son humour parfois un peu grossière, mais toujours cordiale et réconfortante en ont disparu. Plus de jeux de mots. Au chagrin causé par la mort de sa chère petite Madeleine, viennent se joindre les maux physiques dont il souffre de plus en plus douloureusement : maux de tête, bourdonnements d'oreille, crises douloureuses occasionnées par la pierre, mais surtout souffre-t-il de l'état où se trouve son pays, l'Allemagne, la société où il vit. Il s'était si ingénûment figuré que puisque le monde était à présent, grâce à lui, grâce aux révélations merveilleuses dont il avait été favorisé, en possession des vérités célestes, puisque le pontife romain et ses séides, l'antechrist et ses sectateurs étaient sinon abattus, du moins démasqués et confondus, le monde allait entrer dans une ère de félicité, de concorde, de bonheur, de bonté, de fraternité et d'amour. Tout au contraire : « L'Allemagne est finie, écrit-il en cette année 1542, elle ne sera plus jamais ce qu'elle fut naguère. Aussi combien suis-je las! Laissons aller! Arrive que pourra! » — « L'Église est spoliée, dépouillée, écrit-il plus loin, il n'est plus de charité; mais on vole, on pille. Au temps jadis, rois et princes faisaient aux églises des dons généreux, il les assistaient; à présent ils les pillent... Ceux mêmes qui se disent évangéliques attirent sur nous le courroux de Dieu par leur rapacité, par leurs vols sacrilèges. »

Les abbayes sont attaquées, prises d'assaut, saccagées au chant des cantiques, à l'ombre des bannières où se lit la devise évangélique : « La parole de Dieu demeure ». Autels, tableaux, orgues et objets du culte sont brisés, foulés aux pieds, les calices, ostensoirs, ornements brodés d'or sont volés, les hosties profanées, les bâtiments religieux saccagés, à moins qu'ils ne soient convertis en écuries. A Riddagshau-

sen les morts ont été arrachés de leurs tombeaux, et leurs corps jetés aux porcs en pâture.

Dans les divers États où la Réforme a prévalu, les intérêts de la religion sont pris en main, accaparés par les autorités civiles. Luther en écrit à son ami Lauterbach :

« Ces nobles princes qui prétendent régenter l'Église à leur plaisir devraient commencer par se transformer eux-mêmes, prêcher, visiter les malades et, s'ils ne le font, se borner à leurs besognes de Cour. Satan est toujours le même : quand l'autorité des papes prédominait en ces contrées il mêlait l'Église au gouvernement séculier; à présent c'est le gouvernement séculier qu'il s'efforce de verser dans les affaires religieuses ».

Quant aux paysans, ils se soucient moins de la religion que de leurs porcs. A ceux qui leur demandent pourquoi ils ne veulent pas contribuer à l'entretien de leur pasteur qui a soin de leurs âmes, quand ils paient les gages de ceux qui s'occupent de leurs vaches et de leurs cochons :

— C'est qu'il nous faut des bergers et des porchers et que nous pouvons nous passer de pasteurs.

A quoi venait se mêler la crainte menaçante d'une invasion des Turcs. Dans l'Électorat de Saxe une contribution spéciale était levée à cette fin.

Le 26 mars de cette même année (1542) Luther écrivait à son ami Probst :

« Je suis accablé par l'âge et la fatigue, je me sens vieux, froid, déformé et cependant il ne m'est encore permis de goûter le repos... Le monde menace ruine, tant le diable se déchaîne, tant l'humanité s'abrutit. On ne veut plus de la parole de Dieu, on en est dégoûté. Moins de faux prophètes, il est vrai, se dressent devant nous. Au fait, pourquoi de nouvelles hérésies, quand un chacun a pour la parole divine un mépris épicurien. L'Allemagne certes a été grande, mais elle ne sera plus jamais ce qu'elle fut en son passé. La noblesse ne songe qu'à prendre, à arrondir son pré; les villes ne voient que leurs seuls intérêts, le Reich se divise contre lui-même et voici l'armée turque menaçante à l'horizon. Aveugle est la confiance, insensée la sécurité de

l'Allemagne expirante. Pourquoi des plaintes, pourquoi des pleurs; quand il ne nous reste qu'à dire :

— Seigneur, que ta volonté soit faite! »

Plusieurs des plus dévoués collaborateurs du réformateur, Haussmann, Myconius, Reinecke, ont quitté la terre comme sa petite Madeleine. De jour en jour Luther se sent plus profondément envahi par un douloureux sentiment d'isolement. Sans parler de ses anciens adhérents qui, comme Schenk et Eisleben (Agricola) se sont séparés de lui; voilà que Mélanchton lui-même, le cher, le fidèle, l'incomparable Philippe Mélanchton lui donne des inquiétudes. Philippe est-il assez fermement installé dans la vraie doctrine? A la défendre met-il assez d'énergie? En son humeur bienveillante, conciliante, désireuse de concorde et d'union, ne se montre-t-il pas trop enclin à faire des concessions spirituelles aux papistes, à Zwingli, aux sacramentaires? Les pratiques du culte, que le réformateur a voulu instaurer, sont contrariées par les hommes de loi qui leur opposent des formules juridiques. « Hélas! gémit-il, j'aurai donc travaillé en vain, toute ma peine se trouvera perdue! » Il veut quitter Wittenberg. A grand-peine, par leurs prières et leurs larmes, Bugenhagen et ses amis parviennent-ils à le retenir. « Au fond, dit Cruciger, ce dont il se plaignait était sans importance; c'était une irritation générale qui travaillait en lui contre tout et tous ».

Au début de l'année 1543 ses maux de tête redoublent d'intensité et de fréquence : « Je ne puis plus écrire, ni lire, surtout à jeun (9 février) ». « Je suis faible et fatigué de vivre : je songe à me retirer du monde lequel, maintenant, est tout au Malin ». Le grand réformateur ne se considère plus que comme un cadavre, mais un cadavre qui doit peiner du matin au soir, prononcer des sermons et faire son cours. Il est pris de syncopes, de nouvelles attaques de calcul; il veut faire venir à Torgau, où il se trouve pour lors, son petit Jean afin de l'avoir auprès de lui au moment de sa mort. Il écrit à son ami Amsdorf (7 novembre 1543) :

« Je crois que ma vraie maladie consiste en ma vieillesse — Luther avait à cette date soixante ans — puis dans

l'âpreté des travaux et des pensées dont je suis accablé, et surtout dans les coups du diable. Tous les médecins du monde n'y pourraient remédier ». Il se faisait transporter à l'église en une petite voiture. Cependant à la Noël (1543) il se sentit comme un regain de vitalité et put, le même jour, prononcer deux sermons devant la communauté évangélique.

Mais avec l'année 1544, il semble que sa misanthropie, les humeurs noires redoublent. « Je vois en tout le monde une cupidité incompréhensible, ce qui prouve que le dernier jour est proche. Il semble que le monde en son extrême vieillesse tombe en délire comme il arrive aux mourants » (8 mars). Il prend plus particulièrement Wittenberg et les Wittenbergeois en horreur. Il n'y voit plus qu'adultère, usure, vols et duperie. « Manque de bonne foi, malice, dans la noblesse, à la Cour, au sein du Magistrat; à quoi viennent se joindre en ville et à la campagne le mépris de la parole de Dieu et une noire ingratitude ».

Il adresse à ses étudiants des admonestations désespérées. Le diable a fait venir à Wittenberg des créatures perdues de mœurs, désordonnées, pour y empoisonner le sang de la jeunesse. Il mande à sa femme (juillet 1545) qu'il ne veut plus demeurer dans ce lieu de perdition. On vendra la petite maison qu'on a fait construire au bout du jardin et les jardins qu'on a achetés; les bâtiments du couvent seront rendus à l'Électeur et l'on ira s'installer en la métairie que l'on possède à Zulsdorf. Wittenberg est devenu une « Sodome ». « J'aimerais mieux passer ma vie sur les grandes routes que de torturer les quelques pauvres jours qui me restent à vivre par la vue des scandales qui éclatent en une ville où toutes mes peines, mes sueurs se trouvent avoir été dépensées en vain ».

En ces dernières années de sa vie, le réformateur semble pris du délire de la persécution. Que ne peut-il faire plus de mal aux papistes pour les châtier de leurs abominations! Le concile de Trente, qui se prépare, le met hors de lui. Les papistes cherchent à l'empoisonner, des sorcières ont voulu le faire tomber dans la honte lui et toute sa

famille; des mercenaires ont été payés pour incendier les régions fidèles à la Réforme. Les commensaux de sa propre maison sont devenus ses ennemis. Enfin il abandonne Wittenberg et, fin juillet, se rend à Zeitz, d'où il annonce à sa femme qu'il ne rentrera plus; qu'elle se retire elle-même à Zulusdorf.

De Zeitz, Luther ira à Mersebourg, puis à Leipzig.

En mars 1544 une légère amélioration. « Je vais mieux, écrit-il à l'Électrice de Saxe, qui s'était informée de sa santé; mais toujours la tête qui, par moments, ne vaut plus rien. L'âge est là qui vous fait vieux, froid, contrefait, malade et faible : tant va la cruche à l'eau... J'ai vécu assez longtemps pour que Dieu me fasse la grâce d'une petite heure heureuse où ma languissante et inutile guenille ira rejoindre ses pareilles sous terre et y deviendra la proie des vers ».

Fin septembre 1544, il fait cependant encore paraître un « Bref aveu du saint Sacrement », *Kurz Bekenntniss vom heiligen Sacrament*, dirigé contre les sacramentaires, Carlsstadt, Zwingli, Oekolampade et les Zurichois. Sur toutes les insanités qu'ils ont débitées concernant la Cène divine, il veut mettre une feuille de vigne — Luther dit « figuier » —, pour les cacher. Ils osent appeler les vrais croyants : des anthropophages, des buveurs de sang, des avaleurs de Dieu cuit au four; eux, ils sont des « tueurs d'âmes », leur cœur est endiablé, leur gueule un four à mensonges.

Sur la fin de ce mois de septembre notre docteur Martin cédant aux plus instantes supplications et promesses, revient à Wittenberg et voici un nouveau revirement. L'accueil si chaleureux qui lui est fait par tous, famille, disciples, ouailles fidèles, lui redonne cœur, partant santé. Le Père Grisar, en sa *Vie de Luther*, a justement noté que ces soubresauts sont propres aux « psychopathes »; au fait, peu après, Luther retombera dans une nouvelle période de dépression.

En janvier 1545 est publiée la célèbre *Réforme Wittenbergeoise* (*Wittenbergische Reformation*), exposé de la doctrine nouvelle, mais sous une forme adoucie où l'on sent le

désir évident de ne pas heurter trop violemment les traditions et les pratiques du catholicisme; par exemple les auteurs en admettaient les cadres de l'épiscopat. Le chancelier électoral faisait remarquer qu'on n'y trouvait pas « le génie tapageur » du docteur Martin. Dans la rédaction de l'ouvrage l'influence de Mélanchton avait certainement été prédominante; on sait que, de son côté, vers la même époque, le pape Paul III tentait un rapprochement avec le protestantisme en son désir de rétablir la paix dans la Chrétienté; mais dès février reprenaient, avec une violence accrue, les attaques du réformateur contre le pontife romain. Sur la fin du mois paraissaient deux images dues à la collaboration de ces deux hommes génie, Martin Luther et Lucas Cranach : le *pape-âne* et le *pape-cochon*, suivies d'une série de dix gravures sur bois surmontant des quatrains de Luther où celui-ci avait mis son « testament ». Grossières obscénités : le démon a engendré le pape, les Furies l'ont nourri de leur sein; en l'invitant à un concile il présente, à la Chrétienté abrutie, sa propre fiente. L'une des images montre le pape avec une tête d'âne jouant du biniou pour attirer les imbéciles à son concile. Il s'agit du concile de Trente convoqué par Paul III. Une autre représente le pontife à cheval sur un cochon du haut duquel il bénit un tas d'ordures fumantes, vers lequel l'animal tend son groin. Voici en traduction les vers de Luther gravés au-dessous :

Pourceau, laisse-toi conduire,
Eperonner sur tes deux flancs,
Un beau concile sera ta récompense
Ce fin régal (le tas d'ordures) t'en donne le ragoût.

Les Allemands, ajoutait Luther, ne doivent pas oublier que le pape a été le bourreau du jeune Conradin, il voudrait mettre à l'Empereur son pied sur la nuque; quand il offre aux gens son pied à baiser ceux-ci devraient lui présenter le c...; le tirègne dont il se coiffe si pompeusement est un vase de nuit... » Un joli testament!

En mars 1545 nouveau pamphlet où se retrouve cette fois « le génie tumultueux » du docteur Martin : *Wider das*

Papstum in Rom vom Teufel gestiftet (Contre le pontificat romain fondé par le diable). Le pape y est dénommé non *Très saint* suivant l'usage, mais *très infernal*. La papauté s'est toujours montrée assoiffée de sang. Le livre est directement adressé à « l'âne pontifical » avec ses « longues oreilles grises et sa gueule à mensonges ». Il s'ouvre par une illustration où l'on voit le pape sur son trône vomir par la gueule formidable d'un animal monstrueux; le pontife joint les mains en adoration devant une hideuse figure, à forme humaine, mais garnie d'une queue au derrière et de cornes sur la tête, les mains en pattes de homard; le ventre débordant de graisse. Deux diables lui mettent en guise de trirègne un seau à ordures sur la tête; d'autres le tirent par les pieds en enfer.

L'Électeur Jean-Frédéric le Magnanime fit acquisition d'un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage afin de les distribuer. Réplique au Concile de Trente et qui fut la dernière des manifestations écrites de Luther contre la papauté.

En juin 1545 cruelle attaque de calcul, de sa « pierre douloureuse », dit Luther, *peinlicher Stein*. Le 27 juillet, il quitta à nouveau Wittenberg en compagnie de son fils Jean et de l'un de ses commensaux. Le 28, lettre à sa femme : décidément il préfère vivre loin de cette Sodome (Wittenberg). Le 12 août nous le trouvons à Leipzig, mais le 16 août il est de retour à Wittenberg, où les plus belles promesses l'avaient une fois de plus décidé à revenir. L'Électeur, l'Université, le Magistrat s'étaient réunis en une supplication commune. En exécution de ces promesses — promesses de nettoyer Sodome — sont publiées des ordonnances contre la manière dont étaient célébrés mariages et baptêmes, contre la tenue des dames dont les robes, au gré de notre réformateur, ne montaient pas assez haut ni ne descendaient assez bas, contre les cris dans la rue, et le reste.

Pendant la faculté de théologie de Louvain avait publié une liste de trente-deux articles où « les bons catholiques et les prédicateurs » trouveraient un contre-poison au poison de l'hérésie, Charles-Quint leur avait donné son

approbation et nommé l'Université de Louvain « sa fille ». « L'empereur a pris pour fille une putain ! » crie Luther ; mais ce qui l'irrite le plus dans la manifestation des théologiens belges, c'est qu'ils l'ont mêlé à ses pires ennemis, Zwingli, Oekolampade, les réformés suisses et les anabaptistes. Et il se remet à un grand pamphlet « contre les ânes de Paris et de Louvain », les deux grandes Universités. L'écrit est demeuré inachevé.

De pénibles dissentiments, au sujet du saint Sacrement avec son plus cher et éminent collaborateur, Philippe Mélanchton, l'occupent en septembre. Le réformateur est devenu d'une susceptibilité, d'une nervosité, d'une irritabilité extrêmes. Ses plus fidèles amis, Mélanchton, Cruciger n'osent plus le contredire en quoique ce soit.

Philippe de Hesse et Frédéric de Saxe, les puissants champions du luthéranisme, avaient envahi les terres de Henri de Brunswick demeuré catholique et l'avaient fait prisonnier, et Luther d'intervenir de crainte que la liberté ne fût rendue à « ce méchant, sauvage valet de l'idole romaine ». Aussi bien ne serait-ce pas directement agir contre la volonté de Dieu « qui a manifestement conduit toute cette guerre par ses anges » et mis le blasphémateur entre leurs mains ?

La chute de Henri de Brunswick faisait définitivement perdre au catholicisme toute l'Allemagne du Nord.

La santé du réformateur allait déclinant ; il voulut cependant se rendre à Mansfeld où le comte Albert était en dissentiment avec son frère Gebhard au sujet des revenus que produisaient quelques mines. En arbitre de leur différend les deux comtes appelaient Luther qui prit l'affaire d'autant plus à cœur que les comtes de Mansfeld étaient les suzerains de son pays natal. Luther partit pour Mansfeld au début d'octobre 1545 avec ses amis Mélanchton et Jonas. Il y retournera en décembre avec Mélanchton. « Je pourrai, disait-il, me coucher dans mon cercueil avec joie, quand j'aurai vu mes chers seigneurs se réconcilier et redevenir amis ».

Mélanchton déplorait pour son ami souffrant l'obliga-

tion de faire ce voyage par un froid rigoureux, dans la vue de s'entremettre entre deux querelleurs. Lui-même d'ailleurs n'était pas en bon état. Les deux amis passèrent les jours de Noël au château de Mansfeld.

Le réformateur sentait sa santé atteinte de plus en plus gravement; l'artério-sclérose s'accroissait, produisait des oppressions de la poitrine et du cœur, des étouffements et des angoisses, d'insupportables maux de tête. Déjà se répandait le bruit de sa mort que l'on entourait des circonstances les plus extravagantes. Quelques-unes en sont parvenues jusqu'à nos jours où il arrive encore que l'on entende dire que Luther s'est pendu. Le réformateur répondit par son libelle : *Mensonges des Welches sur la mort du docteur Martin Luther* (1545).

Les médecins lui conseillaient de se modérer à table, de boire moins de boissons fermentées, de mettre une sourdine à son appétit; mais lui entend continuer de manger et de boire à son plaisir.

S'il pressent sa fin prochaine, il prévoit pareillement la fin du monde qui ne peut plus tarder. « Je suis cette trompette dernière qui annonce la venue du Christ. Si faible que je sois et menu le son que je fais entendre, je suis fort par le concours des anges célestes qui reprendront mon œuvre après moi et l'achèveront (6 août 1545).

Son irritabilité, sa susceptibilité ne peuvent s'adoucir. Certain jour, il sort de l'église dans une grande colère parce qu'il y entendait causer. Il ne veut plus y prêcher. Il ne veut plus prêcher que chez lui, dans l'intimité de la famille. Encore en écrit-il au docteur Jonas : « Je prêche pour répondre au désir de ma conscience et remplir mes devoirs de père de famille, mais je me rends compte que la parole de Dieu ne sera pas plus écoutée en ma maison qu'à l'Église ».

Son dernier sermon public à Wittenberg est du 17 janvier 1546 : ultime cri de malédiction contre le pape, le sacrifice de la messe, le culte de la Vierge, et plus violent encore contre les sacramentaires, Zwingli et ses adhérents, contre les faux prophètes et les anabaptistes. Il saisit à la gorge son plus grand ennemi, la raison, la pensée raison-

nante opposée à la foi qui ne se soucie que de croire : « La raison est la prostituée, soutien du diable, une prostituée mauvaise, méchante, rongée de gale et de lèpre, laide de visage, jetons-lui des ordures à la face pour la rendre plus laide encore ! »

Le samedi 22 janvier, docteur Martin partait pour Eisleben, le village natal. Il s'agissait toujours du différend surgi entre les deux comtes de Manfeld. Luther était accompagné de ses trois fils et de son familier Aurifaber (Goldschmied), à qui nous devons les *propos de table* des derniers jours :

« Le monde est comme le paysan qui a trop bu; monté sur un âne il penche à droite; on le redresse, il penche à gauche... Depuis cent ans il n'est pas un homme que le monde ait plus haï que moi; mais aussi suis-je l'ennemi du monde. Je ne sais rien en une vie humaine où je puisse encore prendre plaisir. Je suis las de vivre; que Notre-Seigneur vienne vite me prendre et m'emmenner. Qu'il vienne en son jugement dernier me donner le repos, je tendrai le cou à son tonnerre ».

Un des convives suggéra que le monde pourrait subsister cinquante ans encore, durant lesquels on verrait bien des choses. Luther répondit :

— A Dieu ne plaise. On verrait pis encore que par le passé, surgir de nouvelles sectes, aujourd'hui tapies au fond des cœurs. Vienne donc le Seigneur pour couper court à tout, en son jugement dernier, car il n'est plus aucun espoir d'amélioration ».

Les voyageurs furent arrêtés trois jours à Halle par une crue des eaux de la Saale et de la Mulde. Ils prirent logis en la maison de l'ami Jonas, d'où docteur Martin écrit à sa femme.

Nous avons rencontré une grande anabaptiste (en allemand Wiedertaufferin, qui baptise de nouveau), avec ses vagues et des amoncellements de glaces; elle courait le pays en nous menaçant d'un nouveau baptême. Nous ne pouvions revenir sur nos pas à cause de la Mulde et dûmes ainsi rester à Halle entre les deux cours d'eau. Ce n'est pas que nous fûmes tentés

d'en boire; tout au contraire nous bûmes de bonne bière de Torgau et de bon vin du Rhin, par quoi nous nous sommes restaurés et par avance consolés pour le cas où la Saale voudrait se remettre en colère. Nos gens et nos conducteurs avaient peur et nous n'avons pas voulu nous engager dans l'eau et tenter Dieu; car le diable est plein de rancune, il habite la profondeur des eaux et il vaut mieux être prudent que d'être plaint. Quelle nécessité au reste pour nous de fournir au pape en ses écailles (Schuppen) l'occasion d'une joie folle? (Luther se figurait le démon revêtu d'écailles). Mais finissons, poursuit-il. Priez pour nous et soyez pieux. Je suis certain que si tu avais été ici avec nous tu nous aurais conseillé d'agir comme nous l'avons fait, et ainsi, une fois de plus, nous aurions suivi tes conseils. Que Dieu te garde.

Dans l'église de la petite ville, Luther prononça encore un sermon. Le sujet en était la *Conversion de saint Paul*; mais il fut surtout rempli par des cris de colère, de mépris et de haine contre les pratiques cultuelles des « romains », contre les saints « en os et en bois (statues), » contre le duc Georges de Saxe, demeuré catholique, « un exécration tyran », contre les moines dépenaillés. Le prédicateur est étonné de les voir encore tolérés dans la ville. Il s'adresse au Magistrat : « Est-il possible que vous, qui gouvernez Halle, puissiez encore admettre parmi vos concitoyens ces moines abjects et sales, qui n'ont pas encore fait taire leurs impies blasphèmes contre Dieu et sa sainte parole; effrontés coquins qui trouvent cœur à rire de l'œuvre folle et des singeries diaboliques imaginées par le cardinal Albert de Brandebourg; quand donc osez-vous balayer tout ça hors de vos murs? »

L'un des plus éloquents, le plus puissant peut-être des apologistes qu'ait trouvés l'évangile selon saint Jean — tout d'amour, d'indulgence, de bonté, de charité — terminerait son éblouissante carrière de prédicateur par des cris de haine et de proscription poussés du haut d'une chaire d'église.

Le 28 janvier 1546, Luther et ses compagnons quittèrent

Halle. Une garde d'honneur de cent-trois cavaliers, magnifiquement équipés, vinrent à leur rencontre, garde d'honneur envoyée par les comtes de Mansfeld jusqu'à la frontière de leurs États.

Le grand réformateur prononça son dernier sermon, le dimanche 14 février 1546, en l'église d'Eisleben : encore des cris de haine et de proscription, cette fois dirigés contre les Juifs dont l'orateur réclame l'expulsion hors l'enceinte communale. Il est vrai qu'ayant été pris d'une nouvelle oppression de poitrine, suivie d'étourdissements, Luther était convaincu, comme il l'écrit à Catherine de Bora, que les Juifs de la contrée, en connivence avec le diable, avaient fait déchaîner un vent d'hiver pour glacer son cerveau.

Le dernier acte de notre héros fut du moins couronné de succès. Par ses soins Albert et Gebhard de Mansfeld se réconcilièrent; leur différend fut aplani. Les habitants d'Eisleben en eurent le charmant témoignage par la course en traîneau, aux chevaux fuyants couverts de clochettes argentines dont la sonnerie accompagnait de son joli fracas les éclats d'une joie commune aux fils et aux filles des deux princes gaîment réunis dans une même voiture.

Les comtes de Mansfeld avaient installé Luther et ses amis Jonas et Goldschmied dans la maison du greffier communal. Les trois fils du réformateur furent envoyés à Iéna. Par les soins de ses seigneurs, Luther était pourvu de tout ce qu'il pouvait désirer; il buvait à son plaisir de cette excellente bière de Naumburg qu'il mettait quasiment sur le même plan que celle de Torgau et du vin dit *de la chute du Rhin* (Rheinfall); en réalité du vin d'Istrie, alors en grande faveur. Le soir le réformateur se réunissait en sa chambre avec ses amis Jonas, Goldschmied et Coelius, ce dernier prédicateur de la Cour de Mansfeld. On mangeait, buvait, riait et causait comme aux meilleurs temps de Wittenberg; mais certain jour, le feu ayant pris en un coin de la maison, une grosse pierre qui se détacha du plafond faillit écraser l'un des compagnons.

En somme la vie serait redevenue tolérable, agréable

même dans le moment, sans le diable qui guettait toujours. Un soir, docteur Martin priait, debout près de la fenêtre, quant il aperçut devant lui, « se tenant debout sur le tuyau des eaux », le diable en personne. Voyant que Luther le regardait, le grossier personnage osa se déculotter pour montrer son derrière au réformateur transi.

A Wittenberg, Käte s'inquiétait; mais son mari lui écrit de ne pas se tourmenter. « Le différend entre les deux comtes est arrangé et nous espérons rentrer la semaine prochaine ».

Chère Käte, tu devrais lire saint Jean et ce que le catéchisme dit de la confiance que nous devons avoir en Dieu. Tu te tourmentes vraiment trop, comme si Dieu n'était pas tout puissant et ne pouvait produire de nouveaux docteurs Martin à la douzaine, si l'ancien venait à se noyer dans la Saale ou périssait d'autre façon. Il est quelqu'un qui a soin de nous mieux que les anges et toi-même ne sauriez le faire; il est assis à la droite du Père tout-puissant. Tranquillise-toi (Lettre du 7 février 1546).

Les 14 février il envoie à sa femme des truites dont le comte de Mansfeld lui a fait présent.

A la date du 16 février Goldschmied note le dernier propos de table de son cher et vénéré docteur Martin :

« Quand je serai de retour à Wittenberg je me coucherai dans un cercueil pour y donner à boulotter aux vers un gros docteur bien gras ».

Le même jour, avant-veille de sa mort, Luther écrivait le billet qui suit, les dernières lignes que sa main ait tracées :

Personne ne comprendra les Bucoliques de Virgile s'il n'a été pasteur pendant cinq ans, personne ne comprendra ses Géorgiques, s'il n'a été pendant cinq ans laboureur; personne ne peut comprendre Cicéron en ses Lettres, s'il n'a été mêlé durant vingt ans aux affaires d'un grand Etat; que personne ne croie posséder comme il faut les saintes Ecritures s'il n'a pendant cent ans gouverné les églises avec Elie et Elisée, avec Jean-Baptiste, le Christ et les apôtres :

Hanc tu ne divinam Æneida tenta
Sed vestigià prorsus adora...

(N'essaie pas de refaire la divine Enéide
Mais adores-en les traces tout au long)

*Nous ne sommes que de pauvres mendiants. Voilà la vérité
(16 février 1546).*

Luther était arrivé à Eisleben en mauvais état; les 17 février il se trouva si mal que, sur les instances des comtes de Mansfeld, il garda la chambre :

— J'ai été baptisé à Eisleben, qui sait si je n'y dois pas mourir?

On lui fit des frictions avec des linges chauds pour calmer l'oppression dont il souffrait en sa poitrine. Puis se resaisissant, il conta des anecdotes et se mêla à la conversation générale. Comme l'un des assistants lui demandait si l'on se reconnaîtrait les uns les autres au ciel :

— Certes, à la lumière de l'esprit divin. Adam ne dit-il pas à notre mère Eve qu'il n'avait jamais vue : « Voilà les os de mes os, la chair de ma chair? D'où le savait-il? De l'Esprit qui l'inspirait. Ainsi, dans l'au-delà, renaîtrons-nous à une vie nouvelle et reconnâtrons-nous parents et amis »; puis il parla du diable :

— C'est lui qui, en sa malice, crée les misères du monde et les méfaits des hommes.

Après quoi il se retira en sa chambre à coucher où il dit ses prières du soir, à sa coutume, debout près de la fenêtre.

Aurifaber étant entré :

— Je me sens bien faible, lui dit le malade, mes douleurs augmentent.

On lui administra des remèdes bizarres, de la poudre de licorne (!)

Dans les derniers moments de sa vie Luther eut auprès de lui ses deux fils Martin et Jean, ses familiers le docteur Jonas, Aurifaber et le prédicateur Cœlius, les deux comtes de Mansfeld et les comtesses leurs épouses, deux médecins et un apothicaire.

Les paroles qu'il prononça le dernier jour de sa vie ont été recueillies.

— O mon Père céleste, Dieu père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu de toute consolation, je te remercie de m'avoir dévoilé ton fils Jésus-Christ, en lequel je crois, que j'ai prêché et avoué, que j'ai aimé et glorifié, que l'exécrable pape de Rome et les impies blasphèment et insultent; je te prie, mon Seigneur, de souffrir que mon âme te soit recommandée; ô Père céleste! si je dois dès à présent quitter ce corps et être arraché à la vie, je sais du moins avec certitude que je demeurerai pour l'éternité auprès de toi et que nulle puissance ne pourra m'enlever de tes mains ».

Quand ses entours comprirent que le malade touchait à ses derniers moments, le docteur Jonas s'approcha de son oreille pour lui dire très haut :

— Révérend Père, voulez-vous mourir appuyé sur Jésus-Christ et en confessant la doctrine que vous avez toujours enseignée?

Le moribond répondit très distinctement : « Oui ».

Et il rendit l'âme, le 18 février 1546, sur les trois heures du matin.

Sa femme, Catherine de Bora, se trouvait à Wittenberg, loin de son mari.

Les deux médecins qui l'avaient soigné à ses derniers moments, ne purent se mettre d'accord sur la cause de sa mort, l'un opinant pour une attaque d'apoplexie, l'autre pour une angine pulmonaire.

La dépouille mortelle fut transférée à Wittenberg dans un cercueil d'étain; elle y fut accueillie en une unanime, émouvante explosion de douleur. Luther fut enterré le 22 février au pied de la chaire que son éloquence avait illustrée, dans l'église du château de Wittenberg, sur la porte de laquelle il avait affiché les 95 propositions par lesquelles il devait révolutionner une partie du monde civilisé. Les funérailles se déroulèrent dans la plus grande solennité, toutes cloches sonnantes durant le parcours du cercueil entre les rangs éplorés d'une foule recueillie.

XXIX

GLORIA IN EXCELSIS...

QUEL que soit le jugement porté sur la doctrine religieuse de Martin Luther il faut avouer en lui l'une des plus puissantes personnalités que le monde ait connues et qui a exercé la plus grande action sur une partie notable de l'humanité. Son énergie, sa vaillance, sa puissance d'action — et qui provenaient en grande partie de l'intensité de ses convictions — sont au-dessus de tout éloge. On a calculé qu'il faudrait à un homme dix années de sa vie pour la simple copie des lettres, oraisons et innombrables écrits du réformateur, et ses œuvres Luther ne les a pas seulement rédigées, il les a pensées, il y a mis son étude et ses réflexions, ses corrections, et cela parmi tant d'occupations multiples, souvent absorbantes et des plus diverses, ses prédications, son activité sociale et politique, les soins et le temps qu'il consacrait à ses amis et à sa famille.

L'énergie de ses convictions venait de leur caractère concret; les faits d'ordre spirituel et moral prenaient dans sa pensée une réalité immédiate. Il a des visions, il voit autour de lui des anges et des diables et ne doute pas que ces visions ne correspondent à des réalités. Le plus intelligent, le plus fin de ses disciples, le mieux façonné aux idées philosophiques, Philippe Mélanchton, ne doutait pas que Luther n'eût reçu d'une révélation céleste la doctrine qu'il enseignait, son fameux principe de la rédemption par la foi.

Mais, comme on l'a souvent et justement noté, ce n'est pas par la partie dogmatique, par l'efficacité religieuse de son œuvre que Luther a été grand et qu'il s'impose à notre admiration : c'est par la partie laïque, s'il est permis de parler ainsi, sociale et nationale, par son ample et sain patriotisme qui glorifiait la patrie allemande, mais sans rien du pangermanisme actuel qui l'eût rempli de dégoût; son culte de la langue allemande et le monument incomparable qu'il lui a élevé par ses écrits, par son admirable traduction des deux Testaments; son exaltation du génie allemand en ce qui l'a le mieux caractérisé, l'art musical; son grandiose sentiment de l'âme allemande et qu'il a si fortement exprimé.

Aussi est-ce cette partie de son œuvre qui a été justement, presque exclusivement glorifiée lors des fêtes séculaires de la Réforme célébrées en 1919.

Quant à l'historien-biographe, tout en faisant les réserves formulées plus haut, particulièrement sur sa doctrine, parfois aussi sur des traits de caractère et la manière d'agir en l'une et l'autre circonstance, il ne peut que saluer en Luther sa sincérité, son désintéressement, sa manière ample et saine de comprendre les satisfactions et les joies de la vie, son génie littéraire, sa pensée si vivante, et un grand cœur débordant de bonté, de miséricorde et de charité chrétienne quand les exigences d'une doctrine, qu'il croyait intensément être la vérité, ne surgissaient pas pour les comprimer et les éteindre.



BIBLIOGRAPHIE

Il n'est pas question de donner ici une bibliographie luthérienne; il y faudrait tout un volume. Nous indiquons uniquement, en hommage de gratitude, ceux des ouvrages dont nous nous sommes principalement servi.

- D. *Martin Luthers Werke, kritische Gesamtausgabe*, édition de Weimar, 1883 sq. Gr. in-8. (Édition critique et complète des œuvres de Luther, parmi lesquelles nous mettons au premier plan ses « Propos de table », *Tischreden*, éd. de Weimar, 1912-1921, 6 vol. gr. in-8).
- BAYLE (Pierre). — *Dictionnaire historique et critique*, nouv. éd. Paris, 1820, 14 vol. in-8.
- BOSSUET (Jacques-Bénigne). — *Histoire des variations des églises protestantes*. Éd. div.
- BOYER (Le P. Ch.). — *Saint-Augustin*. Paris, 1932, in-16.
- DENIFLE (P. Heinrich O P.). — *Luther und Lutherthum*. Mayence, 1904, in-8. Traduction avec préface et notes par J. Paquier, *Luther et le Luthérianisme*. Paris, 1910-1913, 4 vol. in-16.
- FEBVRE (Lucien). — *Un destin, Martin Luther*. Paris, 1928, in-8.
- GÆTHER. — *Gætz von Berlichingen*. Éd. diverses.
- HEINE (Henri). — *De l'Allemagne depuis Luther*. Revue des Deux-Mondes, 1834.
- HUMBERTCLAUDE (H.). — *Erasme et Luther, leur polémique sur le libre arbitre*. Paris, 1909, in-8.
- IMBART DE LA TOUR. — *Pourquoi Luther n'a-t-il créé qu'un Christianisme allemand?* Paris, s. d., in-8.
- JANSSEN (J.). — *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgange des Mittelalters*, trad. sur la 14^e éd. *L'Allemagne et la Réforme*, par E. Paris. Paris, 1887-1893, 3 vol. in-8.
- GRISAR (Hartmann S. J.). — *Martin Luther, sa vie et son œuvre*, trad. de l'allemand par l'abbé Mazoyer. Paris, 1931, in-8.
- KËNIG (Robert). — *Deutsche Litteratur Geschichte*, 31^e éd. Bielefeld et Leipzig, 1906, 2 vol. in-8.
- KÛSTLIN (Julius). — *Martin Luther, sein Leben und seine Schriften* 5^e éd. reprise et continuée par Gustav KAWERAU. Berlin, 1903, 2 vol. in-8.

- MATHESIUS (J.). — *Historien von des ehrwürdigen in Gott seligen theuren Mannes Doctoris Lutheri, Anfang, Lehre, Leben und Sterben*. Nombreuses éditions depuis 1565.
- MELANCTON (Ph.). — *Historia de vita et actis reverendi viri D. Martini Lutheri bona fide conscripta a Philippo Melancthon*. Wittenberg, 1549, in-8.
- MICHELET. — *Mémoires de Luther*. Paris, 1837, 2vol. in-16.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	7
I. — Rome	11
II. — Premiers pas	18
III. — A l'Université	26
IV. — Le chemin de Damas	31
V. — La prêtrise	40
VI. — Wittenberg	46
VII. — Les indulgences	55
VIII. — La controverse d'Augsbourg	67
IX. — L'événement de la tour	78
X. — La disputation de Leipzig	86
XI. — L'excommunication	97
XII. — La diète de Worms	117
XIII. — A la Wartburg	129
XIV. — Diableries	145
XV. — L'essor	156
XVI. — Érasme	167
XVII. — Hyménée	180
XVIII. — La guerre des paysans	189
XIX. — Les prophètes célestes	206
XX. — La doctrine	226
XXI. — Liberté, liberté chérie	251
XXII. — Le mariage turc de Philippe le Magnanime	258
XXIII. — <i>Gott mit uns</i>	268
XXIV. — L'orateur, l'écrivain	273
XXV. — Le poète et le musicien	291
XXVI. — L'homme	297
XXVII. — En ménage	317
XXVIII. — <i>Requiescat in pace</i>	331
XXIX. — <i>Gloria in excelsis</i>	347
BIBLIOGRAPHIE	349



VERIFICAT
2007

VERIFICAT
2017

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 19 OCTOBRE 1934
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE).

LIBRARY
UNIVERSITY OF
MAYENNE